



HAL
open science

La guerre contre l'Autre. Idéologie et représentation des Perses et des Parthes dans l'œuvre de Plutarque

Lucia Visonà

► **To cite this version:**

Lucia Visonà. La guerre contre l'Autre. Idéologie et représentation des Perses et des Parthes dans l'œuvre de Plutarque. Histoire. Sorbonne Université; Università degli studi (Gênes, Italie), 2021. Français. NNT: 2021SORUL155 . tel-04693102

HAL Id: tel-04693102

<https://theses.hal.science/tel-04693102v1>

Submitted on 10 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



SORBONNE UNIVERSITÉ

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI
GENOVA

ÉCOLE DOCTORALE 022

Laboratoire de recherche UMR 8156 – Orient et Méditerranée

T H È S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

Discipline : Histoire et civilisations de l'Antiquité

Présentée et soutenue par :

Lucia VISONÀ

le 22 mai 2021

LA GUERRE CONTRE L'AUTRE

**Idéologie et représentation des Perses et des Parthes dans l'œuvre
de Plutarque**

Sous la direction de :

M. Giusto TRAINA – Professeur, Sorbonne Université

Mme Francesca GAZZANO – Professore associato, Università degli Studi di Genova

Membres du jury :

M. Eugenio AMATO – Professeur, Université de Nantes

Mme Michèle COLTELLONI-TRANNOY – Professeure, Sorbonne Université

M. Federico SANTANGELO – Professor, Newcastle University

Mme Maddalena VALLOZZA – Professore ordinario, Università degli Studi della Tuscia



SORBONNE UNIVERSITÉ

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI
GENOVA

ÉCOLE DOCTORALE 022

Laboratoire de recherche UMR 8156 – Orient et Méditerranée

T H È S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

Discipline : Histoire et civilisations de l'Antiquité

Présentée et soutenue par :

Lucia VISONÀ

le 22 mai 2021

LA GUERRE CONTRE L'AUTRE

**Idéologie et représentation des Perses et des Parthes dans l'œuvre
de Plutarque**

Sous la direction de :

M. Giusto TRAINA – Professeur, Sorbonne Université

Mme Francesca GAZZANO – Professore associato, Università degli Studi di Genova

Membres du jury :

M. Eugenio AMATO – Professeur, Université de Nantes

Mme Michèle COLTELLONI-TRANNOY – Professeure, Sorbonne Université

M. Federico SANTANGELO – Professor, Newcastle University

Mme Maddalena VALLOZZA – Professore ordinario, Università degli Studi della Tuscia

Table des matières

Remerciements	3
Abréviations des œuvres de Plutarque citées	5
Introduction	7
Chapitre I Les guerres médiques	15
<i>Dépassement des inimitiés en vue du bien commun</i>	20
Inimitiés entre cités	20
Thémistocle et Aristide	38
<i>Participation aux combats</i>	51
<i>Se rapporter au médisme</i>	55
<i>Conclusion</i>	65
Chapitre II Les opérations de Cimon et Lucullus en Orient	66
<i>Cimon, « Grec et philhellène »</i>	69
<i>Lucullus, le philhellène</i>	79
<i>Conclusion</i>	94
Chapitre III La campagne d’Agésilas	96
<i>Les raisons de la campagne</i>	100
L’ambition	100
Les thèmes panhelléniques	108
<i>Grecs et Perses, une amitié impossible</i>	120
<i>Conclusion</i>	134
Chapitre IV L’expédition d’Alexandre le Grand	136
<i>Un projet ambitieux</i>	140
<i>Une victoire grecque</i>	156
<i>Conclusion</i>	182
Chapitre V Les campagnes parthiques romaines	183
<i>L’ambition des Romains</i>	189
<i>Grecs, Romains et Parthes</i>	202
<i>Conclusion</i>	218
Conclusion	219

Index des passages cités.....	228
Bibliographie.....	236

Remerciements

Au terme de ce long parcours, nombreuses sont les personnes à qui je voudrais adresser mes remerciements : j'espère n'oublier personne. Je remercie d'abord mes professeurs, M. Traina et Mme Gazzano, pour leurs enseignements et leurs encouragements, mais aussi pour leur confiance qui m'a permis de travailler de manière autonome tout en sachant pouvoir toujours trouver en eux des interlocuteurs bienveillants et attentifs. Je tiens à remercier Mme Coltelloni et Mme Vial qui, lors des comités de suivi, m'ont donné des conseils précieux pour l'avancement de ma thèse et m'ont aidée à avoir confiance en mon travail. Je souhaite adresser mes remerciements à M. Salamito qui, dans son rôle de directeur de l'École doctorale Mondes anciens et médiévaux, a su se montrer attentif aux besoins et aux craintes des doctorants, surtout pendant la période particulière qu'a été le confinement, ainsi qu'à Mme Zemboulingame et à Mme Mantegazza pour leurs réponses toujours rapides et précises et leur immense patience.

Grand spécialiste de Plutarque, M. Muccioli a beaucoup influencé mon travail et sa disparition a laissé un grand vide dans la communauté universitaire. En 2018, il avait accepté de présider une journée d'études que j'avais organisée avec d'autres collègues doctorants. Après avoir écouté sa leçon introductive très érudite sur Timagène et la « décadence » de l'historiographie grecque à l'époque hellénistique, nous avons présenté nos communications sous son regard attentif et presque sévère. Le soir, lors du dîner, nous découvrons un homme franchement sympathique et sincèrement intéressé par nos expériences de jeunes chercheurs, qui nous a longuement parlé de sa Romagne et nous a beaucoup fait rire.

Je remercie mes parents pour leur soutien moral et financier pendant ces années parfois difficiles, et mon frère de ne m'avoir jamais demandé : « Alors, tu en es où avec ta thèse ? »

Ces pages doivent énormément au patient travail de relecture d'Irène, à qui je promets de ne plus abuser de l'expression « à l'égard de ».

Pendant mon doctorat, j'ai pu bénéficier de la bourse Vinci dédiées aux thèses en cotutelle de l'Université franco-italienne qui m'a permis de passer un merveilleux séjour de dix mois dans les *carrugi* de Gênes. J'ai également été boursière auprès de la Fondation Hardt de Genève où, dans le cadre suggestif de la bibliothèque du baron, j'ai commencé à rédiger mon premier chapitre.

Tout au long de mes études, j'ai en outre eu la chance de côtoyer d'autres doctorants avec qui j'ai partagé de longues journées studieuses à la bibliothèque, entrecoupées de pauses complices (et parfois tout aussi longues) : mes collègues Anahide, Nicolas et Maxime, les Italiens de la Gernet-Glotz, Buccheri, Clara, Claudia, Cocorullo, Giuliana, mes amis de Gênes, Agnese, Simone et Arianna. Avec eux, j'ai pu discuter dans un climat serein de nos sujets d'étude respectifs, mais pas seulement. Je remercie tout particulièrement Marco Enrico, mon Dioscure, qui a écouté toutes mes angoisses et relu tous mes chapitres.

Au cours de ces dernières années, j'ai souvent déménagé et je tiens à remercier mes colocataires, en particulier Nicola à Gênes, Martina et Tommaso à Paris, de m'avoir toujours permis de me sentir chez moi.

Je remercie mes amis de Desenzano, Micaela, Camilla, Anna et Masneri, mes cousines Anna et Mariangela, mes amis de Paris, Carlo, Marco, Moïse et Lucia 2, pour les moments de partage et les soirées sans penser à Plutarque. Je remercie également mes collègues du service RSU-DD de l'Université Paris Nanterre pour leur soutien et leur compréhension. Et je n'oublie pas ma grande famille, aussi bien du côté de ma mère que de celui de mon père, et notamment mes tantes qui s'assurent que je mange à ma faim à chaque fois que je rentre en Italie. Enfin, je remercie Badr de m'avoir livré les secrets de Word.

Abréviations des œuvres de Plutarque citées

Vies Parallèles

Vie d'Agésilas = Ages.

Vie d'Agis = Agis

Vie d'Alcibiade = Alc.

Vie d'Alexandre = Alex.

Vie d'Antoine = Ant.

Vie d'Aratos = Arat.

Vie d'Aristide = Arist.

Vie d'Artaxerxès = Artax.

Vie de Brutus = Brut.

Vie de Camille = Cam.

Vie de Caton l'Ancien = Cat. Mai.

Vie de César = Caes.

Vie de Cicéron = Cic.

Vie de Cimon = Cim.

Vie de Cléomène = Cleom.

Vie de Crassus = Crass.

Vie de Démétrios = Demetr.

Vie de Dion = Dion

Vie d'Eumène = Eum.

Vie de Flaminius = Flam.

Vie de Lucullus = Luc.

Vie de Lycurgue = Lyc.

Vie de Lysandre = Lys.

Vie de Marcellus = Marc.

Vie de Marius = Mar.

Vie de Nicias = Nic.

Vie de Pélopidas = Pel.

Vie de Périclès = Per.

Vie de Pompée = Pomp.

Vie de Pyrrhus = Pyrrh.

Vie de Sertorius = Sert.

Vie de Solon = Sol.

Vie de Sylla = Sull.

Vie de Thésée = Thes.

Vie de Thémistocle = Them.

Œuvres morales

Comment lire les poètes = De aud. poet.

Comment écouter = De aud.

Comment s'apercevoir qu'on progresse dans la vertu = De prof. in virt.

Comment tirer profit de ses ennemis = De cap. ex inim. util.

Préceptes de santé = De tu. san. praec.

Apophtegmes de rois et de généraux = Reg. et imp.

Apophtegmes laconiens = Ap. lac.

La fortune ou la vertu d'Alexandre = De fort. Alex.

La gloire des Athéniens = De glor. Ath.

Propos de table = Quaest. conv.

Préceptes politiques = Praec. ger. rep.

La malignité d'Hérodote = De Her. malign.

Les bêtes sont douées de raison = Brut. anim.

Contre Colotès = Adv. Colot.

Introduction

Moraliste et philosophe, Plutarque est depuis relativement peu de temps mis en valeur en tant qu'historien, ou plutôt, en tant que penseur de l'histoire. En cela, *La storia attraverso gli esempi* de F. M. Muccioli, paru en 2012, représente un jalon important dans l'évaluation critique de l'auteur de Chéronée. Spécialiste d'histoire grecque, féru de bibliographie, F. M. Muccioli prend en compte dans son analyse l'histoire grecque dans son ensemble, en s'appuyant sur les *Vies* grecques.

Si l'idée d'une valeur historique des biographies de Plutarque se fraye peu à peu un chemin, celle de sa place dans l'histoire militaire a encore du mal à s'imposer. Pourtant, son intérêt pour les guerres était déjà évident aux yeux des Anciens, comme le prouve l'auteur de *La guerre des Parthes*, ce Pseudo-Appien qui rassembla les extraits des *Vies* portant sur ces conflits¹. Mais après lui, le rôle de Plutarque dans la transmission de récits militaires a été presque oublié. Un article de F. Gazzano et G. Traina paru en 2014 a ainsi remis à l'honneur le Plutarque historien militaire en soulignant l'importance des narrations de batailles dans son corpus. Ce travail a donné lieu à un séminaire sur *Plutarque et la guerre* organisé entre Paris et Gênes en 2015-2016, dont les actes ont été publiés en 2019 dans la *Revue internationale d'Histoire Militaire Ancienne*.

¹Le texte est une compilation de passages sur les campagnes parthiques tirés des *Vies* de Crassus et d'Antoine. Il a peut-être été rédigé au II^e siècle (Mallan 2017). D'après Canfora 2015, p.76, il s'agirait d'un brouillon préparé par Appien lui-même en vue de la rédaction de son *Livre parthique*. Une datation à l'époque protobyzantine a également été proposée (voir Chaumont 1986 ; Goldmann 1988 ; Brodersen 1989 ; Rich 2015). C'est sur ces questions que porte la thèse de doctorat de Marco Enrico, en cotutelle entre l'Università degli Studi di Genova et Sorbonne Université, *Παρθικά – Parthica. Ricerche sulla storiografia greco-latina di età imperiale sull'impero partico : il caso della Παρθική pseudo-appianeα*. Soutenue à Gênes le 24 mai 2019, elle fera prochainement l'objet d'une publication.

Et qu'en est-il de Plutarque historien des guerres en Orient ? Là aussi, les études sont rares. Nous pouvons citer les recherches d'E. Almagor, qui dans son récent article « Plutarch and the Persians », datant de 2017, met en relation l'intérêt de Plutarque pour la Perse et l'expédition parthique de Trajan. D'après lui, la Perse est un symbole aux yeux de Plutarque : symbole de la monarchie, du barbare, de la passion, mais aussi symbole de Rome en quelque sorte, toujours par opposition à la Grèce. Dans son article de 2008 « Das Bild der Parther bei Plutarch », où il dresse la liste des informations sur les Parthes transmises par Plutarque, U. Hartmann remarque que, bien que celles-ci semblent fiables, elles s'inscrivent néanmoins dans une vision très stéréotypée du barbare oriental, dont la cruauté est particulièrement mise en avant. Ce portrait très sombre s'explique, selon le chercheur allemand, par la volonté de créer un *erbfeind*, un ennemi héréditaire implacable et violent que les Romains peuvent et doivent défaire. En cela, Plutarque est visiblement influencé par la propagande expansionniste de Trajan, à laquelle il participe activement. Les deux chercheurs mettent donc en relation l'intérêt de Plutarque pour les Perses et les Parthes avec l'*Optimus Princeps* et sa campagne parthique², comme le font en général les spécialistes qui se sont occupés des *Vies* relatant les expéditions romaines en Orient : G. Traina pour Crassus³, R. Scuderi et C. B. R. Pelling pour Antoine⁴. Cette campagne parthique de Trajan, en réalité mal connue et aux résultats éphémères⁵, dut faire l'objet

²Ce lien est un peu hâtivement nié par Muccioli 2012 p. 43 : « L'attenzione a questo problema è in Plutarco particolarmente distratta e priva di reale approfondimento, geografico, culturale e politico », qui ne prend toutefois pas vraiment en compte les récits de guerre contre les Parthes dans son étude.

³Traina 2010, p. VIII-IX.

⁴Scuderi 1984, p. 80 et Pelling 1988, p. 4.

⁵Les études modernes sur la guerre parthique de Trajan ayant le plus d'autorité restent Guey 1937 et Lepper 1948. À ces deux textes essentiels s'ajoute un ouvrage plus récent : il s'agit de la thèse de doctorat de F. Migliorati, publiée en 2003 sous le titre de *Cassio Dione e l'impero romano da Nerva ad Antonino Pio. Alla luce dei nuovi documenti*. Tous ces ouvrages s'accordent à regrouper en trois catégories les problèmes posés par une reconstitution de la campagne de Trajan : la chronologie, la topographie et les causes de l'expédition. La chronologie pose problème car les sources littéraires ne nous donnent pas d'informations précises à ce sujet ; il faut donc s'appuyer sur l'épigraphie et sur la numismatique, en se basant surtout sur les titres reconnus à Trajan et sur les salutations impériales. Deuxièmement, l'itinéraire emprunté par l'armée et les territoires conquis ne sont pas toujours connus, ce qui nous force à faire appel aux traces archéologiques et épigraphiques. Enfin, les causes de la guerre telles qu'elles ont été exposées par les Anciens ont été rejetées par l'historiographie moderne.

d'intenses préparatifs et d'une véritable propagande, dont nous percevons encore aujourd'hui les traces : il suffit de songer à cette carte présente dans tous les manuels d'histoire, de l'école élémentaire à l'université, illustrant l'extension maximale de l'Empire romain et indiquant en légende l'année 117 apr. J.-C., bien que cette extension fût en réalité l'affaire de quelques mois. Un auteur comme Plutarque, profondément ancré dans la culture de son époque⁶, entretenant des relations privilégiées avec l'élite dirigeante gréco-romaine⁷, devait forcément avoir en tête la campagne parthique de Trajan quand il décrivait la défaite de Crassus, la retraite d'Antoine et les entreprises d'Alexandre le Grand ou encore, à rebours, la campagne d'Agésilas et les raids de Cimon contre les Perses. L'archétype de cette réflexion nous semble être le récit des guerres médiques, qui posent les bases pour toutes les campagnes contre les Orientaux dans un bloc narratif où se mélangent idéaux panhelléniques (encore vivaces à l'époque romaine, spécialement sous le commandement de Lucullus le philhellène) et ambitions personnelles.

⁶Plutarque était en contact avec les intellectuels de son temps, partageant notamment avec Dion de Pruse plusieurs sujets de réflexion. Pernot 2007 a comparé les biographies et les *corpora* des deux auteurs et remarqué qu'ils se sont côtoyés en plusieurs occasions et qu'ils ont souvent traité les mêmes thèmes. Il en a conclu qu'ils ont probablement entretenu des rapports personnels et qu'ils sont, de toute manière, liés par des affinités culturelles et intellectuelles indiscutables. Plusieurs articles parus dans le *Companion to Plutarch* mettent en relation Plutarque avec la vie intellectuelle de son époque, en particulier dans le domaine de la philosophie (voir notamment Schmitz 2014 et Trapp 2014). Le sujet semble loin d'être épuisé ; d'ailleurs, le douzième congrès de l'International Plutarch Society, qui devait se tenir en septembre 2020 à Varsovie mais a été reporté à septembre 2021 en raison de la crise sanitaire due au COVID-19, porte précisément sur Plutarque et ses contemporains.

⁷Voir Puech 1992 et Stadter 2015, p. 21-44. Parmi les contacts de Plutarque se distingue Sosius Sénécion, auquel les *Vies Parallèles* sont dédiées et qui a probablement fait la connaissance de Plutarque à l'époque de sa questure en Achaïe, entre 85 et 88. Sénécion fut ensuite à la tête d'une légion en Basse-Germanie, puis en Belgique, sous Domitien, alors que Trajan se trouvait en Germanie. Il se rapprocha probablement du futur empereur à ce moment-là, si bien que, après l'avènement de l'*Optimus Princeps*, il devint consul en 99. Par la suite, il accompagna Trajan en Dacie, où il dut se distinguer pendant les campagnes militaires, car il reçut le consulat en 107. Il représentait donc pour Plutarque un contact de premier plan avec le monde politique de son époque. Par ailleurs, il est dit que l'écrivain béotien aurait entretenu une relation directe avec l'empereur Trajan, pour lequel il aurait rassemblé les *Apophtegmes de rois et de généraux*, un recueil d'anecdotes sur des personnages illustres dont certaines sont citées dans les *Vies Parallèles*. Cette œuvre est accompagnée d'une lettre dédicatoire adressée à l'empereur et qui a longtemps été jugée apocryphe, jusqu'à ce que Beck 2002 démontre de façon convaincante qu'il pourrait s'agir d'un original.

Mais alors, comment étudier ces événements d'époques variées, issus de traditions littéraires hétérogènes, cités dans différents types d'ouvrages (biographies, recueils d'anecdotes, textes rhétoriques) au sein d'un corpus vaste et complexe, et parfois même contradictoire ? Les études précédentes ont, pour la plupart, privilégié une approche cloisonnée de l'œuvre de Plutarque. Ainsi, si les commentaires de texte se sont multipliés ces dernières décennies⁸, surtout dans le monde universitaire anglo-saxon, et offrent souvent une analyse pointue du texte, mis en relation avec l'histoire et les sources textuelles, ils ne prennent pas en compte le caractère intertextuel de l'œuvre de Plutarque et l'importance de l'autre membre du couple pour la structure de chaque biographie, comme pour éviter de se mêler à une histoire considérée comme autre, sans rapport avec les intérêts et les compétences du commentateur puisque grecque ou romaine. En fait, si Plutarque fait l'objet d'innombrables publications⁹, si son nom apparaît en tête d'affiche de centaines de journées d'études et colloques, il nous semble qu'en général – hormis quelques exceptions notoires – son œuvre est souvent lue de manière superficielle, sans réelle attention aux mots qui le composent, comme si ce corpus représentait un ensemble abstrait.

Dans notre étude, nous nous sommes donc efforcés de partir des mots, de l'essence du texte, pour les mettre ensuite en perspective. La première étape a consisté à sélectionner des passages qui nous semblaient intéressants pour notre étude, en prêtant la plus grande attention aux choix lexicaux de Plutarque.

Nous avons ensuite cherché à inscrire le récit des guerres contre les Perses et les Parthes dans une tradition. Cette tâche s'est révélée particulièrement complexe, car la

⁸Nous nous contenterons de mentionner ceux qui ont le plus influencé notre travail : *The Malice of Herodotus* de A. J. Bowen, paru en 1992 ; *Plutarch's Themistocles* de F. J. Frost, paru en 1980 ; *Plutarch, Life of Themistocles* de J. L. Marr, paru en 1998 ; *Plutarch. Life of Kimon* d'A. Blamire, paru en 1989 ; *Plutarch's Life of Agesilas* de D. R. Shipley, paru en 1997 ; *Plutarch, Alexander*, de J. R. Hamilton, paru en 1969 ; *Plutarch, Caesar* et *Plutarch, Life of Antony* de C. B. R. Pelling, parus respectivement en 2011 et en 1988.

⁹En particulier, la création, dans les années 1980, de la Plutarch Society à Salt Lake City (Utah) – ville d'origine des Mormons, comme le fait remarquer Sirinelli 2000, p. 8 – a donné un nouvel élan aux études sur Plutarque. Cette institution a connu un rapide essor en Europe, où plusieurs sections locales ont vu le jour, en Italie, en France et en Espagne, pour ne citer que les plus actives. Ces associations savantes, réunissant des spécialistes de différentes disciplines (histoire, littérature, philosophie), organisent des colloques et journées d'études dans le but d'explorer tous les aspects de l'œuvre de Plutarque.

majeure partie de la littérature ancienne a été perdue. Ainsi, lorsque cela était possible, nous avons comparé le récit de Plutarque aux sources relatant les mêmes épisodes. Ce procédé n'avait pas pour objectif de repérer les sources de Plutarque, selon une obsolète *Quellenforschung*¹⁰. À la notion de source, nous préférons d'ailleurs celle de tradition, en accord avec la critique récente. Cette comparaison entre Plutarque et les auteurs anciens nous a, en réalité, permis d'apprécier sa méthode de travail, mais aussi de mettre en valeur les spécificités de sa pensée.

La mise en lumière des liens intertextuels¹¹ au sein du corpus de Plutarque a constitué une autre approche de notre travail. Une telle démarche n'est pas étrangère aux études sur la littérature ancienne, où elle a notamment servi à analyser le rapport entre la poésie latine et la littérature grecque¹². Cette méthode se distingue nettement d'une critique des sources, car elle attribue un rôle fondamental au lecteur, auquel il revient en

¹⁰Entre le XIX^e et le début du XX^e siècle, le corpus de Plutarque n'avait pas échappé à la manie pour la *Quellenforschung* des chercheurs, surtout allemands. Pour ne faire que quelques exemples : A. H. L. Heeren, *De fontibus et auctoritate Vitarum parallelarum Plutarchi*, Göttingen, 1820 ; M. Haug, *Die Quellen Plutarchs in den Lebensbeschreibungen der Griechen*, Tübingen, 1854 ; W. Fricke, *Untersuchungen über die Quellen des Plutarchos in Nikias und Alkibiades*, Leipzig, 1869 ; G. Queck, *Beiträge zur Quellenkunde Plutarchs*, Stuttgart, 1875 et *De Fontibus Plutarchi in Vita Pelopidae*, Diss., Dramburg, 1876 ; M. Korber, *De fontibus Plutarchi in Vitis Romanorum*, 1885 ; A. Schlemm, *De fontibus Plutarchi commentationum 'De audiendis poetis et De Fortuna* ; Diss., Göttingen, 1895. La recherche des sources a récemment connu un nouvel élan grâce aux outils numériques. Encore une fois, ce sont les philologues allemands qui ont pris ce chemin : l'article de C. Schubert, « Quellen zur Antike im Zeitalter der Digitalität : Kookkurrenzen, Graphen und Netzwerke », publié dans la revue *Zeitschrift für digitale Geisteswissenschaften* en 2018, propose en effet le cas d'étude de Plutarque et de son réseau de sources pour illustrer les principes des *Digital Humanities* (en ligne http://www.zfdg.de/sb003_008 consulté le 25/08/2020).

¹¹La notion d'intertextualité, introduite dans les années 1960 et précisée par G. Genette dans son essai de 1982, *Palimpsestes (La littérature au second degré)*, est très vaste. Kristeva 1969, p. 84 la définissait ainsi : « le mot (le texte) est un croisement de mots (de textes) où on lit au moins un autre mot (texte) ». Tout texte est donc potentiellement intertextuel. Concrètement, les linguistes privilégient soit, à l'instar de G. Genette, l'étude des macrostructures (les traits génériques d'un texte), soit l'analyse des microstructures (les allusions, les citations). C'est sur cette deuxième voie que nous nous sommes engagés. Voir également Eco 1979 sur le rôle du lecteur.

¹²Voir par exemple, D'Ippolito 1985 ; Hind 1998 ; Sharrock Morales 2000 ; Hutchinson 2013 ; Bonanno 2018 ; Harrison Frangoulidis Papanghelis 2018. Mais dès 1942 G. Pasquali parlait de « arte allusiva ».

effet de relever la « dose » d'intertextualité d'un texte¹³. Nous avons donc analysé au cours de notre recherche les passages entre lesquels nous pensions déceler un lien, dont l'auteur n'était peut-être pas conscient¹⁴. Cette comparaison interne représente un outil précieux pour deux raisons : d'une part, elle nous permet de mieux saisir les étapes du travail de l'auteur, d'autre part, dès lors que nous pouvons suivre le cheminement de sa pensée, il nous est permis de nous rapprocher de sa vision des choses. L'approche semble d'ailleurs prometteuse : en effet, un recueil d'essais intitulé *The Dynamics of Intertextuality in Plutarch*, dirigé par T. S. Schmidt, M. Vamvouri et R. Hirsch-Luipold, a paru en juin 2020 chez Brill.

Nous nous sommes inspirés dans notre démarche de F. Frazier qui, dans ses articles sur la notion d'ambition¹⁵, mène une recherche attentive sur le vocabulaire de Plutarque pour reconstruire sa vision d'ensemble sur le sujet. Par ailleurs, le travail de C. B. R. Pelling a été pour nous une source d'enseignement indispensable, en raison de son attention au texte et de sa capacité à proposer une approche à la fois historique et littéraire.

Nous avons donc tenté d'examiner le récit des guerres contre les Perses et les Parthes chez Plutarque comme une réflexion, cohérente malgré ses multiples facettes, sur les relations entre les Grecs et les Romains d'un côté et les barbares orientaux de l'autre. Dans le premier chapitre, consacré aux guerres médiques, notre analyse se concentre notamment sur les *Vies* de Thémistocle et d'Aristide et sur le traité *De la malignité d'Hérodote*. Les guerres médiques représentent un moment privilégié de l'union des cités grecques pour Plutarque, qui développe ce macro-thème à travers trois situations concrètes : le dépassement des inimitiés, la participation au combat et la défense des Grecs « médisants ». Dans le traité, Plutarque se montre très critique envers Hérodote lorsque celui-ci souligne dans ses *Histoires* la division des Grecs, les défections lors des combats ou encore l'entente avec le Perse. Dans les biographies, prenant en compte une grande partie de ces critiques, Plutarque construit un récit qui exalte l'union des Grecs.

¹³Riffaterre 1979.

¹⁴Woodman 1979 parle, à propos de Tacite, de « self-imitation », une définition que C. B. R. Pelling ne juge pas convaincante (email échangé le 3/10/2019 : « He characterised it as 'self-imitation' : I've never been quite convinced by that »).

¹⁵Frazier 1988 et 2014.

Dans le deuxième chapitre, l'analyse des guerres contre les Perses se poursuit avec la campagne de Cimon, dont la brève biographie accorde une place considérable aux actions du protagoniste en faveur des Grecs. Ces expéditions permettent à Cimon de concrétiser son philhellénisme à plusieurs niveaux : grâce au butin rapporté il peut offrir une aide matérielle à ses concitoyens, les conquêtes permettent de redistribuer les terres et de libérer les Grecs d'Orient, et l'engagement militaire contre les barbares suspend les conflits entre les cités grecques. Étant donné que cette réflexion est approfondie dans la *Vie de Lucullus*, il nous a semblé important de proposer une analyse de cette biographie dans le même chapitre, bien que cela implique une rupture dans l'ordre chronologique. Lucullus est présenté comme un admirateur de la culture grecque et comme un bienfaiteur pour les Grecs. Ce portrait, sans doute influencé par la propagande menée à l'époque du Romain, permet également à Plutarque d'établir un lien étroit entre Cimon et Lucullus et d'inscrire le Romain dans la tradition des guerres contre les Perses.

Dans le troisième chapitre, qui porte sur l'expédition d'Agésilas, nous suivons à nouveau un ordre chronologique. La campagne en question est évoquée dans la *Vie d'Agésilas*, dans la *Vie de Lysandre* et dans la *Vie d'Artaxerxès*. Les trois passages qui introduisent la campagne lacédémonienne mettent en avant les thèmes-clés de la narration : l'ambition, l'union des Grecs et la libération des Grecs d'Asie. Ces récits attachent en outre un intérêt particulier aux personnages perses. Si les *Vies* d'Agésilas et de Lysandre ont en commun de proposer, avec Tissapherne et Pharnabaze, deux modèles presque antithétiques de barbares, la *Vie d'Artaxerxès* représente un cas unique, car il s'agit de la seule biographie consacrée à un barbare, sans parallèle. Quoiqu'il en soit, tous ces portraits laissent transparaître l'incompatibilité à priori insurmontable entre Grecs et barbares.

Le quatrième chapitre se concentre sur l'expédition d'Alexandre, abordée par Plutarque dans *La fortune ou la vertu d'Alexandre* et dans la *Vie d'Alexandre*. Malgré des différences notoires, les deux ouvrages mettent l'un comme l'autre en lumière l'importance de l'ambition dans le projet du Macédonien, ainsi que sa relation avec les Grecs, deux thèmes hérités de débats anciens. En effet, l'ambition d'Alexandre était déjà un sujet de réflexion dans les écoles philosophiques, mais aussi un exercice rhétorique à la mode. Entre le I^{er} et le II^e siècles, Dion de Pruse l'avait ainsi longuement abordée, en lui attribuant une dimension politique. Quant aux liens entre Alexandre et les Grecs, ils permettent à Plutarque de relancer le débat sur la grécité des Macédoniens.

Enfin, dans le cinquième chapitre, nous nous intéressons aux expéditions des Romains contre les Parthes (projet de Lucullus, projet de César, campagne de Crassus et campagne d'Antoine). Nous verrons ainsi que, à travers la figure d'Alexandre et l'*imitatio Alexandri*, les campagnes parthiques romaines s'inscrivent dans la tradition des guerres contre les Perses et soulignent une fois de plus l'incompatibilité entre la culture grecque (que les Romains se sont, d'une certaine manière, appropriée et dont ils se considèrent les héritiers¹⁶) et les barbares orientaux.

¹⁶Une perspective qui leur avait été directement suggérée par les auteurs grecs : songeons à Denys d'Halicarnasse ou à Diodore de Sicile. Plutarque lui-même, avec son jeu des parallélismes, crée en fait un passé gréco-romain commun. Sa passion pour la comparaison entre Grecs et Romains ne se limite d'ailleurs pas aux *Vies Parallèles*, mais elle se retrouve aussi dans d'autres couples d'œuvres : *La fortune des Romains* est le pendant du traité *La fortune ou la vertu d'Alexandre*, les *Étiologies grecques* trouvent leur contrepartie dans les *Étiologies romaines* (sur ces dernières, voir Payen 1998). L'auteur propose également cette bipartition dans les *Propos de Table*, lorsqu'il explique que c'est selon le souhait de Sosius Sénécion qu'il a recueilli certaines des discussions « qui ont pu avoir lieu tant chez vous autres à Rome que chez nous en Grèce » (612d-e). À ce propos, Payen 1998 s'avère éclairant : comme il le dit justement, « que l'on soit donc romain ou grec, le questionnement sur soi-même, sa propre histoire, ses institutions, ses pratiques religieuses, ses usages sociaux, sa culture, ne suffit pas ; il requiert même l'appui de l'autre ou le détour par lui. Pour être romain, il faut entreprendre le voyage de Grèce ; à l'inverse, impossible d'être grec, sans accepter le questionnement de Rome » (p.49).

Chapitre I

Les guerres médiques

Pour tenter de comprendre ce que Plutarque pense de la politique expansionniste de Trajan et plus précisément de sa campagne parthique, il semble inévitable de faire un pas en arrière pour analyser son récit des guerres médiques. Ces dernières représentent, en effet, la première étape des conflits qui opposent Grecs et Romains aux peuples orientaux ; une première étape qui est surtout symbolique et qui permettra de présenter les expéditions suivantes sous la lumière de la vengeance.

Le récit qu'en donne Plutarque dans le traité *De la malignité d'Hérodote* et dans les *Vies parallèles* aborde pour la première fois les thèmes qui caractériseront les campagnes contre les Perses et les Parthes dans l'ensemble du corpus de l'auteur, à savoir l'ambition des protagonistes et les idéaux panhelléniques sous-jacents.

Événement fondateur de l'histoire des Grecs, les guerres médiques désignent les affrontements qui opposèrent les Grecs, plus ou moins unis, aux Perses, à l'aube du V^e siècle av. J.-C. Depuis Hérodote, on fait traditionnellement débiter ces conflits par la révolte de l'Ionie en 499 av. J.-C., lorsque le tyran de Milet Histiée et son lieutenant Aristagoras poussent les cités ioniennes à se soulever contre les Perses, avec l'appui d'Athènes et d'Érétrie. Dans la tradition hérodotéenne, la première guerre médique est présentée comme une expédition punitive contre ces deux cités et se conclut par la bataille de Marathon que les Athéniens, avec l'aide des Platéens, remportent contre l'armée envoyée par Darius. La deuxième guerre médique, entreprise par le successeur de Darius, Xerxès, fut une expédition de plus grande envergure. L'historiographie met notamment en avant la participation de plusieurs cités et l'alliance entre Sparte et Athènes, qui s'opposèrent farouchement par la suite.

Ces combats sont exposés en détail dans trois ouvrages du corpus de Plutarque¹⁷ : la *Vie de Thémistocle*, la *Vie d'Aristide* et le traité *De la malignité d'Hérodote*.

La *Vie de Thémistocle*, couplée à celle de Camille, se placerait assez tôt dans la chronologie des *Vies Parallèles*¹⁸. Pour ce qui est de la première guerre médique, bien que Thémistocle ait pris part à la bataille de Marathon (comme le confirme la *Vie d'Aristide* 5, 4), cela n'est jamais mentionné dans sa biographie¹⁹, la seule référence au conflit étant l'évocation de la renommée acquise par Miltiade à la suite de son exploit militaire, renommée qui fit naître un fort désir d'émulation chez Thémistocle (*Them.* 3, 4²⁰). Le récit de la deuxième guerre médique, en revanche, occupe douze (6-17) des trente-deux chapitres qui composent la biographie. En 9, 1, on peut ainsi relever une

¹⁷On trouve d'autres allusions ailleurs dans le corpus, aussi bien dans les biographies (notamment la *Vie de Cimon*) que dans les œuvres morales (*Apophtegmes de rois et de généraux*, *Préceptes politiques*, *La gloire des Athéniens*). Une *Vie de Léonidas*, qui aurait certainement traité de ce conflit, y est annoncée (*De Her. malign.* 866b), mais l'on doute qu'elle ait jamais été rédigée. D'après Muccioli 2012, p. 140, plusieurs raisons s'y opposaient : comme pour d'autres personnages lacédémoniens, les informations biographiques sur le roi Léonidas étaient insuffisantes, en raison de l'aversion traditionnelle de Sparte pour toute personnalisation excessive des événements historiques ; par ailleurs, une *Vie de Léonidas* s'accorderait difficilement à la vision de l'histoire lacédémonienne de Plutarque qui, selon F. M. Muccioli, entendait décrire avec les *Vies* l'évolution et le déclin de Sparte, de Lycurgue à Agis et Cléomène. Sur Plutarque et le déclin de Sparte, voir aussi Gianotti 1997. Une autre absence frappante parmi les biographies du V^e siècle est celle d'une *Vie de Miltiade*. Si, là encore, on peut imaginer que Plutarque ait pu avoir du mal à rédiger un portrait complexe d'un personnage dont le souvenir était lié à un seul exploit, les raisons de cette exclusion tiennent aussi au rôle que la bataille de Marathon joue dans son œuvre. Sur cette question, voir Muccioli 2012, p. 140-143.

¹⁸Jones 1995, p. 108-109 : entre la 5^e et la 10^e place.

¹⁹Marr 1998, p. 76.

²⁰*Them.* 3, 4 : « Thémistocle était, dit-on, si porté à la gloire, son ambition lui inspirait tant d'amour pour les grandes actions, que tout jeune encore, après la bataille de Marathon contre les Barbares, alors que tous célébraient l'intelligence militaire de Miltiade, on le voyait méditer longuement tout seul, ne pas dormir la nuit, et refuser de prendre part aux banquets habituels. Quand les gens le questionnaient, surpris d'un tel changement dans sa manière de vivre, il répondait que le trophée de Miltiade l'empêchait de dormir. » Sur le rôle de cet épisode dans le corpus de Plutarque, voir Pérez Jiménez 2008. Pour le texte en français des *Vies*, nous utilisons la traduction d'Anne-Marie Ozanam, parue en 2001 chez Gallimard (Hartog F. (éd.), *Plutarque. Vies Parallèles*, Paris, 2001).

allusion à la bataille des Thermopyles²¹, tandis que plusieurs lignes sont consacrées aux deux combats navals : la bataille de l'Artémision (*Them.* 7, 2-9, 1) et la bataille de Salamine (*Them.* 11, 1-17, 3). Quant à Platées, la bataille est brièvement évoquée en 16, 5.

La biographie d'Aristide, mise en parallèle avec celle de Caton l'Ancien, possède certaines caractéristiques spécifiques qui la distinguent des *Vies* du V^e siècle, dont elle ne partage pas la complexité²². L'ouvrage serait plus récent que la *Vie de Thémistocle*²³, bien que l'on puisse imaginer que le matériel ait été rassemblé au même moment²⁴. Pour ce qui est de la première guerre médique, le rôle d'Aristide dans la bataille de Marathon est évoqué au chapitre 5. Mais, naturellement, c'est surtout la deuxième guerre médique qui retient l'attention de Plutarque : dix-neuf chapitres (8-21) sur vingt-sept sont en effet consacrés à ce conflit. Le récit de Salamine se concentre notamment sur deux épisodes au cours desquels Aristide a joué un rôle prééminent : l'entretien avec Thémistocle et la bataille de Psyttalie (*Arist.* 8, 1-10, 1). La bataille de Platées, en revanche, est racontée de manière détaillée (*Arist.* 11-21) et, pour reprendre les observations de A. Levi, le récit forme un bloc cohérent qui se focalise davantage sur le combat que sur Aristide²⁵.

Le traité *De la malignité d'Hérodote* se présente comme un pamphlet contre l'historien d'Halicarnasse. En effet, les *Histoires* y sont relues livre par livre dans le but de déceler les accusations « malveillantes » de l'auteur et tenter de les démentir. Le texte,

²¹*Them.* 9, 1 : « Cependant, quand des messagers leur apprirent à l'Artémision ce qui s'était passé aux Thermopyles, que Léonidas était mort et que Xerxès était maître des passages de terre, ils revinrent vers l'intérieur de la Grèce. »

²²Levi 1955, p. 83 : « l'impressione complessiva che si può trarre da un esame della biografia di Aristide è che non vi sia grande varietà di elementi che entrino nella composizione della biografia stessa, ma che, nel suo complesso, si tratta di una delle biografie plutarchee più uniformi, più lineari e più esenti da elementi fra loro contraddittori. » Muccioli 2012, p. 152-153, souligne le contraste entre la *Vie de Thémistocle*, biographie complexe, et la *Vie d'Aristide*, éloge d'un personnage cristallisé par la tradition.

²³Jones 1995, p. 110 : entre la 16^e et la 23^e place.

²⁴Sur la méthode de composition des *Vies*, voir Pelling 2002a : le savant fait référence à une série de biographies romaines (Lucullus, Pompée, Crassus, Cicéron, César, Caton le Jeune, Brutus et Antoine) décrivant une même époque historique, mais l'on peut estimer que Plutarque a opéré de manière similaire en rédigeant les *Vies* grecques. Pour ces dernières néanmoins (du moins pour les *Vies* du V^e siècle), il est possible qu'il se soit passé d'une lecture préalable des sources (Pelling 2002a, p. 25).

²⁵Levi 1955, p. 76-77.

qui s'inscrit dans la tradition des critiques formulées contre Hérodote²⁶, appartient au genre de l'*epideixis* rhétorique²⁷. Après avoir longtemps débattu sur la paternité de l'ouvrage, la critique s'accorde aujourd'hui à dire qu'il s'agit d'un écrit de Plutarque²⁸ et le range parmi les ouvrages de l'âge mûr²⁹. Le texte a vraisemblablement été rédigé (ou du moins conçu) à l'époque des *Vies parallèles* – comme en témoigne l'allusion au projet d'écrire une *Vie de Léonidas* (866b) –, peut-être au moment où Plutarque rassemblait le matériel pour ses biographies d'Aristide et de Thémistocle³⁰. Après avoir présenté les caractéristiques générales permettant de reconnaître la « malignité » d'Hérodote (854e-856d), Plutarque passe en revue les trois premiers livres des *Histoires* (856d-860c)³¹. Cependant, ce sont surtout les derniers livres, dédiés aux guerres entre Grecs et Perses, qui retiennent son attention et font l'objet d'une analyse approfondie (860c-874c) :

- 861a-861d : Révolte ionienne
- 861d-863b : Première guerre médique
- 863b-873e : Seconde guerre médique (Thermopyles : 864e-867b ; Artémision : 867b-868a ; Salamine : 869c-871d ; Platées : 871d-874c).
- 873e-874c : Conclusion récapitulant les calomnies d'Hérodote à l'encontre des Grecs dans le contexte des guerres médiques.

La collaboration entre les Grecs en vue du bien commun est au cœur de la réflexion sur les guerres médiques. Si cette thématique est déjà présente dans les

²⁶À propos du jugement critique des Anciens sur Hérodote, voir Momigliano 1958, et plus récemment, Dognini 2007.

²⁷Voir Ramón Palerm 2000, qui relève dans le traité toutes les caractéristiques propres à l'*epideixis* : αὔξις, παράλειψις, παραβολή, εὐφροσύνη.

²⁸Contre la paternité de Plutarque, I.C.F. Bähr, *Herodotus*², Leipzig, 1856-1861, t. IV, p. 425-427. G. Lahmeyer, *De libelli Plutarchei qui de malignitate Herodoti inscribitur et auctoritate et auctore*, Göttingen, 1848, apporte des preuves en faveur de l'authenticité. Plus tard, les études de K. Fuhr, « Excursus zu den altischen Rednern », dans *Rheinisches Museum*, t. XXXIII, 1878, 578-599, et de K. Stegmann, *Ueber den Gebrauch der Negationen bei Plutarch*, Geestemünde, 1882, sur la langue de Plutarque ont montré que le traité est conforme à l'œuvre de cet auteur. Holzappel 1884 nous en donne une preuve presque irréfutable.

²⁹Voir Ziegler 1965, p. 279 et note 5 ; Lachenaud 1981, p. 128-129.

³⁰Wardman 1974, p. 189.

³¹Le livre IV n'est pas cité.

témoignages contemporains aux événements³², ce sont les sources du IV^e siècle qui en font un véritable *topos* littéraire³³. Dans les textes que nous nous apprêtons à examiner, ce macro-thème est analysé à travers trois situations concrètes : le dépassement des inimitiés, la participation au combat et la disculpation, ou du moins la justification, des Grecs qui combattent dans le camp perse. Ainsi, Plutarque critique dans son traité les passages des *Histoires* où Hérodote souligne la division des Grecs, les défections lors des combats et la connivence avec l'ennemi. Ces critiques trouvent une résonance dans les biographies, car, comme le remarquait déjà L. Holzapfel en 1884, il semble que Plutarque adopte souvent la méthode suivante : il commence par repérer, dans le traité, les passages des *Histoires* où, selon lui, l'image des Grecs a été ternie et il y répond par un argumentaire rhétorique (souvent assez faible) ; puis, dans les *Vies*, il lui arrive de prendre en compte ses propres critiques et de modifier son récit en conséquence. De manière générale, l'auteur construit dans les biographies, à travers l'action des protagonistes, un récit qui exalte l'union des Grecs.

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'analyser l'exposition des guerres médiques dans l'œuvre de Plutarque à travers ces trois aspects de la collaboration entre Grecs. Nous verrons d'abord comment le dépassement des inimitiés (opposant les cités grecques, mais aussi les hommes politiques) représente un élément fondamental du récit que nous livre Plutarque. Ensuite, nous analyserons les passages du traité *De la malignité d'Hérodote* racontant comment les Grecs auraient essayé de se soustraire au combat et nous observerons comment l'auteur construit sa narration de la bataille de Platées en opposition à Hérodote. Pour finir, il sera question de la polémique que Plutarque engage contre les accusations de médisme dans les *Histoires* et des solutions qu'il met en place pour traiter la question sans acrimonie.

³²Par exemple, Eschyle, *Perses* 400-405 : « (...) l'on pouvait alors entendre, tout proche, un immense appel : – Allez, enfants des Grecs, délivrez la patrie, délivrez vos enfants et vos femmes, les sanctuaires des dieux de vos pères et les tombeaux de vos aïeux : c'est la lutte suprême. » Sur ce sujet, voir Flower 2000a. Plus généralement, sur les relations entre cette tragédie et le contexte historique, voir Pelling 1997a et Harrison 2000.

³³Marincola 2007, p. 114-122. Sur le panhellénisme, voir aussi Green 1996.

Dépassement des inimitiés en vue du bien commun

La réflexion sur le dépassement des rivalités s'organise à deux niveaux : celui des cités et celui des individus. Elle s'articule donc à grande ou petite échelle, sans que le fondement de la discussion n'en soit véritablement altéré. Les cités peuvent s'opposer soit à cause d'une rivalité traditionnelle, soit en raison des circonstances, comme en témoignent les relations conflictuelles entre les Athéniens et leurs alliés, qui sont analysées aussi bien dans le traité que dans les *Vies*. Pour ce qui est des individus, il est question de l'inimitié entre Aristide et Thémistocle, l'un des thèmes dominants des deux biographies.

Inimitiés entre cités

Dans le traité *De la malignité d'Hérodote*, Plutarque reproche à Hérodote d'avoir soutenu que les Phocidiens n'étaient favorables aux Grecs qu'en raison de leur hostilité envers les Thessaliens (dont ils étaient les « pires ennemis (ἐχθροῖς καὶ πολεμίοις οὓσι) ») qui, eux, s'étaient ralliés aux Perses (*De Her. malign.* 868a-f cf. Hérodote, *Histoires* VIII, 30). Cette déclaration remplit d'indignation l'auteur du traité : il accuse en effet l'historien d'Halicarnasse d'être « le plus effronté des sycophantes (περιφανέστατα δόξει συκοφαντεῖν) », tout en qualifiant ses propos d'« accusations mesquines et (...) suppositions malveillantes (αἰτίας φαύλας καὶ ὑπονοίας) ». Si Plutarque se montre si véhément, c'est qu'il ne peut accepter que le choix des Phocidiens soit dévalorisé et considéré simplement comme le résultat des inimitiés locales. Il établit alors la liste des cités traditionnellement rivales qui ne furent nullement influencées par leurs différends au moment de choisir leur camp (Éginètes et Athéniens, Chalcidiens et Érétriens, Corinthiens et Mégariens, ou encore Thessaliens et Macédoniens), afin de prouver que « le péril commun a fait perdre de vue les inimitiés locales (τὰς γὰρ ἰδίας ἀπεχθείας ὁ κοινὸς ἀπέκρυψε κίνδυνος) ». Cela ne veut pas dire qu'il nie l'existence des inimitiés, qui caractérisaient les relations entre les *poleis* et étaient profondément enracinées dans le

monde grec³⁴ : ces dernières sont en effet simplement mises de côté, dissimulées (ἀποκρύπτω) le temps du conflit, mais non pas effacées. La détermination dont font preuve les Grecs donne encore plus de valeur à leur union, qui est donc le fruit d'un effort considérable en vue du bien commun, et ceux qui s'emploient activement à surmonter les querelles locales jouissent en échange d'un grand prestige. Ainsi, dans la *Vie de Thémistocle*, alors qu'il énumère les actions méritoires du protagoniste³⁵, Plutarque déclare que « son mérite le plus grand fut d'avoir fait cesser les guerres entre les Grecs et d'avoir réconcilié les cités, en les persuadant de reporter leurs querelles en raison de la guerre (Μέγιστον δὲ πάντων τὸ καταλῦσαι τοὺς Ἑλληνικοὺς πολέμους καὶ διαλλάξαι τὰς πόλεις ἀλλήλαις, πείσαντα τὰς ἔχθρας διὰ τὸν πόλεμον ἀναβαλέσθαι) » (*Them.* 6, 5). Les conflits entre Grecs et la guerre contre les Perses sont donc là encore présentés comme

³⁴Voir le cas des Thébains et des Thessaliens, dont les relations sont « dénuées de toute bienveillance et de toute aménité (ἐπιεικὲς δὲ καὶ φιλόανθρωπον οὐδέν) » (866f). Plutarque en vient même à exagérer leur rivalité, puisqu'il fait référence à un conflit datant en réalité du siècle précédent (cf. *Cam.* 19). Cet épisode entre d'ailleurs en contradiction avec 868f, où les inimitiés locales servent à nier que les Thébains ont voulu changer de camp : on y lit ainsi qu'ils n'auraient pas pu tenter de passer dans le camp du Roi lors de la bataille des Thermopyles, car les adversaires qui auraient dû plaider en leur faveur étaient leurs ennemis. Ce n'est là qu'une des inconséquences que l'on peut repérer dans ce traité, où Plutarque ne semble pas avoir une vision d'ensemble de son argumentaire. C'est pourquoi la capacité des Grecs à dépasser leurs rancœurs, dont il fait une règle générale (même pour ceux qui ont choisi le camp du Roi), est vite oubliée s'il a besoin de ces mêmes conflits pour contredire les propos d'Hérodote et défendre les Grecs – en particulier les Thébains – contre une accusation bien plus grave, celle d'avoir médisé. Il apparaît d'ailleurs que Plutarque défend toujours les Thébains, par n'importe quel moyen.

³⁵*Them.* 6 : « Mais déjà le Mède commençait à descendre vers la Grèce. Les Athéniens délibérèrent sur le choix d'un stratège : tous, dit-on, renoncèrent volontairement à ce poste, car le danger les emplissait d'effroi. Seul Épicydès, fils d'Euphémidès, un démagogue habile à parler, mais pusillanime et vénal, aspirait à ce commandement : il allait l'emporter dans le vote à mains levées. Alors Thémistocle, craignant que tout ne fût perdu si le commandement tombait entre les mains de cet homme, acheta à prix d'argent son désistement. On loue aussi (ἐπαινεῖται δ' αὐτοῦ καὶ) le traitement qu'il réserva à l'interprète de l'ambassade qui vint, de la part du roi, réclamer la terre et l'eau. Il fit arrêter et mettre à mort ce traducteur, par décret, pour avoir osé faire obéir la langue grecque aux instructions des Barbares. On approuve aussi (ἔτι δὲ καὶ) son attitude à l'égard d'Arthmios de Zéleia. Sur l'ordre de Thémistocle, on l'inscrivit, lui, ses enfants et toute sa famille parmi les gens privés de leurs droits civiques, pour avoir introduit en Grèce l'or des Mèdes. Mais son mérite le plus grand (μέγιστον δὲ πάντων) fut d'avoir fait cesser les guerres entre les Grecs et d'avoir réconcilié les cités, en les persuadant de reporter leurs querelles en raison de la guerre ; dans cette tâche, dit-on, l'Arcadien Cheiléos seconda particulièrement ses efforts. »

deux situations inconciliables. Si les inimitiés entre les cités grecques ne disparaissent pas, elles sont néanmoins remises à plus tard (ἀναβάλλω), car l'effort contre les Perses doit mobiliser l'ensemble des forces helléniques.

D'autres épisodes, en particulier les discussions au sujet du déploiement de l'armée, créent au contraire une opposition temporaire entre les cités grecques. Plutarque consacre à ces débats un passage enflammé dans le *De la malignité d'Hérodote*, qui manque toutefois de clarté quant à l'objet de son blâme :

Quant aux Athéniens, il ne sait comment les traiter : < tantôt il exalte > leur cité, tantôt il la ravale, la soumettant à un jeu de Bascule : comme ils disputaient aux Tégéates le commandement en second, ils rappelèrent, dit-il, le souvenir des Héraclides, alléguèrent leurs exploits contre les Amazones et la sépulture donnée aux Péloponnésiens tombés sous les murs de la Cadmée ; ce discours inspiré par la volonté de se glorifier les conduisit enfin à parler de Marathon et ils obtinrent à leur satisfaction le commandement de l'aile gauche (cf. Hérodote, *Histoires IX*, 26 ss) ; mais, un peu plus tard, dit-il, Pausanias et les Spartiates leur cédèrent le commandement suprême et les invitèrent à prendre la tête de l'aile droite, pour être opposés aux Perses, en leur laissant à eux-mêmes l'aile gauche, en gens que le manque d'expérience conduisait à refuser de combattre face aux Barbares (cf. Hérodote, *Histoires IX*, 46 ss). Il est pourtant ridicule de ne pas vouloir combattre contre un ennemi avec lequel on n'est pas familiarisé³⁶.

Il nous semble donc nécessaire de comparer les différents passages des *Histoires* et de la *Vie d'Aristide* relatant les épisodes évoqués dans le traité, afin de comprendre quelle est la cible de Plutarque. Chez Hérodote, les Tégéates et les Athéniens, en grave

³⁶*De Her. malign.* 872a-b : πάλιν δὲ τοῖς Ἀθηναίοις οὐκ ἔχων ὅ τι χρήσαιτο, < ποτὲ μὲν αἶρει > ποτὲ δὲ καταβάλλει τὴν πόλιν ἄνω καὶ κάτω μεταφέρων, οὓς Τεγεάταις μὲν εἰς ἀγῶνα λέγει περὶ τῶν δευτερείων καταστάντας Ἡρακλειδῶν τε μεμνησθαι καὶ τὰ πρὸς Ἀμαζόννας πραχθέντα προφέρειν ταφάς τε Πελοποννησίων τῶν ὑπὸ τῆ Καδμείᾳ πεσόντων · καὶ τέλος, εἰς τὸν Μαραθῶνα καταβαίνειν τῷ λόγῳ φιλοτιμουμένους καὶ ἀγαπῶντας ἡγεμονίας τυχεῖν τοῦ ἀριστεροῦ κέρως · ὀλίγον δ' ὕστερον αὐτοῖς Πausανίαν καὶ Σπαρτιάτας τῆς ἡγεμονίας ὑφίστασθαι καὶ παρακαλεῖν ὅπως κατὰ Πέρσας ἀντιταχθῶσι τὸ δεξιὸν κέρα παραλαβόντες, αὐτοῖς δὲ παραδόντες τὸ εὐώνυμον, ὡς ἀηθεία τὴν πρὸς τοὺς βαρβάρους μάχην ἀπολεγόμενους.

désaccord, prononcent de longs discours d'auto-célébration racontant leurs succès respectifs, dans le but d'obtenir le commandement de l'aile gauche :

Il se produisit alors, au cours de la mise en place des contingents, une vive contestation entre Tégéates et Athéniens ; les uns et les autres prétendaient être en droit d'occuper l'autre aile de l'armée, alléguant à l'appui de leur prétention des exploits récents et antiques. Les Tégéates disaient : « Nous avons été en toutes circonstances jugés dignes par tous les alliés d'occuper cette place, chaque fois que jusqu'ici une expédition a été faite en commun par les Péloponnésiens et dans l'antiquité et dans les temps modernes, depuis l'époque où les Héraclides, après la mort d'Eurysthée, essayaient de rentrer dans le Péloponnèse. Nous conquîmes alors cet honneur par les faits d'armes que voici. Lorsque, venus à l'Isthme prêter notre concours, avec les Achéens et les Ioniens qui habitaient alors dans le Péloponnèse, nous campions en face de ceux qui voulaient y rentrer, Hyllos, à ce qu'on raconte, fit dire que ce qu'il fallait n'était pas que les deux armées s'exposassent au risque d'une bataille, mais qu'un homme choisi dans le camp des Péloponnésiens, celui qu'ils jugeraient le plus vaillant d'entre eux, luttât contre lui en combat singulier à des conditions déterminées. Les Péloponnésiens furent d'avis qu'on agit de la sorte ; on s'engagea par serment à respecter cette convention : si Hyllos triomphait du chef péloponnésien, les Héraclides seraient rétablis dans l'héritage de leurs pères ; si, au contraire, Hyllos était vaincu, les Héraclides se retireraient emmenant leur armée et ne chercheraient pas de cent ans à faire retour dans le Péloponnèse. Le choix se porta, entre tous les alliés, sur Échémos fils d'Aéropos fils de Kèpheus, alors notre général et notre roi, qui s'était offert volontairement ; il combattit Hyllos en combat singulier, et le tua. C'est en récompense de cet exploit que nous obtînmes chez les Péloponnésiens de ce temps, entre autres grands honneurs dont nous continuons de jouir, celui d'avoir toujours le commandement de l'autre aile de l'armée quand une expédition est faite en commun. Avec vous, Lacédémoniens, nous n'entrons pas en contestation ; nous vous accordons le libre choix de l'aile que vous voulez commander, nous ne vous le disputons pas ; mais le commandement de l'autre aile, c'est à nous, nous l'affirmons, qu'il doit revenir comme dans le temps passé. Indépendamment de l'exploit que nous venons de raconter, nous méritons mieux que les Athéniens d'occuper cette place ; car nous avons soutenu, soutenu avec succès, beaucoup de combats contre vous, hommes de Sparte, et beaucoup contre d'autres adversaires. Dans ces conditions, c'est donc justice que nous occupions l'autre aile, de préférence aux Athéniens ; ils n'ont pas, en effet, accompli des exploits

comparables aux nôtres, ni de nos jours ni jadis. » Ainsi parlèrent les Tégéates. À quoi les Athéniens répondirent en ces termes : « Nous savons bien que les Grecs rassemblés en ce lieu ont été convoqués pour combattre le Barbare, et non pour faire des discours ; mais, puisque l'orateur des Tégéates a ouvert un débat sur les belles actions, tant anciennes que récentes, accomplies par chacun des deux peuples durant toute la suite des âges, force nous est de vous montrer d'où nous vient le droit ancestral, à nous braves de tout temps, d'être au premier rang plutôt que les Arcadiens. Les Héraclides, dont ceux-ci se vantent d'avoir tué le chef à l'Isthme, lorsque, fuyant la servitude dont les menaçaient les Mycéniens, ils étaient repoussés par tous les Grecs chez qui ils se présentaient, nous seuls les avons accueillis, et nous avons abattu l'insolence d'Eurysthée, en remportant avec eux une victoire sur ceux qui, à cette époque, tenaient le Péloponnèse. Lorsque les Argiens qui, avec Polynice, avaient attaqué Thèbes eurent trouvé la mort et gisaient sans sépulture, nous avons fait campagne contre les Cadméens et pouvons nous vanter d'avoir relevé les cadavres et de les avoir ensevelis chez nous à Éleusis. Nous avons aussi à notre compte un succès remporté contre les Amazones venues des bords du Thermodon qui, un beau jour, avaient envahi l'Attique ; et, dans les combats livrés à Troie, nous ne restions en arrière de personne. Mais passons ; à rien ne sert de mentionner ces exploits ; car il se pourrait que tels, qui alors étaient braves, soient aujourd'hui plutôt lâches et tels, qui alors étaient lâches, soient aujourd'hui plutôt vaillants. C'est donc assez parlé d'antiques exploits. Pour nous, si même nous n'en avons accompli aucun autre – alors que nous en avons accompli beaucoup et de glorieux, non moins que personne d'autre parmi les Grecs, – par l'exploit de Marathon nous sommes dignes de cet honneur et de bien d'autres encore ; nous qui, seuls des Grecs, ayant risqué si grande entreprise que de lutter contre le Perse en combat singulier, avons remporté la victoire, triomphant de quarante-six peuples. Cet exploit à lui seul ne nous donne-t-il pas le droit d'occuper la place dont il s'agit ? Mais, – car, dans des circonstances comme celles où nous nous trouvons, il ne convient pas de se quereller à propos de place – nous sommes d'accord, Lacédémoniens, pour vous obéir, pour être placés où cela vous semble le mieux, en face de qui vous voulez. Où que nous soyons placés, nous tâcherons de nous conduire en braves. Commandez, on vous obéira. » Telle fut la réponse des Athéniens ; et toute l'armée des Lacédémoniens s'exclama que les

Athéniens méritaient mieux que les Arcadiens d'occuper l'aile gauche. Voilà comment ils obtinrent ce poste et l'emportèrent sur les Tégéates³⁷.

³⁷Hérodote, *Histoires* IX, 26, 1-28, 4 : ἐνθαῦτα ἐν τῇ διατάξει ἐγένετο λόγων πολλὸς ὠθισμὸς Τεγεγεῶν τε καὶ Ἀθηναίων · ἐδικαίουν γὰρ αὐτοὶ ἐκάτεροι ἔχειν τὸ ἕτερον κέρασ, καὶ καινὰ καὶ παλαιὰ παραφέροντες ἔργα. τοῦτο μὲν οἱ Τεγεῆται ἔλεγον τάδε · « ἡμεῖς αἰεὶ κοτε ἀξιούμεθα ταύτης τῆς τάξιος ἐκ τῶν συμμάχων ἀπάντων, ὅσαι ἤδη ἔξοδοι κοινὰ ἐγένοντο Πελοποννησίοισι καὶ τὸ παλαιὸν καὶ τὸ νέον, ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου ἐπεῖτε Ἡρακλεΐδαι ἐπειρῶντο μετὰ τὸν Εὐρυσθέος θάνατον κατιόντες ἐς Πελοπόννησον. τότε εὐρόμεθα τοῦτο διὰ πρῆγμα τοιόνδε. ἐπεὶ μετὰ Ἀχαιῶν καὶ Ἰώνων τῶν τότε ἐόντων ἐν Πελοποννήσῳ ἐκβοηθήσαντες ἐς τὸν Ἴσθμὸν ἰζόμεθα ἀντίοι τοῖσι κατιούσι, τότε ὦν λόγος Ὑλλὸν ἀγορεύσασθαι ὡς χρεὼν εἶη τὸν μὲν στρατὸν τῷ στρατῷ μὴ ἀνακινδυνεύειν συμβάλλοντα, ἐκ δὲ τοῦ Πελοποννησίου στρατοπέδου τὸν ἂν σφέων αὐτῶν κρίνωσι εἶναι ἄριστον, τοῦτόν οἱ μουνυμαχῆσαι ἐπὶ διακειμένοισι. ἔδοξέ τε τοῖσι Πελοποννησίοισι ταῦτα εἶναι ποιητέα καὶ ἔταμον ὄρκιον ἐπὶ λόγῳ τοιῷδε, ἦν μὲν Ὑλλος νικήσῃ τὸν Πελοποννησίων ἡγεμόνα, κατιέναι Ἡρακλεΐδας ἐπὶ τὰ πατρώια, ἦν δὲ νικηθῆ, τὰ ἔμπαλιν Ἡρακλεΐδας ἀπαλλάσσεσθαι καὶ ἀπάγειν τὴν στρατιὴν ἑκατόν τε ἐτέων μὴ ζητῆσαι κάτοδον ἐς Πελοπόννησον. προσκρίθη τε δὴ ἐκ πάντων τῶν συμμάχων ἑθελοντῆς Ἐχεμος ὁ Ἡερόπου τοῦ Κηφέος, στρατηγὸς τε ἐὼν καὶ βασιλεὺς ἡμέτερος, καὶ ἐμουνυμαχῆσέ τε καὶ ἀπέκτεινε Ὑλλὸν. ἐκ τούτου τοῦ ἔργου εὐρόμεθα ἐν Πελοποννησίοισι [τε] τοῖσι τότε καὶ ἄλλα γέρεα μεγάλα, τὰ διατελέομεν ἔχοντες, καὶ τοῦ κέρεος τοῦ ἐτέρου αἰεὶ ἡγεμονεύειν κοινῆς ἐξόδου γινομένης. ὑμῖν μὲν νῦν ὃ Λακεδαιμόνιοι οὐκ ἀντιέμεθα, ἀλλὰ διδόντες αἴρεσιν ὀκοτέρου βούλεσθε κέρεος ἄρχειν παρίεμεν · τοῦ δὲ ἐτέρου φαμὲν < ἐς > ἡμέας ἰκνέεσθαι ἡγεμονεύειν κατὰ περ ἐν τῷ πρόσθε χρόνῳ. χωρὶς τε τούτου τοῦ ἀπηγημένου ἔργου ἀξιονικότεροί εἰμεν Ἀθηναίων ταύτην τὴν τάξιν ἔχειν · πολλοὶ μὲν γὰρ καὶ εὗ ἔχοντες πρὸς ὑμέας ἡμῖν, ἄνδρες Σπαρτιῆται, ἀγῶνες ἀγωνίδαται, πολλοὶ δὲ καὶ πρὸς ἄλλους. οὕτω ὦν δίκαιον ἡμέας ἔχειν τὸ ἕτερον κέρασ < μᾶλλον > ἢ περ Ἀθηναίους · οὐ γὰρ σφί ἐστι ἔργα οἷά περ ἡμῖν κατεργασμένα, οὐτ' ὦν καινὰ οὔτε παλαιά.» οἱ μὲν ταῦτα ἔλεγον, Ἀθηναῖοι δὲ πρὸς ταῦτα ὑπερκρίναντο τάδε · « ἐπιστάμεθα μὲν σύνοδον τήνδε μάχης εἵνεκα συλλεγῆναι πρὸς τὸν βάρβαρον, ἀλλ' οὐ λόγων · ἐπεὶ δὲ ὁ Τεγεῆτης προέθηκε παλαιὰ τε καὶ καινὰ λέγειν τὰ ἐκατέροισι ἐν τῷ παντὶ χρόνῳ κατέργασται χρηστά, ἀναγκαίως ἡμῖν ἔχει δηλῶσαι πρὸς ὑμέας ὅθεν ἡμῖν πατρώϊον ἐστὶ, ἐοῦσι χρηστοῖσι αἰεὶ, πρότοισι εἶναι μᾶλλον ἢ Ἀρκάσι. Ἡρακλεΐδας, τῶν οὗτοι φασὶ ἀποκτεῖναι τὸν ἡγεμόνα ἐν < τῷ > Ἴσθμῳ, τοῦτο μὲν τούτους πρότερον ἐξελαυνομένους ὑπὸ πάντων Ἑλλήνων ἐς τοὺς ἀπικοῖατο φεύγοντες δουλοσύνην πρὸς Μυκηναίων, μῦνοι ὑποδεξάμενοι τὴν Εὐρυσθέος ὕβριν κατειλομεν, σὺν ἐκείνοισι μάχῃ νικήσαντες τοὺς τότε ἔχοντας Πελοπόννησον. τοῦτο δὲ Ἀργεῖους τοὺς μετὰ Πολυνεΐκεος ἐπὶ Θήβας ἐλάσαντας, τελευτήσαντας τὸν αἰῶνα καὶ ἀτάφους κειμένους, στρατευσάμενοι ἐπὶ τοὺς Καδμείους ἀνελέσθαι τε τοὺς νεκροὺς φαμὲν καὶ θάψαι τῆς ἡμετέρης ἐν Ἐλευσίνοι. ἐστὶ δὲ ἡμῖν ἔργον εὗ ἔχον καὶ ἐς Ἀμαζονίδας τὰς ἀπὸ Θερμώδοντος ποταμοῦ ἐσβαλοῦσας κοτὲ ἐς γῆν τὴν Ἀττικὴν, καὶ ἐν τοῖσι Τρωικοῖσι πόνοισι οὐδαμῶν ἐλειπόμεθα. ἀλλ' οὐ γὰρ τι προέχει τούτων ἐπιμενησθαι · καὶ γὰρ ἂν χρηστοὶ τότε ἐόντες οὗτοι νῦν ἂν εἶεν φλαυρότεροι καὶ τότε ἐόντες φλαῦροι νῦν ἂν εἶεν ἀμείνονες. παλαιῶν μὲν νῦν ἔργων ἄλις ἔστω · ἡμῖν δὲ εἰ μηδὲν ἄλλο ἐστὶ ἀποδεδεγμένον, ὥσπερ ἐστὶ πολλά τε καὶ εὗ ἔχοντα εἰ τεοῖσι καὶ ἄλλοισι Ἑλλήνων, ἀλλὰ καὶ ἀπὸ τοῦ ἐν Μαραθῶνι ἔργου ἀξιοί εἰμεν τοῦτο τὸ γέρας ἔχειν καὶ ἄλλα πρὸς τούτῳ, οἵτινες μῦνοι Ἑλλήνων δὴ μουνυμαχῆσαντες τῷ Πέρσῃ

Dans la biographie, l'épisode est relaté de manière plus succincte :

Les Tégéates se prirent de querelle avec les Athéniens concernant leur place au combat. Puisque les Lacédémoniens commandaient toujours l'aile droite, ils prétendaient qu'ils devaient, eux, avoir l'aile gauche et, pour appuyer cette prétention, ils chantaient les vertus de leurs ancêtres. Les Athéniens s'indignaient, mais Aristide s'avança et leur dit : « Ce n'est pas le moment de disputer de noblesse et de vaillance avec les Tégéates. Quant à vous, Spartiates, nous vous disons, comme aux autres Grecs, que ce n'est pas la place au combat qui peut conférer la vertu ou l'ôter. Quel que soit le rang que vous nous assignerez, nous tâcherons de l'honorer et de le garder de manière à ne pas ternir la gloire de nos précédents combats. Si nous sommes ici, ce n'est pas pour nous quereller avec nos alliés, mais pour combattre les ennemis ; ce n'est pas pour faire l'éloge de nos pères, mais pour faire don à la Grèce de nos personnes en montrant notre valeur. Le combat fera voir ce que chaque cité, chaque chef et chaque individu mérite des Grecs. » En entendant ces mots, les conseillers et les chefs prirent le parti des Athéniens et leur confièrent l'autre aile³⁸.

καὶ ἔργῳ τοσοῦτῳ ἐπιχειρήσαντες περιγεγόμεθα καὶ ἐνίκησαμεν ἔθνεα ἕξ τε καὶ τεσσεράκοντα. ἄρ' οὐ δίκαιοί εἰμεν ἔχειν ταύτην τὴν τάξιν ἀπὸ τούτου μόνου τοῦ ἔργου ; ἀλλ' οὐ γὰρ ἐν τῷ τοιῷδε τάξιος εἶνεκα στασιάζειν πρέπει, ἄρτιοι εἰμὲν πείθεσθαι ὑμῖν, ὧ Λακεδαιμόνιοι, ἵνα δοκῆε ἐπιτηδεότατον ἡμέας εἶναι ἐστάναι καὶ κατ' οὐστίνας · πάντῃ γὰρ τεταγμένοι πειρησόμεθα εἶναι χρηστοί. ἐξηγέεσθε δὲ ὡς πεισομένων. » οἱ μὲν ταῦτα ἀμείβοντο · Λακεδαιμονίων δὲ ἀνέβωσε ἅπαν τὸ στρατόπεδον Ἀθηναίους ἀξιονικότερους εἶναι ἔχειν τὸ κέρασ ἢ περ Ἀρκάδας. οὕτω δὴ ἔσχον οἱ Ἀθηναῖοι καὶ ὑπερεβάλλοντο τοὺς Τεγεήτας.

³⁸*Arist.* 12, 1-4 : Ἀθηναίους δὲ Τεγεᾶται περὶ τάξεως ἐρίσαντες ἤξιουν, ὥσπερ αἰεὶ Λακεδαιμονίων τὸ δεξιὸν ἐχόντων κέρασ, αὐτοὶ τὸ εὐώνυμον ἔχειν, πολλὰ τοὺς αὐτῶν προγόνους ἐγκωμιάζοντες. ἀγανακτούντων δὲ τῶν Ἀθηναίων, παρελθὼν ὁ Ἀριστείδης εἶπε · « Τεγεᾶταις μὲν ἀντειπεῖν περὶ εὐγενείας καὶ ἀνδραγαθίας ὁ παρὼν καιρὸς οὐ δίδωσι, πρὸς δ' ὑμᾶς, ὧ Σπαρτιάται, καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας λέγομεν ὅτι τὴν ἀρετὴν οὐκ ἀφαιρεῖται τόπος οὐδὲ δίδωσιν · ἦν δ' ἂν ὑμεῖς ἡμῖν τάξιν ἀποδῶτε, πειρασόμεθα κοσμοῦντες καὶ φυλάττοντες μὴ καταισχύνειν τοὺς προηγωνισμένους ἀγῶνας. ἤκομεν γὰρ οὐ τοῖς συμμάχοις στασιάσοντες, ἀλλὰ μαχοῦμενοι τοῖς πολεμίοις, οὐδ' ἐπαινεσόμενοι τοὺς πατέρας, ἀλλ' αὐτοὺς ἄνδρας ἀγαθοὺς τῇ Ἑλλάδι παρέξοντες · ὡς οὗτος ὁ ἀγὼν δεῖξει καὶ πόλιν καὶ ἄρχοντα καὶ ἰδιώτην ὅπου τοῖς Ἕλλησιν ἀξίός ἐστι. » ταῦτ' ἀκούσαντες οἱ σύνεδροι καὶ ἠγεμόνες ἀπεδέξαντο τοὺς Ἀθηναίους καὶ θάτερον αὐτοῖς κέρασ ἀπέδωσαν.

Les deux passages s'ouvrent dans la même atmosphère de discorde (*Arist.* 12, 1 : « Les Tégéates se prirent de querelle (ἐρίσαντες) avec les Athéniens concernant leur place au combat » / Hérodote, *Histoires* IX, 26, 1 : « Il se produisit alors, au cours de la mise en place des contingents, une vive contestation (λόγων πολλὸς ὄθισμός) entre Tégéates et Athéniens »). Chez Plutarque, le discours des Tégéates n'est pas rapporté, mais en évoquant ce qui aurait dû être son sujet, c'est-à-dire les vertus des ancêtres, le texte se conforme à celui d'Hérodote ; en revanche, dans la version que livre Plutarque du discours des Athéniens, on peut repérer plusieurs éléments s'écartant des *Histoires*, à commencer par l'identité de celui qui prend la parole, qui n'est pas un orateur anonyme, mais Aristide en personne. Comme nous le verrons par la suite, il ne s'agit pas d'un cas isolé : en effet, les protagonistes des biographies jouent souvent un rôle qui, dans l'ouvrage d'Hérodote, revenait aux Athéniens en général³⁹.

Les thèmes de l'allocution s'inspirent de la dernière partie du discours athénien des *Histoires* (IX, 27) : inanité d'une querelle avec les alliés (στασιάζω dans les deux textes) ; acceptation de la décision des Lacédémoniens ; promesse de se battre avec ardeur lors de la bataille (πειρησόμεθα/πειρασόμεθα). En revanche, l'évocation du passé glorieux de la cité qui, chez Hérodote, occupait quasiment tout le passage, est supprimée, voire niée : comme l'explique Aristide, « Ce n'est pas le moment de disputer de noblesse et de vaillance avec les Tégéates » (*Arist.* 12, 2), ou encore, « Si nous sommes ici (...) ce n'est pas pour faire l'éloge de nos pères » (*Arist.* 12, 3). Comme le remarque L. Holzapfel, la suppression de l'éloge d'Athènes semble faire écho au *De la malignité d'Hérodote* 872a-b, étant donné que dans le traité Plutarque reproche à l'historien d'Halicarnasse d'avoir exalté, puis rabaisé Athènes, « la soumettant à un jeu de Bascule », tandis que dans la biographie l'élément d'exaltation disparaît (tout comme, un peu plus tard, l'élément qui dévalorisait la cité)⁴⁰.

³⁹Pour ce qui est de la *Vie d'Aristide*, ces passages sont recensés par Ramón Palerm 2003, p. 249-250, qui oublie cependant *Arist.* 12, 1. Si le savant n'exclut pas que ces passages constituent une *amplificatio* opérée par Plutarque (comme le soutenait Gomme 1945, p. 62-63), il semble surtout y voir la marque d'une tradition apologétique postérieure (d'après lui, Panétius).

⁴⁰Holzapfel 1884, p. 44. Cette décision renvoie d'ailleurs à un autre ouvrage de Plutarque, les *Préceptes politiques*. Dans ce traité politique expliquant comment un homme d'État grec peut participer à la vie politique sous l'Empire romain, Plutarque suggère de former ses contemporains en leur présentant des exemples tirés de l'histoire grecque, tels que l'amnistie après les Trente tyrans, l'amende de Phrynicos, les

En sélectionnant la partie la plus conciliatrice du discours d'Hérodote et en se gardant d'exalter le passé athénien, Plutarque crée un discours nouveau qui met l'accent sur la collaboration entre Grecs, tout en attribuant au protagoniste de la biographie le rôle du médiateur. La phrase qui conclut le passage subit aussi une variation visant à apaiser toute situation conflictuelle éventuelle. Si, chez l'historien d'Halicarnasse, c'est toute l'armée lacédémonienne qui estime que les Athéniens sont sortis vainqueurs du débat (IX, 28, 1-2 : Λακεδαιμονίων ... ἅπαν τὸ στρατόπεδον) et si les noms de ceux qui ont gagné et de ceux qui ont perdu reviennent à deux reprises (IX, 28, 2-4 : Ἀθηναίους ἀξιονικότερους εἶναι ἔχειν τὸ κέρασ ἢ περ Ἀρκάδας. Οὕτω δὴ ἔσχον οἱ ἔσχον οἱ Ἀθηναῖοι καὶ ὑπερεβάλλοντο τοὺς Τεγέτας), chez Plutarque les Tégéates ne sont pas évoqués et la décision de confier l'aile gauche aux Athéniens n'est imputable qu'aux seuls commandants lacédémoniens⁴¹.

Le traité *De la malignité d'Hérodote* évoque une autre discussion concernant la position des Athéniens dans l'armée, que ces derniers engagent cette fois-ci avec les Spartiates (872b).

Chez Hérodote, l'épisode est présenté en ces termes :

Les généraux athéniens se rendirent à l'aile droite et rapportèrent à Pausanias ce qu'ils avaient appris d'Alexandre. À cette nouvelle, celui-ci, qui redoutait les Perses, leur dit : « Puisque la bataille est pour l'aurore, il faut que ce soit vous, les Athéniens, qui soyez opposés aux Perses, et nous, aux Béotiens et aux Grecs qui ont été placés en face de vous. Voici pourquoi. Vous savez ce que sont les Mèdes et leur façon de

couronnes attribuées à Cassandre, en laissant de côté « Marathon, l'Eurymédon, Platées, et tous les autres exemples qui font s'enfler et trépigner de vaine fierté le peuple, laissons-les aux écoles des sophistes » (*Praec. ger. rep.* 814b-c) ; cf. *Sull.* 14, 5, où les compagnons d'Aristion mandatés pour négocier la paix avec Sylla « se lancèrent dans de pompeux éloges de Thésée, d'Eumolpe et des guerres médiques ». Ce à quoi Sylla répond avec mépris : « Allez-vous-en, heureux mortels, et remportez tous ces discours. Les Romains ne m'ont pas envoyé à Athènes pour faire des études, mais pour abattre des rebelles » (*Sull.* 14, 6). Sur cette polémique, qui était probablement aussi un *topos* littéraire, voir Muccioli 2012, p. 131-134, avec bibliographie. On trouve en revanche une exaltation de Marathon et de Platées dans un autre ouvrage de Plutarque, le discours sur *La gloire des Athéniens*. Cependant, d'après Cammarota 2000, p. 78-79, il s'agirait là de la preuve que ce texte était destiné à n'être lu que dans le cadre de l'école.

⁴¹Nous verrons par la suite un autre cas où Plutarque attribue la responsabilité d'une décision délicate aux chefs, afin de ne pas compromettre tous les Grecs (cf. *infra*, p. 63-64).

se battre, pour avoir combattu à Marathon ; tandis que, nous, nous n'avons pas l'expérience de ces hommes, nous les ignorons ; il n'y a pas un Spartiate qui ait appris à connaître les Mèdes ; mais les Béotiens et les Thessaliens, nous les connaissons. Il faut donc que vous repreniez vos armes et veniez à cette aile, et que, nous, nous allions à l'aile gauche. » À cela, les Athéniens répondirent : « Il y a longtemps que, dès le début, quand nous voyions les Perses prendre position en face de vous, nous avons eu l'idée de suggérer ce que vous prenez l'initiative de proposer ; mais nous étions retenus par la crainte que cette proposition ne vous déplût. Puisqu'au contraire vous y avez pensé spontanément, c'est un plaisir pour nous d'entendre vos paroles, et nous sommes prêts à faire ce que vous dites. » La chose agréée de part et d'autre, Spartiates et Athéniens, au lever de l'aurore, procédèrent à l'échange de leurs positions⁴².

On retrouve ce débat dans la *Vie d'Aristide* :

Ce fut alors, d'après le récit d'Hérodote, que Pausanias envoya un message à Aristide lui demandant de faire passer les Athéniens à l'aile droite, pour les ranger en face des Perses : ils combattraient mieux que les autres, car ils les avaient déjà affrontés, et ils étaient enhardis par leurs victoires précédentes ; quant à lui, il se réservait l'aile gauche, où allaient combattre les Grecs qui avaient choisi le parti des Mèdes. Les stratèges athéniens jugèrent l'attitude de Pausanias inacceptable et grossière : il

⁴²Hérodote, *Histoires* IX, 46-47 : οἱ δὲ στρατηγοὶ τῶν Ἀθηναίων ἐλθόντες ἐπὶ τὸ δεξιὸν κέρασ ἔλεγον Πausανίη τά περ ἤκουσαν Ἀλεξάνδρου. ὁ δὲ τούτῳ τῷ λόγῳ καταρρωδήσας τοὺς Πέρσας ἔλεγε τάδε · « ἐπεὶ τοίνυν ἐς ἡῶ ἢ συμβολὴ γίνεται, ὑμέας μὲν χρεὸν ἐστὶ τοὺς Ἀθηναίους στήναι κατὰ τοὺς Πέρσας, ἡμέας δὲ κατὰ τοὺς Βοιωτοὺς τε καὶ τοὺς κατ' ὑμέας τεταγμένους Ἑλλήνων, τῶνδε εἶνεκα · ὑμεῖς ἐπίστασθε τοὺς Μήδους καὶ τὴν μάχην αὐτῶν ἐν Μαραθῶνι μαχεσάμενοι, ἡμεῖς δὲ ἄπειροί τε εἰμὲν καὶ ἀδαέες τούτων τῶν ἀνδρῶν · Σπαρτιητέων γὰρ οὐδεὶς πεπείρηται Μήδων, ἡμεῖς δὲ Βοιωτῶν καὶ Θεσσαλῶν ἔμπειροί εἰμὲν. ἀλλ' ἀναλαβόντας τὰ ὄπλα χρεὸν ἐστὶ ἰέναι ὑμέας ἐς τόδε τὸ κέρασ, ἡμέας δὲ ἐς τὸ εὐώνυμον. » πρὸς δὲ ταῦτα εἶπαν οἱ Ἀθηναῖοι τάδε · « καὶ αὐτοῖσι ἡμῖν πάλαι ἀπ' ἀρχῆς, ἐπεῖτε εἶδομεν κατ' ὑμέας τασσομένους τοὺς Πέρσας, ἐν νόῳ ἐγένετο εἰπεῖν ταῦτα τά περ ὑμεῖς φθάντες προφέρετε · ἀλλὰ γὰρ ἀρρωδέομεν μὴ ὑμῖν οὐκ ἡδέες γένωνται οἱ λόγοι. ἐπεὶ δ' ὧν αὐτοὶ ἐμνήσθητε, καὶ ἡδομένοισι ἡμῖν οἱ λόγοι γεγόνασι καὶ ἔτοιμοι εἰμὲν ποιέειν ταῦτα. » ὡς δ' ἤρесе ἀμφοτέροισι ταῦτα, ἠὼς τε διέφαινε καὶ διαλλάσσοντο τὰς τάξεις. γνόντες δὲ οἱ Βοιωτοὶ τὸ ποιούμενον ἐξαγορεύουσι Μαρδονίῳ. ὁ δ' ἐπεῖτε ἤκουσε, αὐτίκα μετιστάναι καὶ αὐτὸς ἐπειρᾶτο, παράγων τοὺς Πέρσας κατὰ τοὺς Λακεδαιμονίους. ὡς δὲ ἔμαθε τοῦτο τοιοῦτο γινόμενον ὁ Πausανίης, γνούς ὅτι οὐ λανθάνει, ὀπίσω ἦγε τοὺς Σπαρτιήτας ἐπὶ τὸ δεξιὸν κέρασ · ὡς δὲ οὕτως καὶ ὁ Μαρδόνιος ἐπὶ τοῦ εὐωνύμου.

laissait tous les autres Grecs à leur poste, mais les déplaçait, eux seuls, de-ci de-là, comme des hilotes, afin de les opposer aux troupes les plus dangereuses. Mais Aristide leur démontra qu'ils se trompaient du tout au tout. « Dernièrement, leur dit-il, lorsque vous disputiez aux Tégéates le commandement de l'aile gauche, vous avez été fiers de leur être préférés ; et maintenant que les Lacédémoniens vous cèdent spontanément l'aile droite, ce qui revient, en quelque sorte, à vous offrir l'hégémonie, vous n'êtes pas flattés d'une telle gloire et vous ne considérez pas comme un avantage de ne pas avoir à lutter contre des adversaires issus des mêmes tribus et des mêmes familles que vous, mais contre des Barbares qui, par nature, sont vos ennemis ? » Ces propos poussèrent les Athéniens à accepter avec empressement de changer de place avec les Spartiates⁴³.

Certains éléments de l'extrait de Plutarque s'éloignent des *Histoires* – explicitement citées en tant que source –, conformément aux critiques émises dans le *De la malignité d'Hérodote*. Chez Hérodote, les Lacédémoniens plaident pour le changement de poste en mettant en avant la connaissance que les Athéniens ont des Perses, laquelle devrait déterminer leur position dans l'armée (ils insistent ainsi sur le lexique de la connaissance et de l'expérience : ὑμεῖς ἐπίστασθε / ἡμεῖς δὲ ἄπειροί τε εἰμεν καὶ ἀδαεές ; Σπαρτητέων γὰρ οὐδεὶς πεπεῖρηται Μήδων / ἡμεῖς δὲ Βοιωτῶν καὶ Θεσσαλῶν ἔμπειροί εἰμεν). Dans la *Vie d'Aristide*, les Lacédémoniens livrent une réflexion semblable, bien que plus nuancée : Marathon n'y est plus citée, mais Pausanias évoque les anciennes « victoires » en général ; l'attention n'est donc plus concentrée sur la connaissance de l'ennemi mais sur l'ardeur que suscite un premier contact avec les Perses. Du côté athénien, Aristide suit

⁴³*Arist.* 16, 1-4 : ἐν τούτῳ δ', ὡς Ἡρόδοτος ἱστορεῖ, Πausανίας Ἀριστείδη προσέφερε λόγον ἀξιῶν τοὺς Ἀθηναίους ἐπὶ τὸ δεξιὸν μεταγαγόντα κατὰ τοὺς Πέρσας ἀντιπαχθῆναι, βέλτιον γὰρ ἀγωνιεῖσθαι τῆς τε μάχης ἐμπείρους γεγονότας καὶ τῷ προνευκικένοι θαρροῦντας, αὐτῷ δὲ παραδοῦναι τὸ εὐώνυμον, ὅπου τῶν Ἑλλήνων οἱ μηδίζοντες ἐπιβάλλειν ἔμελλον. οἱ μὲν οὖν ἄλλοι στρατηγοὶ τῶν Ἀθηναίων ἀγνώμονα καὶ φορτικὸν ἠγοῦντο τὸν Πausανίαν, εἰ τὴν ἄλλην ἐὼν τάξιν ἐν χώρᾳ μόνους ἄνω καὶ κάτω μεταφέρει σφᾶς ὥσπερ εἴλωτας κατὰ τὸ μαχμώτατον προβαλλόμενος · ὁ δ' Ἀριστείδης διαμαρτάνειν αὐτοὺς ἔφασκε τοῦ παντός, εἰ πρῶην μὲν ὑπὲρ τοῦ τὸ εὐώνυμον κέρας ἔχειν διεφιλοτιμοῦντο Τεγεάταις καὶ προκριθέντες ἐσεμνύνοντο, νῦν δέ, Λακεδαιμονίων ἐκουσίως αὐτοῖς ἐξισταμένων τοῦ δεξιοῦ καὶ τρόπον τινὰ τὴν ἡγεμονίαν παραδιδόντων, οὔτε τὴν δόξαν ἀγαπᾶσιν οὔτε κέρδος ἠγοῦνται τὸ μὴ πρὸς ὁμοφύλους καὶ συγγενεῖς, ἀλλὰ βαρβάρους καὶ φύσει πολεμίους ἀγωνίσασθαι. ἐκ τούτου πάνυ προθύμως οἱ Ἀθηναῖοι διημείβοντο τοῖς Σπαρτιάταις τὴν τάξιν.

un raisonnement différent pour justifier ce changement dans le déploiement des troupes : ne plaçant plus les hommes en fonction de leur connaissance de l'adversaire, il affirme l'identité entre le barbare et l'ennemi, tout en manifestant une certaine gêne à l'idée de devoir se battre contre des Grecs. Il s'agit de toute évidence de thèmes issus de l'art oratoire du IV^e siècle, étrangers à l'argumentaire d'Hérodote⁴⁴. Cela permet en outre à Plutarque de résoudre un aspect du texte d'Hérodote qui lui semblait absurde, c'est-à-dire le refus de combattre un ennemi que l'on connaît mal (*De Her. malign.* 872b : « Il est pourtant ridicule de ne pas vouloir combattre contre un ennemi avec lequel on n'est pas familiarisé »)⁴⁵.

Une autre critique formulée dans le *De malignité d'Hérodote* 872a-b est prise en compte dans ce passage de la *Vie d'Aristide*. Comme nous l'avons vu, Plutarque commence par critiquer dans le traité le « jeu de Bascule » auquel Hérodote soumet Athènes avant de rapporter les discussions portant sur la place des Athéniens dans l'armée : d'abord, celle avec les Tégéates sur l'exaltation d'Athènes, puis celle avec Pausanias et les Spartiates, introduite par l'expression ὀλίγον δ'ὔστερον. On a ainsi l'impression que les deux épisodes sont opposés et que, dans la dispute avec les Spartiates, les Athéniens sont censés être rabaissés. Ce sentiment est ainsi explicité dans la biographie :

⁴⁴Le concept des barbares comme φύσει πολέμιοι se trouve déjà chez Platon (*République* 470c) et Isocrate (*Panegyrique* 158 et 184 ; *Panathénaïque* 163). Platon, *Ménechène* 245d, dit que le véritable Grec serait φύσει μισοβάβραρος (mais, d'après plusieurs spécialistes, le texte serait ironique, voir par exemple Henderson 1975 ; Coventry 1989 ; Rosenstock 1994).

⁴⁵Dans la suite du passage, les Athéniens reprennent l'argumentaire d'Hérodote, cf. *Arist.* 16, 4-5 : « Ils s'adressaient les uns les autres de nombreux encouragements : – Lorsque les ennemis attaqueront, ils n'auront pas des armes meilleures ou des cœurs plus valeureux qu'à Marathon : ce sont les mêmes arcs, les mêmes vêtements bigarrés, le même or sur le corps sans vigueur et leurs âmes efféminées. Quant à nous, nos armes et nos corps sont les mêmes, et les victoires ont augmenté notre courage : nous ne lutterons plus seulement, comme alors, pour défendre nos terres et notre cité, mais pour les trophées de Marathon et de Salamine, afin qu'il soit bien clair qu'ils ne sont pas l'œuvre de Miltiade ou de la Fortune, mais celle des Athéniens. »

Les stratèges athéniens jugèrent l'attitude de Pausanias inacceptable et grossière : il laissait tous les autres Grecs à leur poste, mais les déplaçait, eux seuls, de-ci de-là, comme des hilotes, afin de les opposer aux troupes les plus dangereuses⁴⁶.

En réalité, la proposition des Lacédémoniens n'est pas considérée comme insultante dans les *Histoires*. Par ailleurs, le climat de discorde à l'origine du discours dans la biographie est une invention de Plutarque. En effet, dans le passage d'Hérodote, les Athéniens sont du même avis que les Spartiates quant à leur changement de position et l'échange est précédé par une expression qui marque le consensus : « La chose agréée de part et d'autre (ὡς δ' ἤρεσκε ἀμφοτέροισι ταῦτα) » (Hérodote, *Histoires* IX, 47, 1).

Ce n'est pas la seule correction apportée par Plutarque : le personnage d'Aristide n'apparaît pas non plus dans le texte d'Hérodote, où ce sont les Athéniens qui répondent à Pausanias. Ces deux changements (le litige remplaçant l'atmosphère de concorde et Aristide au lieu des stratèges) ont conduit L. Holzapfel à soutenir que, pour construire ce passage, Plutarque n'aurait pas suivi Hérodote mais une source « déviée » s'écartant d'Hérodote pour certains détails⁴⁷. Nous penchons plutôt pour l'hypothèse de C. Dognini, selon laquelle la version de Plutarque ne diffère de celle d'Hérodote que par l'ampleur et l'importance qu'Aristide revêt dans l'épisode⁴⁸. Cependant, nous ne saurions considérer la présence d'Aristide comme un simple « ossequio al genere letterario della biografia » ; comme nous le verrons par la suite, sa présence et son rôle prééminent dans des épisodes de médiation permettent non seulement de caractériser le personnage, mais aussi de présenter les guerres médiques comme un moment privilégié de l'union entre les Grecs. D'ailleurs, il est intéressant de remarquer que, grâce à ces deux ajouts, l'extrait présente la même structure qu'*Arist.* 12, 1-4 : alors qu'une dispute éclate à propos des positions que les contingents grecs devraient occuper, Aristide intervient pour calmer ses concitoyens et faire en sorte qu'ils obéissent aux Lacédémoniens. Ces changements ont en outre une double fonction dans l'économie du récit, car ils permettent de faire ressortir

⁴⁶*Arist.* 16, 2 : οἱ μὲν οὖν ἄλλοι στρατηγοὶ τῶν Ἀθηναίων ἀγνώμονα καὶ φορτικὸν ἠγοῦντο τὸν Πausανίαν, εἰ τὴν ἄλλην ἐὼν τάξιν ἐν χώρᾳ μόνους ἄνω καὶ κάτω μεταφέρει σφᾶς ὥσπερ εἰλωτας, κατὰ τὸ μαχιμώτατον προβαλλόμενος.

⁴⁷Holzapfel 1884, p. 48-49.

⁴⁸Dognini 2007, p. 497.

le rôle de médiateur d'Aristide, tout en mettant en valeur la suspension des hostilités entre les Grecs, unis contre les Perses.

Ce comportement est un véritable fil rouge dans la biographie d'Aristide, qui apparaît pour la première fois dans le récit de Marathon : alors que les stratèges sont censés exercer le commandement à tour de rôle, Aristide, en cédant sa place à Miltiade, montre à ses collègues qu'être commandé par un homme avisé est un honneur et met ainsi fin aux tensions (*Arist.* 5, 3 : « il apaisa ainsi leurs rivalités (οὕτω δὲ πράυνας τὴν φιλονεικίαν) »). Là encore, le récit de Plutarque est assez proche de celui d'Hérodote (*Histoires* VI, 109-110), à cela près qu'il introduit le personnage d'Aristide auquel il confie un rôle prééminent : ce n'est, en effet, plus Miltiade qui cherche à convaincre le polémarque Callimachos de l'appuyer, mais Aristide qui, de sa propre initiative, apporte son soutien à Miltiade.

La conjuration qu'Aristide découvre à la veille de la bataille de Platées (*Arist.* 13) est un autre épisode qui permet à Plutarque de conférer ce rôle de médiateur au protagoniste de la biographie. L'homme politique athénien se conduit, dans cette circonstance, avec prudence et fait primer l'intérêt public sur son célèbre sens de la justice en ne faisant arrêter que les huit personnes les plus compromises et en proposant aux autres de prouver leur loyauté sur le champ de bataille. Si en évoquant cette affaire, relatée ni par Hérodote ni par aucune source connue, Plutarque ajoute à son récit un élément de conflictualité entre les Grecs, il entend avant tout mettre en avant la capacité du protagoniste de la biographie à créer un climat de concorde et à apaiser les hostilités au sein de la communauté grecque⁴⁹.

Enfin, après la guerre, Aristide règle un différend entre les Athéniens et les Spartiates :

Après cette victoire, les Athéniens refusèrent de céder aux Spartiates le prix de bravoure et de les laisser élever un trophée ; les deux peuples étaient sur le point de s'affronter en armes, et la situation des Grecs aurait été ruinée, si Aristide, en multipliant les exhortations et les remontrances à ses collègues stratèges, notamment à Léocratès et à Myronidès, ne les avait retenus et convaincus de laisser les Grecs

⁴⁹Mais cela montre aussi que pour Aristide le Juste l'utile est parfois préférable, comme nous le verrons par la suite, p. 50.

arbitrer ce conflit. Les Grecs délibérèrent donc et Théogeiton de Mégare proposa de donner à une cité autre que Sparte ou Athènes le prix de bravoure, si l'on voulait éviter une guerre interne entre les Grecs. Alors, Cléocritos de Corinthe se leva. On s'attendait à entendre réclamer le prix pour les Corinthiens, car leur cité était celle qui, après Sparte et Athènes, était la plus considérée. Mais à la surprise et à la satisfaction générales, il parla en faveur des Platéens et conseilla, pour faire cesser la rivalité, de leur donner le prix de bravoure, car ni les Athéniens ni les Spartiates ne pourraient s'offusquer de les voir à l'honneur. Aristide fut le premier à appuyer cette proposition, au nom des Athéniens, puis Pausanias fit de même, au nom des Lacédémoniens. Ainsi réconciliés, ils prélevèrent quatre-vingts talents, dont ils firent don aux Platéens et que ceux-ci employèrent pour rebâtir le temple d'Athéna, y placer une statue et orner le sanctuaire de peintures qui subsistent encore de nos jours dans tout leur éclat⁵⁰.

Ses concitoyens ne voulant pas céder aux Spartiates le « prix de bravoure », ni accepter qu'ils érigent un trophée, Aristide intervient à son habitude pour les raisonner. Le passage représente en quelque sorte l'acmé de son activité de médiation, et ce, pour deux raisons qui sont étroitement liées. Tout d'abord, la querelle est particulièrement grave et manque de finir en lutte armée – « les deux peuples étaient sur le point de s'affronter en armes, et la situation des Grecs aurait été ruinée » (*Arist.* 20, 1) –, ce qui représente à la fois une mise en garde et un présage pour la Grèce. Le texte évoque ainsi la nécessité de remettre ce prix à une autre cité qu'Athènes ou Sparte « si l'on voulait

⁵⁰*Arist.* 20, 1-3 : ἐκ τούτου τῶν Ἀθηναίων τὸ ἀριστεῖον οὐ παραδιδόντων τοῖς Σπαρτιάταις οὐδὲ τρόπαιον ἰστάναι συγχωρούντων ἐκείνοις, παρ' οὐδὲν ἂν ἤλθεν εὐθὺς ἀπολέσθαι τὰ πράγματα τῶν Ἑλλήνων ἐν τοῖς ὅπλοις διαστάντων, εἰ μὴ πολλὰ παρηγορῶν καὶ διδάσκων τοὺς συστρατήγους ὁ Ἀριστείδης, μάλιστα δὲ Λεωκράτην καὶ Μυρωνίδην, ἔσχε καὶ συνέπεισε τὴν κρίσιν ἐφεῖναι τοῖς Ἑλλησιν. ἐνταῦθα βουλευομένων τῶν Ἑλλήνων Θεογεΐτων μὲν ὁ Μεγαρεὺς εἶπεν ὡς ἑτέρα πόλει δοτέον εἶη τὸ ἀριστεῖον, εἰ μὴ βούλονται συνταράξει πόλεμον ἐμφύλιον · ἐπὶ τούτῳ δ' ἀναστὰς Κλεόκριτος ὁ Κορίνθιος δόξαν μὲν παρέσχεν ὡς Κορινθίους αἰτήσων τὸ ἀριστεῖον · ἦν γὰρ ἐν ἀξιώματι μεγίστῳ μετὰ τὴν Σπάρτην καὶ τὰς Ἀθήνας ἡ Κόρινθος · εἶπε δὲ πᾶσιν ἀρέσαντα καὶ θαυμαστὸν λόγον ὑπὲρ Πλαταιέων καὶ συνεβούλευσε τὴν φιλονεικίαν ἀνελεῖν ἐκείνοις τὸ ἀριστεῖον ἀποδόντας, οἷς οὐδετέρους τιμωμένους ἄχθεσθαι. ῥηθέντων δὲ τούτων πρῶτος μὲν Ἀριστείδης συνεχώρησεν ὑπὲρ τῶν Ἀθηναίων, ἔπειτα Πausanias ὑπὲρ τῶν Λακεδαιμονίων. οὕτω δὲ διαλλαγέντες ἐξεῖλον ὀγδοήκοντα τάλαντα τοῖς Πλαταιεῦσιν, ἀφ' ὧν τὸ τῆς Ἀθηνᾶς ἀνφοκοδόμησαν ἱερὸν καὶ τὸ ἔδος ἔστησαν καὶ γραφαῖς τὸν νεὸν διεκόσμησαν, αἱ μέχρι νῦν ἀκμάζουσαι διαμένουσιν, ἔστησαν δὲ τρόπαιον ἰδία μὲν Λακεδαιμόνιοι, χωρὶς δ' Ἀθηναῖοι.

éviter une guerre interne entre les Grecs ». Deuxièmement, la solution qu’Aristide propose est de remettre la décision entre les mains de l’ensemble des Grecs, soulignant encore une fois l’importance de l’union pour le salut de la Grèce.

Toutefois, le rôle de médiateur ne revient pas au seul Aristide. En effet, il est aussi attribué à Thémistocle, dont le plus grand mérite était, comme nous l’avons vu, « d’avoir fait cesser les guerres entre les Grecs et d’avoir réconcilié les cités, en les persuadant de reporter leurs querelles en raison de la guerre » (*Them.* 6, 5), ce qui prouve la valeur que Plutarque attache à cette fonction. Là encore, comme pour Aristide, des propos qu’Hérodote n’attribuait pas à un personnage spécifique mais à une collectivité sont prêtés au protagoniste de la biographie. Dans les *Histoires*, ce sont en effet les Grecs réunis qui considèrent que mettre de côté leurs rivalités est une priorité (VII, 145, 3-7 : « Rassemblés au même lieu, les Grecs qui étaient animés des meilleurs sentiments à l’égard de la Grèce tinrent conseil et se donnèrent leur foi ; alors, au cours d’une délibération, ils décidèrent que la première chose à faire était de mettre fin aux inimitiés et aux guerres qui les armaient les uns contre les autres (πρῶτον μὲν χρημάτων πάντων καταλλάσσεσθαι τάς τε ἔχθρας καὶ τοὺς κατ’ἀλλήλους ἐόντας πολέμους) »).

Thémistocle affiche la même volonté pacificatrice dans un autre épisode de la biographie, qui se produit avant la bataille de l’Artémision :

Là, les Grecs exigèrent qu’Eurybiade et les Lacédémoniens prissent le commandement, mais les Athéniens, dont les vaisseaux étaient supérieurs en nombre à ceux de tous les alliés réunis, refusaient d’obéir à d’autres. Thémistocle vit le danger : il céda de lui-même le commandement à Eurybiade, et calma les Athéniens, leur promettant, s’ils se montraient valeureux au combat, de forcer les Grecs à leur obéir volontairement, à l’avenir⁵¹.

Chez Hérodote, on trouve un récit semblable des événements :

⁵¹*Them.* 7, 3 : συνιδῶν τὸν κίνδυνον ὁ Θεμιστοκλῆς αὐτὸς τε τὴν ἀρχὴν τῷ Εὐρυβιάδῃ παρήκε καὶ κατεπράυνε τοὺς Ἀθηναίους, ὑπισχνούμενος, ἂν ἄνδρες ἀγαθοὶ γένωνται πρὸς τὸν πόλεμον, ἐκόντας αὐτοῖς παρέξειν εἰς τὰ λοιπὰ πειθομένους τοὺς Ἕλληνας. διό καὶ δοκεῖ τῆς σωτηρίας αἰτιώτατος γενέσθαι τῇ Ἑλλάδι καὶ μάλιστα τοὺς Ἀθηναίους προαγαγεῖν εἰς δόξαν, ὡς ἀνδρεία μὲν τῶν πολεμίων, εὐγνωμοσύνη δὲ τῶν συμμάχων περιγενομένου.

Les Spartiates fournissaient le commandant en chef, Eurybiade fils d'Eurycleidès, les alliés ayant déclaré que, si ce n'était pas le Laconien qui était à leur tête, ils ne suivraient pas les Athéniens exerçant le commandement, mais renonceraient à l'expédition qu'on allait faire. Il s'était dit en effet au début, avant même qu'on n'envoyât en Sicile solliciter une alliance, qu'il conviendrait de confier aux Athéniens le commandement des forces navales ; mais, les alliés s'y étant opposés, les Athéniens, qui avaient fort à cœur le salut de la Grèce et se rendaient compte qu'elle serait perdue si on se disputait pour le commandement, cédèrent ; en quoi ils pensaient sagement ; car une discorde intérieure est pire qu'une guerre faite d'un commun accord, non moins que la guerre est pire que la paix ; convaincus qu'il en est ainsi, ils n'élevèrent donc pas de prétentions contraires et ils cédèrent, – aussi longtemps qu'ils avaient grand besoin des alliés, comme ils le firent bien voir ; car, lorsque le Perse fut repoussé et qu'on lutta dès lors pour le territoire qui lui appartenait, prétextant l'arrogance de Pausanias ils enlevèrent aux Lacédémoniens l'hégémonie. Mais cela arriva plus tard⁵².

Là encore, Plutarque suit le récit d'Hérodote dans les grandes lignes, mais sa version apporte néanmoins certaines modifications, qui sont d'ailleurs les mêmes que celles qu'on rencontre en *Arist.* 16, 1-4. Dans les deux *Vies*, alors qu'une dispute se produit dans le camp athénien au sujet de la place de ces derniers dans l'armée, le protagoniste de la biographie prend la parole pour calmer ses concitoyens. Or, ni les protestations des Athéniens ni le personnage principal n'apparaissent dans les *Histoires*, où les Athéniens dans leur ensemble décident de bon gré d'accéder aux requêtes des autres Grecs. Si le résultat reste le même dans l'un et l'autre ouvrage, chez Plutarque, c'est à

⁵²Hérodote, *Histoires* VIII, 2, 5-3, 13 : τὸν δὲ στρατηγὸν τὸν τὸ μέγιστον κράτος ἔχοντα παρείχοντο Σπαρτιῆται Εὐρυβιάδην Εὐρυκλείδῃω · οἱ γὰρ σύμμαχοι οὐκ ἔφασαν, ἦν μὴ ὁ Λάκων ἡγεμονεὺς, Ἀθηναίοισι ἔνθεσθαι ἡγεμονέοισι, ἀλλὰ λύσειν τὸ μέλλον ἔσεσθαι στρατεύμα. ἐγένετο γὰρ κατ' ἀρχὰς λόγος, πρὶν ἢ καὶ ἐς Σικελίην πέμπειν ἐπὶ συμμαχίην, ὡς τὸ ναυτικὸν Ἀθηναίοισι χρεὸν εἶη ἐπιτρέπειν · ἀντιβάντων δὲ τῶν συμμάχων εἶκον οἱ Ἀθηναῖοι, μέγα τε ποιούμενοι περιεῖναι τὴν Ἑλλάδα καὶ γνόντες, εἰ στασιάσουσι περὶ τῆς ἡγεμονίης, ὡς ἀπολέεται ἡ Ἑλλάς, ὀρθὰ νοεῦντες · στάσις γὰρ ἔμφυλος πολέμου ὁμοφρονέοντος τοσοῦτω κάκιον ἐστὶ ὅσῳ πόλεμος εἰρήνης · ἐπιστάμενοι ὧν αὐτὸ τοῦτο οὐκ ἀντέτεινον ἀλλ' εἶκον, μέχρι ὅσου κάρτα ἐδέοντο αὐτῶν, ὡς διέδεξαν · ὡς γὰρ δὴ ὡσάμενοι τὸν Πέρσην περὶ τῆς ἐκείνου ἡδὴ τὸν ἀγῶνα ἐποιεῦντο, πρόφασιν τὴν Πausανίῃω ὕβριν προϊσχύμενοι ἀπέειπον τὴν ἡγεμονίην τοῦς Λακεδαιμονίους, ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὕστερον ἐγένετο.

travers deux discours persuasifs adressés aux Athéniens, et non par une acceptation immédiate, que l'on y parvient.

Dans la *Vie de Thémistocle*, Plutarque poursuit son récit en expliquant que, par son comportement, Thémistocle « fut, de toute évidence, le principal artisan du salut de la Grèce (τῆς σωτηρίας αἰτιώτατος ... τῆ Ἑλλάδι) » (*Them.* 7, 4). Si cette interprétation représente, certes, un lieu commun élaboré par la tradition rhétorique du IV^e siècle et encore répandu à l'époque impériale⁵³, elle réitère aussi l'appréciation favorable de Plutarque à l'égard de Thémistocle, ou du moins d'une partie de sa politique : d'après l'auteur, comme nous l'avons vu en *Them.* 6, 5, le plus grand mérite de ce personnage est d'avoir assuré la concorde entre les cités grecques au moment du conflit contre les Perses. Le fait que, chez Plutarque, le médiateur ne soit pas seulement incarné par Aristide mais aussi par Thémistocle nous fait comprendre que ces épisodes n'ont pas seulement pour but de caractériser le personnage du « Juste », mais qu'ils jouent aussi un rôle de premier plan dans la construction des deux personnages comme héros des guerres médiques.

Toutefois, Aristide et Thémistocle n'ont pas tout à fait la même conception de la médiation puisque, pour ce dernier, elle semble avoir un objectif secret, celui d'imposer par la suite la suprématie d'Athènes sur les Grecs. En *Them.* 7, 3, l'Athénien promet en effet à ses concitoyens « de forcer les Grecs à leur obéir volontairement, à l'avenir (ἐκόντας αὐτοῖς παρέξειν εἰς τὰ λοιπὰ πειθομένους τοὺς Ἕλληνας) ». Du point de vue du rapport avec les *Histoires*, ces paroles de Thémistocle correspondent en fait à la fin du passage d'Hérodote que nous venons de citer : « lorsque le Perse fut repoussé et qu'on lutta dès lors pour le territoire qui lui appartenait, prétextant l'arrogance de Pausanias ils enlevèrent aux Lacédémoniens l'hégémonie. Mais cela arriva plus tard. (Ἀπεῖλοντο τὴν ἡγεμονίην τοὺς Λακεδαιμονίους. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὕστερον ἐγένετο) » (*Histoires* VIII, 3, 10-13). Cette remarque factuelle devient, dans la biographie de Plutarque, un projet nourri par Thémistocle, un dessein politique que ce personnage aurait médité avant même le début de la guerre, alors qu'il proposait d'utiliser les revenus des mines du Laurion pour construire une flotte :

⁵³Cf. Isocrate, *Panegyrique* 71-72 ; Lycurgue, *Contre Léocrate* 70 ; Aelius Aristide, *Panathénaïque* 1, 217.

Dès lors, petit à petit, il inclina et tourna la cité vers la mer : à son avis, les Athéniens n'étaient pas même capables, avec leur infanterie, de tenir tête à leurs voisins ; mais s'ils s'appuyaient sur leurs navires, ils pouvaient repousser les Barbares et commander à la Grèce (τῆς Ἑλλάδος ἄρχειν δυναμένους)⁵⁴.

Le dépassement des inimitiés locales en vue d'une lutte commune, postulé dans le *De la malignité d'Hérodote* et mis en œuvre dans les *Vies*, est donc un thème central dans la réflexion de Plutarque sur les guerres médiques. Par ailleurs, dans l'œuvre biographique, les situations conflictuelles entre Grecs sont accentuées afin de faire ressortir le rôle de médiateur d'Aristide et de Thémistocle. Mais cette œuvre de médiation ne se limite pas aux concitoyens et aux alliés : Aristide et Thémistocle cherchent, en effet, à mettre de côté leurs propres rancunes le temps du conflit.

Thémistocle et Aristide

⁵⁴*Theom.* 4, 4 : ἐκ δὲ τούτου κατὰ μικρὸν ὑπάγων καὶ καταβιβάζων τὴν πόλιν πρὸς τὴν θάλατταν, ὡς τὰ περὶ μὲν οὐδὲ τοῖς ὁμόροις ἀξιωμαχοῦς ὄντας, τῇ δ' ἀπὸ τῶν νεῶν ἀλκῇ καὶ τοὺς βαρβάρους ἀμύνασθαι καὶ τῆς Ἑλλάδος ἄρχειν δυναμένους. Il est intéressant de remarquer que le lien entre la construction de la flotte et l'arrivée des barbares est déjà établi chez Hérodote (VII, 144), bien qu'il s'agisse d'une remarque factuelle et non d'une considération de Thémistocle. Quant à Thucydide (I, 14, 3), il semblerait qu'il attribue à Thémistocle la décision de construire la flotte pour contrer les barbares : « ce fut seulement à une époque tardive que Thémistocle persuada aux Athéniens, qui étaient en guerre avec Égine, et en même temps pouvaient s'attendre à l'arrivée du Barbare, de construire les navires, avec lesquels ils devaient livrer bataille. » Ce qui est sûr, c'est que les deux actions sont liées à Thémistocle après la guerre contre les Perses (*La Guerre du Péloponnèse* I, 93, 7 : « car la flotte était l'objet de ses plus grands soins : il [Thémistocle] voyait, je pense, que, pour les forces du Roi, une arrivée par mer était plus propice que par terre »). Chez Diodore (*Bibliothèque historique* XI, 41, 2-3), le lien entre la politique maritime de Thémistocle et l'hégémonie date d'après les guerres médiques : « Aussi [Thémistocle], parvenu au sommet de la gloire, mit-il en œuvre des projets beaucoup plus grands en vue d'accroître l'hégémonie de sa patrie (...). Thémistocle eut donc l'idée d'aménager un port au Pirée, qui pouvait, au prix de modestes aménagements, devenir le plus beau et le plus grand port de la Grèce. Il escomptait qu'une fois les Athéniens en possession de ces installations, leur cité pourrait prétendre à l'hégémonie maritime ; ils possédaient déjà de très nombreuses trières, et cette suite de combats navals leur avait procuré en même temps qu'une grande gloire l'expérience des luttes sur mer. »

Thémistocle et Aristide sont deux personnages antithétiques. Timocréon, un auteur contemporain, louait Aristide et critiquait Thémistocle dans l'un de ses poèmes, laissant entrevoir leur différence⁵⁵. Les deux Athéniens sont également opposés par Hérodote, qui décrit leur relation ainsi : « Thémistocle, (...) loin d'être son [d'Aristide] ami, était au contraire très fort son ennemi (έόντα μὲν έωντῶ οὐ φίλον, έχθρόν δὲ τὰ μάλιστα) » (VIII, 79, 6-7). Il est intéressant de remarquer que, dans les *Histoires*, cette inimitié n'est mentionnée explicitement que dans le récit de la réconciliation en vue du bien commun. On a affaire à une opposition politique qui a autrefois amené les deux hommes à devenir rivaux (VIII, 79, 12 : στασιάζω), mais il n'est pas précisé sur quels points portait leur désaccord. Quoi qu'il en soit, il ressort clairement du texte que l'approche politique des deux personnages est tout à fait antithétique : à la justice d'Aristide (VIII, 79, 5 : δικαιοτάτος) est opposée la ruse de Thémistocle, dont témoignent les stratagèmes qu'il met en place⁵⁶. Dans la *Constitution d'Athènes* d'Aristote aussi, Thémistocle et Aristide possèdent des caractéristiques opposées (23, 3 : « habiles l'un dans l'art militaire, l'autre dans l'action politique (...) aussi employait-on l'un comme général et l'autre comme conseiller ») et sont présentés comme des rivaux (23, 4 : διαφερόμενοι πρὸς ἀλλήλους), bien que soit mise en avant leur collaboration lors de la reconstruction des remparts, après la fin de la guerre médique. Diodore (XI, 42, 1-3) mentionne lui aussi cette inimitié après avoir narré le conflit. Quand Thémistocle demande de présenter son projet de création d'un port au Pirée à un petit nombre d'Athéniens, le peuple choisit Aristide et Xanthippe en raison de leur valeur, mais aussi parce qu'ils sont considérés comme « des rivaux (ἀμιλλωμένους) de Thémistocle dans la recherche du prestige et du premier rang et qui, pour ces raisons, lui étaient hostiles (ἀλλοτριῶς έχοντας πρὸς αὐτόν) ». Malgré cette hostilité, tous deux approuvent le projet de leur adversaire. Chez Cornélius Népos, en revanche, l'opposition entre Thémistocle et Aristide ne s'estompe pas, bien au contraire : l'auteur latin présente en effet l'épisode de l'ostracisme comme une rupture définitive (*Aristide*, 1, 1-2). Remarquons par ailleurs que les qualités antithétiques à la base de leurs actions politiques respectives sont toujours les

⁵⁵Mais c'est Plutarque qui nous transmet ces vers (*Them.* 21, 4).

⁵⁶Cf. Hérodote, *Histoires* VIII, 4-5 ; 57-62 ; 75 ; 85 ; 108-112.

mêmes : *innocentia* pour Aristide et *eloquentia* pour Thémistocle, qui correspondent à δίκη et σύνεσις/σοφία⁵⁷.

La tradition fait donc part d'une opposition politique qui semble avoir été déterminée par certains traits de caractère différents, voire opposés, des deux hommes politiques. Si ce lien est implicite dans les *Histoires*, il émerge en revanche clairement chez Aristote et Népos. Cette évolution est le fruit de la caractérisation progressive dont les deux personnages ont fait l'objet avec le temps et qui a porté à une radicalisation de leur opposition⁵⁸. Cette dernière aboutit, dans les sources, soit à une collaboration (Hérodote, Aristote, Diodore), soit à une rupture (Népos).

Plutarque représente une autre phase de la tradition, où tous ces éléments sont pris en compte et accentués. Chez lui, Thémistocle et Aristide sont d'abord des opposants politiques, car ils ont intégré deux factions rivales :

Aristide fut le compagnon de Clisthène, celui qui établit la constitution après la chute des tyrans, mais l'homme politique qu'il admirait le plus et qu'il prit pour modèle était le Lacédémonien Lycurgue. En conséquence, il embrassa le parti de l'aristocratie, et eut pour adversaire Thémistocle, fils de Néoclès, qui soutenait le parti du peuple⁵⁹.

Le passage contredit la *Constitution des Athéniens* qui faisait des deux hommes politiques des chefs populaires (23, 2 : προστάται τοῦ δήμου), ce qui constituait déjà un anachronisme, étant donné qu'au V^e siècle la politique athénienne était dominée par une élite aristocratique qui ne s'appuyait sur le *demos* que dans des circonstances particulières. La mention des deux factions, aristocratie et *demos*, dans la *Vie d'Aristide* serait une conséquence de la schématisation du savoir opérée par Aristote, notamment

⁵⁷ À propos de Thémistocle συνετός, voir Martin 1961, p. 327-331 : la σύνεσις/σοφία, « practical intelligence », de Thémistocle se révèle surtout dans sa capacité à persuader les autres. Ainsi, son *eloquentia* lui permet de ruiner Aristide et de convaincre les Athéniens de l'ostraciser.

⁵⁸ Piccirilli 1987, p. 10-11.

⁵⁹ *Arist.* 2, 1 : Ἀριστείδης δὲ Κλεισθένους μὲν τοῦ καταστησαμένου τὴν πολιτείαν μετὰ τοὺς τυράννους ἐταῖρος γενόμενος, ζηλώσας δὲ καὶ θαυμάσας μάλιστα τῶν πολιτικῶν ἀνδρῶν Λυκοῦργον τὸν Λακεδαιμόνιον, ἦψατο μὲν ἀριστοκρατικῆς πολιτείας, ἔσχε δ' ἀντιτασσόμενον ὑπὲρ τοῦ δήμου Θεμιστοκλέα τὸν Νεοκλέους.

dans le domaine politique⁶⁰. Or, il est évident que l'opposition entre Aristide et Thémistocle est par là même intensifiée, tous deux se réclamant d'idéaux politiques antithétiques⁶¹.

Pour expliquer l'origine de cet antagonisme, les deux biographies font appel à Ariston de Céos, philosophe péripatéticien du III^e siècle av. J.-C. qui avait rapporté une anecdote sur une rivalité amoureuse ayant opposé les deux personnages dans leur jeunesse (*Them.* 3, 2 ; *Arist.* 2, 3-4)⁶². Toutefois, Plutarque semble plutôt pencher pour une autre explication car, pour lui, la politique n'est que l'un des domaines où Aristide et Thémistocle rivalisent, leur opposition étant une opposition « totale » (*Them.* 3, 2 : « qui suivit toujours une ligne de conduite opposée à la sienne » ; *Arist.* 2, 2 : « Dès le début, [ils] s'opposèrent en tout, dans les activités sérieuses comme dans les jeux, en actes comme en paroles. »). En fait, ce sont leurs caractères très différents qui seraient à l'origine de cet antagonisme, ce qui est souligné, dans la *Vie d'Aristide*, par les portraits antithétiques dont les deux hommes politiques font l'objet.

Cette rivalité aurait révélé tout de suite le tempérament de chacun : l'un habile, hardi, adroit à trouver des expédients de toutes sortes, se portant avec promptitude et facilité à n'importe quelle entreprise, et l'autre doté d'un caractère solide, tendu vers la justice, n'admettant aucune forme de mensonge, de flatterie ou de déguisement, même pour jouer⁶³.

L'opposition entre les caractères des deux personnages est mise en lumière au niveau grammatical par τὴν μὲν et τὴν δ'. Thémistocle est un homme d'action, et les termes qui le décrivent relèvent ainsi de ce champ sémantique : en particulier, sa promptitude à agir (εὐχερῆ ; ῥαδίως) et sa disposition à accomplir toutes sortes

⁶⁰Piccirilli 1987, p. 12.

⁶¹Concernant l'insistance sur la collaboration entre Aristide et Thémistocle plutôt que sur leur rivalité dans la *Constitution des Athéniens*, voir Piccirilli 1987, p. 63-67.

⁶²Pour une analyse de cette tradition, voir Muccioli 2007a.

⁶³*Arist.* 2, 2 : καὶ τὰς φύσεις εὐθὺς ἀπὸ τῆς φιλονεικίας ἐκείνης ἀνακαλύπτεσθαι, [καὶ] τὴν μὲν εὐχερῆ καὶ παράβολον καὶ πανοῦργον οὕσαν καὶ μετ' ὀξύτητος ἐπὶ πάντα ῥαδίως φερομένην, τὴν δ' ἰδρυμένην ἐν ἡθει βεβαίῳ καὶ πρὸς τὸ δίκαιον ἀτενῆ, ψεῦδος δὲ καὶ βωμολοχίαν καὶ ἀπάτην οὐδ' ἐν παιδιᾷ τινα τρόπον προσιεμένην.

d'entreprises (πανούργον ; ἐπὶ πάντα ... φερομένην) sont soulignées. Au contraire, pour Aristide, l'auteur emploie des mots renvoyant au concept de stabilité : ἵδρυμαι est un verbe statique, βέβαιος signifie « solide, ferme », ἀτενής indique une position figée. La dernière phrase de la comparaison, à travers la négation de certains comportements qu'Aristide n'aurait jamais affichés (ψεῦδος δὲ καὶ βωμολοχίαν καὶ ἀπάτην οὐδ' ἐν παιδιᾷς τινι τρόπῳ προσιεμένην), ajoute implicitement au portrait de Thémistocle, en révélant quelles formes (très négatives) prend son penchant pour l'action : mensonge, flatterie et déguisement.

Dans la *Vie de Thémistocle*, l'auteur se livre à une description des deux personnages :

On peut penser cependant que cette querelle fut accentuée par la différence de leurs vies et de leurs caractères. Aristide était de tempérament doux : il agissait en homme d'honneur ; s'il faisait de la politique, ce n'était pas désir de popularité ou de gloire, mais souci du bien, de la sécurité et de la justice : voyant Thémistocle pousser le peuple à de nombreuses entreprises et proposer de grandes innovations, il était contraint de s'opposer à lui et de faire obstacle à son ascension⁶⁴.

Ce passage contient un autre portrait d'Aristide, dans lequel la *πράοτης* et la *καλοκαγαθία*, deux termes-clés de la pensée grecque⁶⁵, sont ajoutées à la liste de ses vertus. Ces deux caractéristiques morales sont mises en pratique par Aristide dans sa conduite politique (*πολιτευόμενος*) avec pour finalité la recherche du bien, de la sécurité et de la justice (terme qui revient à plusieurs reprises dans ce passage, car il s'agit du trait

⁶⁴*Thest.* 3, 3 : οὐ μὴν ἀλλ' ἡ τῶν βίων καὶ τῶν τρόπων ἀνομοιότης ἔοικεν αὐξῆσαι τὴν διαφορὰν. πρῶτος γὰρ ὢν φύσει καὶ καλοκαγαθικὸς τὸν τρόπον ὁ Ἀριστείδης, καὶ πολιτευόμενος οὐ πρὸς χάριν οὐδὲ πρὸς δόξαν, ἀλλ' ἀπὸ τοῦ βελτίστου μετὰ ἀσφαλείας καὶ δικαιοσύνης, ἠναγκάζετο τῷ Θεμιστοκλεῖ τὸν δῆμον ἐπὶ πολλὰ κινεῖν καὶ μεγάλας ἐπιφέροντι καινοτομίας ἐναντιοῦσθαι πολλάκις, ἐνιστάμενος αὐτῷ πρὸς τὴν αὐξῆσιν.

⁶⁵Le terme *πράοτης* est habituellement traduit par « douceur », sous l'influence du titre de l'ouvrage de J. De Romilly, *La douceur dans la pensée grecque*, Paris, 1979 (not. sur Plutarque, p. 275-307). La polysémie du terme dans les *Vies parallèles* est analysée par Martin 1960. Comme on peut le voir en *Arist.* 3, 4, ce terme renvoie plutôt à la fermeté, à la stabilité d'Aristide (cf. portrait d'Aristide en *Arist.* 2, 2 en opposition au « mobile » Thémistocle, que l'on a analysé *supra*). Pour une analyse du concept de *καλοκαγαθία*, voir Bourriot 1995.

principal d'Aristide). Le portrait de Thémistocle est dressé implicitement : si les actions politiques d'Aristide ne sont pas motivées par un désir de popularité ou de gloire, c'est tout le contraire chez Thémistocle, dont la conduite politique est guidée par sa φιλοτιμία. On retrouve en outre l'idée de mouvement et la tendance à se lancer dans plusieurs entreprises (τῷ Θεμιστοκλεῖ τὸν δῆμον ἐπὶ πολλὰ κινουῦντι καὶ μεγάλας ἐπιφέροντι καινοτομίας).

Les principaux traits de caractère des deux personnages reviennent à maintes reprises dans leur biographie respective, tandis qu'ils sont à chaque fois niés chez l'adversaire. Ainsi si Aristide est le Juste par excellence, Thémistocle se montre sans scrupules⁶⁶. L'un affiche une pauvreté exemplaire, alors que l'autre essaie de s'enrichir à tout prix⁶⁷. Les deux hommes politiques se conduisent également de manières très

⁶⁶Ce qui représente le mieux Aristide, c'est sa justice, dont il a déjà été question et qui est également évoquée dans d'autres passages (*Arist.* 2, 6 ; 3, 5 ; 6, 1 ; 23, 2 ; 25, 2 ; *Cat. Mai. Syn.* 30 (3), 2 ; 30 (3), 4 ; 31 (4), 1). Ce principe est si bien enraciné dans la conduite de l'homme politique que ses concitoyens l'appellent « le Juste » (*Arist.* 6, 2 cf. 7, 7). Si les sources du V^e siècle font déjà mention de cette qualité propre à Aristide, le surnom n'apparaît pour la première fois qu'au siècle suivant : dans son discours *Contre Ctésiphon* (181), l'orateur Eschine évoque Ἀριστείδης δ' ὁ δίκαιος, en précisant que l'adjectif « juste » était devenu son surnom (ἐπωνυμία), mais cela ne nous permet pas de dater précisément son adoption, puisque l'évocation de l'ancien homme politique est privée de tout contexte chronologique. Pour une histoire détaillée du surnom d'Aristide, voir Calabi Limentani 1960. Thémistocle, au contraire, est injuste. Non seulement les termes liés à la justice sont très rarement employés dans sa biographie (*Them.* 14, 3 et 21, 3 : δίκαιος ; *Them.* 5, 2 : δίκη ; *Thém.* 3, 3 : δικαιοσύνη), et jamais à propos de lui, mais son comportement sans scrupules est considéré comme injuste (*Them.* 20, 2 : ἀδικωτέρων ; *Them.* 21, 4 : ἄδικον).

⁶⁷Dès les premières pages, la *Vie d'Aristide* insiste sur la pauvreté du personnage principal : la biographie commence en effet par la réfutation du témoignage de Démétrios de Phalère qui, contrairement à de nombreux auteurs (*Arist.* 1, 2 : ὑπὸ πολλῶν), niait l'indigence d'Aristide. Au cours de sa plaidoirie, Plutarque associe Aristide à trois personnages qu'il apprécie particulièrement : Platon (*Arist.* 1, 4), Épaminondas (*Arist.* 1, 4) et Socrate (*Arist.* 1, 9). Le choix de ce dernier notamment n'est pas anodin, car comme le remarque Piccirilli 1987, p. 61, la pauvreté d'Aristide aurait été modelée sur celle de Socrate par les élèves du philosophe. On peut remarquer que Plutarque fait de nouveau le lien entre Aristide et Socrate à la fin de la biographie, toujours dans un contexte de célébration de la pauvreté de l'homme politique (*Arist.* 26, 3-27, 5). La pauvreté occupe, par ailleurs, toute une partie de la comparaison entre Aristide et Caton : Plutarque, selon un procédé rhétorique, commence par critiquer l'indigence d'Aristide, qu'il considère comme une preuve de négligence (*Cat. Mai. Syn.* 30 (3)), pour finir par la louer (*Cat. Mai. Syn.* 31 (4)) en faisant de cette condition un choix délibéré d'Aristide, qui peut ainsi se consacrer entièrement à la vie politique. Au contraire, le patrimoine de Thémistocle se trouve considérablement augmenté à la fin

différentes avec leurs amis respectifs, le premier concevant son rôle politique comme un moyen de favoriser ses amis, tandis que l'autre préfère s'en éloigner pour éviter toute injustice⁶⁸.

Une autre raison de cette opposition mérite notre attention, notamment pour l'importance qu'elle revêtira dans les prochains récits des campagnes contre les Orientaux. Le principal trait de caractère de Thémistocle est son ambition, la φιλοτιμία, caractéristique qui lui était déjà prêtée par Hérodote⁶⁹. Dans la biographie de Plutarque, on remarque une omniprésence du champ sémantique de l'ambition (*Them.* 3, 1 : « le désir ardent de la gloire régna en maître sur lui (σφόδρα ἢ πρὸς δόξαν ὀρμη) » ; 3, 4 : « Thémistocle était, dit-on, si porté à la gloire (παράφορος πρὸς δόξαν), son ambition lui inspirait tant d'amour pour les grandes actions (φιλοτιμίας ἐραστής) » ; 5, 3 : « son ambition (τῆ φιλοτιμίας) n'avait pas d'égale » ; 18, 1 : « il était par nature très avide de

de sa vie (*Them.* 25, 3). Dans la *Vie d'Aristide*, plusieurs épisodes dévoilant l'attitude du protagoniste vis-à-vis de la richesse donnent la raison de son indigence, tout en témoignant de son honnêteté (*Arist.* 4, 3-8 ; 5, 6 ; 24). À l'inverse, le rapport « dysfonctionnel » de Thémistocle aux richesses émerge dès le début de sa biographie : aux dires de certains, c'était « un homme d'argent que ses libéralités rendaient âpre au gain », selon d'autres il était « avare et mesquin » (*Them.* 5, 1, suivent des exemples qui corroborent ces témoignages). Les deux personnages sont explicitement opposés s'agissant d'argent : l'un des coupables des malversations révélées par Aristide est justement Thémistocle (*Arist.* 4, 4) ; d'autre part, tandis qu'Aristide est apprécié des alliés parce qu'il fixe un tribut juste (*Arist.* 24, 6), Thémistocle « s'attira aussi la haine des alliés, quand il fit le tour des îles pour leur demander de l'argent » (*Them.* 21, 1).

⁶⁸Voir *Arist.* 2, 5-6 : « Thémistocle s'engagea dans une hétéairie et se procura ainsi une protection et une puissance non négligeables. Comme on lui disait que pour bien gouverner les Athéniens, il fallait être égal et impartial envers tous : – Jamais, s'écria-t-il, je n'accepterai de m'asseoir sur un siège de magistrat si cela ne me permet pas d'avantager mes amis sur des gens qui me sont indifférents. Aristide en revanche se fraya seul ce qu'on pourrait appeler une route bien à lui dans la vie politique, et ce, pour plusieurs raisons. D'abord, il ne voulait pas être obligé de s'associer aux injustices des autres membres de son hétéairie, soit de les peiner en refusant de leur complaire. De plus, il voyait que lorsque les gens se sentent soutenus par des amis, ils sont souvent poussés à mal agir. Il resta donc sur ses gardes, jugeant qu'un citoyen vertueux ne doit placer sa confiance que dans l'honnêteté et la justice de ses actes et de ses paroles. » Il convient néanmoins de noter que ces oppositions sont plus marquées dans la biographie d'Aristide, tandis que dans celle de Thémistocle Plutarque fait aussi part d'anecdotes susceptibles de restaurer la réputation de son héros, comme on peut le voir par exemple en *Them.* 5, 6 ; 18, 2 ; 18, 8.

⁶⁹Hérodote parle, en effet, de son désir d'être honoré (*Histoires* VIII, 124). À ce propos, voir Martin 1961, p. 331 et Nikolaidis 2012, p. 40-43. Pour une histoire de cette notion, voir Ferrucci 2013, qui relève l'ambiguïté de la φιλοτιμία, ou plutôt la flexibilité de ce concept.

gloire (τῆ φύσει φιλοτιμότητος) ». Tout cela est lié à l'activité politique de Thémistocle, comme le montre l'anecdote du trophée de Miltiade :

Tout jeune encore, après la bataille de Marathon contre les Barbares, alors que tous célébraient l'intelligence militaire de Miltiade, on le voyait méditer longuement tout seul, ne pas dormir la nuit, et refuser de prendre part aux banquets habituels. Quand les gens le questionnaient, surpris d'un tel changement dans sa manière de vivre, il répondait que le trophée de Miltiade l'empêchait de dormir⁷⁰.

Cet épisode, qui est d'ailleurs reproposé plusieurs fois dans le corpus de Plutarque (*Thes.* 6, 9 ; *De prof. in virt.* 84b-c ; *De cap. ex inim. util.* 92e ; *Reg. et imp.* 184f-185a ; *Praec. ger. rep.* 800b), nous montre que l'ambition de Thémistocle se concrétise dans l'émulation d'une action glorieuse accomplie pour le bien de la cité et qu'elle se met donc, en quelque sorte, au service de la communauté, puisqu'elle est le moteur de l'action politique de l'Athénien⁷¹. Et, en effet, la gloire de Thémistocle rejaillit sur Athènes, car, suite à ses exploits, la cité gagne en prestige (*Them.* 7, 4 : « il fut, de toute évidence, le principal artisan du salut de la Grèce, celui qui contribua le plus à la gloire des Athéniens »). Cette corrélation est reconnue par Thémistocle lui-même, qui répond à un homme originaire de Sériphos qu'il doit surtout sa gloire à sa cité : « Si j'étais de Sériphos, je n'aurais pas connu la gloire, mais toi non plus, même si tu étais d'Athènes » (*Them.* 18, 5)⁷².

Aristide, lui, semble totalement immunisé contre cette passion, comme cela est souligné dans ces passages qui expliquent que sa participation à la vie politique n'a rien à voir avec l'ambition. En *Arist.* 3, 4, Plutarque explique qu'« il ne se laissa pas exalter

⁷⁰*Them.* 3,4 : λέγεται γὰρ οὕτω παράφορος πρὸς δόξαν εἶναι καὶ πράξεων μεγάλων ὑπὸ φιλοτιμίας ἐραστής ὥστε νέος ὢν ἔτι τῆς ἐν Μαραθῶνι μάχης πρὸς τοὺς βαρβάρους γενομένης καὶ τῆς Μιλτιάδου στρατηγίας διαβοηθείσης σύννους ὀρᾶσθαι τὰ πολλὰ πρὸς ἑαυτῶ καὶ τὰς νύκτας ἀγρυπνεῖν καὶ τοὺς πότους παραιτεῖσθαι τοὺς συνήθεις, καὶ λέγειν πρὸς τοὺς ἐρωτῶντας καὶ θαυμάζοντας τὴν περὶ τὸν βίον μεταβολήν, ὡς καθεύδειν αὐτὸν οὐκ ἐφίη τὸ τοῦ Μιλτιάδου τρόπαιον.

⁷¹Sur l'ambition du Thémistocle de Plutarque, voir Martin 1961, p. 331-338 ; Piccirilli 1987, p. 7-10. Sur le rôle de l'anecdote dans la *Vie de Thémistocle*, voir Pérez Jiménez 2008, p. 596-598.

⁷²L'épisode se trouve aussi en *Reg. et imp.* 185c. Il est également présent dans Hérodote, *Histoires* VIII, 125 ; Platon, *Republique* 329e-330a ; Cicéron *De la vieillesse* 3, 8 ; Himérius, *Discours* 36, 18 ; Origène, *Contre Celse* I, 29.

par les honneurs (...) ; à son avis, il devait se consacrer à sa patrie sans chercher de récompense ou de rétribution, non seulement financières, mais même sous forme de gloire » (et plus loin, en 4, 7, Aristide lui-même déclare: « j'ai honte de l'honneur qui m'est fait aujourd'hui »). En *Them* 3, 3, nous apprenons que « s'il faisait de la politique, ce n'était pas désir de popularité ou de gloire ». La même information se retrouve dans la *synkrisis* entre Aristide et Caton (32 (5), 4), où Plutarque oppose le goût des honneurs du Romain à l'absence d'ambition (τὸ ἀφιλότιμον) de l'Athénien. Une fois de plus, donc, ce qui caractérise l'un des deux personnages est complètement absent chez l'autre.

L'opposition entre les deux Athéniens atteint son apogée avec l'ostracisme auquel est condamné Aristide, et dont Thémistocle est l'un des principaux agents, comme le soulignent les deux biographies. Dans la *Vie de Thémistocle*, l'information est exposée de manière succincte : « Il [Thémistocle] l'emporta sur la faction adverse et bannit Aristide en le faisant ostraciser » (*Them.* 5, 7 cf. 12, 6 : « il [Aristide] avait été, je l'ai dit, ostracisé à cause de lui [Thémistocle] ») ; alors que dans la *Vie d'Aristide* la situation portant à l'ostracisme est longuement détaillée :

Pour en revenir à Aristide, son surnom de Juste lui valut d'abord l'affection, mais l'exposa ensuite à l'envie, surtout lorsque Thémistocle répandit dans la multitude le bruit qu'Aristide avait aboli les tribunaux, pour tout juger et décider par lui-même, et qu'il s'était procuré ainsi, sans attirer l'attention et sans employer de gardes du corps, un pouvoir monarchique. Or dès cette époque, le peuple, enorgueilli par sa victoire, nourrissait les plus hautes prétentions et supportait mal ceux que leur nom et leur gloire élevaient au-dessus de la foule. Les Athéniens vinrent donc de tout le pays se rassembler dans Athènes pour ostraciser Aristide, donnant à la jalousie que leur inspirait sa gloire le nom de haine et de tyrannie⁷³.

⁷³*Arist.* 7, 1-2 : τῷ δ' οὖν Ἀριστείδῃ συνέβη τὸ πρῶτον ἀγαπωμένῳ διὰ τὴν ἐπωνυμίαν ὕστερον φθονεῖσθαι, μάλιστα μὲν τοῦ Θεμιστοκλέους λόγον εἰς τοὺς πολλοὺς διαδιδόντος ὡς Ἀριστείδης ἀνηρηκῶς τὰ δικαστήρια τῷ κρίνειν ἅπαντα καὶ δικάζειν λέληθε μοναρχίαν ἀδορυφόρητον ἑαυτῷ κατεσκευασμένος · ἦδη δέ που καὶ ὁ δῆμος ἐπὶ τῇ νίκῃ μέγα φρονῶν καὶ τῶν μεγίστων ἀξιῶν ἑαυτὸν ἤχθετο τοῖς ὄνομα καὶ δόξαν ὑπὲρ τοὺς πολλοὺς ἔχουσι. καὶ συνελθόντες εἰς ἄστὺ πανταχόθεν ἐξοστρακίζουσι τὸν Ἀριστείδην, ὄνομα τῷ φθόνῳ τῆς δόξης φόβον τυραννίδος θέμενοι.

Cet épisode ne représente pas seulement le sommet de leur opposition politique, mais aussi de l'opposition entre leurs deux caractères, puisque c'est à cause de sa principale qualité, la justice, qu'Aristide est exilé. D'ailleurs, et ce n'est pas anodin, la rumeur que Thémistocle aurait répandue dans le but de nuire à son adversaire et de monter le peuple contre lui concerne le tribunal (τὰ δικαστήρια), c'est-à-dire le lieu où l'on administre la justice⁷⁴.

Cette opposition, à la fois politique et caractérielle, se manifeste également lorsque les ostracisés sont rappelés par leurs concitoyens, moment qui marque le début de la réconciliation entre Thémistocle et Aristide. En effet, si le décret mettant fin à l'exil est proposé par Thémistocle, du moins si l'on en croit *Them.* 11, 1, et si le retour d'Aristide permet ensuite la collaboration des deux hommes politiques, c'est en fait la crainte que le Juste ne se rallie au Barbare qui motive cette démarche. Cette peur, qui n'était pas infondée⁷⁵, est attribuée aux Athéniens en général, mais le zèle dont fait preuve Thémistocle dans cette circonstance laisse penser qu'il partageait ce sentiment. Remarquons que la *Vie d'Aristide* (8, 1) rassure ses lecteurs en déclarant que s'entendre avec les Perses n'était nullement un projet d'Aristide, alors que c'est exactement ce que fit Thémistocle à la fin de sa vie.

L'insistance sur l'opposition entre Thémistocle et Aristide – opposition que la tradition leur prêtait – est justifiée par l'économie du récit, car elle permet de donner plus de poids à leur collaboration. Ce thème aussi était déjà présent dans les sources anciennes, mais il est plus marqué chez Plutarque.

L'épisode qui scelle cette collaboration se produit suite à un stratagème de Thémistocle qui, ne voulant pas que les Grecs battent en retraite à Salamine, envoie son esclave auprès de Xerxès pour l'inviter à profiter de cette situation et attaquer. Aristide, de retour d'exil, s'aperçoit que ses compatriotes sont encerclés et se rend chez Thémistocle pour l'en informer.

Dans la *Vie de Thémistocle*, cette scène est présentée ainsi :

⁷⁴Frost 1980, p. 91, remarque que « the story is obviously late and anecdotal because of the anachronistic mention of the *dikasteria*, whose increasing activity still lay in the future. »

⁷⁵Frost 1980, p. 126.

Aristide, fils de Lysimachos, fut le premier à remarquer ce qui se passait. Il se rendit devant la tente de Thémistocle : il n'était pourtant pas son ami, puisqu'au contraire il avait été, je l'ai dit, ostracisé à cause de lui. Quand Thémistocle sortit, il l'avertit qu'ils étaient encerclés. Alors Thémistocle, qui connaissait par ailleurs la valeur d'Aristide, et l'admirait particulièrement d'être présent en un tel moment, lui révéla la mission de Sicinno ; il le pria de l'aider à retenir les autres stratèges et les triérarques, pour les inciter à livrer bataille. Aristide loua vivement Thémistocle ; il alla trouver les autres stratèges et les triérarques, pour les inciter à livrer bataille⁷⁶.

La *Vie d'Aristide* livre un récit semblable de l'épisode, en détaillant la conversation entre les deux hommes politiques :

Il [Aristide] se rendit, la nuit même, à la tente de Thémistocle, l'appela, et le prenant à part lui dit : « Maintenant, Thémistocle, si nous sommes raisonnables, nous devons renoncer à nos vaines querelles, si puériles, pour nous engager dans une compétition salutaire et glorieuse : rivaliser d'efforts afin de sauver la Grèce, toi en qualité de chef et de stratège, moi comme assistant et comme conseiller. Je viens d'apprendre que tu es seul à prôner la meilleure stratégie, en ordonnant qu'on livre bataille le plus tôt possible dans les détroits. Nos alliés rejettent ton avis, mais les ennemis semblent appuyer tes vues ; la mer autour de nous et derrière nous, est déjà couverte de leurs navires, si bien que les Grecs, qu'ils le veuillent ou non, seront obligés de se montrer vaillants et de combattre : il ne reste plus d'issue pour la fuite. » « Aristide, répondit Thémistocle, j'aurais bien voulu ne pas te voir supérieur à moi en cette occasion, mais j'essayerai de rivaliser avec une aussi belle initiative et de te surpasser par mes actes. » Aussitôt, il révéla à Aristide la ruse qu'il avait imaginée contre le Barbare, lui demandant de convaincre Eurybiade et de lui expliquer que tout salut

⁷⁶*Them.* 12, 6-8 : τούτων δὲ πραττομένων Ἀριστείδης ὁ Λυσιμάχου πρῶτος αἰσθόμενος ἦκεν ἐπὶ τὴν σκηνὴν τοῦ Θεμιστοκλέους, οὐκ ὄν φίλος, ἀλλὰ καὶ δι' ἐκεῖνον ἐξωστρακισμένος ὥσπερ εἴρηται · προελθόντι δὲ τῷ Θεμιστοκλεῖ φράζει τὴν κύκλωσιν. ὁ δὲ τὴν τε ἄλλην καλοκαγαθίαν τοῦ ἀνδρὸς εἰδὼς καὶ τῆς τότε παρουσίας ἀγάμενος λέγει τὰ περὶ τὸν Σικίννον αὐτῷ καὶ παρεκάλει τῶν Ἑλλήνων συνεπιλαμβάνεσθαι καὶ συμπροθυμεῖσθαι πίστιν ἔχοντα μᾶλλον, ὅπως ἐν τοῖς στενοῖς ναυμαχίωσιν. ὁ μὲν οὖν Ἀριστείδης ἐπαινέσας τὸν Θεμιστοκλέα τοὺς ἄλλους ἐπήει στρατηγὸς καὶ τριηράρχους ἐπὶ τὴν μάχην παροξύνων.

était impossible s'ils ne livraient pas cette bataille navale (Eurybiade avait en effet davantage confiance en Aristide qu'en Thémistocle)⁷⁷.

Ces passages reprennent Hérodote VIII, 79-81, et non seulement les informations relatées par les deux auteurs concordent⁷⁸, mais on peut aussi relever des reprises lexicales. Ainsi, dans la *Vie de Thémistocle*, Plutarque souligne qu'Aristide décide de s'adresser à Thémistocle bien que ce dernier ne soit pas son ami (*Them.* 12, 6 : οὐκ ὄν φίλος), tout comme l'écrivait Hérodote en faisant entrer en scène son Aristide (*Histoires* VIII, 79, 6-7 : ἐόντα μὲν ἐωυτῷ οὐ φίλον). Le discours d'Aristide s'ouvre, dans les *Histoires* comme dans la *Vie d'Aristide*, avec la première personne du pluriel (Hérodote : Ἡμέας / Plutarque : Ἡμεῖς) et la mention de leur ancienne rivalité (Hérodote : στασιάζειν / Plutarque : στάσιν). Toutefois, ce dernier thème est d'avantage mis en avant dans la biographie d'Aristide, notamment à travers le lexique de la compétition : τὴν κενὴν καὶ μεираκιώδη στάσιν ἀφέντες ἀρξώμεθα σωτηρίου καὶ καλῆς φιλονεικίας πρὸς ἀλλήλους ἀμιλλώμενοι σῶσαι τὴν Ἑλλάδα. La même insistance se retrouve d'ailleurs dans la réponse de Thémistocle : « Aristide, répondit Thémistocle, j'aurais bien voulu ne pas te voir supérieur à moi en cette occasion (σὲ κατὰ τοῦτό μου κρείττονα γενέσθαι), mais j'essayerai de rivaliser (ἀμιλλώμενος) avec une aussi belle initiative et de te surpasser (ὑπερβάλλεσθαι) par mes actes » (*Arist.* 8, 5).

Thémistocle relève donc le défi et, fidèle à son caractère, affiche une logique compétitive, qui a toutefois un objectif vertueux : le salut de la Grèce. La compétition se

⁷⁷*Arist.* 8, 3-5 : καὶ νυκτὸς ἐλθὼν ἐπὶ τὴν σκηνὴν τοῦ Θεμιστοκλέους καὶ καλέσας αὐτὸν ἔξω μόνον, « ἡμεῖς » εἶπεν « ὃ Θεμιστόκλεις, εἰ σωφρονοῦμεν, ἤδη τὴν κενὴν καὶ μεираκιώδη στάσιν ἀφέντες ἀρξώμεθα σωτηρίου καὶ καλῆς φιλονεικίας πρὸς ἀλλήλους ἀμιλλώμενοι σῶσαι τὴν Ἑλλάδα, σὺ μὲν ἄρχων καὶ στρατηγῶν, ἐγὼ δ' ὑπουργῶν καὶ συμβουλευῶν, ἐπεὶ καὶ νῦν σε πυνθάνομαι μόνον ἄπτεσθαι τῶν ἀρίστων λογισμῶν κελεύοντα διαναυμαχεῖν ἐν τοῖς στενοῖς τὴν ταχίστην. καὶ σοὶ τῶν συμμάχων ἀντιπραττόντων οἱ πολέμοιοι συνεργεῖν εὐοίκασι · τὸ γὰρ ἐν κύκλῳ καὶ κατόπιν ἤδη πέλαγος ἐμπέπληστα νεῶν πολεμίων, ὥστε καὶ τοὺς μὴ θέλοντας ἀνάγκη κατεῖληφεν ἀγαθοὺς ἄνδρας εἶναι καὶ μάχεσθαι · φυγῆς γὰρ ὁδὸς οὐ λέλειπται. » πρὸς ταῦτα ὁ Θεμιστοκλῆς εἶπεν « οὐκ ἂν ἐβουλόμην, ὃ Ἀριστείδη, σὲ κατὰ τοῦτό μου κρείττονα γενέσθαι, πειράσομαι δὲ πρὸς καλὴν ἀρχὴν ἀμιλλώμενος ὑπερβάλλεσθαι τοῖς ἔργοις. » ἅμα δ' αὐτῷ φράσας τὴν ὑφ' ἑαυτοῦ κατασκευασθεῖσαν ἀπάτην πρὸς τὸν βάρβαρον, παρεκάλει πείθειν τὸν Εὐρυβιάδην καὶ διδάσκειν ὡς ἀμήχανόν ἐστι σωθῆναι μὴ ναυμαχήσαντας · εἶχε γὰρ αὐτοῦ μᾶλλον πίστιν.

⁷⁸Aristide revient d'Égine ; rencontre avec Thémistocle ; discours d'Aristide ; réponse de Thémistocle ; Thémistocle demande à Aristide d'intervenir auprès du conseil.

transforme donc en collaboration, et cette évolution est soulignée par des propos qui n'apparaissent pas dans les *Histoires*. À la fin de l'épisode, en effet, les personnages de Plutarque font part à tour de rôle du respect qu'ils portent à leur adversaire. Ainsi, les paroles de Thémistocle citées au paragraphe précédent traduisent une véritable estime pour l'ex-rival, ce qui est également explicité dans la *Vie de Thémistocle* où l'on peut lire que « Thémistocle connaissait par ailleurs la valeur d'Aristide, et l'admirait particulièrement d'être présent en un tel moment (ὁ δὲ τὴν τ'ἄλλην καλοκἀγαθίαν τοῦ ἀνδρὸς εἰδὼς καὶ τῆς τότε παρουσίας ἀγάμενος) » (*Them.* 12, 8). De la même manière, les deux biographies évoquent les paroles élogieuses qu'Aristide réserve à son compagnon : il le « loua vivement (ἐπαινέσας) » (*Them.* 12, 8) et reconnut qu'il avait été le seul « à prôner la meilleure stratégie (τῶν ἀρίστων λογισμῶν) » (*Arist.* 8, 3).

Si Plutarque choisit de situer la collaboration entre Thémistocle et Aristide juste avant la bataille de Salamine, ce n'est, comme nous l'avons vu, pas toujours le cas dans les autres sources⁷⁹. On trouve ainsi une trace de l'existence de différentes traditions dans les *Œuvres morales* : en effet, dans les *Apophtegmes de rois et de généraux* (186b) et dans les *Préceptes politiques* (809b), Aristide et Thémistocle mettent de côté leur rivalité lors d'une ambassade. Comme le remarque I. Calabi Limentani, dans les *Vies* Plutarque choisit de déplacer l'épisode et de ne pas tenir compte des traditions divergentes en raison du rôle de cette réconciliation dans le récit des guerres médiques⁸⁰.

Au cours du conflit, les deux opposants ne se contentent d'ailleurs pas de s'entraider, mais ils déteignent l'un sur l'autre. On remarque en effet, tout au long du récit, une évolution dans le comportement de Thémistocle et d'Aristide, touchant les éléments prééminents de leur caractère. Thémistocle, nous l'avons vu plus haut, se pose ainsi en modérateur et se conduit avec *πραότης* (*Them.* 11, 4).

Aristide aussi subit un changement. Sa justice glisse peu à peu vers le concept, plus ambigu mais aussi plus concret, d'utilité publique⁸¹ : si, au début de sa carrière politique, il s'était vu forcé de privilégier l'utile à cause de Thémistocle (*Arist.* 3, 1), c'est sciemment qu'il prend cette décision pendant la guerre (*Arist.* 13, 2). Il en arrive même à

⁷⁹Cf. *supra*, p. 39-41.

⁸⁰Calabi Limentani 1974, p. XXXVIII-XXXIX.

⁸¹Il s'agit d'un thème central de la réflexion politique de Plutarque, qui est notamment développé dans la *Vie de Phocion* et dans la *Vie de Brutus*.

commettre la pire faute en se rendant coupable de parjure envers les dieux pour le bien de ses concitoyens⁸².

Au cours des guerres médiques, l'opposition entre Thémistocle et Aristide apparaît donc moins forte, d'une part parce que les personnages décident de collaborer pour le bien de la Grèce, mais aussi parce que leurs différences sont atténuées et leurs conduites politiques se contaminent l'une l'autre.

Participation aux combats

Un autre thème que Plutarque met en avant lorsqu'il traite des guerres médiques est la participation des Grecs aux combats. En effet, dans le traité *De la malignité d'Hérodote*, il s'indigne quand l'historien parle des cités qui auraient évité (ou tenté d'éviter) les affrontements et s'efforce donc d'atténuer la partie du récit narrant les tentatives lacédémoniennes de se soustraire à la bataille, à Marathon comme à Platées (*De Her. malign.* 861e-862a cf. Hérodote, *Histoires* VI, 106-107 et 120 et *De Her. malign.* 871e-872a cf. Hérodote, *Histoires* IX, 6-10). Selon Hérodote, c'est parce qu'ils se sentaient obligés d'attendre la pleine lune avant de partir en mission que les Lacédémoniens n'auraient pas pris part à la première guerre médique. Plutarque réplique au « mensonge (καταψευδόμενος) » d'Hérodote en soutenant que, dans d'autres circonstances, les Spartiates étaient partis en campagne sans que ce soit la pleine lune et que, par ailleurs, ces événements se sont produits au début du mois, alors que la pleine lune tombait au milieu du mois. La même accusation est émise pour la bataille de Platées : après avoir sécurisé le Péloponnèse, les Lacédémoniens se seraient lancés dans des festivités sans plus songer à la guerre, et ce n'est que par l'entremise d'un Tégéate qu'ils auraient décidé de partir. Plutarque remet en cause ces informations qui, selon lui, ne concordent pas avec le nombre de Spartiates envoyés à Platées, ni avec l'exploit que ces

⁸²*Arist.* 25,1 : « Aristide fit prêter aux Grecs un serment qu'il prononça lui-même au nom des Athéniens en lançant, pour appuyer ses malédictions, des masses de fer dans la mer. Mais par la suite, lorsque les Athéniens furent forcés par les circonstances, semble-t-il, à durcir leur hégémonie, il les invita à faire retomber sur lui le parjure et à mener les affaires comme l'exigeait leur intérêt. »

derniers y accomplirent. De plus, dans la *Vie d'Aristide*, la réticence à partir des Lacédémoniens n'est en fait qu'une plaisanterie :

Mardonios envahit une seconde fois l'Attique et de nouveau les Athéniens passèrent à Salamine. Aristide fut envoyé à Lacédémone, où il se plaignit aux Spartiates de leur lenteur et de leur indifférence qui livraient Athènes, une seconde fois, aux Barbares ; il les supplia de porter secours à ce qui restait encore de la Grèce. Après l'avoir entendu, les éphores feignirent pendant toute la journée de se livrer aux jeux et à l'insouciance de la fête (μεθ' ἡμέραν μὲν ἐδόκουν παίζειν καὶ ῥαθυμεῖν ἐορτάζοντες) : on célébrait alors les Hyacinthies. Mais pendant la nuit (νυκτὸς δὲ), ils désignèrent cinq mille Spartiates, qui eux-mêmes emmenèrent chacun sept hilotes, et ils les firent partir à l'insu des Athéniens (ἐξέπεμψαν οὐκ εἰδόντων τῶν Ἀθηναίων). Quand Aristide se présenta de nouveau et renouvela ses plaintes, ils se mirent à rire et lui dirent qu'il radotait ou n'était pas bien réveillé (οἱ δὲ σὺν γέλῳ τι ληρεῖν αὐτὸν ἔφασαν καὶ καθεύδειν) : leur armée était déjà à Orestion et marchait contre les étrangers (...). « L'heure n'est pas aux plaisanteries (οὐ κατὰ καιρὸν ...παίζειν), s'écria Aristide. Ce sont les ennemis qu'il faut tromper, et non vos amis »⁸³.

La source de cet épisode est explicitée : il s'agit d'Idoménée de Lampsaque, auteur d'un ouvrage sur les démagogues ayant vécu entre le IV^e et le III^e siècle av. J.-C., auquel il est également fait référence en *Arist.* 1, 8 et 4, 4. La version d'Idoménée est proche des *Histoires*, dont il reprend certains détails comme le nombre de soldats envoyés à Platées et leur départ furtif. Ce dernier point semble d'ailleurs être à l'origine de la plaisanterie : le manque de communication autour du départ des Spartiates devient, dans la source de

⁸³*Arist.* 10, 7-9 : ἐμβάλοντος δὲ Μαρδονίου τὸ δεύτερον εἰς τὴν Ἀττικὴν, αὐθις εἰς Σαλαμίνα διεπέρασαν. Ἀριστείδης δὲ πεμφοθεὶς εἰς Λακεδαίμονα τῆς μὲν βραδυτῆτος αὐτοῖς ἐνεκάλει καὶ τῆς ὀλιγορίας προεμένοις αὐθις τῷ βαρβάρῳ τὰς Ἀθήνας, ἡξίου δὲ πρὸς τὰ ἐτι σωζόμενα τῆς Ἑλλάδος βοηθεῖν. ταῦτα ἀκούσαντες οἱ ἔφοροι μεθ' ἡμέραν μὲν ἐδόκουν παίζειν καὶ ῥαθυμεῖν ἐορτάζοντες · ἦν γὰρ αὐτοῖς Ὑακίνθια · νυκτὸς δὲ πεντακισχίλιους Σπαρτιατῶν ἐπιλέξαντες, ὧν ἕκαστος ἐπὶ πέντε ἀνδρῶν εἴλωτας εἶχεν, ἐξέπεμψαν οὐκ εἰδόντων τῶν Ἀθηναίων. ἐπεὶ δὲ πάλιν ἐγκαλῶν ὁ Ἀριστείδης προσῆλθεν, οἱ δὲ σὺν γέλῳ τι ληρεῖν αὐτὸν ἔφασκον καὶ καθεύδειν, ἥδη γὰρ ἐν Ὀρεστείῳ τὸν στρατὸν εἶναι πορευόμενον ἐπὶ τοὺς ξένους (...). οὐ κατὰ καιρὸν ἔφη παίζειν αὐτοὺς ὁ Ἀριστείδης, ἀντὶ τῶν πολεμίων τοὺς φίλους ἐξαπατῶντας. ταῦθ' οἱ περὶ τὸν Ἰδομενέα λέγουσιν.

Plutarque, un tour joué aux Athéniens, ce qui permet d'expliquer le silence des Lacédémoniens, alors qu'Hérodote n'en donnait aucune justification. Ainsi, le soupçon pesant sur les Lacédémoniens, accusés d'avoir voulu éviter la bataille, est par là même complètement écarté. Cependant, ce n'est pas seulement pour trouver une explication au comportement des Lacédémoniens que Plutarque avait intérêt à choisir Idoménée comme source, mais aussi parce que ce dernier attribuait un rôle prééminent à Aristide dans un épisode où il n'était pas cité chez Hérodote.

Un long passage du traité est consacré au récit que les *Histoires* font des événements de Platées. Plutarque critique à plusieurs reprises l'insistance « mensongère » d'Hérodote sur le manque de participation des Grecs (871d-873d cf. Hérodote, *Histoires* IX, 59-61 et 67), rappelant que l'historien d'Halicarnasse « les accuse à peu près tous d'indiscipline, désertion, trahison (ἀπειθειαν καὶ λιποταξίαν καὶ προδοσίαν) », qu'il « dénie à toutes les autres cités la moindre participation à l'exploit (τὰς δ' ἄλλας πόλεις ὁμαλῶς ἀπάσας τοῦ κατορθώματος ἀπεστέρηκεν) », que d'après lui « aucun <...> n'aurait pris part au combat (οὐδένα <...> συνεφάσασθαι τοῦ ἀγῶνος) : tous restèrent là en armes, abandonnant et trahissant (καταλιπεῖν καὶ προδοῦναι) les défenseurs de leur cause », et qu'« Hérodote est rigoureusement le seul à avoir entendu parler de cette abstention qui revenait à trahir (ταυτήν <τὴν> ἀπε<στῶ> τῆς μάχης προδοσίαν οὔσαν) ». Plutarque oppose à cette analyse de la bataille la documentation littéraire (Simonide) et épigraphique de l'époque, d'où il ressort que les cités calomniées par Hérodote se sont distinguées lors des affrontements (872d-873d). À ce propos, l'inscription gravée sur l'autel consacré à Zeus Libérateur s'avère tout particulièrement intéressante, car elle précise que la construction du monument est le fruit d'un projet commun (κοινὸν) aux Grecs. Cette inscription est également mentionnée dans la *Vie d'Aristide*, au cours du récit de la bataille de Platées, en réponse aux déclarations d'Hérodote que Plutarque avait déjà contredites dans le *De la malignité d'Hérodote* :

Il est étrange de voir Hérodote affirmer que ce furent les seuls (μόνους τούτους), à l'exclusion de tous les autres Grecs (τῶν δ' ἄλλων Ἑλλήνων μηδένα), à en venir aux mains avec les ennemis, car le nombre des morts et leurs monuments attestent que le succès fut l'œuvre commune de tous. D'ailleurs, si ces trois cités [Athènes, Sparte et Tégée] avaient été les seules à combattre (μόναι τρεῖς πόλεις), tandis que les autres ne faisaient rien (τῶν ἄλλων ἀτρέμα καθεζομένων), l'autel ne porterait pas l'inscription suivante :

Les Grecs victorieux grâce à l'action d'Arès,
Forts de leur beau courage, ont repoussé les Perses,
Et pour la Grèce libre, ils ont édifié
En commun cet autel de Zeus Libérateur⁸⁴.

Toutefois, dans « sa » Platées, Plutarque ne se limite pas à réfuter les mêmes opinions malveillantes⁸⁵ par les mêmes documents ; il modifie aussi sa narration en prenant en compte les reproches qu'il avait adressés à l'historien d'Halicarnasse. Ainsi, tandis que les *Histoires* soulignaient l'absence de certaines cités grecques lors de la bataille, le récit de Plutarque met en avant l'union des Grecs. Ce thème panhellénique est déjà établi au début de la narration, alors que Plutarque nous informe qu'à Platées Aristide « fut rejoint par Pausanias, le commandant en chef de toutes les forces grecques, qui amenait avec lui les Spartiates, tandis que les autres troupes grecques affluaient en foule » (*Arist.* 11, 2). Il met ainsi en avant, dès le début, le caractère panhellénique de l'armée grecque, en précisant que Pausanias est le commandant de tous les Grecs, et non des seuls Spartiates (ὁ τοῦ σύμπαντος ἡγούμενος Ἑλληνικοῦ ...ἔχων τοὺς Σπαρτιάτας), et en insistant sur l'importance des forces helléniques (τῶν ἄλλων Ἑλλήνων ...τὸ πλῆθος) qui prenaient part au combat. Ensuite, Plutarque rapporte la prophétie du devin Tisamène d'Élis qui « avait prédit la victoire à Pausanias et à l'ensemble des Grecs (τοῖς Ἑλλησικῶν) » (*Arist.* 11, 3). Ce passage résume le récit beaucoup plus détaillé qu'Hérodote livrait de cet épisode (IX, 33-35), mais il est intéressant de remarquer l'ajout de l'adverbe κοινῆ, « in common » (*LSJ*), absent des *Histoires*, et qui associe les Grecs unis à la victoire.

⁸⁴*Arist.* 19, 7 : θαυμαστὸν οὖν τὸ Ἡροδότου, πῶς μόνους τούτους φησὶν εἰς χεῖρας ἐλθεῖν τοῖς πολεμίοις, τῶν δ' ἄλλων Ἑλλήνων μηδένα. καὶ γὰρ τὸ πλῆθος τῶν πεσόντων μαρτυρεῖ καὶ τὰ μνήματα κοινὸν γενέσθαι τὸ κατόρθωμα: καὶ τὸν βωμὸν οὐκ ἂν ἐπέγραψαν οὕτως εἰ μόναι τρεῖς πόλεις ἠγωνίσαντο, τῶν ἄλλων ἀτρέμα καθεζομένων:

τόνδε ποθ' Ἑλληνες νίκας κράτει, ἔργῳ Ἄρης,
< εὐτόλμῳ ψυχῆς λήματι πειθόμενοι >
Πέρσας ἐξελάσαντες ἐλευθέρῃ Ἑλλάδι κοινὸν
ιδρύσαντο Διὸς βωμὸν Ἐλευθερίου.

⁸⁵Holzapfel 1884, p. 45.

Le thème de l'union des Grecs est plus explicite encore dans le passage contenant la critique formulée contre Hérodote, dans lequel Plutarque déclare que « le nombre (à nouveau πλήθος, comme en 11, 2) des morts et leurs monuments attestent que le succès fut l'œuvre commune de tous (κοινὸν γενέσθαι τὸ κατόρθωμα) » (*Arist.* 19, 7). L'expression « κοινὸν γενέσθαι τὸ κατόρθωμα » est d'ailleurs un renversement exact de « τὰς δ' ἄλλας πόλεις ὁμαλῶς ἀπάσας τοῦ κατορθώματος ἀπεστέρηκεν » que l'on trouve dans *De la malignité d'Hérodote* 872c, ce qui tend à indiquer que Plutarque aurait effectivement tenu compte du traité et sciemment écrit le contraire d'Hérodote en décrivant la bataille de Platées.

Se rapporter au médisme

L'attitude de Plutarque vis-à-vis du médisme fait ressortir sa vision des guerres médiques comme moment privilégié de l'union des Grecs. Dans le traité *De la malignité d'Hérodote*, Plutarque s'insurge contre l'historien d'Halicarnasse lorsque celui-ci insinue que des trahisons auraient miné les efforts entrepris pour le bien commun. C'est le cas de l'accusation adressée aux Alcéméonides, qui auraient incité les Perses à prendre Athènes en leur faisant un signal avec un bouclier à Marathon (862c-863b cf. Hérodote, *Histoires* VI, 121-124) – et le fait qu'Hérodote ne croie pas non plus à cette version ne constitue nullement une circonstance atténuante⁸⁶ ! D'après Plutarque, les ennemis, en pleine déroute, n'auraient pas pu apercevoir le bouclier, et cette situation d'extrême confusion n'aurait pas permis aux Perses de se diriger vers Athènes, comme le soutenait Hérodote (VI, 115, 4-5) ; au contraire, après leur défaite, les ennemis se seraient enfuis en « coupant les amarres de leurs navires et se confiant au vent pour qu'il les emporte le plus loin

⁸⁶ Voir *De Her. malign.* 862f-863a : « Mais, quand il fait apparemment volte-face pour défendre les Alcéméonides contre les accusations qu'il est le premier à avoir lancées contre eux, en disant : – Cela m'étonne et je n'accepte pas la tradition selon laquelle les Alcéméonides auraient pu brandir un bouclier comme un signal dont ils seraient convenus avec les Perses, parce qu'ils voulaient que les Athéniens fussent soumis aux Barbares et à Hippias, je me souviens d'une petite phrase proverbiale : – Attends un peu, crabe, je vais te relâcher. Pourquoi t'efforces-tu de prendre, si, après avoir pris, tu t'apprêtes à relâcher ? Toi aussi, tu accuses, puis tu défends. »

possible de l'Attique ». Le détour par l'Attique n'aurait donc pas fait partie d'un projet militaire, le dessein des Perses étant de s'éloigner le plus possible d'Athènes. La *Vie d'Aristide* propose donc une autre explication à cette manœuvre : les Perses seraient arrivés à Athènes « entraînés par le vent et par la mer vers l'Attique » (*Arist.* 5, 5). En s'en remettant au vent, comme cela est suggéré dans le traité, les ennemis, au lieu de s'éloigner de l'Attique, sont accidentellement poussés jusqu'à Athènes⁸⁷.

Plutarque s'empresse aussi de réfuter Hérodote quant au rôle des Thébains dans la bataille des Thermopyles (864e-867b cf. Hérodote, *Histoires* VII, 202-233). D'après l'historien d'Halicarnasse, Léonidas aurait retenu les soldats thébains contre leur gré. Ce à quoi Plutarque réplique qu'il ne serait pas judicieux de garder près de soi des hommes qui pourraient passer dans le camp ennemi, ni de se faire les gardiens des Thébains au nom de la Grèce quand on sait que l'on va bientôt mourir, ni, enfin, de forcer des traîtres à rester en leur permettant ainsi de connaître une mort glorieuse. S'ensuit un récit des bonnes relations entre Léonidas et les Thébains, qui amène Plutarque à introduire une digression sur le roi lacédémonien. L'historien revient ensuite sur la conduite des Thébains aux Thermopyles. Afin de réfuter l'accusation de médisme, il repropose l'argument de la confusion qui aurait empêché les soldats de communiquer avec l'ennemi pendant la bataille, argument qui avait déjà été employé, comme on l'a vu, pour les Alcémonides (862e). Par ailleurs, le rôle de médiateurs attribué aux Thessaliens ne serait pas vraisemblable, car la célèbre inimitié entre les deux cités aurait empêché que les uns apportent leur aide aux autres⁸⁸. Pour finir, Plutarque concentre son attention sur le marquage au fer rouge dont les Thébains furent victimes suite à leur passage dans le camp du Roi : son argumentaire est à la fois une tentative visant à les innocenter entièrement et un changement d'interprétation s'efforçant de rendre un tel événement plus acceptable. Il affirme ainsi, d'une part, que le marquage n'a jamais eu lieu, car aucun auteur ne l'a évoqué avant Hérodote, et d'autre part que, s'il devait s'avérer que les Thébains ont bien

⁸⁷Holzapfel 1884, p. 39.

⁸⁸Comme nous l'avons vu, cet argument n'est pas seulement anachronique (cf. *supra*, p. 21, n. 34), mais il enfreint aussi les principes postulés en 868f.

été marqués au fer rouge, cela prouverait que Xerxès les considérait comme des ennemis redoutables⁸⁹.

Les Naxiens sont eux aussi accusés injustement de médisme (868f-869c cf. Hérodote, *Histoires* VIII, 46, 9-15). Dans les *Histoires*, on apprend que Naxos avait décidé d'envoyer trois trières aux barbares, mais que le triérarque persuada ses compagnons de rejoindre les Grecs. Après avoir critiqué l'historien d'Halicarnasse pour avoir fourni cette information malveillante, Plutarque lui oppose les témoignages d'Hellanicos et d'Éphore qui n'évoquent pas de changement de camp chez les Naxiens. Il rappelle ensuite, en citant comme sources les annalistes de la cité ainsi qu'un autre passage d'Hérodote (VI, 96), un précédent conflit entre Naxos et les Perses qui prouverait, selon lui, qu'il était impossible que les Naxiens aient voulu aider le Roi.

Même Athènes et Sparte sont soupçonnées d'être passées dans le camp barbare. Dans le cas d'Athènes, il ne s'agit que d'une crainte de la part des Lacédémoniens (*Histoires* VIII, 141, 6 : κάρτα ἔδεισαν) qui s'inquiètent en apprenant qu'Alexandre de Macédoine a été envoyé à Athènes pour tenter de gagner la cité à la cause des Perses (*Histoires* VIII, 136-140). Dans le *De la malignité d'Hérodote*, Plutarque se montre prudent : il n'évoque pas la trahison éventuelle en des termes explicites mais parle d'« abandonner la cause des Grecs (τοὺς Ἑλληνας ἐγκαταλίπωσι) » (871e), ou bien écrit : « si les Athéniens se rallient à Mardonios (ἂν Ἀθηναῖοι Μαρδονίῳ προσγέωνται) » (871f), évoquant ainsi la possibilité que les Athéniens puissent se rendre coupables de médisme, mais seulement dans une phrase hypothétique. Cette information ne fait pas l'objet des critiques de Plutarque ; d'ailleurs Hérodote n'admettait pas non plus la possibilité d'un passage des Athéniens dans le camp perse puisque, dans son œuvre, ces derniers répondent à Alexandre que, tout puissant que soit le Roi, ils ne concluront jamais d'accord avec lui (*Histoires* VIII, 143). Le même concept est exprimé dans la *Vie*

⁸⁹Cette thèse s'avère peu convaincante, sachant que les esclaves accusés de lâcheté étaient marqués au fer rouge. D'ailleurs, dans la suite du traité, Plutarque semble oublier son propre argumentaire : alors qu'il commente le passage d'Hérodote rappelant comment les Thébains protégèrent la retraite des Perses après Platées (872d cf. *Histoires* IX, 68, 5-8 où la manœuvre était attribuée aux Béotiens en général), l'auteur de Chéronée affirme en effet d'un ton sarcastique : « [ils manifestèrent] ainsi, bien sûr, leur reconnaissance pour les stigmates qui leur avaient été infligés aux Thermopyles. » L'épisode du marquage, que Plutarque avait d'abord essayé de nier avant d'en renverser le sens, est donc réemployé afin de neutraliser une information susceptible d'aggraver le médisme des Thébains.

d'*Aristide*, mais il est intéressant de remarquer que c'est une fois de plus le personnage principal qui se fait le porte-parole de ses concitoyens, en déclarant qu'« il n'y avait pas assez d'or ni sur terre ni sous terre pour décider les Athéniens à trahir la liberté des Grecs » (*Arist.* 10, 5).

Les Lacédémoniens aussi, se retrouvant isolés, auraient songé à médiser (*De Her. malign.* 864a-b cf. Hérodote, *Histoires* VII, 139). Plutarque ne se donne pas la peine de réfuter cette accusation qui lui semble être le fruit de l'imagination d'Hérodote (864b : γενομένην δ' ἄν, ὡς αὐτὸς εἰκάζει, (...) προδοσίαν), et se contente de faire part de son indignation :

Comment pourrait-on s'indigner de le voir insulter sans cesse les Thébains et les Phocidiens avec un acharnement féroce, puisqu'il accuse aussi de trahison les peuples qui furent à l'avant-garde des défenseurs de la Grèce, trahison qui ne s'est pas <produite>, mais qui aurait pu se produire selon son hypothèse⁹⁰.

Si dans le cas des Athéniens et des Lacédémoniens la trahison n'a finalement pas eu lieu, pendant les guerres médiques certains Grecs adoptèrent cependant une conduite ouvertement favorable aux Perses. Pourtant, Plutarque estime que l'auteur des *Histoires* se montre trop dur envers eux, en les insultant « sans cesse avec un acharnement féroce (ἀεὶ ... πικρῶς αὐτοῦ καὶ κατακόρως ἐξονειδίζοντος) » (864b). En plus de souligner une fois encore la « malignité » d'Hérodote, Plutarque indique implicitement dans ce passage la posture à adopter, d'après lui, face aux Grecs qui ont médisé : une attitude conciliante, dénuée d'animosité. Il fait ainsi preuve, dans les *Vies*, d'une certaine bienveillance à l'égard des Grecs qui combattent aux côtés des barbares. Dans la *Vie d'Aristide*, les Athéniens, ayant appris que les Perses étaient assiégés dans leurs retranchements, cessent de combattre contre les Thébains et les laissent s'échapper (*Arist.* 19, 4 : σώζεσθαι τοὺς Ἑλληνας ἐάσαντες) – précision qui ne figure pas dans le récit d'Hérodote (IX, 70) –, devenant en quelque sorte les bienfaiteurs de ces Grecs ennemis.

D'autres épisodes témoignent également des efforts entrepris par les Athéniens pour éviter de combattre contre des Grecs. Quand ses troupes se retrouvent face aux

⁹⁰*De Her. malign.* 864a-b : τί γὰρ ἄν τις ἔτι δυσχεραῖνοι Θηβαίου ἀεὶ καὶ Φωκέας πικρῶς αὐτοῦ καὶ κατακόρως ἐξονειδίζοντος, ὅπου καὶ τῶν προκινδυνεύσαντων ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος τὴν οὐ < γενομένην μὲν >, γενομένην δ' ἄν, ὡς αὐτὸς εἰκάζει, καταψηφίζεται προδοσίαν ;

médisans à Platées, Aristide essaie de convaincre ces derniers de ne pas engager la bataille :

Or, comme ils traversaient la plaine en direction de l'endroit où l'on criait, ils rencontrèrent les Grecs qui avaient choisi le parti des Mèdes. Dès qu'Aristide les aperçut, il s'avança dans leur direction et leur cria, en prenant à témoin les dieux grecs, de s'abstenir de combattre, de ne pas gêner leur marche et de ne pas les empêcher de porter secours à ceux qui défendaient la Grèce au péril de leur vie⁹¹.

Si Hérodote parlait simplement de Grecs barrant le chemin aux Athéniens (*Histoires* IX, 61, 2-5 : « déjà ils [les Athéniens] étaient en marche, quand ils furent attaqués par ceux des Grecs de l'armée du Roi qui avaient été placés en face d'eux, de sorte que, tourmentés par les assaillants, ils n'étaient plus en état de porter secours à personne »), Plutarque (ou sa source) intègre une fois encore le personnage d'Aristide dans la narration, en lui attribuant un rôle de premier plan. Désireux d'éviter de combattre d'autres Grecs, ce dernier prononce en effet un discours qui en appelle aux dieux grecs (Ἑλληνίους θεούς) et donc à l'origine commune des troupes censées s'affronter, mettant ainsi en avant l'objectif panhellénique de la guerre (τοῖς προκινδυνεύουσιν ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος). Cette volonté de se dérober à la possibilité d'un combat contre d'autres Grecs apparaît également, comme on l'a vu, en *Arist.* 16, 1-4 : Aristide, qui a été ajouté à cet épisode par Plutarque ou par sa source, tente de convaincre ses concitoyens de changer de place lors de la bataille, en soutenant que ce serait « un avantage de ne pas avoir à lutter contre des adversaires issus des mêmes tribus et des mêmes familles que vous, mais contre des Barbares qui, par nature, sont vos ennemis » (*Arist.* 16, 4). Le texte insiste là encore sur l'origine commune (ὁμοφύλους καὶ συγγενεῖς), qui cause un certain malaise lorsqu'il faut affronter d'autres Grecs sur le champ de bataille.

Thémistocle affiche lui aussi une attitude favorable à l'égard des Grecs qui combattent dans l'armée du Roi. Lorsqu'il grave sur les rochers des messages invitant les Ioniens à se joindre aux Athéniens (*Them.* 9, 2), son objectif est, certes, stratégique

⁹¹*Arist.* 18, 6 : Ἀριστείδης δὲ πρῶτον μὲν ὡς εἶδε, πολὺ προελθὼν ἐβόα μαρτυρόμενος Ἑλληνίους θεοὺς ἀπέχεσθαι μάχης καὶ μὴ σφίσιν ἐμποδῶν εἶναι μηδὲ κωλύειν ἐπαμύνοντας τοῖς προκινδυνεύουσιν ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος, ἐπεὶ δ' ἑώρα μὴ προσέχοντας αὐτῷ καὶ συντεταγμένους ἐπὶ τὴν μάχην, οὕτω τῆς ἐκεῖ βοήθειας ἀποτραπόμενος συνέβαλε τούτοις πεντακισμυρίους οὓσιν.

(grossir les rangs des forces grecques et éveiller la suspicion des Perses)⁹², mais il désire aussi faire des Athéniens les bienfaiteurs des Ioniens, ou du moins les présenter comme tels. C'est pourquoi Thémistocle décrit ses concitoyens comme les « pères (πατέρας) » des Ioniens et souligne qu'ils « risquent leur vie pour leur liberté (προκινδυνεύοντας ὑπὲρ τῆς ἐκείνων ἐλευθερίας) ». Le lien filial qui unit les Ioniens et les Athéniens est également présent dans les *Histoires* (VIII, 22, 6 : τοὺς πατέρας), mais il y est toutefois employé à des fins différentes : Hérodote s'en sert, en effet, pour reprocher aux Ioniens d'avoir pris les armes contre d'autres Grecs, reproche qui est d'ailleurs commun à toutes les autres sources relatant cet épisode⁹³, tandis que, dans la *Vie de Thémistocle*, ce lien doit décider les Ioniens à se ranger dans le camp athénien. Pour ce qui est de l'engagement des Athéniens en faveur des Ioniens, on trouve une information semblable chez Justin. Cependant, dans sa version, Thémistocle reproche aux Ioniens dans son message de se battre contre ceux qui les avaient protégés par le passé (II, 12, 3 : *nuper etiam uindicibus*), blâme qui n'est pas présent dans le texte de Plutarque. Par ailleurs, l'évocation de la libération de la Ionie renvoie par opposition à Hérodote, chez qui Thémistocle se demande si les Ioniens sont « sous le joug d'une trop forte contrainte pour pouvoir faire défection (ὑπ' ἀναγκαίης μέζονος κατέζευχθε ἢ ὥστε ἀπίστασθαι) » (*Histoires* VIII, 22, 11-12) et qui considère plus généralement que l'histoire de la Ionie est ponctuée d'épisodes d'asservissement⁹⁴. Si le récit de Plutarque est proche des autres versions de l'épisode, en particulier de celle d'Hérodote, la *Vie de Thémistocle* offre cependant une image plus positive des Ioniens. En effet, leur conduite pendant la guerre ne leur porte

⁹²Sur cet épisode et, plus généralement, sur le rapport entre Thémistocle et la langue grecque en tant que vecteur culturel, voir Mayer 1997.

⁹³Hérodote, *Histoires* VIII, 22, 5-7 : « Hommes d'Ionie, vous n'agissez pas justement quand vous faites campagne contre vos pères et travaillez à asservir la Grèce. » Polyen, *Stratagèmes* I, 30, 7 : « Hommes d'Ionie, c'est mal fait à vous de combattre contre vos frères. » Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée* II, 12, 1-7, not. 12, 3 : « Vous songez donc à porter la guerre contre ceux qui furent jadis vos fondateurs, et qui naguère ont été vos défenseurs ? » On peut relever certaines différences chez Orose, *Histoire contre les païens* II, 10, 2, qui ne reproche pas aux Ioniens de combattre contre les Grecs mais de rester inactifs (bien qu'en 10, 1 ils préparent une flotte pour aider le Roi).

⁹⁴Hérodote, *Histoires* I, 92, 1-2 : Ἰωνίης τὴν πρώτην καταστροφὴν ; I, 169, 8-9 : οὕτω δὴ τὸ δεύτερον Ἰωνίη ἐδεδούλωτο ; VI, 32, 8-10 : οὕτω δὴ τὸ τρίτον Ἴωνες κατεδουλώθησαν, πρῶτον μὲν ὑπὸ Λυδῶν, δις δὲ ἐπεξῆς τότε ὑπὸ Περσέων. Sur l'intérêt d'Hérodote pour la Ionie asservie, voir Tamiolaki 2010, p. 47-48.

pas préjudice puisque Thémistocle les invite simplement à s'unir aux Grecs, sans leur reprocher de combattre dans le camp perse.

Ce passage développe aussi une réflexion qui tient à cœur à Plutarque et représente sa clé de lecture de la révolte ionienne, épisode qui n'est mentionné qu'une seule fois dans le corpus de Plutarque⁹⁵, dans le *De la malignité d'Hérodote* (861b-c). La première phrase consacrée à cet événement reprend en effet le même thème que le passage de *Them.* 9, 2 :

Il [Hérodote] a l'audace de dénoncer comme « la cause originelle du malheur » les vaisseaux que les Athéniens envoyèrent au secours des Ioniens révoltés contre le Grand Roi, parce qu'ils avaient entrepris de délivrer du joug des Barbares des cités grecques aussi nombreuses et importantes (τοσαύτας πόλεις καὶ τηλικαύτας Ἑλληνίδας ἐλευθεροῦν ἐπεχείρησαν ἀπὸ τῶν βαρβάρων)⁹⁶.

Cette vision de la guerre contre les Perses comme guerre de libération des Grecs d'Asie n'est pas une invention de Plutarque ; elle se retrouve également dans le récit de Diodore (XI, 4) et dans celui de Cornélius Népos (*Miltiade* 3, 4) et pourrait avoir été inaugurée par Éphore⁹⁷. Cependant, comme nous le verrons dans les prochains chapitres, il s'agit d'une constante dans la réflexion de l'auteur autour des guerres contre les Perses et, plus généralement, contre les rois orientaux.

On observe donc chez Plutarque deux tendances complémentaires : d'un côté, une attitude conciliante à l'égard des Grecs coupables de médisme, qui se traduit chez ses personnages par la tentative d'éviter les affrontements et la volonté de rallier ces derniers à la cause grecque ; de l'autre, un processus de minimisation de la responsabilité des Grecs qui combattent aux côtés des Perses, notamment des Béotiens, qui, d'après l'auteur, sont la cible des reproches les plus violents d'Hérodote. Il est évident que le « chauvinisme » de Plutarque occupe une place non négligeable dans cette démarche,

⁹⁵Sur le peu d'intérêt de Plutarque pour la révolte ionienne, voir Muccioli 2012, p. 136-138.

⁹⁶*De Her. malign.* 861b : ἄς μὲν Ἀθηναῖοι ναῦς ἐξέπεμψαν Ἴωσι τιμωροὺς ἀποστάσι βασιλέως, ἀρχεκάκους τολήσας προσειπεῖν ὅτι τοσαύτας πόλεις καὶ τηλικαύτας Ἑλληνίδας ἐλευθεροῦν ἐπεχείρησαν ἀπὸ τῶν βαρβάρων, Ἑρετριέων δὲ κομιδῆ μνησθεὶς ἐν παρέργῳ καὶ παρασιωπήσας μέγα κατόρθωμα καὶ αἰοίδιμον.

⁹⁷Sur l'importance des Ioniens chez Éphore, voir Vattuone 2014, p. 523.

mais cette volonté de disculper les médisants est aussi conforme à sa vision des guerres médiques comme exemple vertueux de la collaboration entre Grecs.

Il est possible de voir une atténuation de la faute des Béotiens dans les mots que Plutarque emploie pour présenter Pindare, « qui n'était pas d'une cité alliée, mais d'une cité que l'on accusait de médiser (πόλεως ... μηδίζειν αἰτίαν ἐχούσης) » (*De Her. malign.* 867c). Le médisme des Thébains est donc présenté comme une accusation, et non comme une réalité. L'expression μηδίζειν αἰτίαν ἔχω ne se trouve d'ailleurs que chez Plutarque, une fois dans le traité (865c) et une fois dans la *Vie de Thémistocle* (21, 7), et dans un cas comme dans l'autre elle semble être atténuée par le contexte : dans le *De la malignité d'Hérodote*, elle est insérée dans une phrase hypothétique (εἰ μηδίζειν αἰτίαν εἶχον), toujours en référence aux Thébains ; dans la biographie – où elle est adressée à Thémistocle (αἰτίαν ἔσχε μηδίζειν) – l'expression est qualifiée de « calomnies (διαβολάς) » (*Them.* 22,1).

Pour relativiser les accusations de médisme, Plutarque insiste aussi sur le rôle que l'ἀνάγκη a joué dans le choix du camp. Selon lui, seule la contrainte expliquerait le passage dans le camp du Roi, ce qu'il entend illustrer en présentant le cas des Phocidiens :

Car le péril commun a fait perdre de vue les inimitiés locales, si bien que les peuples, chassant de leur cœur tous les autres sentiments, ont pris parti soit pour l'honneur par vertu, soit pour leurs intérêts parce qu'ils y étaient contraints. Et d'ailleurs une fois disparue la situation qui les avait contraints à obéir aux Mèdes, ils rejoignirent le camp des Grecs⁹⁸.

Les Grecs ont donc le choix entre τῷ καλῷ δι'ἀρετήν et τῷ συμφέροντι δι'ἀνάγκην, mais c'est là une opposition qui, tout en glorifiant le ralliement aux Grecs, ne discrédite pas entièrement ceux d'entre eux qui ont suivi – ou plutôt ont dû suivre, selon Plutarque – une autre voie. Ils ne sont que les victimes de la fortune, des ἀτυχήσασιν (868f) contre lesquels Hérodote s'acharne injustement (868f : ἔγκειται πικρῶς, cf. 864a-

⁹⁸*De Her. malign.* 868e : τὰς γὰρ ἰδίας ἀπεχθείας ὁ κοινὸς ἀπέκρυψε κίνδυνος, ὥστε τῶν ἄλλων παθῶν ἐκπεσόντας ἢ τῷ καλῷ δι' ἀρετήν ἢ τῷ συμφέροντι δι' ἀνάγκην προστίθεσθαι τὴν γνώμην. οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ μετὰ τὴν ἀνάγκην ἐκείνην ἢ κατελήφθησαν ὑπὸ Μήδοις γενέσθαι, πάλιν μετεβάλλοντο πρὸς τοὺς Ἕλληνας οἱ ἄνδρες.

b : πικρῶς αὐτοῦ καὶ κατακόρως ἐξονειδίζοντος). D'ailleurs, dès que la contrainte disparaît, les Grecs retournent immédiatement dans le camp de leurs compatriotes.

Hérodote a lui aussi recours à cette justification, mais, selon Plutarque, il ne l'applique pas à toutes les cités. En effet, si les Thessaliens⁹⁹ (VII, 172-174) et d'autres peuples (VII, 139) ont droit à cette excuse, elle n'est pas accordée aux Thébains (*De Her. malign.* 864e). L'auteur de Chéronée décide alors de faire le récit d'événements prouvant que les Thébains aussi ont médisé par ἀνάγκη :

Quand le Barbare fut maître des défilés et occupa les hauteurs, quand le Spartiate Démarate, qui avait noué des rapports d'hospitalité avec Attaginos, le chef de l'oligarchie, eut réussi à en faire l'ami et l'hôte du Grand Roi tandis que les Grecs restaient sur leurs navires et que personne ne s'aventurait sur la terre ferme, alors seulement, ils acceptèrent une trêve sous la contrainte d'une situation très grave (ὕπὸ τῆς μεγάλης ἀνάγκης)¹⁰⁰.

D'après Plutarque, ce seraient donc les circonstances qui auraient poussé les Thébains à se joindre aux Perses : la contrainte militaire, comme nous l'expliquions, mais aussi d'autres raisons relevant des alliances politiques. Ainsi, le passage dans le camp perse ne serait en fin de compte qu'une conséquence des liens d'hospitalité entre le chef du régime oligarchique et le Spartiate Démarate, les citoyens se retrouvant impliqués contre leur gré. D'une certaine manière, cette explication absout les Thébains, puisque la responsabilité de leur médisme retombe uniquement sur leurs chefs. Ce raisonnement se retrouve dans la biographie d'Aristide¹⁰¹, où, après avoir décrit le combat entre les Athéniens et les Grecs passés dans le camp du Grand Roi (*Arist.* 18, 6-7) et avoir affirmé que les Thébains s'étaient battus avec acharnement, Plutarque justifie leur implication dans le conflit de la manière suivante : « les premiers et les plus puissants [des Thébains]

⁹⁹*De Her. malign.* 864d : « Pour les Thessaliens, en effet, il respecte la vérité en déclarant que, dès le début, ils furent contraints de se rallier aux Mèdes (ὕπ' ἀνάγκης ἀποφαίνεται μηδίσαι). »

¹⁰⁰*De Her. malign.* 864e : ἐπεὶ δὲ τῶν παρόδων κρατήσας ὁ βάρβαρος ἐν τοῖς ὄροις ἦν καὶ Δημάρατος ὁ Σπαρτιάτης διὰ ξενίας εὖνους ὦν Ἀτταγίνῳ τῷ προεστῶτι τῆς ὀλιγαρχίας διεπράξατο φίλον βασιλέως γενέσθαι καὶ ξένον, οἱ δ' Ἕλληνες ἐν ταῖς ναυσὶν ἦσαν, περὶ δ' οὐδεὶς προσήλαυνεν, οὕτω προσεδέξαντο τὰς διαλύσεις ὑπὸ τῆς μεγάλης ἀνάγκης ἐγκαταληφθέντες.

¹⁰¹Comme l'a remarqué Holzapfel 1884, p. 40.

avaient alors embrassé le parti des Mèdes et avaient entraîné la foule avec eux, non de son plein gré (οὐ κατὰ γνώμην), mais contrainte par les oligarques » (*Arist.* 18,7). Hérodote semble lui aussi laisser entendre que tous les Thébains n’avaient pas médisé, car, en faisant le récit de cet affrontement, il parle de « ceux des Thébains qui tenaient pour les Mèdes (οἱ γὰρ μηδίζοντες τῶν Θηβαίων) », sans toutefois expliquer qui faisait partie de ce groupe. Chez Plutarque, seuls les chefs sont les vrais médisants ; la faute des Thébains est donc atténuée. Cette justification était déjà présente dans *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, fournie par les Thébains eux-mêmes. Lorsque les Platéens, ayant livré leur ville aux Lacédémoniens au terme d’un long siège, font appel à la clémence des vainqueurs, tout en rappelant le camp qu’avaient choisi les Thébains à l’époque des guerres médiques (III, 53, 1-69, 4), ces derniers prennent la parole pour se défendre.

« Or considérez dans quelles conditions respectives – ils expliquent devant leurs alliés – nous avons, eux et nous, agi ainsi. Dans notre ville, il se trouvait alors que le régime n’était ni une oligarchie aux lois égales ni une démocratie, mais celui qui est plus éloigné de la légalité et du système le plus sage, pour ressembler le plus à la tyrannie : une poignée d’hommes détenait tout le pouvoir. Et ces gens-là, espérant accroître encore leur puissance personnelle si le Mède l’emportait, continrent le peuple par la force et appelèrent le barbare ; notre cité dans son ensemble n’était pas sa propre maîtresse quand elle a fait cela, et elle ne mérite pas de blâme pour des fautes commises hors de l’empire des lois¹⁰². »

Plutarque partage cette explication du médisme des Thébains. Remarquons qu’il a recours à ce procédé ailleurs dans la biographie d’Aristide : comme on l’a vu, la décision de confier l’aile gauche aux Athéniens et non aux Tégéates était attribuée aux chefs

¹⁰²Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* III, 62, 3-4 : καίτοι σκέψασθε ἐν οἴῳ εἶδει ἑκάτεροι ἡμῶν τοῦτο ἔπραξαν. ἡμῖν μὲν γὰρ ἡ πόλις τότε ἐτύγχανεν οὔτε κατ’ ὀλιγαρχίαν ἰσόνομον πολιτεύουσα οὔτε κατὰ δημοκρατίαν, ὅπερ δέ ἐστι νόμοις μὲν καὶ τῷ σωφρονεστάτῳ ἐναντιώτατον, ἐγγυτάτῳ δὲ τυράννου, δυναστεία ὀλίγων ἀνδρῶν εἶχε τὰ πράγματα. καὶ οὔτοι ἰδίας δυνάμεις ἐλπίσαντες ἔτι μᾶλλον σχήσειν εἰ τὰ τοῦ Μήδου κρατήσῃ, κατέχοντες ἰσχύϊ τὸ πλῆθος ἐπηγάγοντο αὐτόν· καὶ ἡ ξύμπασα πόλις οὐκ αὐτοκράτῳ οὔσα ἑαυτῆς τοῦτ’ ἔπραξεν, οὐδ’ ἄξιον αὐτῇ ὀνειδίσει ὧν μὴ μετὰ νόμων ἤμαρτεν.

spartiates, de sorte que le reste des Lacédémoniens était tenu à l'écart de la querelle qui aurait pu aggraver les rivalités entre Grecs et nuire à leur objectif commun.

Conclusion

Le récit des guerres médiques dans les *Vies parallèles* doit certainement beaucoup à Hérodote. Néanmoins, la relation que Plutarque instaure avec l'historien d'Halicarnasse est plus complexe que ce que l'on pourrait penser, car, outre les *Histoires*, son récit s'appuie également sur le *De la malignité d'Hérodote*, donc sur les critiques qu'il a lui-même formulées contre Hérodote. Le traité apparaît ainsi comme une *pars destruens*, suivie (si ce n'est chronologiquement, du moins idéalement) par la *pars construens* des biographies. Concernant les épisodes des *Vies* qui font l'objet de modifications, s'il est presque impossible de savoir si les changements doivent être imputés à une autre source ou à Plutarque lui-même, il n'en reste pas moins que les différences avec Hérodote relèvent souvent du détail, tandis que, dans son ensemble, la narration suit le récit des *Histoires*. Ces changements semblent avoir un double objectif : d'un côté, Plutarque attribue ainsi une place plus importante à ses protagonistes, en les introduisant dans des épisodes où ils n'étaient censés jouer aucun rôle ; de l'autre, les modifications valorisent l'engagement des Grecs, unis en vue du bien commun.

Il en résulte une vision extrêmement cohérente des affrontements entre Grecs et Perses : les guerres médiques représentent chez Plutarque le succès de la collaboration entre les Grecs, une collaboration dont Aristide et Thémistocle sont les promoteurs, aussi bien pour ce qui est des rapports avec les alliés que sur le plan personnel.

Chapitre II

Les opérations de Cimon et Lucullus en Orient

La vision des guerres médiques comme effort collectif des Grecs en faveur de la Grèce sous l'impulsion de deux personnages d'exception, Aristide et Thémistocle, pose les bases de la narration des campagnes ultérieures contre les Perses. En effet, bien qu'il s'agisse par la suite de politiques agressives plutôt que défensives, la guerre est toujours présentée comme un moyen de protéger les Grecs et un acte de vengeance légitime. Après les guerres médiques, les Grecs, qui s'étaient unis pour faire face à l'invasion perse, jouent le rôle d'envahisseurs lors des campagnes de Cimon¹⁰³. En tant que stratège de la Ligue de Délos, le fils de Miltiade guide en effet les Grecs au cours de trois expéditions successives contre les Perses. Entre 478 et 476, il mène une campagne pour libérer les cités côtières de la Thrace. Une dizaine d'années plus tard, il conduit la guerre en Asie Mineure et défait les Perses lors de la célèbre bataille de l'Eurymédon. Puis, à la fin de sa vie, il organise une expédition pour reprendre Chypre. Cette deuxième phase de l'histoire des conflits entre Grecs et Perses, phase que l'on pourrait qualifier d'« active » – et qui se poursuivra avec Agésilas et Alexandre et, d'une certaine manière, avec les Romains –, ne se traduit pourtant pas par une rupture chez Plutarque, qui conserve sa vision de la guerre contre les Perses et continue de mettre en avant les mêmes thèmes : l'union des Grecs et la défense de la Grèce.

La *Vie de Cimon* est une biographie plutôt brève (19 chapitres), qu'occupe en grande partie le récit des faits d'armes du protagoniste, parsemé d'anecdotes sur sa conduite généreuse envers ses concitoyens et le reste des Grecs : *Cim.* 5, 2-4 évoque ainsi

¹⁰³Sur la campagne de Cimon, voir Zaccarini 2017. Bearzot 2019 analyse l'expédition dans le texte de Plutarque.

le rôle de Cimon dans la deuxième guerre médique ; les chapitres 6-9 relatent la prise d'Éion et la campagne de Thrace ; *Cim.* 12, 1-14, 2 rapporte l'expédition contre les Perses qui s'est terminée par la formidable victoire de l'Eurymédon ; enfin, *Cim.* 18, 1-19, 2 fait le récit de l'expédition pour la reconquête de Chypre, au cours de laquelle Cimon trouvera la mort.

Cet ouvrage entretient avec le héros de la biographie associée, Lucullus, une relation très étroite, sans égale dans les *Vies parallèles*. C'est pourquoi il nous a semblé inévitable d'analyser les deux textes dans un même chapitre. L'histoire de Lucullus commence en effet dans la *Vie de Cimon*, dont les premiers chapitres sont entièrement consacrés au Romain et posent, pour ainsi dire, les bases de cette attitude favorable envers les Grecs qui caractérise les deux personnages, notamment pendant les guerres en Orient, ou du moins lors des événements qui y sont liés.

La *Vie de Cimon* s'ouvre sur un épisode qui s'est produit à Chéronée pendant la campagne de Sylla en Grèce : Damon, dernier descendant d'une famille noble qui s'était illustrée pendant les guerres contre les barbares (et notamment lors des guerres médiques), fait l'objet des avances d'un Romain, commandant d'une cohorte stationnée pour l'hiver à Chéronée. Pour venger l'offense subie, le jeune homme réunit ses camarades et tue l'officier ainsi que de nombreux Romains, provoquant une véritable crise diplomatique entre la cité béotienne et Rome. Les magistrats locaux s'empressent alors de condamner le meurtrier, afin de se disculper aux yeux des Romains, mais ils sont attaqués par Damon et ses camarades, qui les massacrent et se mettent à ravager les alentours de la ville. Se trouvant par hasard à Chéronée, Lucullus proclame l'innocence des habitants et retire la garnison romaine de la cité. Les Chéronéens parviennent ensuite à piéger Damon et à l'abattre. Mais l'histoire ne s'arrête pas là, car les habitants d'Orchomène, rivaux des Chéronéens, paient un délateur afin qu'il intente un procès à la cité pour les crimes de Damon. Lucullus revient alors pour confirmer au préteur de Macédoine que la cité n'est pas coupable. Chéronée est donc acquittée et, en gage de reconnaissance, la ville fait ériger une statue du Romain sur son agora.

Le passage se conclut par une première *synkrisis* dans laquelle Plutarque explique pourquoi il a choisi de mettre en parallèle les deux personnages (*Cim.* 3, nous y reviendrons par la suite). À vrai dire, les premières phrases de la *Vie de Cimon* instaurent déjà un lien entre les personnages principaux des deux biographies :

Le divin Péripolτας, qui fit descendre de Thessalie en Béotie le roi Opheltas et le peuple qui le suivait, laissa une postérité qui fut longtemps glorieuse et dont la plus grande partie se fixa à Chéronée, la première cité qu'ils occupèrent, après en avoir chassé les Barbares. La plupart des membres de cette famille, d'un naturel belliqueux et fier, périrent à l'époque des invasions des Mèdes et des luttes contre les Gaulois, où ils ne se ménagèrent pas¹⁰⁴.

Dans cet épisode qui concerne Lucullus (qui entre en scène peu après, en *Cim.* 1, 6), l'évocation de la lutte contre les Perses renvoie en effet à Cimon. Par ailleurs, la ville de Chéronée, où se déroule cet épisode, occupe une place particulière dans le cœur de Plutarque, qui en est originaire, ce qui explique en partie son intérêt pour ce couple de personnages. Il déclare en effet se sentir encore concerné par l'épisode : « bien que de nombreuses générations nous séparent de lui, nous considérons que cette dette de reconnaissance nous concerne encore aujourd'hui » (*Cim.* 2, 2).

Le récit de ces événements, placé en exergue de la biographie de Cimon, témoigne de la conduite favorable de Lucullus envers les Grecs et explique la reconnaissance que ceux-ci lui voueront tout au long de sa propre biographie. Ce thème est prééminent dans les deux *Vies*, notamment lorsqu'il s'agit d'évoquer les expéditions en Orient ou les largesses des protagonistes après leurs succès militaires contre les rois orientaux.

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'abord d'étudier l'attitude bienveillante de Cimon envers les Grecs, en nous concentrant notamment sur le lien entre ce comportement et ses campagnes contre les Perses. Nous soumettrons ensuite la *Vie de Lucullus* à la même analyse, ce qui nous permettra de mettre en avant les ressemblances existant entre les récits des expéditions respectives des deux personnages en Orient – ressemblances sur lesquelles Plutarque insiste particulièrement – afin de faire émerger la vision qu'a l'auteur des campagnes orientales.

¹⁰⁴*Cim.* 1, 1-2 : Περιπόλτας ὁ μάντις ἐκ Θεσσαλίας εἰς Βοιωτίαν Ὀφέλταν τὸν βασιλέα καὶ τοὺς ὑπ' αὐτῷ λαοὺς καταγαγὼν, γένος εὐδοκιμήσαν ἐπὶ πολλοὺς χρόνους κατέλιπεν, οὗ τὸ πλεῖστον ἐν Χαιρωνείᾳ κατόκησεν, ἣν πρώτην πόλιν ἔσχον ἐξελάσαντες τοὺς βαρβάρους. οἱ μὲν οὖν πλεῖστοι τοῦ γένους φύσει μάχιμοι καὶ ἀνδρώδεις γενόμενοι καταναλώθησαν ἐν ταῖς Μηδικαῖς ἐπιδρομαῖς καὶ τοῖς Γαλατικοῖς ἀγῶσιν, ἀφειδήσαντες ἑαυτῶν.

*Cimon, « Grec et philhellène »*¹⁰⁵

Dans la *Vie de Cimon*, Plutarque souligne à maintes reprises l'attitude favorable que le protagoniste affiche à l'égard des Grecs, et notamment de ses concitoyens. En effet, la biographie est parsemée d'actions généreuses en faveur des Athéniens, dont un épisode survenu lors de la deuxième guerre médique (*Cim.* 5, 2-3) nous fournit un premier témoignage. Lorsque Thémistocle fait part de son intention d'évacuer la ville et de combattre les Perses en mer, Cimon est le premier à l'appuyer et il dépose alors sur l'autel d'Athéna un mors de cheval pour indiquer que la cité n'a pas besoin de cavaliers mais de marins ; ainsi, « grâce à lui, beaucoup de citoyens commencèrent à reprendre courage (οὐκ ὀλίγοις ἀρχὴ τοῦ θαρρεῖν γενόμενος) » (*Cim.* 5, 3).

Mais sa bienveillance prend aussi la forme d'une aide matérielle qu'il fournit aux Grecs, et en particulier aux Athéniens indigents. Au chapitre 10, Plutarque dresse la liste des bienfaits de Cimon « pour ses concitoyens (εἰς τοὺς πολίτας) », comme permettre aux pauvres de cueillir les fruits de ses champs et leur offrir un repas chaque jour (*Cim.* 10, 1)¹⁰⁶. En somme, Cimon a transformé « sa maison en prytanée pour ses concitoyens (τοῖς πολίταις) » (*Cim.* 10, 7). Après leur avoir offert à manger, il leur distribue en plus de l'argent et des vêtements (*Cim.* 10, 2-3)¹⁰⁷.

Cimon est également à l'origine, à Athènes, de nombreuses œuvres architecturales : « les premières fondations [des Longs Murs] furent étayées, dit-on, grâce à Cimon », et

¹⁰⁵C'est ainsi que Xénophon définit Agésilas en *Agésilas* 7, 4. Il nous semble que cette définition convient également au Cimon décrit par Plutarque.

¹⁰⁶À ce passage fait écho *Per.* 9, 2 : « Il fournissait un repas quotidien aux Athéniens dans le besoin (τῷ δεομένῳ ... Ἀθηναίων) (...) ; il avait enlevé les clôtures de ses terres pour permettre à chacun d'en cueillir les fruits. » La simplicité de Cimon (*Cim.* 10, 1-2 : « Il faisait chaque jour préparer chez lui un repas simple (...). Cette attitude fut jugée fort noble. ») contraste avec un épisode raconté dans la *Vie de Thémistocle* (*Them.* 5, 4 : « Quand il se rendit à Olympie, il voulut rivaliser avec Cimon en dîners, en tentes somptueuses, et de manière générale, en faste et en appareil, ce qui déplut aux Grecs »).

¹⁰⁷*Cim.* 10, 2-3 : « Cimon se faisait suivre de jeunes compagnons bien habillés dont chacun, s'il rencontrait un vieillard de la ville mal vêtu, changeait d'habits avec lui (...). Ces mêmes jeunes gens portaient sur eux une grande quantité de pièces de monnaie ; ils s'approchaient, sur l'agora, des pauvres les plus fiers et, sans rien dire, leur glissaient dans les mains quelques menues pièces. » Cette générosité est également évoquée, de manière succincte, dans la *Vie de Périclès* : « il distribuait des vêtements aux vieillards » (*Per.* 9, 2).

ce fut par ailleurs « le premier à orner la ville de ces fameux lieux d'agrément, si nobles et si raffinés » (*Cim.* 13, 6-7).

Plutarque insiste longuement sur les terres conquises dont Cimon fait don à ses concitoyens. Il leur offre ainsi le territoire d'Éion (*Cim.* 7, 3 : « il le donna aux Athéniens pour qu'ils s'y établissent (τὴν δὲ χώραν ... οἰκῆσαι παρέδωκε τοῖς Ἀθηναίοις) » et 8, 2 : « sous les ordres de Cimon, ils [les Athéniens] purent passer à l'offensive et faire campagne à leur tour contre le pays des ennemis, où ils conquièrent des territoires en colonisant Éion et Amphipolis (προσεκτήσαντο χώρας αὐτήν τε τὴν Ἡϊόνα καὶ τὴν Ἀμφίπολιν οἰκίσαντες) ») ; l'île de Scyros (*Cim.* 8, 3 : « ils colonisèrent également Scyros (᾽Ωκισαν δὲ καὶ Σκῦρον) ») ; la Chersonèse (*Cim.* 14, 1 : « il (...) soumit à Athènes toute la Chersonèse (πᾶσαν ὠκειώσατο τῇ πόλει τὴν Χερρόνησον) ») ; Thasos (*Cim.* 14, 2 : « il (...) procura ainsi aux Athéniens les mines d'or qui se trouvent en face de cette contrée ainsi que tout le territoire que possédaient les Thasiens (τὰ χρυσεῖα τὰ πέραν Ἀθηναίοις προσεκτήσατο καὶ χώραν, ἧς ἐπῆρχον Θάσιοι, παρέλαβεν) »). Plus généralement, Cimon se lançait à la conquête des possessions perses entre la Ionie et la Pamphylie « et les annexait aux Grecs (τὰ δ'ἀφίστη καὶ προσήγετο τοῖς Ἑλλησιν) » (*Cim.* 12, 1).

Les Athéniens ne restent pas indifférents face à la bienveillance de Cimon, auquel ils offrent en plusieurs circonstances des témoignages d'estime exceptionnels. Dès la deuxième guerre médique, « il acquit très vite dans la cité renommée et popularité (δόξαν ... μετ'εὐνοίας). Beaucoup se groupèrent autour de lui (ἀθροιζομένων πολλῶν πρὸς αὐτὸν) » (*Cim.* 5, 4). Le peuple accueillit joyeusement son engagement politique (ἄσμενος ὁ δῆμος ἐδέξατο) et « l'éleva aux honneurs et aux charges les plus hautes dans la cité (ἀνῆγε εἰς τὰς μεγίστας ἐν τῇ πόλει τιμὰς καὶ ἀρχάς) » (*Cim.* 5, 5). Après sa victoire contre les Perses à Éion, « le peuple l'autorisa à consacrer des hermès de pierre (...). Ces hermès ne portaient nulle part le nom de Cimon, mais ils semblaient, pour les hommes de ce temps-là, une marque extrême d'honneur (τιμῆς ὑπερβολὴν) » (*Cim.* 7, 4-8, 1). Le peuple l'acclame aussi pour avoir ramené à Athènes la dépouille de Thésée, au terme d'une longue quête, et « cette action, plus que toute autre, lui valut la faveur populaire (μάλιστα πρὸς αὐτὸν ἠδέως ὁ δῆμος ἔσχευ) » (*Cim.* 8, 7). Par ailleurs, son comportement envers les pauvres « fut jugé fort noble (τὸ γινόμενον ἐφαίνετο σεμνόν) » (*Cim.* 10, 2). En fait, il suffit, pour comprendre combien il était apprécié de ses contemporains, de lire le témoignage de Cratinos qui, dans ses *Archiloques*, décrit Cimon

comme « le mortel le meilleur de tous les Grecs en tout (πάντ'ἀρίστῳ) », tandis que Critias vante sa « bonté (μεγαλοφροσύνην) » (*Cim.* 10, 3-5).

Cimon se conduit tout aussi honorablement avec les alliés grecs. Dans le contexte de la Ligue de Délos, Plutarque souligne que, à la différence de ses collègues, il traite avec bienveillance les alliés : tandis que les autres stratèges athéniens voulaient les obliger à leur fournir des hommes et des navires, en plus d'un tribut, « Cimon, lorsqu'il fut stratège, adopta une méthode bien différente. Il ne faisait violence à aucun Grec (βίαν μὲν οὐδενὶ τῶν Ἑλλήνων προσῆγε) ; quand les gens ne voulaient pas participer aux campagnes militaires, il acceptait de l'argent et des navires sans équipages » (*Cim.* 11, 1-2). De manière générale, la bienveillance de Cimon lui permet de jouer un rôle de modérateur dans les conflits qui opposent les Grecs. Ce dernier point est particulièrement mis en avant par Plutarque, qui déclare que « la plupart des affaires des Grecs furent réglées par son intermédiaire (τὰ γὰρ πλεῖστα δι' ἐκείνου τῶν Ἑλληνικῶν διεπράττετο) : il traitait les alliés avec douceur, les Lacédémoniens avec affection (πρῶτος τοῖς συμμάχοις, κεχαρισμένως τοῖς Λακεδαιμονίους) » (*Cim.* 16, 3)¹⁰⁸. Et de poursuivre en affirmant qu'à son retour d'exil « Cimon mit fin à la guerre et réconcilia les cités (ἔλυσε τὸν πόλεμον καὶ διήλλαξε τὰς πόλεις) » (*Cim.* 18, 1). La guerre et le chaos qui se propagent en Grèce après sa mort témoignent aussi de son rôle de médiateur (*Cim.* 19, 3 : « Après sa mort (...), comme personne ne s'interposait pour les [les Grecs] séparer, ils se déchirèrent dans une guerre (οὐδενὸς τὰς χεῖρας ἐν μέσῳ, συνερράγησαν εἰς τὸν πόλεμον) »). Cimon exerce en fait la même mission que celle que Plutarque attribue à tour de rôle à Aristide et à Thémistocle dans le récit des guerres médiques, comme nous l'avons observé dans le chapitre précédent¹⁰⁹.

¹⁰⁸Le rapport privilégié entre Cimon et Sparte est souligné tout au long de la biographie (*Cim.* 16, 3 : « À tous propos, il vantait Lacédémone devant les Athéniens, surtout quand il leur adressait des critiques ou des exhortations ; il avait coutume, selon Stésimbrote, de leur dire : – Les Lacédémoniens, eux, ne sont pas ainsi » ; 16, 8-10, not. 16, 9 : « Cimon (...) fit passer l'intérêt des Lacédémoniens avant la grandeur de sa patrie »). Sur le philolaconisme de Cimon, voir Piccirilli 1987, p. 86-89 ; Zaccarini 2011 ; Bultrighini 2015.

¹⁰⁹Le rapprochement avec Aristide et Thémistocle n'est pas anodin. En effet, d'une part, c'est Aristide lui-même qui enseigne à Cimon cette stratégie (cf. *Arist.* 23, 1 : « Lorsqu'il fut envoyé comme stratège avec Cimon pour continuer la guerre, Aristide s'aperçut que Pausanias et les autres chefs spartiates agissaient de manière insupportable et odieuse avec les alliés. Lui-même se comporta avec douceur et humanité, et poussa Cimon à se montrer conciliant et aimable avec eux durant les batailles ») et, de l'autre, à l'instar de

Une grande partie de ces actions généreuses sont liées aux guerres contre les Perses. En effet, l'épisode évoqué en *Cim.* 5, 2-3 a lieu pendant les guerres médiques, alors que d'autres événements sont une conséquence des campagnes de Cimon contre les Perses : ainsi, les témoignages de bienveillance qu'il offre à sa cité et à ses habitants proviennent du butin rapporté de son expédition. Ce lien est d'ailleurs explicitement mis en avant dans le texte : les rançons des prisonniers perses « permirent à Cimon d'entretenir sa flotte pendant quatre mois et il resta encore pour la cité une quantité d'or considérable » (*Cim.* 9, 6) ; « les bénéfices de cette campagne, qu'on avait vu gagner de fort belle manière, il [Cimon] les dépensa de manière plus belle encore pour ses concitoyens » (*Cim.* 10, 1) ; « les prises de guerre furent vendues : le peuple en retira des ressources importantes et put notamment édifier le mur méridional de l'Acropole » (*Cim.* 13, 5) ; son expédition contre l'Égypte et Chypre a pour but d'« enrichir [les Athéniens] par des moyens légitimes, en rapportant en Grèce le butin qu'ils tireraient de leurs ennemis naturels¹¹⁰ » (*Cim.* 18, 1). Il est intéressant de remarquer que, si le rapport entre le butin et les travaux accomplis dans l'intérêt public est aussi attesté par Cornélius Népos¹¹¹, Plutarque est en revanche le seul à faire le lien pour ce qui est des distributions de nourriture, de vêtements et d'argent, les autres auteurs n'y faisant jamais référence¹¹².

Thémistocle (*Them.* 7, 3), Cimon conçoit son rôle de médiateur comme une stratégie pour affaiblir ses adversaires (voir *Cim.* 11, 2-3 : « Dans le même temps, il faisait embarquer sur les navires, tour à tour, de nombreux Athéniens et les entraînaient aux expéditions, si bien que très vite, grâce aux contributions et à l'argent qu'il tirait des alliés, il rendit ses concitoyens maîtres de ceux qui leur payaient toutes ces sommes. Comme ils étaient continuellement sur mer et avaient toujours les armes à la main, qu'ils étaient nourris et s'entraînaient aux dépens de ceux qui ne voulaient pas servir, ces derniers s'habituaient à les craindre et à les flatter ; sans s'en apercevoir, d'alliés qu'ils étaient, ils devinrent leurs sujets et leurs esclaves »).

¹¹⁰Cf. *Arist.* 16, 4 et *supra*, p. 31, n. 44.

¹¹¹Népos, *Cimon* 2, 5 : « Ces guerres fournirent un butin avec lequel on mit la citadelle d'Athènes, du côté qui regarde le midi, en état de défense. »

¹¹²Autres sources : Aristote, *Constitution d'Athènes* 27, 3 ; Cicéron, *Les devoirs* II, 64 ; Népos, *Cimon* 4 ; Théopompe, *FGrHist* 115 F 89. Plutarque se montre lui-même plus ambigu dans les autres biographies (*Per.* 9, 2 : « Au début (...) Périclès voulut rivaliser avec la gloire de Cimon et chercha à flatter le peuple. Mais son adversaire possédait beaucoup plus de biens et de revenus, et il s'en servait pour flatter les indigents. Il fournissait un repas quotidien aux Athéniens dans le besoin ; il distribuait des vêtements aux vieillards ; il avait enlevé les clôtures de ses terres pour permettre à chacun d'en cueillir les fruits » ; *Them.* 5,4 : « Quand il [Thémistocle] se rendit à Olympie, il voulut rivaliser avec Cimon en dîners, en tentes somptueuses, et de manière générale, en faste et en apparat, ce qui déplut aux Grecs. Cimon était jeune,

Il existe aussi une relation entre l'œuvre de médiation de Cimon et la guerre contre les Perses, comme cela est expliqué au début et à la fin de la biographie :

Après examen, il nous a semblé que Lucullus devait être mis en parallèle avec Cimon. Tous deux furent en effet des hommes de guerre, qui s'illustrèrent dans la lutte contre les Barbares ; pleins de douceur dans leur conduite politique, ils permirent à leur patrie de reprendre souffle au milieu des guerres civiles, tandis qu'à l'extérieur ils dressaient des trophées et remportaient des victoires éclatantes¹¹³.

À ces paroles fait écho *Cim.* 19, 3 :

Après sa mort, aucun des stratèges grecs n'accomplit plus rien de brillant contre les Barbares. Ils se laissèrent séduire par les démagogues et les bellicistes et, comme personne ne s'interposait pour les séparer, ils se déchirèrent dans une guerre qui permit au Grand Roi de souffler et causa à la puissance grecque plus de tort qu'on ne pourrait le dire¹¹⁴.

Les deux passages qui encadrent le récit de la vie de Cimon sont spéculaires. Tandis que Cimon, comme Lucullus, combat vaillamment contre les barbares sur le champ de bataille, après sa mort, aucun exploit n'est plus accompli. Tandis que la politique de Cimon est caractérisée par la bienveillance, on ne rencontre après lui plus que des démagogues. Tandis que la concorde règne parmi les Grecs qui peuvent enfin souffler grâce aux victoires remportées hors de Grèce sous le commandement de Cimon, après lui ce sont les Perses qui profitent d'un peu de répit, alors que la Grèce est déchirée

issu d'une grande maison (ἀπ'οικίας μεγάλης ὄντο) ; les gens trouvaient qu'on pouvait lui passer ces manières »).

¹¹³*Cim.* 3, 1 : ὁ δ' οὖν Λεύκολλος ἐδόκει σκοποῦσιν ἡμῖν τῷ Κίμωνι παραβλητέος εἶναι. πολεμικοὶ γὰρ ἀμφοτέρω καὶ πρὸς τοὺς βαρβάρους λαμπροί, πρῶτοι δὲ τὰ πολιτικά καὶ μάλιστα τῶν ἐμφυλίων στάσεων ἀναπνοὴν ταῖς πατρίσι παρασχόντες, ἐκτὸς δὲ τῆς αὐτῶν στήσαντες τρόπαια καὶ νίκας ἀνελόμενοι περιβοήτους.

¹¹⁴*Cim.* 19, 3 : μετὰ δὲ τὴν ἐκείνου τελευτὴν πρὸς μὲν τοὺς βαρβάρους οὐδὲν ἔτι λαμπρὸν ὑπ' οὐδενὸς ἐπράχθη στρατηγῶν τῶν Ἑλλήνων, ἀλλὰ τραπέντες ὑπὸ δημαγωγῶν καὶ πολεμοποιῶν ἐπ' ἀλλήλους, οὐδενὸς τὰς χεῖρας ἐν μέσῳ διασχόντος, συνερράγησαν εἰς τὸν πόλεμον, ἀναπνοὴ μὲν τοῖς βασιλέως πράγμασι γινόμενον, φθόρον δ' ἀμύθητον τῆς Ἑλληνικῆς δυνάμεως ἀπεργασάμενον.

par les guerres. Cette structure en chiasme est caractérisée par des oppositions (*Cim.* 3, 1 : *πρῶτοι δὲ τὰ πολιτικά... παρασχόντες* / *Cim.* 19, 3 : *ὑπὸ δημαγωγῶν καὶ πολεμοποιῶν ἐπ' ἀλλήλους* ; *Cim.* 3, 1 : *πρόπαια καὶ νίκας ... περιβοήτους* / *Cim.* 19, 3 : *φθόρον*), mais aussi par l'utilisation d'une même terminologie, employée dans une phrase positive dans le premier passage et négative dans le second (*Cim.* 3, 1 : *πολεμικοὶ γὰρ ἀμφοτέρω καὶ πρὸς τοὺς βαρβάρους λαμπροί* / *Cim.* 19, 3 : *μετὰ δὲ τὴν ἐκείνου τελευτὴν πρὸς μὲν τοὺς βαρβάρους οὐδὲν ἔτι λαμπρὸν ὑπ' οὐδενὸς ἐπράχθη στρατηγοῦ τῶν Ἑλλήνων*) ou bien attribuée à des personnages différents (*Cim.* 3, 1 : *ἀναπνοὴν* attribué aux Grecs / *Cim.* 19, 3 : *ἀναπνοὴν* attribué aux Perses ; *Cim.* 3, 1 : *Πολεμικοὶ* contre les barbares / *Cim.* 19, 3 : *πολεμοποιῶν* ; *πόλεμον* contre les Grecs).

Comme l'indiquent les deux passages, il existe un lien d'interdépendance entre l'œuvre de médiation de Cimon et la guerre contre les Perses, l'une présupposant l'autre. La vision des guerres orientales qui émerge de ces extraits est visiblement proche de celle que nous avons mise en lumière dans le chapitre précédent : là encore, comme lorsqu'il traitait des guerres médiques, Plutarque souligne la nécessité de dépasser les rivalités qui opposent les Grecs. Mais si dans la *Vie de Thémistocle*, la *Vie d'Aristide* et le *De la malignité d'Hérodote* il s'agissait d'une condition préalable à la possibilité d'un combat commun, dans la *Vie de Cimon* la guerre contre les barbares est également essentielle à la réconciliation des Grecs. Cette vision de la guerre comme stratégie visant à éviter que les Grecs ne se battent entre eux est présentée de manière explicite dans un autre passage. Plutarque y explique en effet que Cimon organisa une campagne contre l'Égypte et Chypre, car, « voyant que les Athéniens, incapables de rester tranquilles, désiraient s'activer et accroître leurs possessions par des campagnes militaires, il voulut les empêcher de troubler les Grecs (ἵνα μὴ Ἑλλησι διοχλῶσι) » (*Cim.* 18, 1). Il s'agit d'une autre facette de la réflexion sur la guerre contre les Perses développée au IV^e siècle¹¹⁵ et que Plutarque fait sienne.

¹¹⁵Voir Isocrate, *Panegyrique* 173 : « Il est impossible d'avoir une paix assurée si nous ne faisons pas en commun la guerre aux barbares. » Remarquons que Thucydide instaurait déjà une relation entre la cessation des guerres entre les Grecs et l'expédition de Cimon (*La Guerre du Péloponnèse* I, 112, 2 : « Les Athéniens s'abstinrent alors de faire la guerre en Grèce et partirent en expédition contre Chypre »), sans toutefois relever un lien de cause à effet entre les deux actions.

Pour ce qui est des dons de territoires, le lien entre la guerre contre les Perses et la générosité de Cimon est plus concret, puisqu'une grande partie des terres remises aux Grecs sont prises aux Perses. Les campagnes dans les territoires occupés par le Grand Roi nous offrent un autre témoignage de la bienveillance de Cimon, également porteur d'une certaine vision de la guerre contre les Perses. L'Athénien fait, en effet, preuve de bienveillance envers les Grecs de ces pays, auxquels il apporte son aide en les libérant. Il se rend ainsi en Thrace en sa qualité de stratège, ayant appris que « des Perses de haut rang, apparentés au Grand Roi, s'étaient emparés de la cité d'Éion, au bord du Strymon, et inquiétaient les Grecs de cette région » (*Cim.* 7, 1). De même, sa lutte contre le Grand Roi lui permet de « libérer entièrement l'Asie, de l'Ionie à la Pamphylie, des armées perses (παντάπασι Περσικῶν ὄπλων ἐρημῶσαι) » (*Cim.* 12, 1). Cette vision de la guerre contre les Perses comme moyen de libérer les Grecs d'Asie de la domination perse transparait aussi – nous l'avons vu dans le premier chapitre – dans le récit des relations que les Athéniens entretiennent avec les Ioniens. Or, comme nous le verrons dans les pages suivantes, ce thème est également proposé dans le récit de la campagne de Lucullus.

La mission de libération rencontre cependant un problème de taille, celui des Grecs qui restent fidèles aux Perses. Un épisode en particulier mérite toute notre attention :

Il [Cimon] se dirigea vers la ville de Phasélis, qui était grecque, mais qui refusa de recevoir sa flotte et d'abandonner le parti du roi. Alors il ravagea son territoire et attaqua ses murs. Cependant les Chiotes, qui naviguaient avec lui et qu'une vieille amitié liait aux gens de Phasélis, s'employaient à adoucir Cimon et en même temps ils leur lançaient par-dessus les remparts des billets attachés à leurs flèches pour les informer de leurs démarches. Finalement Cimon conclut un accord aux termes duquel Phasélis devait lui verser dix talents et lui fournir un contingent pour sa campagne contre les barbares¹¹⁶.

¹¹⁶*Cim.* 12, 3-4 : ἐπιπλεύσας δὲ τῇ πόλει τῶν Φασηλιτῶν, Ἑλλήνων μὲν ὄντων, οὐ δεχομένων δὲ τὸν στόλον οὐδὲ βουλομένων ἀφίστασθαι βασιλέως, τὴν τε χώραν κακῶς ἐποίει καὶ προσέβαλλε τοῖς τεῖχεσιν. οἱ δὲ Χῖοι συμπλέοντες αὐτῷ, πρὸς δὲ τοὺς Φασηλίτας ἐκ παλαιοῦ φιλικῶς ἔχοντες, ἅμα μὲν τὸν Κίμωνα κατεπράνον, ἅμα δὲ τοξεύοντες ὑπὲρ τὰ τεῖχη βιβλίδια προσκείμενα τοῖς οἰστοῖς ἐξήγγελλον τοῖς Φασηλίταις. τέλος δὲ διήλλαξεν αὐτοὺς ὅπως δέκα τάλαντα δόντες ἀκολουθῶσι καὶ συστρατεύωσιν ἐπὶ τοὺς βαρβάρους.

Au cours de son expédition en Asie mineure, Cimon doit faire face à l'opposition d'une cité grecque, Phasélis. Cette situation est inacceptable aux yeux de Plutarque qui, dans le texte, souligne le contraste entre la grécité de la ville et son refus d'aider Cimon en employant les particules μέν et δέ qui marquent l'opposition entre deux parties d'une phrase : τῶν Φασηλιτῶν, Ἑλλήνων μὲν ὄντων, οὐ δεχομένων δὲ τὸν στόλον οὐδὲ βουλομένων ἀφίστασθαι βασιλέως (*Cim.* 12, 3).

On peut d'ailleurs rapprocher cet extrait de Plutarque du passage de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile relatant les mêmes événements :

Il fit voile alors avec toute sa flotte vers la Carie et, parmi toutes les villes du littoral, toutes celles qui avaient été fondées par des émigrants venus de Grèce, il obtint d'elles par la persuasion qu'elles se séparassent sur-le-champ des Perses ; quant à celles qui étaient bilingues et qui avaient des garnisons perses, il employait la force et les assiégeait. Quand il eut conquis les villes de Carie, il gagna aussi par la persuasion celles de Lycie¹¹⁷.

Ce passage de Diodore est par ailleurs très proche du fragment 8 du P. Oxy. XIII, 1610¹¹⁸, qui constitue très vraisemblablement un épitomé de l'œuvre d'Éphore. Ce

¹¹⁷Diodore, *Bibliothèque historique* XI, 60, 4 : πλεύσας οὖν μετὰ παντὸς τοῦ στόλου πρὸς τὴν Καρίαν, τῶν παραθαλαττίων πόλεων ὅσαι μὲν ἦσαν ἐκ τῆς Ἑλλάδος ἀπωκισμέναι, ταύτας παραχρῆμα συνέπεισεν ἀποστῆναι τῶν Περσῶν, ὅσαι δ' ὑπῆρχον δίγλωττοι καὶ φρουρὰς ἔχουσαι Περσικὰς, βίαν προσάγων ἐπολιόρκει. προσαγαγόμενος δὲ τὰς κατὰ τὴν Καρίαν πόλεις, ὁμοίως δὲ καὶ τὰς ἐν τῇ Λυκίᾳ πείσας προσελάβετο.

¹¹⁸Fr.8

παραθ]αλα[ττιων
καλο]υμενω[ν πολε
ων οσ]αι μεν εκ τ[ης
Ελλα]δος ησα[ν α
πω]κισμεναι π[αρα
]χρημ[α] συν[επεισε

Il s'agit d'un papyrus remontant à 200 ap. J.-C. et composé de 60 fragments. Ses éditeurs, Bernard Grenfell et Arthur Surrige Hunt, l'ont reconstitué à travers la comparaison avec Diodore, selon le vieux postulat qui fait d'Éphore la source principale – voire la seule – de l'historien sicilien. Comme le remarque justement Vattuone 2014, p. 520-1, « partire da Diodoro per ricostruire Eforo e poi sostenere che Eforo è fonte di

document esquisse un tableau beaucoup plus complexe des Grecs habitant la région littorale de l'Asie Mineure. Diodore-Éphore nous présente, en effet, deux réalités différentes en relation avec le monde grec : les colonies grecques d'une part (« toutes celles qui avaient été fondées par des émigrants venus de Grèce (ὅσαι μὲν ἦσαν ἐκ τῆς Ἑλλάδος ἀπωκισμένα) ») et les cités bilingues¹¹⁹ de l'autre (« celles qui étaient bilingues (ὅσαι δ'ὑπῆρχον δίφλωττοι) »). Or, Cimon ne se comporte pas de la même manière face aux unes et aux autres : dans le premier cas, le stratège athénien fait montre de persuasion (συνέπεισεν), tandis que, dans le deuxième, il emploie la force (βίαν). Il convient de remarquer que Plutarque ne contredit pas les informations rapportées par Diodore et par le papyrus. Lui aussi devait avoir en tête la version qu'Éphore donne des événements puisqu'il cite l'historien de Cumes juste après, pour préciser le nom du commandant de la flotte perse (*Cim.* 12, 5). Au lieu de s'opposer à la version que l'on attribue à Éphore, son récit en fournit un résumé « condensé » : Phasélis est une cité conquise aussi bien par la force, au terme d'un siège militaire, que par la persuasion, par l'entremise des Chiotes ; elle offre ainsi un panorama complet de l'attitude de Cimon face à la présence grecque en Orient. La situation géographique fluctuante de Phasélis (les sources la situent tantôt en Lycie, tantôt en Pamphylie, tantôt en Carie)¹²⁰ en faisait d'ailleurs le sujet idéal pour cette reconstitution synthétique des événements.

Diodoro, se non riprodotto fedelmente dall'autore della *Biblioteca*, è una tentazione di fronte alla quale è sempre stato difficile resistere, anche se la circolarità, viziosa, del procedimento non sembra un dato discutibile. » Toutefois, d'autres études rapprochent le papyrus d'Éphore, dont le texte transmis constituerait un épitomé (Parmeggiani 2011, p. 376-377 n. 150 ; p. 378).

¹¹⁹Sur les cités bilingues (et sur la difficulté de comprendre ce qui se cache derrière cette formule), voir Asheri 1983, p. 23-24.

¹²⁰Chez les Anciens, Phasélis est assignée tantôt à la Pamphylie (Athénée, *Les Deipnosophistes* VIII, 350a ; Lucain, *La Pharsale* VIII, 249,54 ; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* V, 26, 96 ; Pomponius Mela, *Chorographie* I, 14, 79), tantôt à la Lycie (Strabon, *Géographie* XIV, 3, 9). Les spécialistes modernes se sont largement intéressés à cette situation d'« instabilité » géographique. Schäfer 1981, p. 31 : pendant la plus grande partie de l'Antiquité, Phasélis est considérée comme une partie de la Lycie et, dès le II^e siècle av. J.-C., elle est membre de la ligue lycienne, mais son lien avec le reste de la région ne semble pas tellement étroit (pas d'inscriptions lyciennes ni de tombeaux typiques) ; Bryce 1986, p. 104 : à l'époque de Cimon, Phasélis est une cité de la Pamphylie ; Heen Hansen 2004, p. 1138-114 : Phasélis fait partie de la ligue de Délos, d'abord incluse dans le district carien (*IG* I3 269, IV, 9), elle est ensuite incorporée dans le district ionien (*IG* I3 279, I, 46) ; Arslan Tüner Önen 2016, p. 300-317 : la cité se situe à la frontière entre

Mais ce qui manque chez Plutarque, c'est la variété du monde grec tel qu'il est décrit dans le passage de Diodore et dans le papyrus. Cet aplatissement, qui, comme nous le verrons, est encore plus visible dans la *Vie de Lucullus*, s'observe également chez Cicéron. En effet, l'auteur latin définit tout simplement les habitants de Phasélis comme des *Graeci homines*¹²¹. Dans le monde romain, celui de Cicéron comme celui de Plutarque, la distinction entre colonies et cités bilingues n'avait probablement plus de sens.

Par ailleurs, l'évocation de Phasélis donne à Plutarque l'occasion de relater une ruse de guerre bien connue, qui consistait à envoyer des messages à l'aide de flèches pendant un siège¹²². Cette anecdote s'avère intéressante, dans la mesure où elle rapproche Phasélis de Chios. D'autres sources littéraires et épigraphiques attestent également un lien entre les deux villes. Ainsi, Hérodote (II, 178, 2) écrit que les deux cités avaient collaboré à la fondation de l'*emporion* de Naucratis. D'autre part, une inscription (*IG I³ 10*) révèle le contenu d'un traité du milieu du V^e siècle établissant qu'Athènes concède à Phasélis les mêmes privilèges que ceux accordés à Chios (καθάπερ Χ[ίους, και] ἄλλοθι μηδὲ ἄμω). Ce lien avec les habitants de Chios renforce la grécité de Phasélis, notamment au niveau du texte de Plutarque, car c'est grâce à eux que ces Grecs d'Orient choisissent enfin de rejoindre le bon camp. Mais il faudrait peut-être aussi envisager ce lien dans une perspective extratextuelle. Nous savons que Chios a joué un rôle important dans les guerres médiques¹²³, par conséquent, Phasélis serait l'alliée des champions de la grécité¹²⁴. Ce qui ressort de ce passage de Plutarque, c'est donc le rôle déterminant que les Ioniens ont joué dans la guerre pour la libération des Grecs, un rôle qui ne se limite

Lycie et Pamphylie, par conséquent, elle est tantôt assignée à la province de Lycie, tantôt à la Pamphylie. Voir les pages de Podestà (à paraître) consacrées à Phasélis.

¹²¹Cicéron, *Verrines* IV, 10, 21.

¹²²Cf. Polyen, *Stratagèmes* VII, 33 ; VIII, 6 ; Frontin, *Stratagèmes* III, 6 ; III, 13.

¹²³Voir Hérodote, *Histoires* VI, 8, 15-16 ; VI, 31.

¹²⁴L'épisode de Phasélis pourrait d'ailleurs avoir un lien avec Théopompe, camarade d'Éphore à l'école d'Isocrate, dont le rôle dans la *Vie de Cimon* est avéré (*R.E.*, s.v. Kimon 2, col. 438 [Regling]). D'après le témoignage de Photius (*Bibliothèque*, 176), l'historien, originaire de Chios, rapportait dans le douzième livre des *Philippiques* (qui se concentrerait sur l'histoire d'Évagoras, mais comprendrait aussi des excursus remontant à d'autres époques) « comment la Pamphylie fut colonisée par les Grecs et la guerre qu'ils se firent entre eux. »

pas à la révolte ionienne et aux guerres médiques mais se poursuit aussi lors des attaques contre l'Empire perse. Cette perspective s'inscrit d'ailleurs dans la tradition historiographique dont Éphore est l'un des fondateurs. En effet, l'historien de Cumès met en avant le rôle des Ioniens dans les affaires grecques et ne considère pas les guerres médiques comme une rupture dans l'histoire grecque¹²⁵.

La campagne de Cimon permet donc au protagoniste de la biographie de favoriser les Grecs de différentes manières : elle lui fournit le butin qui lui permet d'aider ses concitoyens indigents et de distribuer de nouvelles terres aux Grecs ; elle lui donne l'occasion de mener à bien son œuvre de médiation, en empêchant les Grecs de se faire la guerre ; elle lui permet enfin d'accorder la liberté aux Grecs d'Asie.

On peut également relever de nombreux exemples de cette relation privilégiée avec les Grecs, faite de marques de bienveillance réciproque, dans la biographie de Lucullus qui constitue, en quelque sorte, l'aboutissement de la *Vie de Cimon*.

Lucullus, le philhellène

La bienveillance du Romain se manifeste d'abord à travers son amour pour la culture grecque : la *Vie de Lucullus* est en effet « encadrée » par des témoignages de philhellénisme. Au début de la biographie, Plutarque mentionne l'éducation grecque de Lucullus (*Luc.* 1, 4-7), et notamment l'étude de la philosophie à laquelle il se consacre à la fin de sa vie (*Luc.* 1, 6 : « Sur ses vieux jours (γενόμενος δὲ πρεσβύτερος), il offrit à son esprit (...) une sorte de détente et délassement dans la philosophie »). Cette information est rappelée dans la partie finale de la biographie, où il est précisé que Lucullus appréciait surtout la philosophie de l'ancienne Académie (*Luc.* 42, 3 : « Il aimait toutes les écoles philosophiques, et se montrait bienveillant et accueillant à l'égard de chacune, mais dès l'origine (ἐξ ἀρχῆς) il éprouva un amour et un intérêt particuliers pour l'Académie »)¹²⁶. En outre, dans les dernières pages de la *Vie de Lucullus* (*Luc.*, 42, 1-4), Plutarque évoque l'organisation de sa bibliothèque, en précisant qu'elle est ouverte aux

¹²⁵Vattuone 2014, p. 523.

¹²⁶Sur ce passage, voir Jones 1982. Pour une mise au point sur le rapport de Plutarque avec le platonisme, voir Dillon 2014.

Grecs (*Luc.* 42,1 : « (...) il ouvrit ses bibliothèques à tous. Les galeries qui les entouraient et les salles de travail accueillèrent sans restriction les Grecs (τῶν περὶ αὐτὰς περιπάτων καὶ σχολαστηρίων ἀκωλύτως ὑποδεχομένων τοὺς Ἑλληνας) »). Ainsi, la maison de Lucullus devient elle aussi « un prytanée pour les Grecs qui arrivaient à Rome (πρυτανεῖον Ἑλληνικόν) » (*Luc.* 42, 2)¹²⁷. Comme Cimon, Lucullus n'hésite pas à employer ses ressources personnelles pour aider les Grecs. Ces marques de générosité représentent d'ailleurs le seul aspect positif (*Luc.* 42, 1 : σπουδῆς δ' ἄξια καὶ λόγου) que Plutarque reconnaît à la dernière partie de sa vie. Il convient aussi de remarquer que la relation de Lucullus avec la culture grecque évolue au cours de sa vie : si au début de la biographie le Romain reçoit une éducation grecque, à la fin de sa vie, en ouvrant sa bibliothèque à tout le monde et notamment aux Grecs, il se présente comme le dispensateur de cette culture. Autrement dit, Lucullus subit au cours de sa vie un processus d'« hellénisation », dont ses campagnes en Orient représentent une étape fondamentale¹²⁸.

L'activité militaire de Lucullus occupe une grande partie de sa *Vie* (35 chapitres sur 43). Nous pouvons ainsi suivre le Romain en Orient, où il se distingue dans la lutte contre Mithridate, d'abord aux côtés de Sylla (88-84 av. J.-C.), puis comme commandant des opérations (73-67 av. J.-C.), poste auquel lui succèdera Pompée. L'épisode de Chéronée, raconté dans la *Vie de Cimon*, survient lors de la campagne de Sylla et inaugure le thème de la bienveillance de Lucullus envers les Grecs, sujet qui, comme nous l'avons vu, serait encore actuel pour Plutarque. Mais c'est surtout pendant sa propre campagne que se multiplient les témoignages du philhellénisme de Lucullus. Le commandant romain se montre, en effet, particulièrement bienveillant envers les Grecs qui habitent les territoires contrôlés par Mithridate et Tigrane. Ainsi, en voyant que Callimachos, le général de Mithridate chargé de défendre la place forte d'Amisos, colonie athénienne sur les rives de la mer Noire, a mis le feu à la ville, « Lucullus pris de pitié pour cette cité en train de périr, voulait secourir du dehors et exhortait ses hommes à éteindre le feu » (*Luc.* 19, 2). Sa tentative échoue, à son grand regret, mais ce sera l'occasion pour lui de se montrer généreux envers les survivants.

¹²⁷En effet, il invite des Grecs à dîner chez lui (*Luc.* 42, 2) et il loge Antiochos d'Ascalon (*Luc.* 42, 3).

¹²⁸Nous avons proposé une première analyse du rapport entre Lucullus et les Grecs en Orient dans Visonà 2017. Les paragraphes suivants en constituent une version plus longue et plus approfondie.

Quand Lucullus entra dans la cité, le lendemain, il pleura et déclara à ses amis : « J'ai déjà, à plusieurs reprises, vanté la chance de Sylla, mais aujourd'hui plus que jamais, j'admire sa bonne fortune : quand il a voulu sauver Athènes, il y est parvenu, alors que moi, qui voulais l'imiter, je suis contraint par la divinité à passer pour un Mummius. » Il essaya pourtant, autant que les circonstances le permettaient, de relever la cité. (...) Pendant son séjour, Lucullus fit rebâtir la plupart des édifices détruits, accueillit ceux des Amiséniens qui avaient pris la fuite, y établit les Grecs qui voulaient s'y fixer et augmenta de cent vingt stades le territoire de la cité. (...) Lucullus fit distribuer à chacun des survivants [les Athéniens qui s'étaient réfugiés à Amisos pour fuir la tyrannie d'Aristion] un beau vêtement et deux cents drachmes, puis les renvoya chez eux¹²⁹.

Le même schéma est reproduit pour Sinope, autre colonie grecque de la mer Noire. La cité est contrôlée par des Ciliciens, partisans de Mithridate qui, à l'approche des Romains, l'incendie avant de s'enfuir. En pénétrant dans la ville, Lucullus tua les ennemis restés sur place et « rendit leurs biens au reste des habitants et veilla sur leur cité » (*Luc.* 23, 3). D'après Plutarque, cette sollicitude serait la conséquence d'une manifestation divine du fondateur de Sinope, Autolykos, l'un des compagnons d'Héraclès, qui aurait invité Lucullus dans un songe à s'approcher de lui (*Luc.* 23, 3). Le texte s'attarde ensuite sur l'histoire de ce personnage mythique (*Luc.* 23, 5), dont l'évocation renforce l'ascendance grecque de Sinope.

Le fait que Plutarque souligne que les deux colonies grecques ont été incendiées par les ennemis n'est pas anodin. Cela lui permet en effet de disculper les Romains, qui ne seraient finalement pas responsables de la conquête violente de ces cités grecques ; ce qui est d'ailleurs cohérent avec la « ligne de conduite » du protagoniste de la biographie

¹²⁹*Luc.* 19, 5-8 : ὥστε τὸν Λεύκολλον εἰσελθόντα μεθ' ἡμέραν καὶ δακρύσαντα πρὸς τοὺς φίλους εἰπεῖν, ὡς πολλὰκις ἤδη Σύλλαν μακαρίσας μάλιστα τῇ σήμερον ἡμέρᾳ τὴν τάνδρὸς εὐτυχίαν θαυμάσειεν, ὅτι σῶσαι βουλευθεὶς ἐδυνήθη τὰς Ἀθήνας. « ἐμὲ δ' » ἔφη « τούτου ζηλωτὴν γενόμενον εἰς τὴν Μομμίου δόξαν ὁ δαίμων περιέστησεν. » οὐ μὴν ἀλλ' ἐκ τῶν παρόντων ἀναλαμβάνειν ἐπειρᾶτο τὴν πόλιν. (...) τὰ δὲ πλεῖστα τῶν ἀπολωλότων αὐτὸς ἔτι παρὼν ἀνωκοδόμησε καὶ τοὺς φεύγοντας Ἀμισηνῶν ἐδέξατο, καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων κατόκισε τοὺς βουλομένους, εἴκοσι καὶ ἑκατὸν σταδίων χώραν προσορίσας. (...) ἀλλὰ τοὺς γε σωθέντας αὐτῶν ὁ Λεύκολλος ἀμφιέσας καλῶς καὶ διακοσίας ἐκάστῳ δραχμὰς ἐπιδοὺς ἀπέστειλε.

: « Lucullus n’entra pas une seule fois dans une cité grecque ou alliée avec son armée (εἰς δὲ πόλιν Ἑλληνίδα καὶ φίλην οὐδ’ ἅπαξ εἰσῆλθε μετὰ στρατοπέδου Λεύκολλος) » (*Luc.* 33, 4).

Pour les Grecs qu’il rencontre lors de son avancée en Orient, Lucullus revêt le rôle du libérateur. En effet, non seulement il délivre les colonies grecques de la domination de Mithridate, mais les cités grecques contrôlées par Tigrane entrent d’elles-mêmes en contact avec les Romains pour se débarrasser de l’emprise arménienne grâce au « secours de Lucullus (τὴν Λευκόλλου βοήθειαν) » (*Luc.* 21, 2). De plus, les Grecs enfermés dans les forts du roi « durent à la bonté de Lucullus (ἡ Λευκόλλου χάρις), non seulement leur salut, mais une sorte de résurrection et de nouvelle naissance » (*Luc.* 18, 1). Enfin, après avoir pris Tigranocerte, où vivaient de nombreux Grecs déportés de Cilicie (*Luc.* 26, 1), « il renvoya les Grecs dans leurs patries respectives et leur donna l’argent pour la route » (*Luc.* 29, 5).

Pendant toute sa campagne – et même, pourrait-on dire, pendant toute sa vie – Lucullus agit de manière à « réaliser son ambition qui était de montrer aux Grecs sa générosité (φιλοτιμίαν αὐτοῦ καὶ χρηστότητος ἐπίδειξιν πρὸς τοὺς Ἕλληνας) » (*Luc.* 32, 5).

Or, la générosité de Lucullus ne reste pas sans retour, bien au contraire, les Grecs lui exprimant toute leur gratitude. Artémidoros, par exemple, homme grec capturé dans une grotte, promet « de le guider et de l’amener dans un endroit où l’on pouvait installer un camp en toute sûreté » (*Luc.* 15, 3). Lucullus lui fait confiance (πιστεύας)¹³⁰ et, grâce à ses conseils, peut déployer son armée « à des endroits qui lui permettaient de tomber facilement sur eux [les ennemis], s’il voulait combattre, et où il ne risquerait pas d’être attaqué de vive force, s’il souhaitait rester tranquille » (*Luc.* 15, 4). Les Grecs de Tigranocerte, quant à eux, « s’étaient soulevés contre les Barbares et voulaient livrer la cité à Lucullus » (*Luc.* 29, 3) et, après que le Romain les eut renvoyés chez eux,

¹³⁰On observe ici un renversement du thème de l’Oriental trompeur et, de manière générale, du guide oriental trompeur, très présent chez Plutarque (cf. *Luc.* 21, 1 où les guides royaux chargés de conduire Appius Claudius auprès de Tigrane lui font faire des détours de plusieurs jours. Cf. aussi les épisodes sur Abgar et Andromachos dans *Crass.* 21- 22 et 28, 3). Schmidt 1999, p. 203-212, considère l’ἀπιστία comme l’une des caractéristiques principales des barbares.

« chérèrent Lucullus comme un bienfaiteur et un fondateur (εὐεργέτης ... καὶ κτίστης) » (*Luc.* 29, 5).

Toutefois, si l'on fait une lecture plus attentive, on s'aperçoit que le texte de Plutarque ne montre pas l'implication réelle des Grecs dans la guerre mais présente les choses de manière à ce que ces derniers apparaissent étrangers au conflit. L'épisode d'Artémidoros, le Grec qui aide Lucullus à trouver un site convenable pour y installer son camp, en est un exemple. Plutarque décrit la rencontre avec ce précieux guide de la manière suivante : « La Fortune voulut qu'il fit prisonnier quelques Grecs, qui s'étaient réfugiés dans une grotte (ἀλίσκονται τινες κατὰ τύχην Ἕλληνες εἰς τι σπήλαιον καταφυγόντες) » (*Luc.* 15, 3).

Le fait que ces Grecs aient été capturés (ἀλίσκονται) et qu'ils soient en fuite (καταφυγόντες) suggère que ce sont des ennemis et que c'est donc de Lucullus qu'ils se cachent. Toutefois, cela n'est jamais explicité dans le texte, Plutarque mettant plutôt l'accent sur l'aide que ces Grecs apportent aux Romains. L'expression κατὰ τύχην aussi pourrait indiquer une tentative de minimisation du conflit : cet adverbe nous donne presque l'impression que Lucullus n'est pas en train de pourchasser les Grecs et qu'il les capture simplement parce qu'il est tombé sur eux par hasard.

L'épisode d'Amisos illustre de manière plus claire encore ce procédé narratif. Tout d'abord, Plutarque déclare que la cité fait l'objet d'un siège peu agressif (*Luc.* 15, 1 : « Telles furent les réflexions qui poussèrent Lucullus à s'attarder devant Amisos, dont il mena le siège avec mollesse »). Comme le déclare Lucullus, il s'agit d'une stratégie visant à éviter que Mithridate ne cherche l'appui du puissant Tigrahe. Toutefois, cela permet également d'expliquer pourquoi le siège traîne en longueur, sans qu'il soit question d'une résistance acharnée de la cité. La durée du siège est ensuite imputée au général ennemi Callimachos et à ses connaissances en matière de poliorcétique (*Luc.* 19, 2 : « La durée du siège fut l'œuvre du général Callimachos (αἴτιος δ'ἦν Καλλίμαχος) : par sa connaissance des machines de guerre et son habileté dans toutes les manœuvres qu'exige la défense d'une place, il faisait beaucoup de tort aux Romains »). Elle n'est donc jamais attribuée à la résistance des habitants.

Il est intéressant de remarquer à quel moment ressort le lien entre Amisos et la Grèce. Après l'incendie provoqué par Callimachos, mais aggravé par les soldats romains, Lucullus se plaint de n'avoir pas réussi à sauver la cité, contrairement à Sylla (*Luc.* 19, 5). Cette comparaison ne devient claire que quelques paragraphes plus loin, quand on

découvre qu'Amisos « était une colonie des Athéniens : ils l'avaient fondée au temps où leur puissance était à son apogée et où ils étaient maîtres de la mer ». Or, ce n'est pas un hasard si cette information a été placée entre deux phrases décrivant les bienfaits de Lucullus pour la cité (*Luc.* 19, 6 : « Il essaya pourtant, autant que les circonstances le permettaient, de relever la cité. (...) Pendant son séjour, Lucullus fit rebâtir la plupart des édifices détruits, accueillit ceux des Amiséniens qui avaient pris la fuite, y établit les Grecs qui voulaient s'y fixer et augmenta de cent vingt stades le territoire de la cité » / *Luc.* 19, 8 : « Lucullus fit distribuer à chacun des survivants un beau vêtement et deux cents drachmes, puis les renvoya chez eux »). Pendant le long siège d'Amisos, Plutarque ne fait jamais allusion à son statut de colonie grecque, et c'est seulement lorsqu'il dresse la liste des actes généreux de Lucullus pour la cité que nous l'apprenons. Là encore, le texte semble vouloir séparer les faits militaires du rapport qui lie les Grecs au protagoniste de la biographie.

En revanche, d'autres sources soulignent les difficultés que Lucullus rencontre lors de la prise d'Amisos. Pour Appien, les Romains doivent en effet faire face à l'hostilité des habitants :

Ceux qui étaient occupés autour d'Amisos subissaient des épreuves d'un autre genre : les gens d'Amisos repoussaient leurs assauts, faisaient de fréquentes sorties et les provoquaient à des combats singuliers¹³¹.

Un fragment de Memnon, cité par Photius, montre également le manque de collaboration des Amiséniens :

De là, il atteignit Amisos ; il discuta avec les habitants pour les engager à passer aux Romains et, comme il ne pouvait les convaincre, il quitta cette ville et transporta le siège devant Eupatoria¹³².

¹³¹ Appien, *La guerre de Mithridate* 78, 347 : οἱ δ' ἀμφὶ τὴν Ἄμισον ἕτερον τρόπον ἐμόχθουν, ἀπομαχομένων αὐτοῦς τῶν Ἀμισέων καὶ πολλάκις ἐκθεόντων καὶ ἐς μονομαχίας προκαλουμένων.

¹³² Memnon fr 45, dans Photius 224 (235a) : ἐκεῖθεν δὲ πρὸς τὴν Ἄμισον παραγεγόνως, καὶ λόγοις παραινῶν τοὺς ἐν αὐτῇ Ῥωμαίους προσχωρεῖν, ἐπεὶ οὐκ ἔπειθε, ταύτην λιπὼν εἰς τὴν Εὐπατορίαν μεθίστη τὴν πολιορκίαν.

Il existe une exception à cette tendance dans les sources : le fragment 13 M des *Histoires* de Salluste décrit en effet une situation moins violente, un siège sans combats (*Amissumque adsideri sine proeliis audiebat*).

Les sources nous livrent également des récits différents pour d'autres épisodes de la campagne de Lucullus : selon Appien, Sinope « résistait encore vigoureusement et livra sur mer une belle bataille » et « ses habitants incendièrent leurs navires les plus lourds et, s'étant embarqués sur les plus légers, ils s'enfuirent » (*La guerre de Mithridate*, 83, 370) ; pour Dion Cassius, à Tigranocerte « les barbares lui firent beaucoup de mal avec leurs traits et avec la naphte qu'ils versaient sur ses machines de guerre » (*Histoire romaine*, XXXVI, 1b = Xiphil. p. 1, 20-2, 15 Dind.). Ils dépeignent donc une situation bien plus grave que celle que Plutarque présente à ses lecteurs. Par ailleurs, dans ces mêmes sources, les Grecs sont moins nombreux : Artémidoros devient, chez Appien, un chasseur anonyme (*La Guerre de Mithridate*, 80, 356 : εὔρεν ἐν σπηλαίῳ κυνηγόν), alors que les Grecs de Tigranocerte ne sont qu'un groupe de mercenaires (*La Guerre de Mithridate*, 86, 389 : τοὺς Ἑλληνας, οἱ ἐμισθοφόρον)¹³³. En revanche, Dion Cassius parle bien des Ciliciens présents à Tigranocerte, sans toutefois faire allusion à leurs origines grecques (*Histoire romaine*, XXXVI, 2, 3).

D'autre part, lorsque Plutarque parle des Grecs que Lucullus croise sur son chemin, il fait en réalité référence à un univers très hétérogène. La *Vie de Lucullus* nous raconte l'histoire de certains individus originaires du monde grec qui se sont établis à la cour des souverains orientaux : Monime de Milet (*Luc.* 18, 3-6), Métrodore de Skepsis (*Luc.* 22, 2-5) et Amphicratès d'Athènes (*Luc.* 22, 6-7)¹³⁴. Monime est l'une des femmes de Mithridate, forcée de se suicider sur ordre du roi quand celui-ci se rend compte que l'avancée des Romains ne pourra être arrêtée. Le deuxième personnage est un conseiller de Mithridate qui, au retour d'une mission d'ambassade auprès de Tigrane, est assassiné à cause de son franc-parler. Enfin, Amphicratès est un rhéteur athénien vivant à la cour de Tigrane et qui, tombé en disgrâce, décide de se donner la mort. Il s'agit, dans les trois cas, d'histoires tragiques, car tous ces personnages perdent la faveur de leur roi et sont donc condamnés à une fin malheureuse. Remarquons d'ailleurs que Monime et

¹³³Mais il est vrai que, de son côté, Appien a tendance à nier tout lien positif entre les Grecs et les rois d'Orient (Dédéyan 2007, p. 124-125).

¹³⁴À propos des deux derniers, voir Traina 2016, p. 115-119.

Amphicratès considèrent que leur éloignement de la Grèce est à l'origine de leurs malheurs. Plutarque décrit la vie de Monime après son mariage avec le roi du Pont en ces termes : « Elle avait passé le reste de ses jours dans la tristesse (...) exilée loin de la Grèce et privée des biens véritables, elle n'avait eu qu'en songe ce qu'on lui avait fait espérer » (*Luc.* 18,4) ; tandis que le rhéteur athénien se laisse mourir de faim, car « on lui interdisait toute relation avec les Grecs » (*Luc.* 22, 7). Plutarque entend, par ces épisodes, donner un aperçu de l'état d'esprit des Grecs forcés de vivre loin de leur patrie, qui supportent mal la domination des rois d'Orient¹³⁵ et n'ont qu'une envie, rentrer chez eux¹³⁶. Toutefois, les histoires de Métrodore et d'Amphicratès témoignent aussi d'une présence grecque dans les cours orientales, laquelle n'était sans doute pas rare¹³⁷ et devait même faire partie du programme culturel de Mithridate et de Tigrahe. Les deux souverains rêvent en effet d'un hellénisme d'Orient ou plus exactement d'un « hellénisme à l'orientale¹³⁸ ». C'est donc toujours dans le cadre d'une mobilité intellectuelle visant à concrétiser ce projet que nous devons comprendre la mention des artistes venus de toute part – et certainement de Grèce aussi – que Lucullus rencontre à Tigranocerte et auxquels il fait appel pour célébrer sa victoire (*Luc.* 29, 4)¹³⁹.

Cependant, dans la plupart des cas, les contacts avec le monde grec semblent bien minces (du moins pour notre sensibilité moderne). Le texte nous informe que les Grecs déportés par Tigrahe dans son royaume viennent de Cilicie et de Cappadoce (*Luc.* 21, 4

¹³⁵*Luc.* 21, 3 : « Les Grecs jugeaient intolérable et odieuse la domination des Arméniens. »

¹³⁶Comme les Grecs de Tigranocerte (*Luc.* 29, 5) ou les exilés athéniens à Amisos (*Luc.* 19, 8.). Ce lieu commun des Grecs exilés dans l'Empire perse qui, malgré les honneurs reçus, font tout pour revenir chez eux est déjà présent chez Hérodote (voir le médecin Démokédès, *Histoires* III, 131-137 ; Histiée, le tyran de Milet, *Histoires* V, 35 ; Hippias, le tyran d'Athènes, *Histoires* VI, 107). Le Grand Roi s'en aperçoit puisqu'il fait l'éloge de Skythès de Zancle, le seul, parmi les Grecs, qui quitta la Perse avec sa permission pour y revenir ensuite (*Histoires* VI, 23-24 ; cf. Élien, *Histoire variée* 8, 17).

¹³⁷Pensons à la tradition – fictive mais néanmoins éloquent – de Solon à la cour de Crésus (Hérodote, *Histoires* I, 27-29 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* IX, fr. 4 ; Plutarque, *Vie de Solon* 27-28 ; Lucien, *Charon* 9-13 ; Élien, fr. 67 Hercher ; Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres* I, 50-51. Voir Gazzano 2013). Voir aussi De Lamberterie 1999, qui suggère la présence d'un poète hellénistique à la cour du roi Oronte IV, qui a régné en Arménie entre 212 et 200 av. J.-C.

¹³⁸Manandian 1963, p. 51-55 ; Wiesehöfer 1996 ; Mayor 2009, p. 189-190 ; Traina 2010b, p.3-9 et 2016, p. 114-115.

¹³⁹Traina 2010b, not. p. 96-100.

: « il avait empli la Mésopotamie de Grecs qu'il avait déportés en grand nombre de Cilicie et de Cappadoce pour les établir là » ; *Luc.* 26, 1 : « Il s'y trouvait [à Tigranocerte] beaucoup de Grecs qui avaient été déportés de Cilicie », sans qu'aucune cité ne soit directement mentionnée. On apprend toutefois grâce à la *Vie de Pompée* que certains d'entre eux sont originaires de la ville cilicienne de Soles (*Pomp.* 28, 6 : « Pompée releva Soles, qui venait d'être dépeuplée par Tigrane, roi des Arméniens »), tandis que Strabon affirme que les habitants de Mazaca, en Cappadoce, avaient subi le même sort (*Géographie* XII, 2, 9 : « Tigrane l'Arménien leur [aux Mazacéniens] fit un mal considérable quand il envahit la Cappadoce, les déportant tous en Mésopotamie pour y constituer en majorité la population de Tigranocerte »). Soles est une colonie grecque fondée par les Rhodiens au VII^e siècle av. J.-C.¹⁴⁰ ; à partir de la seconde moitié du V^e siècle av. J.-C., la cité exprime son appartenance au monde grec à travers les légendes de ses monnaies¹⁴¹. Toutefois, elle semble en même temps s'intégrer dans le territoire environnant et ses habitants sont progressivement assimilés à la population locale, ce qui affaiblit ses liens avec la mère patrie. En effet, Soles n'est pas concernée par les guerres médiques¹⁴² et s'opposera à Alexandre qui l'assiègera alors et lui imposera un tribut et une garnison (Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* III, 7, 2 : « Mais déjà Alexandre, qui avait retrouvé ses forces, était parvenu à la ville de Soles ; il la prit, en tira deux cents talents à titre d'amende, et plaça une garnison dans la citadelle »)¹⁴³. P. Desideri remarque à ce propos que les sources tendent à ignorer la grécité de Soles, probablement en raison de son manque de « philhellénisme »¹⁴⁴. À l'époque des successeurs d'Alexandre, la Cilicie subit un processus d'hellénisation qui passe par la valorisation des structures urbaines et de nouvelles fondations¹⁴⁵ : Soles fait donc l'objet d'une réhellénisation, et c'est probablement en songeant à la ville hellénistique, plutôt qu'à l'ancienne colonie grecque, que Plutarque désigne par le terme « Grecs » les déportés ciliciens. Mazaca, en

¹⁴⁰Sayar 2007, p. 249.

¹⁴¹Tout comme les autres colonies grecques de Cilicie : Mallus, Nagidus, Celendris et, plus tard, Issus et Holmi. Voir Desideri 1990, p. 35 et p. 161-162 ; voir aussi Capecchi 1991.

¹⁴²Desideri 1990, p. 183-184.

¹⁴³À ce propos, voir Desideri 1990, p. 48 et p. 200-201.

¹⁴⁴Desideri 1990, p. 37 ; p. 43 ; p. 113. On trouve une exception dans le *Périple* du Pseudo-Scylax (XIV 4, 5), où Soles reçoit l'appellation de πόλις Ἑλληνίς.

¹⁴⁵Desideri 1991, p. 143-146.

revanche, n'est qu'une ville hellénisée : la Cappadoce, en effet, ne semble pas avoir connu de présence grecque¹⁴⁶, mais dès le II^e siècle av. J.-C., le roi de Cappadoce, Ariarathe V, a mis en œuvre un programme d'hellénisation dont Mazaca a profité¹⁴⁷. En général, les déportations de populations, pratique qui existait pourtant dans le monde hellénistique¹⁴⁸, s'attirent le blâme de Plutarque. Son indignation transparait également dans les *Œuvres morales* : ainsi, dans les *Préceptes de santé*, un traité de médecine, il critique l'usage de médicaments qui provoquent l'évacuation des intestins, car ce serait comme « un homme qui, importuné de voir une foule de Grecs vivre dans une ville, remplirait cette ville d'immigrants arabes et scythes » (134d) ; ou encore, dans les *Propos de table*, il félicite le lierre, transplanté en Babylonie par Alexandre, « de n'avoir pas consenti à s'établir parmi les barbares (...), mais d'avoir cherché avec acharnement à éviter cette installation en terre étrangère » (649d).

Voyons à présent le cas des colonies grecques d'Amisos et de Sinope. Les deux cités ont été fondées par Milet au VII^e siècle av. J.-C.¹⁴⁹. Bien que nos connaissances sur les colonies grecques de la mer Noire soient encore incomplètes – surtout pour ce qui est des rives méridionales –, selon G. R. Tsetschladze ces cités tissent tout de suite un lien très étroit avec les populations indigènes¹⁵⁰ et se caractérisent par une population mixte¹⁵¹. En ce qui concerne Amisos, Plutarque ne fait pas référence à la ville en tant que première colonie milésienne, mais plutôt à la « recolonisation » athénienne, qui a sans doute lieu lors de l'expédition de Périclès dans la mer Noire, entreprise dont Plutarque est notre seul témoin (*Per.* 20). Les implications réelles de la présence d'Athènes dans la mer Noire font encore l'objet de débats¹⁵². Plutarque, dans la *Vie de Lucullus*, laisse entendre qu'Amisos avait gardé un contact avec la mère patrie : la cité accueille en effet les Athéniens fuyant la tyrannie d'Aristion, tyran installé à Athènes, avec le soutien de

¹⁴⁶Robert 1963, p. 490-492.

¹⁴⁷Manandian 1963, p. 51-53. À propos de l'hellénisation sous l'impulsion des rois de Cappadoce, voir Robert 1963, p. 494-497.

¹⁴⁸Cohen 1978, p. 4-5 ; Dédéyan 2007, p. 124-126.

¹⁴⁹Tsetschladze 1998, p. 35. Cf. Strabon, *Géographie* XII, 3, 11 et 16.

¹⁵⁰Tsetschladze 1998, p. 44-47

¹⁵¹Tsetschladze 2004, p. 267 et p. 270. D'ailleurs, Milet avait elle aussi une population mixte (voir Greaves 2002, p. 122).

¹⁵²Voir Tsetschladze 1997 et Braund 2005.

Mithridate, de 88 jusqu'à l'intervention de Sylla en 86 (*Luc.* 19, 7 : « [Amisos] était une colonie athénienne (...). Pour cette raison (διὰ τοῦτο), beaucoup de ceux qui fuyaient la tyrannie d'Aristion s'étaient embarqués pour s'y installer et y avaient reçu le droit de cité »). Mais Amisos est une cité pontique, qui plus est située près de Sinope, la capitale du royaume, et contrôlée par l'un des meilleurs généraux de Mithridate, Callimachos. Or, il paraît pour le moins étrange que les citoyens athéniens, pour échapper à un tyran soutenu par Mithridate, aient choisi de se réfugier dans cette ville. Ni Strabon ni Appien n'en font d'ailleurs mention. En fait, peut-être faut-il comprendre – du moins si l'on suit les suggestions de S. Mazzarino¹⁵³ – la relation entre les rescapés athéniens et Amisos dans le cadre plus général du discours sur le colonialisme grec : l'historiographie grecque tient en effet pour principe que les liens entre métropole et colonie créent une sorte de « droit colonial ».

Sinope aussi a été concernée par l'expédition de Périclès¹⁵⁴, mais, à l'époque de Lucullus, sa situation est bien différente : Strabon nous informe que « Eupator y naquit et y fut élevé. Aussi l'honora-t-il particulièrement en l'élevant au rang de capitale de son royaume » (*Géographie*, XII, 3, 11) et Diodore déclare que dans la ville, ancienne colonie des Milésiens, « de nos jours, Mithridate, l'adversaire de Rome posséda son palais le plus important » (*Bibliothèque historique*, XIV, 31, 2). Bien que les spécialistes ne s'accordent pas sur le responsable du transfert de la capitale d'Amasée à Sinope¹⁵⁵, on sait au moins que, sous les souverains du Pont, l'ancienne colonie grecque est strictement contrôlée par le pouvoir royal¹⁵⁶.

À la lumière d'une analyse plus poussée, cette relation privilégiée de Lucullus avec les Grecs apparaîtrait donc comme une exagération. Il s'agit, d'une part, d'une conséquence de la « propagande » du Romain qui tient en effet, dans la documentation épigraphique de l'époque, à ce que les cités grecques le présentent comme leur bienfaiteur

¹⁵³ Mazzarino 1966, I, p. 468.

¹⁵⁴ *Per.* 20, 1-2 : « Il laissa treize navires aux habitants de Sinope, avec Lamachos et des soldats, pour lutter contre le tyran Timésiléos. Une fois celui-ci chassé, ainsi que ses partisans, Périclès décréta que six cents volontaires athéniens se rendraient à Sinope, où ils vivraient avec les habitants et recevraient en partage les maisons et les terres qui appartenaient auparavant aux tyrans. »

¹⁵⁵ Volkmann 1969 pense à Mithridate V Evergète ; pour Reinach 1890 il s'agirait de Mithridate IV Philopatôr Philadelphie.

¹⁵⁶ Counillon 1998, p. 45-46.

et sauveur¹⁵⁷ – et l'épisode de Chéronée qui ouvre la *Vie de Cimon* ne fait que le confirmer. D'autre part, le thème de la bienveillance de Lucullus envers les Grecs renforce le lien de ce dernier avec le protagoniste de l'autre biographie, Cimon. Les deux personnages affichent en effet une conduite similaire, que l'emploi d'un lexique homogène appartenant au champ sémantique de la bienveillance contribue à mettre en avant. Tous deux sont dotés de *πρότης* (les deux : *Cim.* 3, 1. Cimon : *Cim.* 5, 5 ; 6, 2 ; 16, 3. Lucullus : *Luc.* 2, 1 ; 4, 1), de *χάρις* (Cimon : *Cim.* 16, 3. Lucullus : *Cim.* 2, 2 ; 2, 3), de *φιλανθρωπία* (Cimon : *Cim.* 6, 2 ; 10, 6. Lucullus : *Luc.* 18, 9). La maison de Lucullus est un « prytanée pour les Grecs (*πρυτανεῖον Ἑλληνικόν*) » (*Luc.* 42, 2), tout comme celle de Cimon était un « prytanée pour ses concitoyens (*τοῖς πολίταις πρυτανεῖον*) » (*Cim.* 10, 7).

Il est même possible que Plutarque ait lui-même apporté des changements à l'une des biographies pour la rapprocher de l'autre. Pour ce qui est des sièges d'Éion et d'Amisos, la structure narrative semble être la même, car les éléments en commun sont nombreux. Dans les deux cas, on a affaire à une présence grecque qui subit l'occupation des Orientaux, « Perses de haut rang, apparentés au Grand Roi » et notamment de Bogès, « général du Grand Roi » pour Éion (*Cim.* 7, 1) et du général Callimachos pour Amisos ; dans un cas comme dans l'autre, l'occupant met le feu à la ville pour ne pas la livrer au protagoniste de la biographie (*Cim.* 7, 2 : « Bogès, le général du Grand Roi, désespérant de la situation, mit le feu à la cité et y périt avec ses amis et ses richesses » / *Luc.* 19, 3 : « Callimachos abandonna la cité et y mit feu, soit pour empêcher les Romains de faire du pillage, soit pour faciliter sa fuite ») ; dans les deux cas le territoire de la cité détruite par l'incendie fait l'objet d'une colonisation grecque (*Cim.* 7, 3 : « Cimon s'en empara ainsi. Il n'en retira aucun avantage appréciable, car presque tout avait été brûlé avec les Barbares, mais le territoire était très fertile et très beau : il le donna aux Athéniens pour qu'ils s'y établissent » / *Luc.* 19, 6 : « Lucullus fit rebâtir la plupart des édifices détruits, accueillit ceux des Amisériens qui avaient pris la fuite, y établit les Grecs qui voulaient s'y fixer et augmenta de cent vingt stades le territoire de la cité »). Pour ce qui est d'Amisos, il semble que l'on trouve un récit proche de celui de Plutarque (si ce n'est sa

¹⁵⁷BE 1970, p. 426 (*IG* II2, 4104-4105 ; I. Délos, 1620 ; *IGR*, IV, 701 ; *IGR*, IV, 1191 ; *IG* IX2, 38 ; *SIG*3, 743 ; *SEG*, I, 153).

source) dans le livre IV des *Histoires* de Salluste¹⁵⁸. Comme nous l'avons vu précédemment, un fragment relate en effet qu'Amisos a été assiégée *sine proeliis*, tandis qu'un autre fragment semble décrire l'incendie de la ville (fr. 15 M : *quia praetores facibus sibi praelucentes ambustas in tectis sine cura reliquerant*). D'après R. Funari, « sembra trattarsi della situazione descritta da Plutarque, *Lucull.* 19, 5, quando i soldati romani, penetrati nella città in cerca di bottino, scrutano dappertutto abbandonando poi le fiaccole accese negli edifici, contro l'ordine di Lucullo, che voleva risparmiare la città¹⁵⁹ ». Quoi qu'il en soit, du peu que l'on peut voir, l'ouvrage de Salluste a l'air de décrire avec beaucoup de détails la prise d'Amisos : le fragment 14 M fait par exemple référence aux échelles utilisées par les assiégeants (*scalas pares moenium altitudine*)¹⁶⁰, ce qui n'apparaît pas chez Plutarque.

En revanche, les sources relatant la prise d'Éion présentent plusieurs différences avec le récit de la *Vie de Cimon*. En général, aucun auteur n'évoque la présence de Grecs sur place. Thucydide, Éphore, Diodore et Cornélius Népos expliquent brièvement que la cité est prise aux Perses par Cimon¹⁶¹, rien de plus. Bogès apparaît certes dans le récit Pausanias, mais il est simplement mentionné¹⁶², et seul Hérodote entre vraiment dans les détails :

De ceux qui furent chassés par les Grecs, il n'en est pas un que le Roi Xerxès ait estimé homme de cœur, sinon le seul Bogès d'Eion. Il ne cessait de faire son éloge, et il comblait d'honneurs ceux de ses fils qui survivaient en Perse. Bogès en effet avait été digne de grandes louanges. Assiégé par les Athéniens et Cimon fils de Miltiade, alors qu'il lui était loisible de sortir de la place en vertu d'une capitulation et de retourner en Asie, il ne le voulut pas, pour que le roi ne pensât pas de lui qu'il

¹⁵⁸Sur le lien entre Salluste et Plutarque, voir Pasoli 1973, p. 42. Salluste est d'ailleurs évoqué en *Luc.* 33, 3, en relation avec Amisos (« D'après Salluste, il indisposa les soldats dès le début de la guerre, en les forçant à rester deux hivers de suite dans un camp, devant Cyzique puis devant Amisos »).

¹⁵⁹Funari 1996, p. 671.

¹⁶⁰Memnon aussi fait part de ce détail pour le siège d'Eupathoria et il précise ensuite qu'Amisos « fut prise de la même manière » (Photius 224 (235a)).

¹⁶¹Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* I, 98, 1-2 ; Éphore *FGrHist* 70 F 191 ; Népos, *Cimon* 2, 1 ; Diodore, *Bibliothèque historique* XI, 60, 1-2.

¹⁶²Pausanias, *Description de la Grèce* VIII, 8, 9 : « Il [un stratagème] fut inventé auparavant déjà par Cimon, fils de Miltiade, lorsqu'il assiégeait Bogès, un Mède, et ceux des Perses qui tenaient Éion sur le Strymon. »

conservait sa vie au prix d'une lâcheté ; mais il tint bon jusqu'à la dernière extrémité. Quand il n'y eut plus du tout de vivres dans la place, il accumula un grand bucher, égorga ses enfants, sa femme, ses concubines, ses serviteurs, qu'il jeta dans le feu ; puis, du haut de la muraille, il sema dans le Strymon tout ce qu'il y avait en ville d'or et d'argent ; et, cela fait, il se jeta lui-même dans le feu. Aussi est-ce avec justice que, de nos jours encore, il est loué par les Perses¹⁶³.

Outre le fait que Bogès est chez l'historien d'Halicarnasse un personnage d'une dignité exceptionnelle, on relève une autre différence significative : dans les *Histoires*, le général perse n'incendie pas la ville, le feu mentionné par cette source n'étant qu'un bûcher funéraire.

Or, les éléments absents de ces textes – la présence des Grecs et l'incendie de la cité¹⁶⁴ – constituent des éléments fondamentaux du récit de Plutarque, non seulement parce qu'ils répondent à la vision de la guerre contre les Perses émergeant de la *Vie de Cimon*, qui fait de l'Athénien le libérateur des Grecs, mais aussi parce qu'ils permettent de créer une narration beaucoup plus proche de celle d'Amisos. Grâce à ces modifications (attribuables à Plutarque ou que ce dernier a tiré d'une source que nous n'avons pas retrouvée), le lien entre les deux personnages est renforcé pour ce qui est du thème central du couple de biographies.

Les *Vies* de Cimon et de Lucullus entretiennent une relation particulièrement étroite, et ce, à plusieurs niveaux. Nous avons en effet relevé des similitudes sur les plans lexical, thématique et idéologique. Or, il ne s'agit pas seulement de rapprocher le plus possible ces deux biographies afin qu'elles constituent un couple cohérent ; pour Plutarque, Lucullus devient, en effet, le véritable successeur de Cimon et il obtient ainsi

¹⁶³Hérodote, *Histoires* VII, 107 : τῶν δὲ ἐξαιρεθέντων ὑπὸ Ἑλλήνων οὐδένα βασιλεὺς Ξέρξης ἐνόμισε εἶναι ἄνδρα ἀγαθὸν εἰ μὴ Βόγην μόνον τὸν ἐξ Ἡϊόνος. τοῦτον δὲ αἰνέων οὐκ ἐπαύετο καὶ τοὺς περιέοντας αὐτοῦ ἐν Πέρσῃσι παῖδας ἐτίμα μάλιστα, ἐπεὶ καὶ ἄξιος αἴνου μεγάλου ἐγένετο Βόγης· ὃς ἐπειδὴ ἐπολιορκέετο ὑπὸ Ἀθηναίων καὶ Κίμωνος τοῦ Μιλτιάδεω, παρεὼν αὐτῷ ὑπόσπονδον ἐξελεθεῖν καὶ νοστήσαι ἐς τὴν Ἀσίην, οὐκ ἠθέλησε, μὴ δειλίῃ δόξειε περιεῖναι βασιλείῃ, ἀλλὰ διεκαρτέρεε ἐς τὸ ἔσχατον. ὡς δ' οὐδὲν ἔτι φορβῆς ἐνῆν ἐν τῷ τείχεϊ, συννήσας πυρὴν μεγάλην ἔσφαξε τὰ τέκνα καὶ τὴν γυναῖκα καὶ τὰς παλλακὰς καὶ τοὺς οἰκέτας καὶ ἔπειτα ἐσέβαλε ἐς τὸ πῦρ, μετὰ δὲ ταῦτα τὸν χρυσὸν ἅπαντα τὸν ἐκ τοῦ ἄστεος καὶ τὸν ἄργυρον ἔσπειρε ἀπὸ τοῦ τείχεος ἐς τὸν Στρυμόνα· ποιήσας δὲ ταῦτα ἑωυτὸν ἐσέβαλε ἐς τὸ πῦρ. οὕτω μὲν οὕτως δικαίως αἰνέεται ἔτι καὶ ἐς τόδε ὑπὸ Περσέων.

¹⁶⁴Le récit de Polyen VII, 24 rapporte les mêmes informations que Plutarque.

sa place dans l'histoire des guerres contre les Perses. Certes, les ennemis du Romain ne sont pas les Perses, mais le roi du Pont et le roi d'Arménie. Toutefois, encore à l'époque romaine, ces rois orientaux se réclament volontiers de l'ancienne dynastie achéménide : Tigrane II, par exemple, avait pris le titre de Roi des rois¹⁶⁵.

Si, sur le plan symbolique, Mithridate et Tigrane se considèrent comme les successeurs des Perses, Lucullus se fait alors l'héritier des Grecs, et notamment des Athéniens. L'analyse de certains passages de la biographie permet de le mettre en lumière. Un premier indice serait le châtimeut infligé à Callimachos, le général de Mithridate qui avait incendié Amisos. En *Luc.* 19, 2, Plutarque laissait présager que ce personnage, qui causait bien des difficultés aux Romains lors du siège, « devait [en] être puni par la suite » ; cependant, au moment de raconter la fin de Callimachos, c'est finalement pour une autre raison qu'il reçoit son châtimeut. Après la prise de Nisibis, le général, qui était chargé de la défense de la cité, se rendit auprès de Lucullus pour lui implorer de lui laisser la vie sauve en échange des trésors cachés dans la ville, mais le Romain « refusa de l'écouter et le fit mettre aux fers, pour le punir d'avoir détruit la cité des Amisénienis par le feu, l'empêchant ainsi de réaliser son ambition qui était de montrer aux Grecs sa générosité » (*Luc.* 32, 6). La cause de la punition n'est donc plus le tort fait aux Romains, mais le tort fait aux Grecs, c'est-à-dire aux Amisénienis, mais aussi aux Athéniens qui s'étaient réfugiés dans leur ancienne colonie. Dans la mission de Lucullus, le salut des Grecs se superpose ainsi à celui des Romains.

Un autre passage fait entrer le Romain dans l'hypertexte des guerres entre Grecs et Perses. En *Luc.* 21, 2 Appius Claudius, le beau-frère de Lucullus, envoyé en mission auprès de Tigrane, reçoit des messages de la part des cités grecques qui voudraient se révolter contre le roi d'Arménie. Or, dans le texte, ces cités ne sont pas qualifiées de « grecques » (ce qui est toutefois explicité dans la phrase suivante, en *Luc.* 21, 3) mais de πόλεων δεδουλωμένων. Le choix du terme δεδουλωμένων pour désigner des cités grecques nous paraît significatif, car il renvoie à l'opposition entre liberté et esclavage,

¹⁶⁵Cf. *Luc.* 14, 6 et légende sur les monnaies dans Head 1911, p. 772. En effet, à la différence des Romains et des puissances anatoliennes de l'époque archaïque, les rois orientaux ne revendiquent pas une quelconque ascendance mythique liée au monde grec. La relation entre Perse/Persée et les Perses, soutenue par ces derniers lors d'une ambassade auprès des Argiens (Hérodote, *Histoires* VII, 150, 2), reste très superficielle et s'explique surtout par les conventions diplomatiques du monde antique (Panessa 1999, p. 119-123 ; Gazzano 2002, p. 14-15).

un thème qui se développe à l'époque des guerres médiques. Cette thématique occupe une place centrale dans la littérature du V^e siècle – il suffit de songer aux *Perses* d'Eschyle¹⁶⁶ ou aux *Histoires* d'Hérodote. En particulier, comme nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent, l'historien d'Halicarnasse s'empresse de relever la condition d'asservissement des cités ioniennes sous domination perse, en employant la même terminologie que celle observée chez Plutarque¹⁶⁷. Lucullus s'inscrit donc dans cette tradition de libération des Grecs qui, chez Plutarque, commence avec les Athéniens lors de la révolte ionienne (*De Her. malign.* 861b-c) et se poursuit avec Cimon.

Conclusion

De manière générale, l'aventure de Cimon et de Lucullus marque un tournant dans l'histoire des guerres contre l'Orient. Comme l'indique Plutarque au début de la *Vie de Cimon* :

Aucun Grec avant Cimon, aucun Romain avant Lucullus (οὔτε γὰρ Ἑλλήνων Κίμωνος οὔτε Ῥωμαίων Λευκόλλου πρότερος οὐδεὶς) ne porta la guerre aussi loin, exception faite des exploits d'Héraclès et de Dionysos ainsi que des entreprises de Persée contre les Éthiopiens ou de Jason contre les Mèdes, si l'on juge dignes de foi les récits qui nous sont parvenus de ces époques lointaines¹⁶⁸.

L'expérience de ce couple de personnages représente un apogée par rapport au passé – remarquons à ce propos que les seuls précédents relèvent du mythe –, mais aussi, à notre avis, par rapport au futur. À la fin de la biographie de Cimon, dans un passage que

¹⁶⁶Eschyle, *Perses* 50 : ζυγὸν ἀμφιβαλεῖν δοῦλιον ; 243 : οὔτινος δοῦλοι κέκληνται φωτὸς οὐδ' ὑπήκοοι ; 590-594 : οὐδ' ἔτι γλῶσσα βροτοῖσιν ἐν φυλακαῖς ἔλνυται γὰρ λαὸς ἐλεύθερα βάζειν ὡς ἐλυθη ζυγὸν ἄλκᾶς.

¹⁶⁷Voir *supra*, p. 60.

¹⁶⁸*Cim.* 3, 2 : οὔτε γὰρ Ἑλλήνων Κίμωνος οὔτε Ῥωμαίων Λευκόλλου πρότερος οὐδεὶς οὕτω μακρὰν πολεμῶν προῆλθεν, ἕξω λόγου τιθεμένων τῶν καθ' Ἡρακλέα καὶ Διόνυσον, εἴ τέ τι Περσέως πρὸς Αἰθίοπας ἢ <πρὸς > Μήδους καὶ Ἀρμενίουσ [ἦ] Ἰάσονος ἔργον ἀξιόπιστον ἐκ τῶν τότε χρόνων μνήμη φερόμενον εἰς τοὺς νῦν ἀφίεται.

nous avons analysé, Plutarque explique qu'« après (μετὰ δὲ) sa mort, aucun des stratèges grecs (οὐδενὸς ... στρατηγοῦ τῶν Ἑλλήνων) n'accomplit plus rien de brillant contre les Barbares » (19, 3). Certes, Agésilas prendra ensuite le relais, mais il se retirera peu après « sans avoir rien fait d'illustre ni de grand » (*Cim.* 19, 4). Si Cimon représente donc le modèle des Grecs, il est légitime de penser que Lucullus est celui des Romains. Avec la *Vie de Lucullus*, en plus de trouver une figure digne de Cimon, Plutarque poursuit son analyse des guerres contre les Perses. Mais ce n'est pas la seule lecture possible de la campagne orientale de Lucullus. Nous verrons, en effet, dans le dernier chapitre que le commandant romain joue un rôle tout aussi important dans la narration des campagnes parthiques romaines.

Chapitre III

La campagne d'Agésilas

Après avoir fait un saut en avant pour comparer le récit des expéditions de Cimon contre les Perses et la campagne de Lucullus en Orient, nous revenons quelques siècles en arrière pour analyser le récit de la campagne d'Agésilas. Outre les thèmes panhelléniques mis en avant dans les chapitres précédents (tels que l'union des Grecs et la libération des Grecs d'Asie), nous retrouvons dans les pages suivantes l'ambition, principale caractéristique de Thémistocle, également prêtée à Agésilas et à Lysandre, qui ont pris part aux efforts lacédémoniens pour contrer la puissance perse.

Après sa mort [la mort de Cimon], aucun des stratèges grecs n'accomplit plus rien de brillant contre les Barbares. Ils se laissèrent séduire par les démagogues et les bellicistes et, comme personne ne s'interposait pour les séparer, ils se déchirèrent dans une guerre qui permit au Grand Roi de souffler et causa à la puissance grecque plus de tort qu'on pourrait le dire. Ce ne fut que bien plus tard qu'Agésilas porta les armes en Asie et engagea une guerre de courte durée contre les généraux du Grand Roi qui tenait le littoral. Mais, sans avoir rien fait d'illustre ni de grand, il fut rappelé à cause des dissensions de la Grèce et des troubles qui reprenait¹⁶⁹.

¹⁶⁹*Cim.* 19, 3-4 : μετὰ δὲ τὴν ἐκείνου τελευτὴν πρὸς μὲν τοὺς βαρβάρους οὐδὲν ἔτι λαμπρὸν ὑπ' οὐδενὸς ἐπράχθη στρατηγοῦ τῶν Ἑλλήνων, ἀλλὰ τραπέντες ὑπὸ δημαγωγῶν καὶ πολεμοποιῶν ἐπ' ἀλλήλους, οὐδενὸς τὰς χεῖρας ἐν μέσῳ διασχόντος, συνερράγησαν εἰς τὸν πόλεμον, ἀναπνοὴ μὲν τοῖς βασιλέως πράγμασι γινόμενον, φθόρον δ' ἀμύθητον τῆς Ἑλληνικῆς δυνάμεως ἀπεργασάμενον. ὁψὲ δ' οἱ περὶ τὸν Ἀγησίλαον εἰς τὴν Ἀσίαν ἐξενεγκάμενοι τὰ ὄπλα, βραχέος ἦσαντο πολέμου πρὸς τοὺς ἐπὶ θαλάσσει βασιλέως στρατηγούς· καὶ λαμπρὸν οὐδὲν οὐδὲ μέγα δράσαντες, αὐθις δὲ ταῖς Ἑλληνικαῖς στάσεσι καὶ ταραχαῖς ἀφ' ἑτέρας ἀρχῆς ὑπενεχθέντες.

À la fin de la *Vie de Cimon*, c'est par ces mots que Plutarque introduit ce qui, d'après lui, constitue la prochaine étape dans l'histoire des campagnes contre les Perses. Nous suivons donc de nouveau un ordre chronologique avec Agésilas, roi de Sparte de 400 av. J.-C. à 360 av. J.-C. Son expédition s'inscrit dans le cadre plus large des rapports politiques entre la Grèce et la Perse après la guerre du Péloponnèse, au tournant du IV^e siècle av. J.-C.¹⁷⁰. Sparte joue, dans ce contexte, un rôle prééminent. Liés à Cyrus, qui les avait soutenus financièrement et leur avait ainsi permis de défaire Athènes une fois pour toutes dans la guerre du Péloponnèse, les Lacédémoniens sont présents à ses côtés lors de la bataille de Counaxa, en 401. Mais la mort du prince qu'ils soutenaient change la donne. Envoyé en Asie Mineure, Tissapherne, le général perse qui avait affronté Cyrus et ses mercenaires grecs, exige en effet la soumission des cités grecques. Celles-ci appellent alors à l'aide Sparte qui envoie, en 399, un contingent aux ordres de Thimbron. Bien que ce dernier décroche quelques victoires, il est vite relevé de ses fonctions en raison des plaintes des alliés. L'armée de campagne est ensuite confiée à Dercyllidas, qui conclut d'abord une trêve avec Tissapherne pour pouvoir marcher sur les territoires contrôlés par son adversaire, Pharnabaze, puis, après avoir remporté plusieurs victoires en Troade, conclut un accord avec ce dernier. Toutefois, les Ioniens, insatisfaits de la situation, font à nouveau appel à Sparte au cours de l'hiver 398/397 et persuadent les Lacédémoniens d'attaquer la Carie, région contrôlée par Tissapherne. Ce dernier contrattaque en se dirigeant vers la Ionie, qui est alors sans défense, ce qui oblige Dercyllidas à faire marche-arrière. Le satrape propose alors d'engager des négociations afin que, d'un côté, les cités grecques obtiennent l'indépendance et, de l'autre, que l'armée lacédémonienne regagne la Grèce. Mais le roi Artaxerxès n'a pas l'intention de céder aux Lacédémoniens et fait alors armer une flotte. La nouvelle se diffuse à Sparte, qui décide de répondre à la provocation perse en envoyant Agésilas avec une armée. Dercyllidas reste quant à lui en Asie dans un rôle de subordonné¹⁷¹.

¹⁷⁰À ce propos, voir Cawkwell 2005, not. p. 147-174.

¹⁷¹Sur les expéditions lacédémoniennes en Orient entre 400 et 396, voir Hamilton 1979, p.107-119 ; Bommelaer 1981, p. 124-127 ; Westlake 1986 (Westlake 1981 pour un point de vue perse) ; Cartledge 1987, p. 208-211.

Le roi de Sparte arrive à Éphèse en 396 avec une armée de 30 Spartiates, 2000 néodamodes¹⁷² et plusieurs milliers d'alliés. Tissapherne lui propose immédiatement de conclure une trêve pour pouvoir se rendre auprès du Grand Roi et discuter avec lui des conditions énoncées par les Lacédémoniens. Mais il ne tient pas parole et, ayant obtenu des renforts, s'emploie à protéger la Carie d'une possible invasion. Agésilas, après lui avoir laissé croire qu'il entendait marcher contre lui, se dirige vers les satrapies de Pharnabaze. L'année suivante, il profite du succès de son stratagème pour tromper à nouveau son adversaire, et déclare vouloir s'avancer dans l'arrière-pays ; Tissapherne, redoutant qu'il ne s'agisse d'un piège pour attaquer la Carie, se prépare alors à défendre sa satrapie ; mais Agésilas se dirige vers Sardis, obligeant ainsi le satrape à entreprendre une course précipitée pour le rattraper avant qu'il n'atteigne la ville. Les deux armées s'affrontent enfin près du fleuve Pactole¹⁷³, où les Perses essuient une lourde défaite, qui coûtera la vie à leur général. Cependant, Agésilas n'aura pas le temps de profiter de son succès : il est en effet rappelé à Sparte à l'été 394, car sa cité subit l'attaque d'une ligue financée par le Grand Roi et réunissant les Thébains, les Corinthiens et les Argiens¹⁷⁴.

Hormis une brève allusion aux campagnes de Thimbron et de Dercyllidas dans la *Vie d'Artaxerxès* (*Artax.* 20, 2-3), Plutarque ne s'intéresse qu'à l'expédition d'Agésilas, à laquelle il consacre plusieurs chapitres de la biographie du roi de Sparte (*Ages.* 7-15) et qu'il mentionne aussi dans la *Vie de Lysandre* (23-24) et dans la *Vie d'Artaxerxès* (20, 3-21, 6).

La *Vie d'Agésilas* et la *Vie de Lysandre*¹⁷⁵ font partie des biographies du « cycle lacédémonien », qui comprend également la *Vie de Lycurgue* et la double biographie d'Agis et de Cléomène¹⁷⁶. L'intérêt de Plutarque pour Sparte est bien connu¹⁷⁷ : pour lui,

¹⁷²Les néodamodes seraient des ilotes affranchis ayant obtenu la citoyenneté, cf. Ruzé 1997, p. 217-218.

¹⁷³Les sources nous livrent des récits très différents de cette bataille. Pour une analyse pointue de cet épisode, voir Westlake 1981 et Cartledge 1987, p. 215-217.

¹⁷⁴Sur la campagne d'Agésilas, voir Dugas 1910 ; Seager 1977 ; Kelly 1978 ; Westlake 1981 ; Cartledge 1987, p. 211-218.

¹⁷⁵Le couple Agésilas-Pompée occuperait la 15^e place dans la chronologie des *Vies parallèles*, tandis que la *Vie de Lysandre* se situerait entre la 7^e et la 9^e place.

¹⁷⁶Pour une vision d'ensemble de l'histoire de Sparte dans les *Vies parallèles*, voir Mossé 2007.

¹⁷⁷Voir, à ce propos, Desideri 2002.

la cité représente un modèle de vertu qui s'est corrompu au fil des siècles. Or, Agésilas et Lysandre marquent justement le début de cette phase « crépusculaire »¹⁷⁸.

La *Vie d'Artaxerxès* fait figure d'exception dans le panorama des œuvres de Plutarque, car il s'agit de la seule biographie consacrée à un barbare. Avec la *Vie d'Aratos*, la *Vie de Galba* et la *Vie d'Othon*¹⁷⁹, l'ouvrage est tout ce qui nous reste des *Vies* non couplées rédigées par l'historien de Chéronée. Nous discuterons dans les dernières pages de ce chapitre des raisons qui ont pu pousser Plutarque à consacrer une biographie à un roi perse.

La source principale pour la campagne du roi de Sparte, comme pour le reste de sa biographie d'ailleurs, est Xénophon. S. W. Hirsch remarque à juste titre que l'auteur athénien consacre, dans l'*Agésilas*, une place considérable aux affaires perses¹⁸⁰. Mais Plutarque puise aussi dans les *Helléniques*, qui relatent longuement l'expédition lacédémonienne (*Helléniques* III, 4 et IV, 1). En outre, si l'on compare la biographie du roi lacédémonien aux *Helléniques d'Oxyrhynque*, on s'aperçoit que, pour certains passages de la campagne, Plutarque s'inspire également de cette autre tradition¹⁸¹.

Après cette brève introduction, qui nous a permis de situer la campagne d'Agésilas dans le contexte des relations entre les Lacédémoniens et les Perses, nous analyserons dans les pages suivantes le récit de Plutarque en prenant pour fil rouge deux thèmes majeurs, déjà rencontrés dans les chapitres précédents et qui émergent dès la présentation de l'expédition orientale : l'ambition et le panhellénisme.

¹⁷⁸Shibley 1997, p. 24-26 ; voir aussi Gianotti 1997. Muccioli 2012, p. 140, parle du « progetto plutarqueo di scrivere la storia di Sparta nel suo ciclo evolutivo e degenerativo ».

¹⁷⁹Ces deux dernières biographies faisaient vraisemblablement partie d'une série de *Vitae Caesaris*. Voir, à ce propos, Georgiadou 2014.

¹⁸⁰Voir Hirsch 1985, p. 45-46. Pour la première section, consacrée aux *erga* (1, 6-2, 31), « over 57 percent of the narrative concerns his anti-Persian activities [c'est-à-dire la campagne en Asie mineure, la campagne en Égypte vers 362 et les opérations pour aider les satrapes rebelles vers 360] » ; puis, « another 27 percent deals with the march home from Asia Minor in 394 ». Ce qui veut dire que 84% du récit est consacré à environ trois années, et seulement 16% aux 32 années restantes de la carrière d'Agésilas. Pour la deuxième section, dédiée aux *aretai* (3, 1-9, 7), 10 des 12 anecdotes qui illustrent les vertus d'Agésilas concernent les Perses. Pour une analyse de la relation que Plutarque établit avec l'*Agésilas* de Xénophon, voir Rios Fernandez 1984, p. 51-54 (sur la campagne en Asie).

¹⁸¹Shibley 1997, p. 48. Sur la narration de la campagne orientale d'Agésilas dans les *Helléniques d'Oxyrhynque*, voir not. Bruce 1967, p. 77-96 ; Botha 1980 et 1988 ; plus récemment, Occhipinti 2016.

Les raisons de la campagne

Les passages introduisant, dans les trois biographies, la campagne d'Agésilas en Asie ne sont pas inconséquents : en effet, chacun d'eux met en avant un thème précis qui aide à expliquer le projet d'Agésilas. Ces thématiques sont ensuite développées au sein des trois biographies.

L'ambition

La *Vie de Lysandre* introduit l'expédition d'Agésilas par ces mots :

Aussitôt, Lysandre le poussa à faire une expédition en Asie, lui inspirant l'espoir d'écraser les Perses et de s'illustrer ainsi. En même temps, il écrivait à ses amis d'Asie, les priant de réclamer aux Lacédémoniens Agésilas comme général pour mener la guerre contre les Barbares¹⁸².

Le thème qui émerge est celui de l'ambition. En effet, c'est sur cette caractéristique d'Agésilas que Lysandre s'appuie pour le convaincre d'entreprendre son expédition (« Lysandre le poussa (ἐξώρμα καὶ προύτρεπεν) à faire une expédition en Asie, lui inspirant l'espoir d'écraser les Perses et de s'illustrer ainsi (μεγίστω γενησομένω) » ; et Plutarque insiste sur ce concept en employant deux verbes synonymes, ἐξορμάω et προτρέπω, qui signifient « pousser, exciter »). Comme nous le verrons bientôt, il s'agit d'un thème omniprésent dans les biographies d'Agésilas et de Lysandre¹⁸³ et, plus généralement, dans le cycle lacédémonien, car, comme Plutarque l'explique à plusieurs reprises, l'ambition est un pilier de la civilisation lacédémonienne.

¹⁸²*Lys.* 23, 1 : εὐθὺς οὖν αὐτὸν ἐξώρμα καὶ προύτρεπεν ὁ Λύσανδρος εἰς τὴν Ἀσίαν στρατεύειν, ὑποτιθεὶς ἐλπίδας ὡς καταλύσοντι Πέρσας καὶ μεγίστω γενησομένω, πρὸς τε τοὺς ἐν Ἀσίᾳ φίλους ἔγραψεν αἰτεῖσθαι κελεύων παρὰ Λακεδαιμονίων στρατηγὸν Ἀγησίλαον ἐπὶ τὸν πρὸς τοὺς βαρβάρους πόλεμον

¹⁸³Hillman 1994 ; Shipley 1997, p. 12-13.

Dans la *Vie de Lycurgue*, en présentant les caractéristiques de la *paideia* spartiate, Plutarque explique l'importance accordée à la φιλοτιμία et à la φιλονεικία, deux concepts-clés de la société lacédémonienne. Φιλοτιμία est un terme polysémique qui indique tantôt la recherche d'honneurs, tantôt le désir d'accomplir des exploits¹⁸⁴. Dans le contexte lacédémonien, ce terme n'a pas de valeur négative en soi et, comme le précise D. R. Shipley, le traduire par « ambition » peut produire un malentendu¹⁸⁵. Le substantif φιλονεικία, « l'amour des disputes », se forme par assonance avec φιλονικία, « l'amour de la victoire », étant donné que cette dernière présuppose une rivalité (νεῖκος)¹⁸⁶. En témoignage de cette ambiguïté lexicale, nous trouverons aussi, dans les passages de Plutarque cités par la suite, l'adjectif φιλόνικος¹⁸⁷.

L'émulation et la querelle représentent deux comportements formateurs très valorisés à Sparte. Les jeunes spartiates y sont poussés par les jeunes filles qui, par leurs réprimandes et leurs éloges, « suscitaient ainsi en eux un grand désir de gloire et d'émulation (φιλοτιμίαν πολλήν καὶ ζήλον) » (*Lyc.* 14, 5) ; mais aussi par les hommes plus âgés qui « ne cessaient de provoquer beaucoup de bagarres et de disputes (μάχας τινὰς ... καὶ φιλονεικίας), pour étudier la nature de chacun et voir s'il serait courageux et ne se déroberait point au combat » (*Lyc.* 16, 9).

Mais pourquoi la φιλοτιμία et la φιλονεικία sont-elles si importantes dans la société spartiate ? Il existe plusieurs réponses à cette question. D'un point de vue social, elles permettent à la communauté de rester soudée, comme l'explique un passage de la *Vie de Lycurgue* :

¹⁸⁴Sur la vision qu'a Plutarque de ce concept, voir Frazier 1988 et 2014.

¹⁸⁵Shipley 1997, p. 12.

¹⁸⁶Frazier 2014, p. 489.

¹⁸⁷Chantraine s.v. νίκη : « φιλό-νικος 'qui cherche à vaincre' (Pi., ion.-att., etc.) le mot est associé p. ex. à φιλότιμος mais peut aussi être pris en mauvaise part 'qui a le goût de la lutte, de la dispute', d'où φιλονικία qui peut se prendre au sens favorable d'émulation mais souvent en mauvaise part 'passion de vaincre, goût de la dispute' (ion.-att.) ; dénominateur φιλονικέω (ion.-att.) qui participe aussi aux deux emplois ; cette ambiguïté a entraîné la graphie très fréquente φιλόνικος, -ία, -έω par rapprochement avec le n. νεῖκος, mais ce rapprochement est secondaire, des composés de νεῖκος devant être en -νικῆς, -νείκεια ». Sur la proximité des concepts de φιλονεικία et de φιλονικία, voir Stadter 2011.

D'une manière générale, il habitua les citoyens à ne vouloir pas vivre isolément, et à en être même incapables : pareils aux abeilles, ils devaient toujours faire corps avec la communauté et se grouper, en rang serrés, autour de leur chef ; l'enthousiasme et l'amour de la gloire (ὕπ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ φιλοτιμίας) les arrachant pour ainsi dire, à eux-mêmes, ils appartenaient tout entiers à la patrie¹⁸⁸.

Mais il faut aussi prendre en compte un aspect moral. L'absence de φιλοτιμία et de φιλονεικία a en effet une influence négative sur le caractère de l'individu, car l'indifférence pour les belles entreprises et la vie politique indique « une âme paresseuse, qui ne se souciait pas de la vertu » (*Lyc.* 18, 4). Cette dichotomie entre l'ambition et la paresse est aussi évoquée dans les *Vies* de Lysandre et d'Agésilas. Comme l'explique Plutarque au début de la biographie de Lysandre :

Les habitants souhaitent en effet que dès la première enfance, les jeunes soient sensibles à la gloire (πάσχειν τι ...πρὸς δόξαν), peînés par les reproches et fiers des compliments. Celui qui, en semblable matière, fait preuve d'apathie et d'inertie, ils le méprisent, voyant en lui un être indifférent à la vertu et paresseux (ἀφιλότιμος πρὸς ἀρετὴν καὶ ἀργός)¹⁸⁹.

Dans la *Vie d'Agésilas*, ces concepts sont exposés de manière scientifique, en faisant appel aux théories des physiciens :

D'après les physiciens, si l'on chassait de l'univers la querelle et la discorde (τὸ νεῖκος...καὶ τὴν ἔριν), les corps célestes s'immobiliseraient ; l'harmonie universelle ferait cesser toute génération et tout mouvement. C'est pour la même raison, semble-t-il, que le législateur lacédémonien avait introduit dans la vie politique, pour enflammer la valeur (τῆς ἀρετῆς), la soif d'honneurs et de victoires (τὸ φιλότιμον

¹⁸⁸*Lyc.* 25, 5 : τὸ δ' ὅλον εἴθιζε τοὺς πολίτας μὴ βούλεσθαι μηδ' ἐπίστασθαι κατ' ἰδίαν ζῆν, ἀλλ' ὥσπερ τὰς μελίττας τῷ κοινῷ συμφυεῖς ὄντας αἰεὶ, καὶ μετ' ἀλλήλων εἰλουμένους περὶ τὸν ἄρχοντα, μικροῦ δεῖν ἐξεστῶτας ἑαυτῶν ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ φιλοτιμίας, ὅλους εἶναι τῆς πατρίδος· ὡς ἔστι καὶ φωναῖς τισιν αὐτῶν ἀποθεωρῆσαι τὴν διάνοιαν.

¹⁸⁹*Lys.* 2, 3 : Βούλονται γὰρ εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς πάσχειν τι τοὺς παῖδας αὐτῶν πρὸς δόξαν, ἀλγυνομένους τε τοῖς ψόγοις καὶ μεγαλυνομένους ὑπὸ τῶν ἐπαίνων· ὁ δ' ἀπαθὴς καὶ ἀκίνητος ἐν τούτοις ὡς ἀφιλότιμος πρὸς ἀρετὴν καὶ ἀργός καταφρονεῖται.

καὶ φιλότικον) ; il voulait voir les hommes de bien constamment opposés par des querelles et des rivalités (διαφορὰν καὶ ἄμιλλαν), car il jugeait que la complaisance, qui cède paresseusement sans discussion et ne sait pas lutter contre ses adversaires (τὴν γὰρ ἀνθυπείκουσιν τῷ ἀνελέγκτῳ χάριν ἄργην καὶ ἀνανταγώνιστον οὔσαν), ne mérite pas le nom de concorde. C'est ce que, selon certains, Homère lui-même a fort bien compris : il n'aurait pas montré Agamemnon heureux de voir Ulysse et Achille en venir à s'insulter « avec des terribles paroles », s'il n'avait pas considéré l'émulation et la dispute (τὸν πρὸς ἀλλήλους ζῆλον καὶ τὴν διαφορὰν) entre les meilleurs comme un grand bien pour la communauté¹⁹⁰.

Au regard de l'éducation qu'ils ont reçue, nous ne sommes donc pas étonnés d'apprendre que Lysandre et Agésilas sont des ambitieux. Ainsi, les deux biographies sont parsemées de termes appartenant à ce champ sémantique, alors que les sources dont nous disposons ne semblent, en revanche, pas attacher une grande importance à cette caractéristique¹⁹¹.

« Docile aux habitudes spartiates, viril, indifférent à toute forme de plaisir », Lysandre cède toutefois à celui « que procurent les beaux exploits et qui mène aux honneurs et au succès (τιμωμένοις καὶ κατορθοῦσιν αἱ καλαὶ πράξεις ἐπιφέρουσι) », car son éducation spartiate lui a transmis « le désir des honneurs et de la victoire (τὸ φιλότικον καὶ φιλότικον) » (*Lys.* 2, 2-4). Plus tard dans le récit, ce personnage subit une transformation négative : sa φιλοτιμία s'assortit en effet, sous l'influence des flatteurs,

¹⁹⁰*Ages.* 5, 5-6 : καθάπερ γὰρ οἱ φυσικοὶ τὸ νεῖκος οἴονται καὶ τὴν ἔριν, εἰ τῶν ὅλων ἐξαιρεθείη, στήναι μὲν ἂν τὰ οὐράνια, παύσασθαι δὲ πάντων τὴν γένεσιν καὶ κίνησιν ὑπὸ τῆς πρὸς πάντα πάντων ἁρμονίας, οὕτως ἔοικεν ὁ Λακωνικὸς νομοθέτης ὑπέκκαυμα τῆς ἀρετῆς ἐμβαλεῖν εἰς τὴν πολιτείαν τὸ φιλότικον καὶ φιλότικον, ἀεὶ τινα τοῖς ἀγαθοῖς διαφορὰν καὶ ἄμιλλαν εἶναι πρὸς ἀλλήλους βουλόμενος· τὴν γὰρ ἀνθυπείκουσιν τῷ ἀνελέγκτῳ χάριν ἄργην καὶ ἀνανταγώνιστον οὔσαν οὐκ ὀρθῶς ὁμόνοιαν λέγεσθαι. τοῦτο δ' ἀμέλει συνεωρακέναι καὶ τὸν Ὅμηρον οἴονται τινες· οὐ γὰρ ἂν τὸν Ἀγαμέμνονα ποιῆσαι χαίροντα τοῦ Ὀδυσσεῶς καὶ τοῦ Ἀχιλλέως εἰς λιοδορίαν προαχθέντων « ἐκπάγλοις ἐπέεσσιν », εἰ μὴ μέγα τοῖς κοινοῖς ἀγαθὸν ἐνόμιζεν εἶναι τὸν πρὸς ἀλλήλους ζῆλον καὶ τὴν διαφορὰν τῶν ἀρίστων. Mais Plutarque précise en *Ages* 5, 7 : « Toutefois cette idée ne saurait être admise sans examen : les conflits excessifs sont éprouvants pour les cités et comportent de grands dangers. »

¹⁹¹Les sources relèvent cette caractéristique, mais sans lui attribuer de réelle importance. Pour Agésilas, cf. Xénophon, *Agésilas* 8, 3 : φιλοτιμότητος ; Diodore, *Bibliothèque historique* XV, 19, 4 φιλοπόλεμος. Pour Lysandre : Népos, *Lysandre* 1, 3 : *factiosus audaxque*. Sur la φιλοτιμία d'Agésilas et de Lysandre dans les *Vies*, voir Bearzot 2005.

d'« une extrême arrogance, déjà innée dans son caractère, et de la dureté (ὑπερωψίας δὲ πολλῆς ...καὶ βαρύτητος) », et il commence ainsi à agir sans mesure (μέτρον δημοτικὸν) (*Lys.* 19, 1-2). Agésilas lui aussi est décrit comme « le plus ambitieux et le plus fougueux des jeunes gens (φιλονικότατος ... καὶ θυμοειδέστατος), désireux d'être le premier en tout (πάντα πρωτεύειν βουλόμενος), doté d'une énergie et d'une impétuosité irrésistibles et difficiles à contenir » (*Ages.* 2, 2). Sa φιλοτιμία est encore plus visible à cause des efforts qu'il doit faire pour dissimuler sa claudication (*Ages.* 2, 3). Mais cette fougue s'accompagne d'une docilité et d'une douceur (εὐπειθεία ... καὶ πραότητι) qui le rendent plus accessible.

Si l'on met de côté l'ambition, les deux personnages présentent donc certaines différences, comme le résume la phrase suivante :

Agésilas était simple, d'abord facile et proche du peuple (ἀφελῆ καὶ λιτὸν ἐν ταῖς ὁμιλίαις καὶ δημοτικὸν), tandis que chez Lysandre ils retrouvaient la même violence, la même rudesse et la même parole brève que naguère (σφοδρότητα καὶ τραχύτητα καὶ βραχυλογία)¹⁹².

Remarquons en particulier l'emploi de l'adjectif δημοτικός pour décrire l'affabilité d'Agésilas, trait de caractère qu'on ne reconnaît pas à Lysandre (*Lys.* 19, 2 : « il ne montrait plus aucune mesure, aucune simplicité (δημοτικόν) lorsqu'il décernait honneurs ou châtements »).

Agésilas et Lysandre possèdent des tempéraments différents, mais pas opposés. En effet, si nous avons affaire avec Aristide et Thémistocle à un couple antithétique, et si le couple « diachronique » formé par Cimon et Lucullus présentait une similitude frappante, Lysandre et Agésilas présentent à la fois des points communs et des différences. Et, étonnement, ce sont les premiers qui transforment leur amitié en hostilité, car c'est bien l'ambition, ce trait si marqué de leurs personnalités, qui sera la cause de leur inimitié.

¹⁹²*Ages.* 7, 3 : ἄλλως δὲ τὸν μὲν Ἀγησίλαον ἀφελῆ καὶ λιτὸν ἐν ταῖς ὁμιλίαις καὶ δημοτικὸν ὀρῶντες, ἐκείνῳ δὲ τὴν αὐτὴν ὁμοίως σφοδρότητα καὶ τραχύτητα καὶ βραχυλογία παροῦσαν, ὑπέπιπτον αὐτῷ παντάπασιν καὶ μόνῳ προσεῖχον.

La rupture se produit lors de la campagne en Orient, et les deux biographies en font un récit proche (*Ages.* 7, 1-8, 4 = *Lys.* 23, 3-24, 2). Agésilas – qui n’est d’ordinaire pas envieux (φθονερός) – « assoiffé d’honneurs et de victoires (φιλότιμος ὦν σφόδρα καὶ φιλόνικος) », commence à craindre que ses succès ne soient attribués à Lysandre « à cause de sa gloire (διὰ τὴν δόξαν) » (*Ages.*7, 4). En fait, ce comportement serait lié à son ambition :

Mais les caractères ambitieux (αἱ φιλότιμοι φύσεις), qui par ailleurs ne manquent pas de talents pour le commandement, rencontrent un obstacle considérable pour les belles actions (τῶν καλῶν πράξεων) qu’ils pourraient accomplir : l’envie que leur inspire la gloire de leurs égaux (τὸ δὲ φθονεῖν τοῖς ὁμοίοις διὰ δόξαν)¹⁹³. Ils considèrent ceux qui pourraient les aider comme des rivaux de leur valeur¹⁹⁴.

Son ambition dévorante lui fait donc prendre de mauvaises décisions, car, comme l’explique le passage correspondant de la *Vie d’Agésilas*, « les natures ambitieuses (là encore αἱ φιλότιμοι φύσεις), si elles ne savent éviter les excès, font plus de mal que de bien » (*Ages.* 8, 5). En effet, Agésilas, rongé par l’envie, ne parvient pas à corriger l’ambition, elle aussi excessive, de Lysandre (*Ages.* 8, 6 : « ambition déplacée (ὕπερβάλλον τῆ φιλοτιμίας) » ; *Lys.* 23, 7 : « ambition démesurée (τῆς ἐκμελοῦς ταύτης φιλοτιμίας) »), bien au contraire : il s’oppose aveuglement à toutes les mesures qu’il propose et l’écarte de toute décision. Son comportement est d’autant plus grave que Lysandre était son ami, comme Plutarque le précise dans les deux biographies (*Ages.* 8, 6 : « ἀνδρὸς ἐνδόξου καὶ φίλου » ; *Lys.* 23, 7 : « εὐεργέτην ἄνδρα καὶ φίλον »). C’est donc l’excès d’ambition des deux personnages qui met fin à leur amitié.

Par ailleurs, ce sentiment irrépressible sera également à l’origine des défaites des deux Spartiates. Ainsi, Lysandre, « poussé par la colère et par l’ambition (θυμῶ καὶ

¹⁹³L’envie n’est pas un trait du caractère d’Agésilas (*Ages.*7, 4), mais une conséquence de l’ambition. Cette relation entre δόξα et φθόνος, que l’on trouve déjà chez Aristote (*Rhétorique* 1387b et 1388a), est présente dans plusieurs passages des *Vies Parallèles* : *Per.* 10, 7 ; *Nic.* 6, 2 et 11, 1 ; *Alc.* 24, 3 ; *Eum.* 8, 1 ; *Cat. Mai.* 24, 11 ; *Caes.* 69, 1 ; *Crass.* 38 ; *Crass. Syn.* 35 (2), 5 ; *Pel.* 4, 3-4.

¹⁹⁴*Lys.* 23, 3 : ἀλλ’ αἱ φιλότιμοι φύσεις ἄλλως μὲν οὐ κακαὶ πρὸς τὰς ἡγεμονίας εἰσὶ, τὸ δὲ φθονεῖν τοῖς ὁμοίοις διὰ δόξαν οὐ μικρὸν ἐμπόδιον τῶν καλῶν πράξεων ἔχουσι· ποιοῦνται γὰρ ἀνταγωνιστὰς τῆς ἀρετῆς οἷς πάρεστι χρῆσθαι συνεργοῖς.

φιλοτιμία) » (*Sull. Syn.* 42 (4), 3), attaque les remparts d'Haliarte sans attendre les renforts et perd la vie (de manière absurde !). De même, les défaites d'Agésilas sont dues à sa φιλοτιμία excessive (*Ages.* 18,4 : « Agésilas aurait pu alors vaincre sans danger, s'il avait voulu se dérober à l'assaut frontal des Thébains, pour les suivre et les frapper tandis qu'ils passaient devant lui. Mais emporté par sa fougue et sa soif de victoire (ὕπὸ θυμοῦ καὶ φιλονικίας), il marcha droit contre eux et voulut les enfoncer de vive force » ; *Pomp. Syn.* 81 (1), 7 : « En somme, si tous les maux que Pompée fut accusé d'avoir attirés sur les Romains furent causés par des scrupules ou de l'ignorance, ceux qu'Agésilas attira sur les Lacédémoniens furent l'effet de la colère et de l'ambition (θυμῶ καὶ φιλονεικία) lorsqu'il alluma la guerre de Béotie »).

C'est pourquoi Sparte n'est sauvée que lorsqu'Agésilas réussit à renoncer « à ses deux passions innées, sa soif de querelles et sa soif d'honneurs (φιλονεικίας καὶ φιλοτιμίας) » (*Ages.* 33, 2). Mais cela signifie aussi renoncer à l'expédition en Orient, qui est le rêve des ambitieux. En renonçant à ses entreprises en Asie, Agésilas abandonne en effet « la prospérité et la puissance immenses qu'il tenait déjà et les belles espérances qui le guidaient (εὐτῆχίαν τοσαύτην καὶ δύναμιν παροῦσαν καὶ τηλικαύτας ἐλπίδας ὑψηλομένας) » (*Ages.* 15, 7), « une puissance et une gloire (δύναμιν καὶ δόξαν) telles que personne n'en eut jamais de semblables, ni avant ni après lui, à l'exception d'Alexandre » (*Pomp. Syn.* 82 (2), 6)¹⁹⁵.

Une précision s'impose : si Plutarque attire notre attention sur les dangers d'une ambition excessive, la campagne est en revanche le fruit d'une ambition positive, un don plus précieux que la royauté (*Ages.* 6, 5), une action « belle et illustre (τὴν καλὴν καὶ περίβλεπτον) » (*Ages.* 36, 3) offrant « une puissance et une gloire telles que personne n'en eut jamais de semblables (δύναμιν καὶ δόξαν ἡλικίην οὐδεὶς πρότερον οὐδ' ὕστερον) » (*Pomp. Syn.* 82 (2) 5-6). Pourvu qu'elle soit conduite au moment opportun. En effet, si, à la fin de sa vie, Agésilas avait voulu reprendre le combat contre les Perses, il se serait attiré le blâme de Plutarque :

¹⁹⁵Mais le jugement sur l'expédition d'Agésilas est bien moins enthousiaste dans la *Vie de Cimon* (19,4 : « Ce ne fut que bien plus tard qu'Agésilas porta les armes en Asie et engagea une guerre de courte durée contre les généraux du Grand Roi qui tenaient le littoral. Mais sans avoir rien fait d'illustre ni de grand (λαμπρὸν οὐδὲν οὐδὲ μέγα), il fut rappelé à cause des dissensions de la Grèce et des troubles qui reprenaient »).

Même si, à plus de quatre-vingts ans et tout le corps criblé de blessures, il avait voulu reprendre sa belle et illustre campagne pour la liberté de la Grèce, une telle ambition (τὴν φιλοτιμίαν) n'aurait pas été totalement irréprochable, car il y a un moment et une heure (καιρὸν...καὶ ὥραν) pour les belles actions (τοῦ καλοῦ), ou plutôt, d'une manière générale, ce qui fonde leur supériorité sur les actions honteuses est une question de mesure¹⁹⁶.

Le jugement porté sur ceux qui planifient une campagne orientale change en fonction de leur âge. Ainsi, la φιλοτιμία est réservée à la jeunesse et une action peut passer de positive à négative si on l'accomplit une fois âgé. Cette réflexion est développée dans la *Préface des Vies d'Agis et de Cléomène* (encore des héros lacédémoniens !)¹⁹⁷ et des Gracques. Dans ce long excursus sur l'ambition (*Agis* 1, 1-2, 10), Plutarque déclare explicitement :

Un homme de bien accompli et parfait ne devrait avoir nul besoin de gloire – ou du moins seulement celle qui lui est nécessaire pour inspirer confiance, ce qui lui permet d'agir. Mais il faut autoriser celui qui est encore jeune et ambitieux (νέω ... ὄντι καὶ φιλοτίμω) à tirer un peu d'orgueil et de fierté de la gloire des belles actions (ἀπὸ τῶν καλῶν ἔργων)¹⁹⁸.

Ce lien entre l'ambition et la jeunesse n'est pas uniquement présent dans les *Vies* lacédémoniennes : Plutarque l'exploite dans l'ensemble de son corpus, car il s'agit d'un pilier de sa réflexion sur la φιλοτιμία¹⁹⁹.

¹⁹⁶*Ages.* 36, 3-4 : κεί γὰρ ὑπὲρ ὀγδοήκοντα γεγονῶς ἔτη, καὶ πᾶν ὑπὸ τραυμάτων τὸ σῶμα κατακεκομμένος, ἐκείνην αὐθις ἀνεδέξατο τὴν καλὴν καὶ περιβλεπτοὺν ἡγεμονίαν ὑπὲρ τῆς τῶν Ἑλλήνων ἐλευθερίας, οὐ πάμπαν ἄμεμπτον εἶναι τὴν φιλοτιμίαν· τοῦ γὰρ καλοῦ καιρὸν οἰκεῖον εἶναι καὶ ὥραν, μᾶλλον δ' ὅλως τὰ καλὰ τῶν αἰσχυρῶν τῷ μετρίῳ διαφέρειν.

¹⁹⁷Et, bien évidemment, eux aussi sont caractérisés par l'ambition : *Agis* 7, 2 ; 7, 4 ; *Cleom.* 22, 4 ; 23, 2-6 ; 45, 6.

¹⁹⁸*Agis* 2, 1 : ὁ μὲν γὰρ ἀπικριβωμένος καὶ τελείως ἀγαθὸς οὐδ' ἂν ὅλως δόξης δέοιτο, πλὴν ὅση πάροδον ἐπὶ τὰς πράξεις [καὶ] διὰ τοῦ πιστεῦσθαι δίδωσι· νέω δ' ἔτι ὄντι καὶ φιλοτίμω δοτέον ἀπὸ τῶν καλῶν ἔργων καὶ δόξη τι καλλωπίσασθαι καὶ κομπάσαι.

¹⁹⁹Marcellus, désirent combattre contre Annibal, est « possédé d'une passion juvénile (μειρακιῶδες) et d'une ambition folle (φιλοτιμότερον πάθος) pour un homme de son âge (πρεσβύτην τοσοῦτον) » (*Marc.* 28, 6). Marius, désormais âgé (τὸ γῆρας), alors qu'il se rend au Champ de Mars pour s'y entraîner, est pris

Les thèmes panhelléniques

L'autre aspect mis en avant dans la présentation de la campagne orientale d'Agésilas est le discours panhellénique, qui réunit plusieurs thèmes : l'éloge de l'union des Grecs et l'exhortation à défendre la Grèce et à libérer les Grecs d'Asie. Comme nous l'avons vu, cette réflexion se développe après les guerres médiques, notamment parmi les orateurs du IV^e siècle. Les sources de Plutarque, en particulier l'*Agésilas* de Xénophon²⁰⁰, proposent déjà cette lecture de l'expédition lacédémonienne, mais, comme à son habitude, Plutarque reprend le thème et se l'approprie.

Dans la biographie d'Agésilas, la campagne est présentée ainsi :

Agésilas venait à peine d'être investi de la royauté, lorsque des gens venus d'Asie annoncèrent que le roi des Perses s'apprêtait, avec une flotte considérable, à chasser les Lacédémoniens de la mer. Lysandre désirait être envoyé de nouveau en Asie et secourir les amis qu'il y avait laissés comme chefs et maîtres des cités mais qui, usant du pouvoir méchamment et avec violence, avaient été exilés ou mis à mort par les citoyens. Il engagea Agésilas à prendre la direction de la campagne, à faire la

« d'ambition et d'un zèle puéril (φιλοτίμως πάνυ και μειρακιωδῶς) » (*Mar.* 34, 5). Lorsque Pompée se livre à des actes injustes afin de rabaisser ceux dont la gloire pourrait lui faire de l'ombre, Plutarque le compare à Achille interdisant aux autres guerriers de frapper Hector pour que toute la gloire lui revienne, agissant ainsi « à la façon d'un jeune sot épris de renommée (μειρακίου παντάπασιν ἐμπλήκτου και σεσοβημένου πρὸς δόξαν) » (*Pomp.* 29, 5). L'attitude ambitieuse de Cicéron, toujours en quête de reconnaissance, est digne d'un adolescent (διαμειρακιευόμενος) (*Cic. Syn.* 51 (2), 2). Ainsi, « tant que l'ambition naturelle (φύσει...φιλότιμον) de Titus trouva matière à s'exercer dans les guerres que j'ai dites, il fut tenu en haute estime (...). Mais quand il fut sorti de charge et arrivé à un certain âge (πρεσβύτερος), il fut critiqué, parce que pendant toute la fin de sa vie, déchargé des affaires, il brûlait encore de se distinguer (σπαργῶντα πρὸς δόξαν) et s'abandonnait à cette passion comme un jeune homme (νεάζοντα) » (*Flam.* 20, 1-2).

²⁰⁰Pour l'*Agésilas*, voir Hirsch 1985, p. 39-55, selon lequel Xénophon écrit cet ouvrage pour disculper Agésilas d'avoir collaboré avec les Perses (p. 51-55). En général, le spécialiste nie que le panhellénisme soit une composante importante de l'œuvre de Xénophon (p. 141). Voir aussi, Pontier 2011. Sur le discours panhellénique chez Xénophon, voir Cawkwell 1979, p. 39-41, 249-50 et 2005, p. 163 ; Cartledge 1987, p. 180-202.

traversée, à devancer les préparatifs du Barbare, et à aller combattre au loin pour la Grèce (προπολεμησαι τῆς Ἑλλάδος ἀπωτάτω διαβάντα)²⁰¹.

On a là une confirmation du rôle fondamental joué par Lysandre, puisque c'est lui qui a poussé le roi de Sparte à entreprendre son expédition. En faisant de Lysandre l'inspirateur de la campagne d'Agésilas, Plutarque décide de ne pas suivre l'Agésilas de Xénophon, qui attribuait le projet au roi de Sparte lui-même (Xénophon, *Agésilas* 1, 8), mais de s'appuyer plutôt sur les *Helléniques* (III, 4, 2 : « Lysandre alors (...) persuade Agésilas d'accepter (...) le commandement d'une expédition en Asie »). Selon D. R. Shipley, en faisant ce choix, Plutarque renoncerait au thème du panhellénisme et éviterait de présenter la campagne d'Agésilas comme un exploit²⁰². Cependant, le thème du panhellénisme est établi dès la présentation de la campagne, lorsque l'expédition est décrite comme une guerre pour la Grèce (*Ages.* 6, 2 : προπολεμησαι τῆς Ἑλλάδος). Cette thématique est ensuite amplifiée à travers l'allusion au songe du roi de Sparte qui, alors qu'il stationnait à Aulis avant de s'embarquer pour l'Asie, aurait entendu ces paroles pendant son sommeil :

« Roi des Lacédémoniens, personne n'a jamais été désigné pour commander toutes les forces réunies de la Grèce (τῆς Ἑλλάδος ὁμοῦ συμπάσης ... στρατηγός), sauf d'abord Agamemnon et toi, après lui. Puisque tu as les mêmes soldats et les mêmes ennemis qu'Agamemnon et que tu pars du même endroit pour faire la guerre, il est naturel que tu offres à la déesse le même sacrifice qu'il offrit avant d'embarquer²⁰³. »

²⁰¹*Ages.* 6, 1-2 : τοῦ δὲ Ἀγησιλάου τὴν βασιλείαν νεωστὶ παρεληφότος, ἀπήγγελλον τινες ἐξ Ἀσίας ἤκοντες ὡς ὁ Περσῶν βασιλεὺς παρασκευάζοιτο μεγάλῳ στόλῳ Λακεδαιμονίους ἐκβαλεῖν τῆς θαλάσσης. ὁ δὲ Λύσανδρος ἐπιθυμῶν αὐτῆς εἰς Ἀσίαν ἀποσταλῆναι καὶ βοηθῆσαι τοῖς φίλοις, οὓς αὐτὸς μὲν ἄρχοντας καὶ κυρίου τῶν πόλεων ἀπέλιπε, κακῶς δὲ χρώμενοι καὶ βιαίως τοῖς πράγμασιν ἐξέπιπτον ὑπὸ τῶν πολιτῶν καὶ ἀπέθνησκον, ἀνέπεισε τὸν Ἀγησίλαον ἐπιθέσθαι τῇ στρατείᾳ καὶ προπολεμησαι τῆς Ἑλλάδος ἀπωτάτω διαβάντα καὶ φθάσαντα τὴν τοῦ βαρβάρου παρασκευήν.

²⁰²Shipley 1997, p. 41 et p. 118-119.

²⁰³*Ages.* 6, 7 : « ὃ βασιλεῦ Λακεδαιμονίων, ὅτι μὲν οὐδεὶς τῆς Ἑλλάδος ὁμοῦ συμπάσης ἀπεδείχθη στρατηγός ἢ πρότερον Ἀγαμέμνων καὶ σὺ νῦν μετ' ἐκείνον, ἐννοεῖς δήπουθεν· ἐπεὶ δὲ τῶν μὲν αὐτῶν ἄρχεις ἐκείνω, τοῖς δ' αὐτοῖς πολεμεῖς, ἀπὸ δὲ τῶν αὐτῶν τόπων ὁρμῆς ἐπὶ τὸν πόλεμον, εἰκός ἐστι καὶ θῦσαι σε τῇ θεῷ θυσίαν ἣν ἐκεῖνος ἐνταῦθα θύσας ἐξέπλευσεν. » Le songe d'Agésilas est aussi rappelé en *Pel.* 21, 4.

Le séjour d'Agésilas à Aulis est évoqué par d'autres auteurs : Xénophon et Pausanias²⁰⁴. Le premier le passe sous silence dans l'*Agésilas*²⁰⁵, mais en parle à deux reprises dans les *Helléniques*, en précisant que le roi de Sparte s'apprêtait à offrir un sacrifice à l'endroit où Agamemnon avait lui-même sacrifié avant son départ pour Troie²⁰⁶. La narration de Pausanias (III, 9, 3-4) présente, en revanche, plusieurs points communs avec celle de Plutarque :

Les troupes de Sparte et celles des alliés étant rassemblées, et les vaisseaux prêts, Agésilas se rendit à Aulis pour y sacrifier à Diane, comme autrefois Agamemnon avant de partir pour Troie. Se glorifiant de régner sur une ville bien plus puissante que celle où dominait Agamemnon, et d'avoir, comme lui, toute la Grèce sous ses ordres, il lui semblait qu'il y avait bien plus de gloire à s'emparer de toutes les richesses des Perses après avoir vaincu Artaxerxès leur roi, qu'il n'y en avait eu à renverser l'empire de Priam²⁰⁷.

Comme le fait remarquer J.-F. Bommelaer, le passage de Pausanias et celui de Plutarque affichent la même rhétorique et décrivent tous deux le rôle d'Agésilas à travers l'hyperbole du commandement de toutes les forces grecques (*Ages.* 6, 7 : τῆς Ἑλλάδος

²⁰⁴En analysant l'épisode, Bommelaer 1983 cite aussi Diodore, *Bibliothèque historique* XIV, 79, 1, mais le texte se contente d'expliquer que le roi de Sparte s'embarqua de l'Eubée, pour ensuite passer à Éphèse.

²⁰⁵D'après Luppino Manes 1991, p. 30. Pour Nevin 2014, p. 51, reprenant Tuplin 1993, p. 57, Xénophon supprime l'épisode car il juge l'ambition du Lacédémonien inappropriée.

²⁰⁶Xénophon, *Helléniques* III, 4, 3 : « Il comptait bien lui-même aller sacrifier à Aulis, à l'endroit précisément où Agamemnon, sur le point de s'embarquer pour Troie, avait sacrifié » ; *Helléniques* VII, 1, 34 : « ils [les Thébains] n'avaient même pas permis à Agésilas d'offrir, à Aulis, un sacrifice à Artémis, à l'endroit même où Agamemnon, en s'embarquant pour l'Asie, en avait fait un qui lui avait permis de prendre Troie. »

²⁰⁷Pausanias, *Description de la Grèce* III, 9, 3-4 : ἀγησίλαος δέ, ὡς αὐτῷ τὰ τε οἴκοθεν καὶ παρὰ τῶν συμμάχων τὸ στράτευμα ἤθροιστο, καὶ ἅμα αἱ νῆες εὐτρεπεῖς ἦσαν, ἀφίκετο ἐς Αὐλίδα τῇ Ἀρτέμιδι θύσων, ὅτι καὶ Ἀγαμέμνων ἐνταῦθα ἰλασάμενος τὴν θεὸν τὸν ἐς Τροίαν στόλον ἤγαγεν. ἡξίου δὲ ἄρα ὁ Ἀγησίλαος πόλεώς τε εὐδαιμονεστέρας, ἢ Ἀγαμέμνων, βασιλεὺς εἶναι, καὶ ἄρχειν τῆς Ἑλλάδος πάσης ὁμοίως ἐκεῖνω, τὸ τε κατόρθωμα ἐπιφανέστερον ἔσεσθαι, βασιλέα κρατήσαντα Ἀρταξέρξην εὐδαιμονίαν κτήσασθαι τὴν Περσῶν, ἢ ἀρχὴν καθελεῖν τὴν Πριάμου. Traduction française tirée de <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/pausanias/laconie.htm> (consulté le 06/10/2020).

ὁμοῦ συμπάσης ... στρατηγὸς / Pausanias, *Description de la Grèce* III, 9, 4 : ἄρχειν τῆς Ἑλλάδος πάσης), ce qui montre qu'ils s'inscrivent dans une même tradition²⁰⁸. Le détail du songe, en revanche, n'est relaté que par Plutarque²⁰⁹ ; mais impossible de dire s'il s'agit d'un thème développé par la propagande d'Agésilas ou inspiré d'une version plus tardive, élaborée, peut-être, par Plutarque lui-même.

Ce qui nous intéresse surtout dans cet épisode, c'est que toute la Grèce est censée participer à la campagne d'Agésilas – ce qui est également suggéré dans un passage de la *synkrisis* des *Vies* d'Agésilas et de Pompée, où le roi de Sparte est qualifié de « général en chef de la Grèce (τῆς Ἑλλάδος στρατηγόν) » (*Pomp. Syn.* 81 (1), 4). En outre, l'extrait de la *Vie d'Artaxerxès* sur l'expédition lacédémonienne précise que « la Grèce entière (πᾶσα μὲν ἡ Ἑλλάς) s'enhardit et se mit à mépriser les Barbares » (*Artax.* 20, 2). Cette insistance sur l'union des Grecs contre les barbares est, comme on l'a vu, l'un des thèmes favoris de la rhétorique panhellénique, mais aussi l'une des stratégies narratives employées par Plutarque dans ses récits des conflits contre les Perses. Il s'agit, bien entendu, d'une exagération. L'effectif des Lacédémoniens comprend en réalité trente Spartiates (*Lys.* 23, 4 : « trente conseillers »), deux mille néodamodes et six mille alliés (*Ages.* 6, 4), des chiffres proches de ceux qui sont rapportés par Xénophon (*Helléniques* III, 4, 2 : « trente Spartiates, deux mille Néodamodes, et dix mille hommes du contingent allié » ; *Agésilas* 1, 7 : « trois cents Spartiates, deux mille Néodamodes et environ six mille alliés »). Il s'agit donc d'un contingent plutôt modeste. De plus, si les alliés de Sparte désignent, en principe, tous ceux qui ont pris part à la guerre du Péloponnèse, sans distinction de camps, en réalité ni les Athéniens ni les Thébains ne participent à l'expédition²¹⁰.

Ce n'est pas seulement en raison de l'évocation d'Aulis qu'on peut faire le lien entre Agésilas et Agamemnon. L'autorité sur l'ensemble des Grecs et l'objectif « oriental » de l'expédition permettent également de faire le rapprochement. « Tu as les mêmes soldats et les mêmes ennemis qu'Agamemnon » rappelle en effet la voix mystérieuse en *Ages.* 6, 7. Agamemnon devient donc un symbole panhellénique, un

²⁰⁸Bommelaer 1983, p. 22.

²⁰⁹Sur les songes chez Plutarque, voir Brenk 1977.

²¹⁰Bommelaer 1983, p. 20 et n.6.

prédécesseur dans la lutte contre les barbares orientaux²¹¹. Il est intéressant de remarquer que le roi de Mycènes est cité ailleurs dans la biographie d'Agésilas, en *Ages.* 5, 6 et 9, 7. La première mention se trouve dans un passage portant sur l'importance de la φιλοτιμία à Sparte, un aspect qui, comme nous l'avons vu, est prééminent dans les rapports entre Agésilas et Lysandre, et dans le monde lacédémonien en général. La décision du « législateur lacédémonien » (Lycurgue) qui introduit cet élément dans la vie politique de sa cité est approuvée par Plutarque à travers une référence à Homère qui, selon certains, « n'aurait pas montré Agamemnon heureux de voir Ulysse et Achille en venir à s'insulter avec de terribles paroles, s'il n'avait pas considéré l'émulation et la dispute entre les meilleurs comme un grand bien pour la communauté ». Les personnages homériques font ainsi allusion aux Lacédémoniens : Agamemnon représenterait Lycurgue, alors qu'Ulysse et Achille renverraient à Agésilas et à Lysandre²¹². Si l'origine de cette remarque reste vague (« certains (τινες) ») et si Plutarque fait lui-même le lien entre héros homériques et politique lacédémonienne, dans l'autre extrait le nom d'Agamemnon aurait en revanche été prononcé par Agésilas. Le roi de Sparte ordonne, en effet, aux riches citoyens d'Éphèse de fournir un cheval et un cavalier s'ils ne veulent pas servir eux-mêmes, car « à son avis, Agamemnon avait eu bien raison d'accepter une bonne jument, et d'exempter du service un pleutre qui était riche »²¹³. C'est donc la deuxième fois, au cours du récit de sa campagne en Asie, qu'Agésilas est comparé à Agamemnon. L'épisode, connu du seul Plutarque, pourrait, selon D. R. Shipley, avoir été élaboré par l'auteur, qui se serait inspiré du caractère du roi de Sparte²¹⁴. S'il est vrai que Plutarque avait sûrement en tête l'épisode homérique, auquel il fait référence dans les *Œuvres morales* en citant même les vers de l'*Iliade* (*De aud. poet.* 32e-f et *Brut. anim.* 988a), le fait qu'il le mentionne aussi dans les *Apophtegmes laconiens* laisse plutôt penser qu'il

²¹¹Il est intéressant de remarquer que son « collègue » Pompée ne tient, au contraire, absolument pas à être comparé à Agamemnon (*Pomp.* 67, 5 ; *Pomp. Syn* 84 (4) ,4 ; *Caes.* 41, 2. Cf. Appien, *Guerres civiles* II, 67, 278). Le roi de Mycènes passe de modèle à repoussoir, car, dans le monde romain, ce qui est pris en compte c'est sa royauté, thème très sensible à la fin de la République. Sur le rapport entre ce couple biographique et Agamemnon, voir Nevin 2014.

²¹²Lysandre est également comparé à Achille en *Sull. Syn.* 42 (4), 5.

²¹³Le roi de Sparte fait ici référence à *Iliade* XXIII, 296-298 : « Éthé est un don fait à Agamemnon par Échépole, fils d'Anchise : en échange de ce présent, il ne devait pas le suivre sous Ilion battue des vents. »

²¹⁴Shipley 1997, p. 152.

l'aurait trouvé dans une source²¹⁵. Agamemnon est également évoqué à la fin de la campagne orientale. Comme l'a remarqué S. Nevin, lorsqu'il écrit que l'expédition d'Agésilas est un « ouvrage inachevé (ἀτελευτήτω ... ἔργω) » (*Ages.* 15, 7), Plutarque cite les paroles qu'Agamemnon prononce dans l'*Illiade* (IV, 175 : ἀτελευτήτων ἔργω) en évoquant la possibilité que la mort de Ménélas rende vaine l'expédition grecque²¹⁶. On trouve une dernière allusion à l'Atride dans le récit de la mort d'Agésilas, survenue « dans un endroit désert qu'on appelle le port de Ménélas » (*Ages.* 40, 3) : le lien – que Plutarque est d'ailleurs le seul à établir – entre le nom de cette localité et le fait qu'Agésilas y trouve la mort loin de sa patrie renverrait le lecteur aux récits des *nostoi* des héros homériques²¹⁷.

Le sens de cette campagne orientale menée par les Grecs pour les Grecs est expliqué dans le passage qui marque la fin de l'expédition :

Il avait décidé de pousser plus avant, de porter la guerre loin de la mer Grecque, de s'en prendre à la personne même du roi et à la prospérité dont il jouissait à Ecbatane et à Suse, et d'abord de l'arracher à son oisiveté : ainsi il ne pourrait plus, tranquillement assis sur son trône, arbitrer les guerres entre les Grecs et corrompre les démagogues. Mais, sur ces faits, le Spartiate Epicydidas vint le trouver, lui annonçant que les Grecs avaient lancé contre Sparte une grande guerre : les éphores l'appelaient et lui ordonnaient de venir secourir son pays²¹⁸.

Comme le constate D. R. Shipley²¹⁹, la première action présentée dans l'extrait, « pousser plus avant (πρόσω χωρεῖν) », évoque le début de la campagne, et notamment la phrase « aller combattre au loin pour la Grèce (προπολεμῆσαι τῆς Ἑλλάδος ἀπωτάτω

²¹⁵*Ap. lac.* 209b : « Et il dit qu'il imitait Agamemnon : celui-ci avait, en effet, accepté une bonne jument en échange d'un homme riche et lâche, ainsi affranchi du service. »

²¹⁶Nevin 2014, p. 58.

²¹⁷Nevin 2014, p. 58-59.

²¹⁸*Ages.* 15, 1-2 : ἐγνώκει πρόσω χωρεῖν καὶ τὸν πόλεμον διάρας ἀπὸ τῆς Ἑλληνικῆς θαλάττης περὶ τὸν σώματος βασιλεῖ καὶ τῆς ἐν Ἐκβατάνοις καὶ Σούσοις εὐδαιμονίας διαμάχεσθαι, καὶ περισπάσαι πρῶτον αὐτοῦ τὴν σχολήν, ὡς μὴ καθέζοιτο τοὺς πολέμους βραβεύων τοῖς Ἑλλησι καὶ διαφθεύων τοὺς δημαγωγούς. ἐν τούτῳ δ' ἀφικνεῖται πρὸς αὐτὸν Ἐπικυδίδας ὁ Σπαρτιάτης ἀπαγγέλλων ὅτι πολὺς περιέστηκε τὴν Σπάρτην πόλεμος Ἑλληνικὸς καὶ καλοῦσιν ἐκεῖνον οἱ ἔφοροι καὶ κελεύουσι τοῖς οἴκοι βοηθεῖν.

²¹⁹Shipley 1997, p. 202

διαβάντα) » (*Ages.* 6, 2) et la marche pour « aller plus loin que possible (πορευσόμενος ὡς δύναιτο ἀνωτάτω) » qu'on trouve dans les *Helléniques* (IV, 1, 41). Le récit de l'expédition semble donc être une *Ringkomposition*. D. R. Shipley remarque en outre que le projet d'atteindre les résidences du roi à Ecbatane et à Suse n'est pas relaté par d'autres sources. Si Cornélius Népos évoque, de manière assez vague, un « plan d'une campagne en Perse et d'une attaque dirigée contre le Grand Roi en personne (*in Persas et ipsum regem adoriri*) » (*Agésilas* 4, 1), l'historien d'Oxyrhynque rapporte seulement le dessein – beaucoup moins ambitieux – d'avancer jusqu'à la Cappadoce (XVII, 4), tandis que Diodore mentionne le départ sans faire aucun commentaire. Cette nouvelle dimension donnée au projet d'Agésilas renforce le thème panhellénique et pourrait avoir pour fonction d'instaurer un parallèle avec Alexandre, que les sources décrivent souvent comme étant sur le point de marcher contre Darius²²⁰. Mais la référence à l'oisiveté du Roi (σχολή) peut également être mise en relation avec le terme ἀναπνοή (« l'action de tirer le souffle »), que l'on a relevé dans deux passages de la *Vie de Cimon* analysés dans le chapitre précédent, *Cim.* 3, 1 et *Cim.* 19, 3²²¹. L'expédition d'Agésilas a en effet le même objectif que la campagne de Cimon : ne pas laisser de répit au roi de Perse afin d'éviter les guerres entre les Grecs.

On observe notamment une certaine proximité lexicale avec *Cim.* 19, 3 : les deux extraits mentionnent les démagogues (*Cim.* : ὑπὸ δημαγωγῶν / *Ages.* : τοὺς δημαγωγούς), évoquent les guerres qui déchirent les Grecs (*Cim.* : συνερράγησαν εἰς τὸν πόλεμον / *Ages.* : τοὺς πολέμους ... τοῖς Ἕλλησι) et font allusion à la destruction (*Cim.* : φθόρον / *Ages.* : διαφθείρων). Ces passages établissent ainsi un dialogue intertextuel, l'extrait de

²²⁰*Alex.* 17, 3 ; 20, 4 ; 29, 9 ; 33, 4 ; 42, 5 (Shipley 1997, p. 202). Sur la relation entre Agésilas et Alexandre, voir Harrison 1995. Un autre passage de la *Vie d'Agésilas* établit un parallèle entre les deux figures (*Ages.* 15, 5-6 : « Cependant, Agésilas ne fit jamais rien de plus fort ou de plus grand que cette retraite, et on ne vit jamais plus bel exemple d'obéissance et de justice. Hannibal, qui pourtant était déjà fort mal en point et allait être repoussé hors d'Italie, ne se résigna que très difficilement à obéir à ceux qui le rappelaient pour faire la guerre chez lui ; Alexandre, lui, alla jusqu'à plaisanter, en apprenant le combat d'Antipatros contre Agis : – Apparemment, mes amis, pendant que nous écrasons Darius ici, il s'est livré là-bas en Arcadie une guerre de souris. Comment dans ces conditions ne pas juger Sparte heureuse, pour le respect qu'Agésilas lui témoigne et sa docilité aux lois ? »). Si Alexandre surpasse le roi de Sparte pour ce qui est de l'expédition orientale, ce dernier est néanmoins plus juste et loyal envers sa patrie. On trouve un commentaire de ce passage chez Nevin 2014, p. 57-58.

²²¹Voir *supra*, p. 73-74.

la *Vie de Cimon* étant l'antécédent mais aussi l'antithèse de celui de la *Vie d'Agésilas*. D'ailleurs, dans la biographie de l'Athénien, ce passage est suivi de l'évocation de la campagne du Lacédémonien, destinée à troubler le repos du Perse et mettre un frein aux guerres fratricides, ne serait-ce que pour quelque temps (*Cim.* 19, 4).

Cette opposition entre les campagnes orientales et les guerres entre Grecs (les unes présupposant l'absence des autres) est également mise en avant dans la suite du passage de la *Vie d'Agésilas*. Quand les éphores ordonnent à Agésilas de rentrer à Sparte parce que la cité est entraînée dans une guerre contre le reste de la Grèce, le roi s'exclame « Vous avez inventé, o Grecs, des maux barbares ! », en reprenant un vers des *Troyennes* d'Euripide (v. 764). Et Plutarque de conclure :

Quel autre nom donner en effet à la jalousie, au complot et aux conspirations qui dressèrent alors les Grecs contre eux-mêmes ? Alors que leur Fortune était en pleine ascension, ils attaquèrent ; alors que leurs armes visaient les Barbares et que la guerre était déjà rejetée hors de Grèce, ils les tournèrent de nouveau contre eux²²².

Pour Agésilas – comme pour Plutarque – il est inconcevable que les Grecs se battent les uns contre les autres plutôt que contre les barbares, et le texte insiste sur la « réciprocité » de l'action des Grecs (ἐφ' ἑαυτοῦς ; εἰς ἑαυτοῦς).

L'auteur propose ensuite une lecture tout à fait intéressante du succès d'Alexandre, que les luttes entre Grecs auraient, selon lui, rendu possible en empêchant ces derniers de mener à bien leurs campagnes orientales :

Pour ma part, je ne partage pas l'avis du Corinthien Démarate, selon lequel les Grecs qui n'avaient pas vu Alexandre assis sur le trône de Darius avaient été privés d'une grande joie ; bien au contraire, je pense qu'ils auraient dû pleurer, à l'idée qu'ils avaient laissé cet honneur à Alexandre et aux Macédoniens, pour avoir sacrifié alors en pure perte les armées des Grecs à Leuctres, à Coronée, à Corinthe, en Arcadie²²³.

²²²*Ages.* 15, 3 : τί γὰρ ἂν τις ἄλλο τὸν φθόνον ἐκεῖνον προσείποι καὶ τὴν τότε σύστασιν καὶ σύνταξιν ἐφ' ἑαυτοῦς τῶν Ἑλλήνων, οἱ τῆς τύχης ἄνω φερομένης ἐπελάβοντο, καὶ τὰ ὄπλα πρὸς τοὺς βαρβάρους βλέποντα καὶ τὸν πόλεμον ἤδη τῆς Ἑλλάδος ἐξωκισμένον αὐθις εἰς ἑαυτοῦς ἔτρεψαν ;

²²³*Ages.* 15, 4 : οὐ γὰρ ἔγωγε συμφέρομαι τῷ Κορινθίῳ Δημαράτῳ μεγάλης ἡδονῆς ἀπολελεῖσθαι φήσαντι τοὺς μὴ θεασαμένους Ἑλληνας Ἀλέξανδρον ἐν τῷ Δαρείου θρόνῳ καθήμενον, ἀλλ' εἰκότως ἂν οἶμαι

Le roi de Sparte revient encore une fois sur le sujet en apprenant que de nombreux Grecs ont péri lors d'une bataille. Bien que les victimes soient surtout des ennemis, il ne peut se réjouir et soupire : « Hélas ! pauvre Grèce, tu as causé toi-même la perte de tant d'hommes qui, s'ils vivaient, auraient pu vaincre au combat tous les Barbares réunis ! » (*Ages.* 16, 6). Nous retrouvons là une idée centrale de la propagande panhellénique, selon laquelle les Grecs unis peuvent défaire les Perses et seuls les conflits fratricides les empêchent d'accomplir cet exploit. L'épisode, également relaté dans les *Apophtegmes de rois et de généraux* (191a-b) et dans les *Apophtegmes laconiens* (211e-f), reprend l'*Agésilas* de Xénophon (7, 4-5) et, comme le relève justement P. Pontier, il s'agit de l'une des deux anecdotes que l'auteur athénien choisit pour illustrer le panhellénisme du roi de Sparte²²⁴.

Mais Agésilas n'a pas le monopole de cette vision, que partage aussi Callicratidès, général lacédémonien adversaire de Lysandre²²⁵ et champion du panhellénisme²²⁶. Envoyé à la cour de Cyrus pour obtenir un financement, il essuie un refus et jure alors qu'« il ferait tout pour réconcilier les Grecs, afin qu'ils deviennent eux-mêmes la terreur des Barbares et cessent de leur réclamer des secours pour lutter les uns contre les autres (ἐπ'ἀλλήλους) » (*Lys.* 6, 8). Plutarque donne ici une autre dimension au projet de Callicratidès qui, dans les *Helléniques*, songeait simplement à réconcilier Athènes et Sparte (I, 6, 7 : « il ferait tout son possible pour réconcilier Athéniens et Lacédémoniens »), sans envisager de conquérir l'Empire perse.

Seuls les Grecs unis peuvent triompher des Perses et, en même temps, cette guerre est nécessaire à leur union. Mais, de leur côté, les Perses ont bien compris que la division de la Grèce joue en leur faveur et ils envoient de grandes quantités d'or en Grèce afin de « pousser les Grecs à faire la guerre à Lacédémone » (*Artax.* 20, 4), faisant ainsi échouer la campagne d'Agésilas et mettant fin aux rêves panhelléniques.

δακρῦσαι συννοήσαντας ὅτι ταῦτ' Ἀλεξάνδρῳ καὶ Μακεδόσιν ἀπέλιπον οἱ τότε τοὺς τῶν Ἑλλήνων στρατηγοὺς περὶ Λεῦκτρα καὶ Κορώνειαν καὶ Κόρινθον καὶ Ἀρκαδίαν καταναλώσαντες.

²²⁴Pontier 2011, p. 207.

²²⁵Shiple 1997, p. 29 : « Like Xenophon, Plutarch uses Kallikratides as a foil, comparing Lysander adversely with him. »

²²⁶Moles 1994.

Un autre aspect du discours panhellénique mis en avant dans ces biographies est la lutte pour libérer les Grecs d'Asie. Ce thème est présent à travers l'allusion à la campagne d'Agésilas qu'on peut lire dans la *Vie d'Artaxerxès* :

La Grèce entière s'enhardit et se mit à mépriser les Barbares ; les Lacédémoniens, notamment, jugèrent qu'il serait vraiment scandaleux de ne pas arracher maintenant à l'esclavage les Grecs installés en Asie (τοὺς τὴν Ἀσίαν κατοικοῦντας Ἕλληνας) et de ne pas mettre un terme aux humiliations que leur infligeaient les Perses. Ils confièrent d'abord la guerre à Thimbron puis à Dercyllidas mais, comme ils n'obtenaient aucun résultat appréciable, ils en chargèrent le roi Agésilas²²⁷.

Dans ce passage, comme on l'a vu, le sentiment panhellénique est d'abord exprimé par la formule « la Grèce entière », mais aussi par l'évocation de l'une de ses ambitions : la libération des Grecs d'Asie. Les mêmes éléments sont mis en avant par Xénophon dans les *Helléniques*, dans un passage qui précède la description des vaines campagnes de Thimbron et Dercyllidas :

Celles-ci [les villes d'Ionie], partagées entre le désir d'être libres (ἐλεύθεραι βουλόμεναι εἶναι) et la crainte de Tissapherne (...), envoyèrent des députés à Lacédémone pour demander, puisque les Spartiates étaient maintenant à la tête de toute la Grèce (πάσης τῆς Ἑλλάδος), qu'ils se préoccupassent aussi d'eux, les Grecs d'Asie (τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ Ἑλλήνων), pour empêcher que leur terre ne fût pillée et pour assurer leur liberté (ὅπως ... αὐτοὶ ἐλεύθεροὶ εἶεν)²²⁸.

D'abord, quelques considérations d'ordre lexical. Xénophon et Plutarque évoquent tous deux les Grecs d'Asie, mais tandis que l'historien athénien emploie

²²⁷Artax. 20, 2-3 : πᾶσα μὲν ἡ Ἑλλάς ἐξεθάρρησε καὶ κατεφρόνησε τῶν βαρβάρων, Λακεδαιμονίοις δὲ καὶ δεινὸν ἐφαίνετο μὴ νῦν γε δουλείας ἐξελέσθαι τοὺς τὴν Ἀσίαν κατοικοῦντας Ἕλληνας μηδὲ παῦσαι προπηλακισομένους ὑπ' αὐτῶν. πρότερον δὲ διὰ Θίμβρωνος, εἶτα διὰ Δερκυλλίδου πολεμοῦντες, οὐδὲν δὲ πράττοντες ἀξιόλογον, Ἀγησιλάῳ τῷ βασιλεῖ τὸν πόλεμον ἐπέτρεψαν

²²⁸Xénophon, *Helléniques* III, 1, 3 : αἱ δὲ ἅμα μὲν ἐλεύθεραι βουλόμεναι εἶναι, ἅμα δὲ φοβούμεναι τὸν Τισσαφέρην (...) εἰς Λακεδαίμονα δὲ ἔπεμπον πρέσβεις, καὶ ἠξίουσαν, ἐπεὶ πάσης τῆς Ἑλλάδος προστάται εἰσίν, ἐπιμεληθῆναι καὶ σφῶν τῶν ἐν τῇ Ἀσίᾳ Ἑλλήνων, ὅπως ἢ τε χώρα μὴ δηοῖτο αὐτῶν καὶ αὐτοὶ ἐλεύθεροὶ εἶεν.

l'expression οἱ ἐν τῇ Ἀσίᾳ Ἕλληνας, Plutarque préfère la formule οἱ τὴν Ἀσίαν κατοικοῦντες Ἕλληνας, que l'on retrouve dans le reste de son œuvre²²⁹. La périphrase pourrait être une réminiscence du lexique des orateurs attiques du IV^e siècle, et plus précisément de Lycurgue, qui l'emploie dans son discours *Contre Léocrate* en rappelant l'aide qu'Athènes avait apportée par le passé aux autres Grecs (42 : οἱ τὴν Ἀσίαν κατοικοῦντες Ἕλληνας). Dans tous les cas, il est intéressant de remarquer que chez Plutarque cette « étiquette », quelle que soit sa formulation, se trouve presque exclusivement dans des passages liés à l'expédition du roi de Sparte ou à la paix d'Antalcidas : dans la *Vie d'Artaxexès* (20, 2 : « les Grecs installés en Asie (τοὺς τὴν Ἀσίαν κατοικοῦντας Ἕλληνας) » ; 21, 6 : « toutes les cités grecques d'Asie (τὰς ἐν Ἀσίᾳ πόλεις Ἑλληνίδας ἀπάσας) »), dans la *Vie d'Agésilas* (14, 4 : « les Grecs établis en Asie (τοῖς κατοικοῦσι τὴν Ἀσίαν Ἕλλησιν) » et 23, 2 : « les Grecs d'Asie (τοὺς τὴν Ἀσίαν κατοικοῦντας Ἕλληνας) »), à la fin de la *Vie de Lycurgue*, dans un passage qui évoque les expéditions d'Agésilas et de Lysandre (30, 5 : « tous les Grecs d'Asie (οἱ τὴν Ἀσίαν οἰκοῦντες Ἕλληνας) »), ou encore dans les *Apophtegmes laconiens* d'Agésilas (208f : « les Grecs établis en Asie » (τοὺς τὴν Ἀσίαν κατοικοῦντας Ἕλληνας) ; 213b : « les Grecs d'Asie (τοὺς ἐν τῇ Ἀσίᾳ Ἕλληνας) »)²³⁰. Or, ce n'est pas un hasard : dans un article de 1980 explorant l'origine du concept/slogan de « liberté des Grecs d'Asie », R. J. Seager et C. J. Tuplin observaient que ces derniers sont considérés comme un corps unique depuis les expéditions lacédémoniennes²³¹.

Si l'on analyse conjointement le passage de Plutarque et celui de Xénophon, on relève une autre différence dans le lexique employé pour évoquer les Grecs d'Asie. En effet, au lieu de parler de liberté, comme le fait Xénophon, Plutarque préfère employer l'expression δουλείας ἐξαιρέω, faisant ainsi allusion à la condition de servitude des cités grecques en Orient (comme dans la *Vie de Lucullus*)²³². Par ailleurs, on ne comprend pas très bien en quoi consiste précisément cette libération des Grecs d'Asie²³³. Dans la *Vie d'Agésilas* (9, 1), Plutarque emploie le terme autonomie (αὐτονόμους), en s'inspirant de

²²⁹Ages. 14, 4 ; 23, 2 ; *Ap. lac.* 208f et *Lyc.* 30, 5 (mais avec οἰκέω) ; *Per.* 17, 1 et *Adv. Colot.* 1126d.

²³⁰Deux exceptions : *Per.* 17, 1 et *Adv. Colot.* 1126d.

²³¹Seager Tuplin 1980, not. p. 144. Sur la situation des Grecs d'Asie, voir Corsaro 1998, p. 48-51.

²³²Voir *supra*, p. 93-94.

²³³Seager Tuplin 1980, p. 146.

Xénophon (*Helléniques* III, 2, 12 ; III, 4, 5). Si le mot renvoie visiblement au concept d'indépendance, il faut toutefois souligner qu'il n'est pas dénué d'ambiguïté, et Sparte jouait sans doute là-dessus pour s'assurer le contrôle des cités qu'elle déclarait autonomes²³⁴.

Le lien entre l'expédition d'Agésilas et les Grecs d'Asie est à nouveau évoqué lors du récit de la paix d'Antalcidas, conclue entre le roi des Perses et Sparte après que cette dernière a été défaite par les Athéniens (bataille de Cnide, 394 av. J.-C.). Plutarque exprime un jugement très sévère sur ce pacte :

Ils envoyèrent Antalcidas auprès de Tiribaze et lui livrèrent (παραδιδόντες), de la manière la plus honteuse et la plus contraire aux lois (αἴσχιστα καὶ παρανομώτατα), les Grecs d'Asie pour lesquels Agésilas avait combattu (τοὺς τὴν Ἀσίαν κατοικοῦντας Ἑλληνας, ὑπὲρ ὧν ἐπολέμησεν Ἀγησίλαος)²³⁵.

Et encore, dans la *Vie d'Artaxerxès* :

Dans son zèle pour le roi, il [Antalcidas] obligea les Lacédémoniens à lui céder toutes les cités grecques d'Asie (τὰς ἐν Ἀσίᾳ πόλεις Ἑλληνίδας ἀπάσας) et toutes les îles proches de l'Asie, avec les tributs qu'on pouvait tirer. La paix fut ainsi conclue avec les Grecs, s'il faut appeler paix un traité qui humiliait et trahissait la Grèce (τὴν τῆς Ἑλλάδος ὕβριν καὶ προδοσίαν) : jamais aucune guerre n'avait imposé aux vaincus des conditions aussi déshonorantes (ἀκλεέστερον)²³⁶.

Ce jugement négatif lui viendrait d'Isocrate (*Panégryrique* 175-180) ; Xénophon, en revanche, insiste sur les avantages obtenus par les Lacédémoniens²³⁷.

²³⁴Bommelaer 1981, p. 185 n. 64.

²³⁵*Ages.* 23, 2 : καὶ πέμπουσιν Ἀνταλκίδαν πρὸς Τιρίβαζον, αἴσχιστα καὶ παρανομώτατα τοὺς τὴν Ἀσίαν κατοικοῦντας Ἑλληνας, ὑπὲρ ὧν ἐπολέμησεν Ἀγησίλαος, βασιλεῖ παραδιδόντες.

²³⁶*Artax.* 21, 6 : καὶ σπουδάσας βασιλεῖ διεπράξατο τὰς ἐν Ἀσίᾳ, πόλεις Ἑλληνίδας ἀπάσας καὶ νήσους ὅσαι προσκυροῦσιν Ἀσίᾳ, παρεῖναι Λακεδαιμονίους αὐτῷ κεκτηῖσθαι φόρων ὑποτελεῖς, εἰρήνης γενομένης τοῖς Ἑλλησιν, εἰ δεῖ τὴν τῆς Ἑλλάδος ὕβριν καὶ προδοσίαν εἰρήνην καλεῖν, ἧς πόλεμος οὐδεὶς ἀκλεέστερον ἤνεγκε τέλος τοῖς κρατηθεῖσι.

²³⁷Xénophon, *Helléniques* V, 1, 36 : « Et si pendant la guerre les Lacédémoniens s'étaient plutôt maintenus au niveau de leurs adversaires, ils tirèrent beaucoup plus d'orgueil de la paix qui a pris le nom d'Antalcidas.

Avec la paix d'Antalcidas, un renversement se produit dans la politique lacédémonienne, car tandis qu'Agésilas voulait libérer les Grecs d'Asie, Antalcidas les livre aux Perses²³⁸. Plutarque insiste sur l'attitude opposée des deux Lacédémoniens, en niant toute implication d'Agésilas dans les négociations (*Ages.* 23, 3 : « Agésilas n'eut donc pas la moindre part à cette infamie »), quitte à modifier la réalité²³⁹.

Malgré cet échec, Agésilas obtient, grâce à son expédition, une place parmi les champions qui ont combattu les Perses, venant se situer entre Cimon et Alexandre²⁴⁰. Mais la réflexion de Plutarque sur la lutte entre la Grèce et l'Empire perse transparait aussi, selon nous, à travers les portraits des Perses brossés dans ces biographies et la description des relations « impossibles » entre le monde grec et les barbares.

Grecs et Perses, une amitié impossible

Dans les *Vies* d'Agésilas et de Lysandre, les figures des Perses prennent de l'ampleur. Deux personnages en particulier se distinguent, en raison du rôle central qu'ils jouent dans les relations entre la Perse et la Grèce : Tissapherne, le satrape de Lydie et de Carie, et Pharnabaze, le satrape de Phrygie et de l'Hellespont. Ces hommes représentent deux types très différents de barbare, mais tous deux témoignent du jugement univoque que Plutarque porte sur les Perses.

Tissapherne est incontestablement l'ennemi des Grecs. Dans la *Vie d'Agésilas*, il est décrit comme « ce scélérat qui était le pire ennemi de la race des Grecs (μοχθηρὸν ἄνδρα καὶ τῷ γένει τῶν Ἑλλήνων ἀπεχθέστατον) » (*Ages.* 10, 5), ou encore « l'ennemi public des Grecs (τὸν κοινὸν ἐχθρὸν Ἑλλήνων) » (*Ages.* 10, 8). Le même concept est exprimé dans la *Vie d'Artaxerxès*, où il est qualifié de « leur [des Grecs] pire

En se faisant les patrons de la paix dont le Roi avait envoyé les conditions, en réalisant l'autonomie des villes, ils s'acquirent l'alliance de Corinthe, ils établirent l'autonomie, vis-à-vis de Thèbes, des cités béotiennes – ce qui était depuis longtemps leur désir – et ils firent cesser la main-mise d'Argos sur Corinthe en décrétant la mobilisation contre Argos pour le cas où elle ne retirerait pas ses troupes de Corinthe. »

²³⁸Seager Tuplin 1980, p. 144

²³⁹Sur l'implication d'Agésilas dans la paix d'Antalcidas, voir Devoto 1986 ; Cartledge 1987, p. 195-196. Sur l'accord, Pyrau 1971, p. 27-32 ; Cawkwell 1981.

²⁴⁰*Cim.* 19, 3-4 ; *Ages.* 15, 3-4 et *Pomp. Syn.* 82 (2), 6.

ennemi (πονηρὸν ὄντα καὶ πρὸς αὐτὸν ἰδίᾳ διαφερόμενον) » (*Artax.* 23, 1)²⁴¹. Il conserve d'ailleurs cette réputation terrible dans la *Vie d'Alcibiade* : après l'avoir décrit comme « un être méchant, attiré par les scélérats (κακοήθης καὶ φιλοπόνηρος) » (*Alc.* 24, 5), Plutarque surenchérit en déclarant qu'il « était sauvage et encore plus hostile aux Grecs que tous les autres Perses (ὠμὸς ὢν καὶ μισέλλην ἐν τοῖς μάλιστα Περσῶν) » (*Alc.* 24, 6). Mais qu'a donc fait Tissapherne pour mériter une telle réputation ? Au début de la campagne d'Agésilas, le satrape avait conclu un marché avec le roi de Sparte pour accorder l'autonomie aux cités grecques, mais il n'avait finalement pas tenu sa promesse et avait repris les hostilités. Le non-respect des accords est l'une des caractéristiques principales que Plutarque prête aux barbares, notamment aux Orientaux²⁴² (il en sera d'ailleurs question dans la description des Parthes²⁴³). L'insistance avec laquelle il déclare son mépris pour Tissapherne – mépris absent des autres sources²⁴⁴ – s'explique par les forts sentiments panhelléniques de l'auteur, qui le portent à se réjouir à plusieurs reprises de l'exécution du satrape (en *Ages.* 10, 8, il évoque la gratitude d'Agésilas (χαρίζεσθαι βουλόμενος) envers Tithraustès, qui a fait mettre à mort Tissapherne ; en *Artax.* 23, 1, cette exécution est décrite comme « le seul bien que le Perse procure aux Grecs (ἐν ἀντι πάντων ὧν ἐλύπει τοὺς Ἑλληνας ἡϋφραϊνε) »)²⁴⁵.

²⁴¹Il est intéressant de remarquer que Cyrus aussi considère Tissapherne comme « un scélérat et son ennemi particulier (πονηρὸν ὄντα καὶ πρὸς αὐτὸν ἰδίᾳ διαφερόμενον) » (*Lys.* 4,2). Rappelons que Cyrus est le roi ami des Grecs.

²⁴²Schmidt 1999, p. 203-211.

²⁴³En *Ages.* 9, 3-10, 1, on trouve un excursus sur la ruse : au parjure du Perse, Agésilas oppose une tromperie légitime. D'ailleurs, comme le rappelle Plutarque dans la *Vie de Marcellus* (22, 9-10), la ruse est une arme légitime à Sparte.

²⁴⁴Westlake 1980, p. 276 : « The treatment of him in the *Hellenica*, the main source for the later stages of his career, is largely free from bias » ; l'auteur ne relève pas non plus de réelle hostilité dans la tradition représentée par Diodore. Népos constitue une exception (*Agesilas* 2, 5 : *Tissaphernes periurio suo et homines suis rebus abalienaret et deos sibi iratos redderet*).

²⁴⁵Shipley 1997, p. 160 : « For Plutarch, with strong panhellenist feelings, execution is a proper penalty for his deception of Agesilaos, and the hostility towards the Greeks of Asia Minor. »

Dans la *Vie de Lysandre*, Pharnabaze, protagoniste d'une tromperie au détriment de Lysandre, affiche donc un comportement typique des barbares²⁴⁶. Cependant, dans la *Vie d'Agésilas*, il est présenté sous un jour plutôt favorable.

Pharnabaze voulut entrer en pourparlers avec Agésilas, et leur hôte (ξένος) à tous deux, Apollophanès de Cyzique, les fit se rencontrer. Agésilas fut le premier à arriver, avec ses amis, à l'endroit du rendez-vous : il s'allongea sur une herbe épaisse, à l'ombre, et attendit Pharnabaze. Dès que celui-ci arriva, on étendit pour lui sur le sol des peaux moelleuses et des tapis bigarrés (κωδίων τε μαλακῶν καὶ ποικίλων), mais il eut honte en voyant Agésilas ainsi allongé ; il s'étendit à son tour, sur l'herbe, par terre, sans changer de vêtement, bien qu'il portât des habits d'une finesse et d'un coloris admirables (θαυμαστὴν λεπτότητι καὶ βαφαῖς ἐνδεδικώς). Les deux hommes se saluèrent. Pharnabaze ne manquait pas d'arguments fort justes, puisque, après avoir rendu aux Lacédémoniens, au cours de la guerre contre Athènes, tant de services importants, il se voyait à présent victime de leurs exactions. Agésilas vit que les Spartiates qui l'entouraient baissaient les yeux vers le sol, pleins de honte, très gênés en voyant combien le traitement fait à Pharnabaze était injuste. Il prit la parole : « Pharnabaze, autrefois, quand nous étions les amis (φίλοι) du Grand Roi, nous nous comportions en amis (φιλικῶς) avec toutes ses possessions (τοῖς ἐκείνου πράγμασι) ; maintenant que nous sommes devenus ses adversaires (πολέμιοι), nous nous comportons avec elles en ennemis (πολεμικῶς). Constatant que tu veux, toi aussi, devenir une des propriétés (τῶν βασιλέως κτημάτων) du Grand Roi, nous essayons, en bonne logique, de lui nuire en ta personne. Mais du jour où tu désireras être appelé ami et allié des Grecs (Ἑλλήνων φίλον καὶ συμμαχον) plutôt qu'esclave du Grand Roi (δοῦλον ... βασιλέως), tu pourras considérer que cette phalange, ces armes, ces navires et nos personnes sont les gardiens de tes biens et de ta liberté (τῶν σῶν κτημάτων φύλακας εἶναι καὶ τῆς ἐλευθερίας) sans laquelle il n'est, pour les

²⁴⁶Lys. 20, 1-3 : « Lorsque Lysandre reçut cette scytale dans l'Hellespont, il fut bouleversé. Comme il redoutait surtout les accusations de Pharnabaze, il se hâta d'aller s'entretenir avec lui pour apaiser leur différend. Au cours de leur entrevue, il lui demanda d'écrire à son propos une autre lettre aux magistrats de Sparte, pour leur dire qu'il n'avait subi aucun tort et ne portait aucune accusation. Mais c'était avec un Crétois, comme on dit, qu'il jouait au Crétois : il ne connaissait pas Pharnabaze. Ce dernier promit tout et écrivit sous les yeux de Lysandre une lettre conforme à ce que celui-ci demandait. Mais en secret, il en avait préparé une autre, où il disait le contraire. Au moment de sceller le message, il fit l'échange, les deux lettres ayant exactement le même aspect, et donna à Lysandre celle qu'il avait écrite en secret ».

hommes, rien de beau ni d'enviable. » Là-dessus, Pharnabaze lui exposa son point de vue : « Si le roi envoie quelqu'un d'autre comme stratège, je serai à vos côtés, mais s'il me donne le commandement, je ne négligerai aucun effort pour vous repousser et vous faire du tort. » À ces mots, Agésilas, joyeux, lui saisit la main droite et se releva avec lui : « Puisses-tu, Pharnabaze, puisque tel est ton caractère, devenir notre ami (φίλος), plutôt que notre ennemi (πολέμος) ! »²⁴⁷

Le passage suit de près le récit que Xénophon fait de cet entretien dans les *Helléniques*²⁴⁸ :

²⁴⁷*Ages. 12* : μετὰ ταῦτα Φαρνάβαζος εἰς λόγους αὐτῷ συνελθεῖν ἠθέλησε, καὶ συνήγεν ἀμφοτέρους ὧν ξένος ὁ Κυζικηνὸς Ἀπολλοφάνης. πρότερος δὲ μετὰ τῶν φίλων ὁ Ἀγησίλαος ἐλθὼν εἰς τὸ χωρίον, ὑπὸ σκιᾷ τινι πόας οὔσης βαθείας καταβαλὼν ἑαυτόν, ἐνταῦθα περιέμενε τὸν Φαρνάβαζον. ὁ δ' ὡς ἐπήλθεν, ὑποβεβλημένων αὐτῷ κωδίων τε μαλακῶν καὶ ποικίλων δαπιδῶν, αἰδεσθεὶς τὸν Ἀγησίλαον οὔτω κατακείμενον κατεκλίνη καὶ αὐτός, ὡς ἔτυχεν, ἐπὶ τῆς πόας χαμᾶζε, καίπερ ἐσθῆτα θαυμαστὴν λεπτότητι καὶ βαφαῖς ἐνδεδυκώς. ἀσπασάμενοι δ' ἀλλήλους ὁ μὲν Φαρνάβαζος οὐκ ἠπόρει λόγων δικαίων, ἅτε δὴ πολλὰ καὶ μεγάλα Λακεδαιμονίοις χρήσιμος γεγονώς ἐν τῷ πρὸς Ἀθηναίους πολέμῳ, νῦν δὲ πορθούμενος ὑπ' αὐτῶν· ὁ δὲ Ἀγησίλαος, ὀρῶν τοὺς σὺν αὐτῷ Σπαρτιάτας ὑπ' αἰσχύνης κύπτοντας εἰς τὴν γῆν καὶ διαποροῦντας (ἀδικούμενον γὰρ ἑώρων τὸν Φαρνάβαζον), « ἡμεῖς » εἶπεν « ὦ Φαρνάβαζε, καὶ φίλοι πρότερον ὄντες βασιλέως ἐχρώμεθα τοῖς ἐκείνου πράγμασι φιλικῶς, καὶ νῦν πολέμιοι γεγονότες πολεμικῶς. ἐν οὖν καὶ σὲ τῶν βασιλέως κτημάτων ὀρῶντες εἶναι βουλόμενον, εἰκότως διὰ σοῦ βλάπτομεν ἐκεῖνον. ἀφ' ἧς δ' ἂν ἡμέρας σεαυτὸν ἀξιώσης Ἑλλήνων φίλον καὶ σύμμαχον μᾶλλον ἢ δοῦλον λέγεσθαι βασιλέως, ταύτην νόμιζε τὴν φάλαγγα καὶ τὰ ὄπλα καὶ τὰς ναῦς καὶ πάντας ἡμᾶς τῶν σῶν κτημάτων φύλακας εἶναι καὶ τῆς ἐλευθερίας, ἧς ἄνευ καλὸν ἀνθρώποις οὐδὲν οὐδὲ ζηλωτὸν ἐστίν. » ἐκ τούτου λέγει πρὸς αὐτὸν ὁ Φαρνάβαζος ἦν εἶχε διάνοιαν· « ἐγὼ γάρ » εἶπεν « ἐὰν μὲν ἄλλον ἐκπέμψῃ βασιλεὺς στρατηγόν, ἔσομαι μεθ' ὑμῶν, ἐὰν δ' ἐμοὶ παραδῶ τὴν ἡγεμονίαν, οὐδὲν ἐλλείψω προθυμίας ἀμυνόμενος ὑμᾶς καὶ κακῶς ποιῶν ὑπὲρ ἐκείνου. » ταῦτα δ' ἀκούσας ὁ Ἀγησίλαος ἤσθη, καὶ τῆς δεξιᾶς αὐτοῦ λαβόμενος καὶ συνεξαναστάς, « εἶθ' » εἶπεν « ὦ Φαρνάβαζε, τοιοῦτος ὢν φίλος ἡμῖν γένοιο μᾶλλον ἢ πολέμιος. »

²⁴⁸Dans l'*Agésilas* de Xénophon, l'épisode est brièvement évoqué au chapitre 3 : « Pharnabaze aussi entra en pourparlers avec Agésilas, et s'engagea, s'il n'était pas nommé général de l'armée, à quitter le parti du roi ; - mais, si je suis nommé, ajouta-t-il, je te ferai la guerre, Agésilas, aussi vigoureusement que je pourrai. En disant cela, il avait confiance de n'avoir rien à craindre de contraire au traité, tellement c'est une grande et belle chose pour tout le monde et en particulier pour un général d'être religieux et fidèle à sa parole et d'être reconnu pour tel. »

Il y avait un certain Apollophanès de Cyzique, qui se trouvait être depuis longtemps l'hôte (ξένος) de Pharnabaze, et qui avait également à cette époque contracté des liens d'hospitalité (ἐξενώθη) avec Agésilas. Cet homme donc dit à Agésilas qu'il pensait pouvoir lui amener, pour négocier une convention d'amitié, Pharnabaze en personne. Comme il avait su persuader Agésilas, après un échange de serments et de poignées de main, on le vit arriver qui amenait Pharnabaze vers un lieu convenu. C'est là qu'Agésilas et les Trente qui étaient avec lui, étendus à terre dans un pré, l'attendaient ; Pharnabaze cependant était venu en coûteux équipage. Comme ses serviteurs étalaient à ses pieds de ces tapis sur lesquels les Perses aiment à s'asseoir mollement (ῥαπτὰ ἐφ' ὧν καθίζουσιν οἱ Πέρσαι μαλακῶς), il rougit de son luxe en voyant le chétif appareil d'Agésilas ; il s'étendit donc, lui aussi, comme il était (ὥσπερ εἶχε), par terre. Ils commencèrent par se saluer réciproquement, puis Pharnabaze tendit sa main droite, et Agésilas, en retour, tendit la sienne. Ensuite Pharnabaze entama la conversation – car il était l'aîné : « Agésilas, et vous tous, Lacédémoniens ici présents, moi, j'ai été pour vous, quand vous faisiez la guerre aux Athéniens, un ami et un allié (φίλος καὶ σύμμαχος) ; votre flotte a dû sa puissance à mes subsides, et, à terre, on m'a vu, sur mon cheval, combattre avec vous jusque dans la mer pour poursuivre l'ennemi. De la duplicité, comme chez Tissapherne, vous n'en trouverez ni dans mes actes ni dans mes paroles à votre égard, pour avoir à m'en accuser. Voilà donc comme je me suis montré ; et maintenant, me voici dans une situation telle, par votre fait, qu'il n'y a pas même un repas pour moi dans ma propre province, à moins que je ne ramasse de vos restes, comme les bêtes sauvages. Et tout ce que m'avait laissé mon père, beaux palais, parcs pleins d'arbres et de gibier, qui faisaient mes délices, tout cela, je le vois rasé ou brûlé jusqu'au sol. Si moi, je ne connais ni la justice divine ni la justice humaine, c'est à vous à m'apprendre comment de pareils actes sont le fait de gens qui savent montrer de la reconnaissance. » Telles furent ses paroles : tous les Trente en rougirent et gardèrent le silence ; et Agésilas, après un peu de temps, répondit : « Quand même, je pense que tu sais bien, Pharnabaze, qu'il y a aussi dans les cités grecques des hommes qui contractent entre eux des liens d'amitié (ξένοι ἀλλήλοις). Or ces gens-là, quand leurs villes deviennent ennemies, se battent avec leur patrie contre ceux-là même qui sont leurs hôtes (τοῖς ἐξενωμένοις), et le hasard a pu faire quelquefois qu'ils se sont entre-tués. Eh bien, nous qui, pour l'instant, faisons la guerre à votre roi, nous nous trouvons obligés de considérer comme ennemi tout ce qui lui appartient (πάντα ...τὰ ἐκείνου) : cependant, ton amitié à toi (φίλοι), nous la mettrions au-dessus de tout. Et s'il s'agissait d'échanger l'autorité du Roi contre la nôtre (ἀντὶ δεσπότητος βασιλείως

ἡμᾶς δεσπότης), ce n'est pas moi qui te le conseillerais ; mais, en fait, tu peux, en passant de notre côté, sans plus adorer personne ni même avoir de maître (μηδὲ δεσπότην ἔχοντα), vivre en jouissant de ce qui est à toi. D'ailleurs la liberté (ἐλεύθερον εἶναι) me paraît à moi, valoir tous les biens. Et cependant, ce que nous te demandons, ce n'est pas d'acheter par la pauvreté la liberté (ἐλεύθερον δ'εἶναι) ; c'est, en utilisant notre alliance, de renforcer, non plus la puissance du Roi, mais bien la tienne, en soumettant tes compagnons d'esclavage d'aujourd'hui (τοὺς νῦν ὁμοδούλους σοι καταστρεφόμενον) pour en faire tes vaisseaux. Et alors, si tu étais libre (ἐλεύθερός τ'εἶης) tout en devenant riche, qu'est-ce qui te manquerait pour être tout à fait heureux ? – Faut-il donc, dit Pharnabaze, que je vous réponde en vous disant en toute simplicité ce que j'ai l'intention de faire. – C'est bien ce que j'attends de toi. – Eh bien ! si le Roi envoie un autre comme général et me place sous ses ordres, je déciderai d'être votre ami et allié (φίλος καὶ σύμμαχος). Mais si c'est à moi qu'il confie le commandement – telle est, je pense, la force du sentiment de l'honneur – il faut bien vous rendre compte que je vous ferai la guerre du mieux que je pourrai. » En entendant ces mots, Agésilas lui prit la main et lui dit : « Pourvu, mon très cher, qu'avec de pareils sentiments tu puisses devenir notre ami (φίλος) ! En tous cas, ajouta-t-il, sache une chose : c'est que je vais quitter, aussi vite que je pourrai, ta province, et qu'à l'avenir, même si nous nous faisons la guerre, tant que nous aurons d'autres adversaires sur qui marcher, nous t'épargnerons, toi et ce qui t'appartient »²⁴⁹.

²⁴⁹Χένοφον, *Helléniques* IV, 1, 29-38 : ἦν δέ τις Ἀπολλοφάνης Κυζικηνός, ὃς καὶ Φαρναβάζω ἐτύγχανεν ἐκ παλαιοῦ ξένος ὃν καὶ Ἀγησιλάω κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἐξενώθη. οὗτος οὖν εἶπε πρὸς τὸν Ἀγησίλαον ὡς οἷοιτο συναγαγεῖν αὐτῷ ἂν εἰς λόγους περὶ φιλίας Φαρνάβαζον. ὡς δ' ἤκουσεν αὐτοῦ, σπονδὰς λαβὼν καὶ δεξιὰν παρῆν ἄγων τὸν Φαρνάβαζον εἰς συγκείμενον χωρίον, ἔνθα δὴ Ἀγησίλαος καὶ οἱ περὶ αὐτὸν τριάκοντα χαμαὶ ἐν πόσῃ τινὶ κατακείμενοι ἀνέμενον· ὁ δὲ Φαρνάβαζος ἦκεν ἔχων στολὴν πολλοῦ χρυσοῦ ἄξιαν. ὑποτιθέντων δὲ αὐτῷ τῶν θεραπόντων ῥαπτὰ, ἐφ' ὃν καθίζουσιν οἱ Πέρσαι μαλακῶς, ἡσχύνθη ἐντροφεῖσθαι, ὁρῶν τοῦ Ἀγησιλάου τὴν φαυλότητα· κατεκλίθη οὖν καὶ αὐτὸς ὥσπερ εἶχε χαμαί. καὶ πρῶτα μὲν ἀλλήλους χαίρειν προσεῖπταν, ἔπειτα τὴν δεξιὰν προτείναντος τοῦ Φαρναβάζου ἀντιπρούτεινε καὶ ὁ Ἀγησίλαος. μετὰ δὲ τοῦτο ἤρξατο λόγου ὁ Φαρνάβαζος· καὶ γὰρ ἦν πρεσβύτερος· ὃ Ἀγησίλαε καὶ πάντες οἱ παρόντες Λακεδαιμόνιοι, ἐγὼ ὑμῖν, ὅτε τοῖς Ἀθηναίοις ἐπολεμεῖτε ; φίλος καὶ σύμμαχος ἐγενόμην, καὶ τὸ μὲν ναυτικὸν τὸ ὑμέτερον χρήματα παρέχων ἰσχυρὸν ἐποίουν, ἐν δὲ τῇ γῆ αὐτὸς ἀπὸ τοῦ ἵππου μαχόμενος μεθ' ὑμῶν εἰς τὴν θάλατταν κατεδίωκον τοὺς πολεμίους. καὶ διπλοῦν ὥσπερ Τισσαφέρνους οὐδὲν πάποτε μου οὔτε ποιήσαντος οὔτ' εἰπόντος πρὸς ὑμᾶς ἔχοιτ' ἂν κατηγορεῖσθαι. τοιοῦτος δὲ γενόμενος νῦν οὕτω διάκειμαι ὑφ' ὑμῶν ὡς οὐδὲ δεῖπνον ἔχω ἐν τῇ ἐμαντοῦ χώρᾳ, εἰ μὴ τι ὢν ἂν ὑμεῖς λίπητε συλλέξομαι ὥσπερ τὰ θηρία. ἃ δέ μοι ὁ πατήρ καὶ οἰκήματα καλὰ καὶ παραδείσους καὶ δένδρων καὶ θηρίων

Il est intéressant de souligner certaines différences entre les deux passages. Tout d'abord, les deux auteurs évoquent une autre caractéristique « typique » des barbares, la mollesse²⁵⁰, en décrivant l'installation luxueuse qui est prévue pour Pharnabaze. Mais si Xénophon parle simplement de « ces tapis sur lesquels les Perses aiment à s'asseoir mollement (ράπτὰ ἐφ' ὧν καθίζουσιν οἱ Πέρσαι μαλακῶς) », Plutarque, quant à lui, ajoute des détails : ce sont « des peaux moelleuses et des tapis bigarrés (κωδίων τε μαλακῶν καὶ ποικίλων) ». Or, en voyant Agésilas assis par terre, le Perse a honte de ce luxe et vient se placer à côté de lui « comme il était (ὥσπερ εἶχε) », pour reprendre les mots de l'historien athénien. Plutarque interprète à sa manière cette expression – qui indique simplement que le satrape se passe de ses tapis – et esquisse une description des vêtements somptueux du Perse, « des habits d'une finesse et d'un coloris admirables (θαυμαστὴν λεπτότητι καὶ βαφαῖς ἐνδεδυκῶς) ». En mettant ainsi en relief la richesse de Pharnabaze, il renforce l'opposition entre la frugalité spartiate et le luxe oriental.

μεστοὺς κατέλιπεν, ἐφ' οἷς ἠὺφραινόμεν, ταῦτα πάντα ὀρθῶ τὰ μὲν κατακεκομμένα τὰ δὲ κατακεκαυμένα. εἰ οὖν ἐγὼ μὴ γινώσκω μήτε τὰ ὄσια μήτε τὰ δίκαια, ὑμεῖς δὲ διδάξατέ με ὅπως ταῦτ' ἐστὶν ἀνδρῶν ἐπισταμένων χάριτας ἀποδιδόναι. ὁ μὲν ταῦτ' εἶπεν. οἱ δὲ τριάκοντα πάντες μὲν ἐπησχύνθησαν αὐτὸν καὶ ἐσιώπησαν· ὁ δὲ Ἀγησίλαος χρόνῳ ποτὲ εἶπεν· ἀλλ' οἶμαι μὲν σε, ὃ Φαρνάβαζε, εἰδέναι ὅτι καὶ ἐν ταῖς Ἑλληνικαῖς πόλεσι ξένοι ἀλλήλοις γίνονται ἄνθρωποι. οὗτοι δέ, ὅταν αἱ πόλεις πολέμια γένωνται, σὺν ταῖς πατρίσι καὶ τοῖς ἐξενωμένοις πολεμοῦσι καί, ἂν οὕτω τύχωσιν, ἔστιν ὅτε καὶ ἀπέκτειναν ἀλλήλους. καὶ ἡμεῖς οὖν νῦν βασιλεῖ τῷ ὑμετέρῳ πολεμοῦντες πάντα ἠναγκάσαμεθα τὰ ἐκείνου πολέμια νομίζειν· σοὶ γε μέντοι φίλοι γενέσθαι περὶ παντὸς ἂν ποιησαίμεθα. καὶ εἰ μὲν ἀλλάξασθαί σε ἔδει ἀντὶ δεσπότητος βασιλέως ἡμᾶς δεσπότης, οὐκ ἂν ἐγωγέ σοι συνεβούλευον· νῦν δὲ ἔξεστί σοι μεθ' ἡμῶν γενομένῳ μηδένα προσκυνοῦντα μηδὲ δεσπότην ἔχοντα ζῆν καρπούμενον τὰ σαυτοῦ. καίτοι ἐλεύθερον εἶναι ἐγὼ μὲν οἶμαι ἀντάξιον εἶναι τῶν πάντων χρημάτων. οὐδὲ μέντοι τοῦτό σε κελεύομεν, πένητα μὲν, ἐλεύθερον δ' εἶναι, ἀλλ' ἡμῖν συμμάχοις χρώμενον αὖξιν μὴ τὴν βασιλέως ἀλλὰ τὴν σαυτοῦ ἀρχὴν, τοὺς νῦν ὁμοδούλους σοι καταστρεφόμενον, ὥστε σοὺς ὑπηκόους εἶναι. καίτοι εἰ ἅμα ἐλεύθερός τ' εἴης καὶ πλούσιος γένοιο, τίνας ἂν δέοις μὴ οὐχὶ πάμπαν εὐδαίμων εἶναι ; οὐκοῦν, ἔφη ὁ Φαρνάβαζος, ἀπλῶς ὑμῖν ἀποκρίνομαι ἅπερ ποιήσω ; πρέπει γοῦν σοι. ἐγὼ τοίνυν, ἔφη, ἐὰν βασιλεὺς ἄλλον μὲν στρατηγὸν πέμπῃ, ἐμὲ δὲ ὑπηκόον ἐκείνου τάττῃ, βουλήσομαι ὑμῖν καὶ φίλος καὶ σύμμαχος εἶναι· ἐὰν μέντοι μοι τὴν ἀρχὴν προστάτῃ - τοιοῦτόν τι, ὡς ἔοικε, φιλοτιμία ἐστίν - εὖ χρὴ εἰδέναι ὅτι πολεμήσω ὑμῖν ὡς ἂν δύνωμαι ἄριστα. ἀκούσας ταῦτα ὁ Ἀγησίλαος ἐλάβετο τῆς χειρὸς αὐτοῦ καὶ εἶπεν· εἶθ', ὃ λῶστε σύ, τοιοῦτος ὢν φίλος ἡμῖν γένοιο. ἐν δ' οὖν, ἔφη, ἐπίστω, ὅτι νῦν τε ἅπειμι ὡς ἂν δύνωμαι τάχιστα ἐκ τῆς σῆς χώρας, τοῦ τε λοιποῦ, κἂν πόλεμος ᾗ, ἕως ἂν ἐπ' ἄλλον ἔχωμεν στρατεῦσθαι, σοῦ τε καὶ τῶν σῶν ἀφεξόμεθα.

²⁵⁰Voir Schmidt 1999, p.128-137.

Mais ce n'est pas le seul thème qui est modifié dans le but de renforcer l'opposition entre les Grecs et les Perses. Plutarque accomplit en effet la même opération avec l'amitié, thème majeur de la *Vie d'Agésilas*²⁵¹, mais qui est aussi développé par Xénophon dans son *Agésilas* et dans les *Helléniques*. P. Pontier remarque ainsi que, dans les pages de l'*Agésilas* consacrées à la campagne orientale, l'auteur athénien crée une dichotomie ami/ennemi en opposant le roi de Sparte au Grand Roi²⁵². Cette antithèse est notamment visible dans l'extrait de Xénophon que nous analysons, d'abord dans le discours de Pharnabaze, allié devenu ennemi, mais aussi dans les paroles d'Agésilas, qui évoque la situation des hôtes forcés de se combattre pour la comparer ensuite à celle de Pharnabaze, et enfin dans la réponse du satrape à la proposition d'alliance du Lacédémonien. Or, chez Plutarque, cette dichotomie est renforcée par l'opposition entre les termes renvoyant à l'amitié (φίλος ; φιλικῶς) et ceux indiquant l'inimitié (πολέμος ; πολεμικῶς). Ainsi, au début de son discours, Agésilas déclare que « quand nous étions les amis (φίλοι) du Grand Roi, nous nous comportions en amis (φιλικῶς) (...) ; maintenant que nous sommes devenus ses adversaires (πολέμιοι), nous nous comportons avec elles en ennemis (πολεμικῶς) » (*Ages.* 12, 6), et il conclut en s'exclamant : « Puisse-tu, Pharnabaze, (...) devenir notre ami (φίλος), plutôt que notre ennemi (πολέμος) ! » (*Ages.* 12, 9). Mais, dans la section centrale de l'extrait, cette antithèse est modifiée²⁵³ : l'ami n'est plus opposé à l'ennemi mais à l'esclave (*Ages.* 12, 7 : « ami et allié des Grecs (Ἑλλήνων φίλον καὶ συμμαχον) » / « esclave du Grand Roi (δοῦλον ... βασιλέως) »). Les composantes de ces couples antithétiques – ami/ennemi, homme libre/esclave – sont donc, aux yeux de Plutarque, des éléments parfaitement interchangeables. Cette deuxième dichotomie est d'ailleurs amplifiée par des termes indiquant la possession, comme τοῦ ἐκείνου πράγμασι (*Ages.* 12, 6) et τῶν βασιλέως κτημάτων (*Ages.* 12, 6), alors que Xénophon écrivait simplement πάντα ... τὰ ἐκείνου (IV, 1, 34). Chez Plutarque, Pharnabaze n'est pas seulement un esclave du Roi, mais il subit un processus de réification qui le transforme en possession. Ce n'est qu'en acceptant de devenir l'ami des

²⁵¹Shipley 1997, p. 32-35.

²⁵²Pontier 2011, p. 204. Pour une analyse de la comparaison entre Agésilas et le roi des Perses, voir Hirsch 1985, p. 43-45, qui rappelle que cette comparaison est un *topos* rhétorique (qui trouve probablement son origine dans l'*Evagoras* d'Isocrate) visant à exalter le roi de Sparte.

²⁵³Chez Xénophon, le rapport est moins schématique. Sous le δεσπότης grec, Pharnabaze n'aurait plus de δεσπότης, mais il deviendrait lui-même le δεσπότης de ses anciens ὀμόδουλοι.

Grecs que le satrape pourra retrouver son statut d'« humain » et redevenir possesseur au lieu de possession : comme Agésilas le lui promet, « du jour où tu désireras être appelé ami et allié des Grecs (...), tu pourras considérer que cette phalange, ces armes, ces navires et nos personnes sont les gardiens de tes biens et de ta liberté (τῶν σῶν κτημάτων φύλακας εἶναι καὶ τῆς ἐλευθερίας) » (*Ages.* 12, 7).

Enfin, nous souhaitons attirer l'attention sur trois passages de l'extrait de Xénophon que Plutarque, de manière significative, modifie ou supprime de son récit. Tout d'abord, il est intéressant de remarquer le changement subtil apporté à l'expression φίλος καὶ σύμμαχος. Cette formule, qui désigne de manière officielle les alliés²⁵⁴, revient à deux reprises dans l'extrait des *Helléniques*, au début du discours de Pharnabaze (IV, 1, 32 : « j'ai été pour vous (...) un ami et un allié (φίλος καὶ σύμμαχος) ») et à la fin (IV, 1, 37 : « je déciderai d'être votre ami et allié (φίλος καὶ σύμμαχος) »). Si Xénophon attribue cette expression à Pharnabaze, dans la *Vie* c'est en revanche Agésilas qui la prononce (« ami et allié des Grecs (Ἑλλήνων φίλον καὶ σύμμαχον) »). Il est vrai que Plutarque a préféré résumer les paroles de Pharnabaze²⁵⁵, mais l'on peut également supposer que, selon lui, une telle formule, profondément liée à la culture grecque, n'avait pas sa place dans la bouche d'un barbare²⁵⁶.

Deuxième modification : dans les *Helléniques*, Agésilas commence son discours en prenant l'exemple des Grecs qui, après avoir tissé des liens d'amitié, doivent se battre contre leurs hôtes, car les cités auxquelles ils appartiennent sont devenues ennemies (IV, 1, 34). Ce passage, qui transformait les « cités grecques (Ἑλληνικαῖς πόλεις) » en « villes ennemies (πόλεις πολέμια) », est supprimé par Plutarque qui, comme on l'a vu, n'aime pas évoquer les conflits entre Grecs s'il ne peut pas les résoudre.

Le débat se termine avec une suppression tout aussi significative. Tandis que l'Agésilas des *Helléniques* proposait, malgré tout, un accord au Perse (IV, 1, 40 : « je vais quitter, aussi vite que je pourrai, ta province, et (...) à l'avenir, même si nous faisons la guerre, tant que nous aurons d'autres adversaires sur qui marcher, nous t'épargnerons, toi

²⁵⁴À ce propos, voir Panessa 1990 ; Giangiulio 1992, p. 40, n. 37 pour les attestations épigraphiques du couplet φίλος καὶ σύμμαχος.

²⁵⁵Procédé qu'il utilise notamment avec Hérodote, voir *supra*, p. 26-27.

²⁵⁶Mais dans la *Vie d'Alexandre*, la même formule est prononcée par Darius (*Alex.* 29, 7).

et ce qui t'appartient »), l'Agésilas de la *Vie* n'évoque pas cette possibilité. Toute entente avec le satrape est donc impossible, tant qu'il reste aux côtés du Roi.

Mais un barbare peut-il vraiment devenir l'ami des Grecs, comme le roi de Sparte le suggère ? Si Pharnabaze n'accepte finalement pas la proposition d'Agésilas, un autre Perse choisit en revanche d'abandonner le Roi pour devenir l'ami des Grecs. Il s'agit de Spithridatès, un Perse du pays de Pharnabaze, que Lysandre avait persuadé de se rallier aux Grecs. Cependant, cette alliance ne dure pas, car le Perse, contraint par le Spartiate Hérippidas de rendre les richesses dont il s'était emparé au cours d'une bataille, s'en va, outré (*Ages.* 11, 2-5). Nous pouvons voir dans cet épisode un témoignage de la différence inconciliable qui sépare les Perses des Grecs : la rupture de cette alliance est, en effet, causée par la dichotomie topique entre l'amour oriental du luxe et la frugalité grecque (et surtout lacédémonienne).

Un autre épisode particulièrement parlant est le refus qu'Agésilas oppose, suite à la paix d'Antalcidas, à la demande d'amitié d'Artaxerxès :

Une fois la paix conclue, le roi lui adressa une lettre, où il lui proposait des liens d'hospitalité et d'amitié, mais il refusa, déclarant que les liens officiels d'amitié lui suffisaient : tant qu'ils dureraient, il n'y aurait aucun besoin d'amitié privée entre eux²⁵⁷.

Par sa réponse, Agésilas souligne qu'il ne peut y avoir entre lui et le Perse que des liens officiels, et non des liens humains, ce qui concorde parfaitement avec la suppression de la dernière phrase du dialogue entre le roi de Sparte et Pharnabaze. Aucune faveur personnelle n'est possible, car il ne peut exister de véritable amitié entre les Grecs et les barbares.

L'épisode est, là encore, tiré de l'*Agésilas* de Xénophon :

Un Perse, accompagné du Lacédémonien Calléas, lui apportait une lettre du Grand Roi qui demandait à être son hôte et son ami. Il n'accepta point la lettre et dit à celui qui l'apportait de répondre au Roi qu'il n'avait pas à lui envoyer de lettres en particulier (ὡς ἰδίᾳ), mais que, s'il se montrait ami de Lacédémone et bien

²⁵⁷*Ages.* 23, 10 : ἦν δὲ τῆς εἰρήνης γενομένης ἔπεμψεν αὐτῷ περὶ ξενίας καὶ φιλίας ἐπιστολὴν ὁ βασιλεὺς οὐκ ἔλαβεν, εἰπὼν ἐξαρκεῖν τὴν κοινὴν φιλίαν καὶ μηδὲν ἰδίᾳ δεήσεσθαι μενούσης ἐκείνης.

intentionné pour la Grèce, il aurait en lui un ami qui le servirait de toutes ses forces (ἦν δὲ φίλος τῇ Λακεδαίμονι καὶ τῇ Ἑλλάδι εὐνους ὧν φαίνεται, ὅτι καὶ αὐτὸς φίλος ἀνὰ κράτος αὐτῷ ἔσοιτο). « Si au contraire, ajouta-t-il, on le surprend à former des mauvais desseins contre la Grèce, il peut m'envoyer autant de lettres qu'il voudra (ἦν μέντοι, ἔφη, ἐπιβουλεύων ἀλίσκηται, μηδ' ἂν πάνυ πολλὰς ἐπιστολάς δέχωμαι), qu'il sache bien qu'il ne gagnera pas pour cela mon amitié. » Ce que je loue dans la conduite d'Agésilas, c'est d'avoir dédaigné l'hospitalité du Roi pour plaire aux Grecs²⁵⁸.

La reprise presque textuelle du passage de Xénophon dans les *Apophtegmes laconiens* témoigne de ce lien de dépendance.

Une lettre lui ayant été apportée de la part du roi de Perse après la conclusion de la paix – le messager était le Perse accompagnant le Lacédémonien Kallias –, en vue de la création, entre eux, de liens d'hospitalité et d'amitié, il refusa de l'accepter en disant de faire savoir au roi que celui-ci n'avait nul besoin de lui envoyer des lettres en particulier (ὡς ἰδίᾳ) ; que, s'il devait se montrer ami de Sparte et bien disposé à l'égard de la Grèce, ce serait spontanément que lui-même serait son ami en toute plénitude (ἦν δὲ φίλος τῇ Λακεδαίμονι καὶ τῇ Ἑλλάδι εὐνους ὧν φαίνεται, ὅτι καὶ αὐτὸς φίλος αὐτῷ κατὰ κράτος ἔσοιτο) ; « mais, ajoutait-il, si nous découvrons qu'il se livre à une machination, qu'il ne s'imagine pas, dussé-je recevoir une quantité de lettres (ἐὰν μέντοι ἐπιβουλεύων ἀλίσκηται, μηδ' ἂν πάνυ πολλὰς δέχωμαι ἐπιστολάς), trouver en moi un ami »²⁵⁹.

²⁵⁸Xénophon, *Agésilas* 8, 3 : ἐκεῖνος γὰρ ὅτ' ἦλθεν αὐτῷ ἐπιστολὴ παρὰ βασιλέως, ἦν ὁ μετὰ Καλλία τοῦ Λακεδαιμονίου Πέρσης ἦνεγκε, περὶ ξενίας τε καὶ φιλίας αὐτοῦ, ταύτην μὲν οὐκ ἐδέξατο, τῷ δὲ φέροντι εἶπεν ἀπαγγεῖλαι βασιλεῖ, ὡς ἰδίᾳ μὲν πρὸς αὐτὸν οὐδὲν δεῖ ἐπιστολάς πέμπειν, ἦν δὲ φίλος τῇ Λακεδαίμονι καὶ τῇ Ἑλλάδι εὐνους ὧν φαίνεται, ὅτι καὶ αὐτὸς φίλος ἀνὰ κράτος αὐτῷ ἔσοιτο ἦν μέντοι, ἔφη, ἐπιβουλεύων ἀλίσκηται, μηδ' ἂν πάνυ πολλὰς ἐπιστολάς δέχωμαι, φίλον ἔξειν με οἰέσθω. ἐγὼ οὖν καὶ τοῦτο ἐπαινῶ Ἀγησιλάου τὸ πρὸς τὸ ἀρέσκειν τοῖς Ἑλλησιν ὑπεριδεῖν τὴν βασιλέως ξενίαν. Pour une analyse du passage de Xénophon, voir Hatzfeld 1946.

²⁵⁹*Ap. Lac.* 213d : ἐπιστολῆς δ' αὐτῷ παρὰ τοῦ Περσῶν βασιλέως κομισθείσης, τῆς εἰρήνης γενομένης, ἦν ὁ μετὰ Καλλίου τοῦ Λακεδαιμονίου Πέρσης ἦνεγκε, περὶ ξενίας καὶ φιλίας, οὐκ ἔλαβεν εἰπὼν ἀπαγγεῖλαι βασιλεῖ ὡς ἰδίᾳ μὲν πρὸς αὐτὸν οὐδὲν δεῖ ἐπιστολάς πέμπειν · ἦν δὲ φίλος τῇ Λακεδαίμονι καὶ τῇ Ἑλλάδι εὐνους ὧν φαίνεται, ὅτι καὶ αὐτὸς φίλος αὐτῷ κατὰ κράτος ἔσοιτο · « ἐὰν μέντοι ἐπιβουλεύων ἀλίσκηται, μηδ' ἂν πάνυ πολλὰς δέχωμαι ἐπιστολάς, πιστευέτω ἔξειν με φίλον. »

Le refus de l'Agésilas des *Vies* est cependant plus catégorique que dans l'extrait de Xénophon. En effet, en lisant de près le texte, il nous semble que, pour l'auteur athénien, Agésilas n'accepte pas la lettre parce qu'il la juge inutile, puisqu'il est déjà l'ami du Roi et qu'il le restera tant que ce dernier se conduira de manière favorable envers les Grecs.

Pourtant, Artaxerxès semble être un barbare quelque peu atypique, plus proche des Grecs, en raison de sa *πρότης*, vertu grecque par excellence²⁶⁰, qui lui est reconnue à plusieurs reprises dans sa biographie (*Artax.* 2, 1 ; 4, 4 ; 30, 9). Selon certains spécialistes, cette caractéristique aurait amené Plutarque à en faire le protagoniste d'une *Vie*²⁶¹. D'ailleurs, Artaxerxès n'est pas le seul à être *πρῶτος*, puisque son ancêtre, le premier Artaxerxès, et Ariaspès, favori dans sa succession, le sont aussi. Plutarque nous informe en effet que « le premier Artaxerxès (...) surpassa tous les rois de Perse par sa douceur et sa grandeur d'âme (*πρότητι καὶ μεγαλοψυχία*) » (*Artax.* 1, 1) et que « Ariaspès était celui que les Perses voulaient voir régner (...) en raison de sa douceur, de sa simplicité et de son humanité (*πρῶτος δὲ καὶ ἀπλοῦς καὶ φιλόανθρωπος*)²⁶² » (*Artax.* 30, 2). Est-ce à dire que, selon Plutarque, il existerait des Perses possédant des caractéristiques grecques, voire des Perses grécisés ? Nous en doutons.

À la fin de son étude consacrée aux barbares chez Plutarque, T. Schmidt remarque avec justesse que la *πρότης* dont il est question dans la *Vie d'Artaxerxès* est une *πρότης* relative. D'abord parce que, dans cette biographie « chorale », la vertu du roi émerge par contraste avec les portraits négatifs des autres personnages²⁶³ ; ensuite parce que chaque mention de la *πρότης* du roi perse est accompagnée de termes exprimant l'apparence, tels que *δοκέω*, *φαίνομαι*, *δόξα* (2, 1 : *πρότερος ἐδόκει* ; 4, 4 : *φαινομένη* ; 4, 4 : *ἔδοξε ...πρότητα* ; 30, 9 : *δόξας δὲ πρῶτος εἶναι*), comme pour relativiser cette caractéristique²⁶⁴.

²⁶⁰Martin 1960, De Romilly 1979. Voir *supra*, p. 42, n. 65.

²⁶¹Thomson 1921, p. 87 ; Manfredini Orsi 1987, p. XXVII-XXVIII ; même Schmidt 1999 admet cette interprétation (p. 323 : « Artaxerxès apparaît meilleur que le reste des barbares, et cela a peut-être suffi pour amener Plutarque à lui consacrer une biographie »). Pour Briant 2003, p. 146, en revanche, le choix de Plutarque s'explique par l'abondance des informations disponibles sur ce roi.

²⁶²Schmidt 1999, p.53-56.

²⁶³Schmidt 1999, p. 318-322.

²⁶⁴Schmidt 1999, p. 323.

Par ailleurs, on peut aussi soupçonner Plutarque de vouloir faire de l'ironie. Certes, il reconnaît qu'Artaxerxès était *πρᾶος*, mais il montre aussi que son pire défaut était la cruauté, caractéristique qui contraste nettement avec le concept grec de *πρᾶότης*²⁶⁵. Cette ironie nous semble d'autant plus évidente que, à la fin de la biographie, Plutarque évoque une dernière fois la *πρᾶότης* d'Artaxerxès, en admettant qu'« il laissa la réputation d'un prince doux et attaché à ses sujets, surtout par comparaison avec son fils Ochos, qui surpassa tous les tyrans par sa cruauté et son goût pour le sang » (*Artax.* 30, 9). Artaxerxès serait donc *πρᾶος* simplement parce que son successeur a été le plus cruel et le plus violent des souverains.

Il est évident que, pour Plutarque, la *πρᾶότης* des barbares ne peut correspondre à la caractéristique typique des Grecs. Les deux mondes sont inconciliables, comme l'a prouvé notamment Parysatis, la mère d'Artaxerxès, en poussant son fils à épouser l'une de ses propres filles « sans s'inquiéter des opinions et des lois des Grecs (*δόξας Ἑλλήνων καὶ νόμους*) » (*Artax.* 23, 5). Certes, à la cour des Perses, les souverains ne devaient pas se soucier de ce que disait le droit grec en matière d'inceste, mais il n'en est pas moins intéressant que Plutarque tienne à souligner le fossé séparant les barbares et les Grecs.

Il nous paraît difficile de soutenir que la décision de rédiger une biographie d'Artaxerxès a été influencée par les caractéristiques grecques du roi des Perses. Mais alors, quelle pourrait être la raison de ce choix ? Nous pouvons formuler l'hypothèse qu'Artaxerxès a été choisi comme protagoniste d'une *Vie* pour des raisons historiques, puisque son règne prend place à un moment crucial pour les relations entre Grecs et Perses. En effet, d'une part, c'est au cours de ces années que les Grecs acquièrent la conviction qu'ils pourront enfin anéantir la puissance perse. Tel est le jugement porté sur l'expédition d'Agésilas, qui aurait pu s'asseoir sur le trône du Grand Roi bien avant Alexandre (*Agés.* 15, 3-4). Cette idée est également renforcée par d'autres épisodes : la bataille de Cunaxa et l'expédition des Dix mille. Plutarque décrit le combat qui opposa Cyrus à son frère aîné Artaxerxès (et au cours duquel le cadet trouva la mort) comme une victoire des Grecs sur les barbares. Il déclare en effet que « la victoire des Grecs sur les Barbares était aussi complète qu'ils pouvaient le souhaiter (*οἱ μὲν γὰρ Ἕλληνες ὅσον ἐβούλοντο τοὺς βαρβάρους ἐνίκων*) » (*Artax.* 9, 1)²⁶⁶. Et la retraite des dix mille

²⁶⁵Schmidt 1999, p. 317.

²⁶⁶Sur Cunaxa comme victoire grecque, voir Cawkwell 1979 ; Cartledge 1987, p. 185.

mercenaires grecs devient presque, chez lui, une campagne de conquête : « les Dix Mille, avec Xénophon, étaient parvenus jusqu'à la mer et avaient vaincu le roi toutes les fois qu'ils l'avaient voulu (ὁσάκις ἐβουλήθησαν αὐτοὶ τοσαυτάκις βασιλέα νενικηκότας) » (*Ages.* 9, 2). Le verbe βούλομαι et la conjonction consécutive permettent d'ailleurs de souligner, dans les deux phrases, la facilité avec laquelle les Grecs parviennent à vaincre les Perses.

Mais, de leur côté, les Perses ont finalement compris comment arrêter les Grecs et mettent en œuvre leur politique d'ingérence. Plutarque attribue ce « mérite » à Artaxerxès, qui, ayant trouvé (συμφορήσας) comment vaincre les Grecs, « envoya en Grèce Timocratès de Rhodes avec de grandes quantités d'or qu'il avait ordre de distribuer aux personnages les plus influents des cités pour les corrompre et pousser les Grecs à faire la guerre à Lacédémone » (*Artax.* 20, 4). L'introduction en Grèce des richesses perses, que Plutarque attribue en particulier à Lysandre²⁶⁷, engendre d'ailleurs une crise dont Sparte ne se relèvera jamais.

Le règne d'Artaxerxès représente donc un tournant dans les relations entre Perses et Grecs, et c'est peut-être cela, plutôt que la prétendue *πρώτης* du roi, qui a pu pousser Plutarque à faire sa biographie.

Pour conclure, nous avons vu qu'il est impossible pour les Perses de devenir les amis des Grecs : mais le fait que des Grecs puissent se rapprocher des barbares est tout aussi aberrant. À ce propos, un passage de la *Vie de Lysandre* décrivant la situation d'Éphèse à la fin de la guerre du Péloponnèse est particulièrement révélateur :

Arrivé à Éphèse, il trouva cette cité bien disposée à son égard et soutenant avec ardeur la cause lacédémonienne ; mais elle se trouvait alors mal en point et risquait de devenir complètement barbare, sous l'effet des coutumes des Perses, à cause des nombreux échanges qu'elle avait avec eux : elle était entourée par la Lydie où les généraux du roi passaient la plupart de leur temps. Lysandre y établit son camp et fit venir de tous côtés des bateaux de transport ; il installa un arsenal pour construire

²⁶⁷*Lys.* 2, 6 : « Un trait original de Lysandre, c'est que cet homme qui supportait admirablement la pauvreté et ne se laissa jamais vaincre ni corrompre par l'argent, emplit sa patrie de richesses et de goût pour les richesses et fit cesser l'admiration qu'elle inspirait parce qu'elle ne les admirait pas. » Sur le déclin de Sparte, voir Gianotti 1997.

des trières, réveilla les ports par le commerce, ranima les activités de l'agora et enrichit grâce au négoce les maisons et les ateliers. Ce fut à cette époque que, pour la première fois, la cité put espérer atteindre l'importance et la grandeur qu'elle possède aujourd'hui, grâce à Lysandre²⁶⁸.

La proximité avec les Perses peut être dangereuse, d'où l'éloge d'Agésilas qui rentre depuis l'Orient sans en avoir subi la fascination (*Agés.* 19, 5-7, notamment 19, 6 : « Contrairement à la plupart des stratèges, il revenait d'un pays étranger sans avoir été transformé ni séduit par les coutumes des autres peuples »).

Mais ce n'est pas seulement au contact des Perses que les Grecs risquent de subir cette barbarisation ; ils deviennent aussi barbares, en quelque sorte, en combattant les uns contre les autres. C'est ce que veut dire le roi de Sparte lorsqu'il parle de « maux barbares » (*Agés.* 15, 3). Les guerres qui déchirent les Grecs représentent le mal suprême et, par conséquent, il n'y a pas de meilleur terme pour les définir que celui de βάρβαρος²⁶⁹.

Conclusion

Dans le récit que Plutarque nous livre de la campagne d'Agésilas en Asie, on retrouve deux thématiques déjà rencontrées dans les chapitres précédents : l'ambition et le discours panhellénique. Ceux-ci étaient déjà présents dans les sources de Plutarque, mais l'auteur les retravaille et, souvent, les amplifie.

L'ambition, d'une part, représente à Sparte un aspect prédominant de la vie politique, mais c'est également une caractéristique typique des héros des *Vies parallèles*.

²⁶⁸*Lys.* 3, 3-4 : γενόμενος δ' ἐν Ἐφέσῳ, καὶ τὴν πόλιν εὐρὼν εὖνον μὲν αὐτῷ καὶ λακωνίζουσαν προθυμότατα, πράττουσαν δὲ τότε λυπρῶς καὶ κινδυνεύουσαν ἐκβαρβαρωθῆναι τοῖς Περσικοῖς ἔθεσι διὰ τὰς ἐπιμιξίας ἅτε δὴ τῆς Λυδίας περικεχυμένης καὶ τῶν βασιλικῶν στρατηγῶν αὐτόθι τὰ πολλὰ διατριβόντων, στρατόπεδον βαλόμενος καὶ τὰ πλοῖα πανταχόθεν ἔλκεσθαι κελεύσας ἐκεῖ τὰ φορηγὰ, καὶ ναυπηγίαν τριήρων ἐκεῖ κατασκευασάμενος, ταῖς μὲν ἐμπορίαις τοὺς λιμένας αὐτῶν ἀνέλαβεν, ἐργασίας δὲ τὴν ἀγοράν, χρηματισμῶν δὲ τοὺς οἴκους καὶ τὰς τέχνας ἐνέπλησεν, ὥστε πρῶτον ἀπ' ἐκείνου τοῦ χρόνου τὴν πόλιν ἐν ἐλπίδι τοῦ περὶ αὐτὴν νῦν ὄντος ὄγκου καὶ μεγέθους διὰ Λύσανδρον γενέσθαι.

²⁶⁹Au contraire, quand les Grecs expriment leur solidarité pour les autres Grecs, ils sont de véritables Grecs : le décret par lequel les Thébains ouvrent leurs portes aux exilés athéniens est Ἑλληνικός (*Lys.* 27, 7).

Plutarque porte sur le sujet un regard quelque peu ambigu, car, s'il approuve l'ambition comme moteur de l'action politique (surtout chez les jeunes), il n'en critique pas moins l'excès. En fait, il s'agit d'une caractéristique que tous les organisateurs des campagnes d'Orient ont en commun. Nous avons déjà analysé l'ambition de Thémistocle, nous verrons dans les prochains chapitres qu'Alexandre partage ce trait de caractère, et que les Romains n'en sont pas dépourvus.

En ce qui concerne le discours panhellénique, la reprise de cette thématique n'est pas une fin en soi, mais elle permet d'unifier le récit des guerres contre les Perses, tout en ajoutant une étape ultérieure, l'expédition d'Agésilas. Le discours panhellénique trouve d'ailleurs son contrepoids dans la description des Perses, auxquels Plutarque accorde une attention considérable dans les *Vies* d'Agésilas et de Lysandre, et qui font même l'objet d'une biographie, la *Vie d'Artaxerxès*. Or, si la vision de Plutarque est évidemment stéréotypée, elle est aussi très claire : toute amitié avec les Perses est impossible, et les efforts de ces barbares pour se rapprocher de la culture grecque sont voués à l'échec, car les deux mondes sont imperméables l'un à l'autre. Nous verrons que ce point est d'avantage développé dans la narration des campagnes parthiques romaines.

Pour finir, cette expédition représente un tournant dans la vision qu'a Plutarque des guerres contre les Orientaux, car elle marque la fin des grandes entreprises grecques – avant qu'Alexandre et les Romains ne prennent le relais. De plus, suite à la Paix d'Antalcidas, la Grèce renonce à son rôle de protectrice des Grecs d'Asie et au projet panhellénique. Et la politique d'ingérence menée par le Grand Roi grâce à l'« or perse » entraîne le déclin de Sparte, modèle de vertu aux yeux de Plutarque.

Chapitre IV

L'expédition d'Alexandre le Grand

L'entreprise d'Alexandre représente une autre étape dans la narration des campagnes en Orient. Comme dans le récit de la campagne d'Agésilas contre les Perses, l'ambition et les idéaux panhelléniques sont le moteur du projet de conquête du Macédonien et, dans les ouvrages qu'il consacre à cette entreprise, Plutarque reprend donc les thèmes qui caractérisent d'après lui toute guerre contre les Orientaux.

Entre 334 et 323, le jeune roi macédonien avait anéanti l'Empire perse et poussé ses conquêtes jusqu'à l'Indus, devenant par la suite le modèle par excellence du conquérant. Rappelons brièvement ses exploits : parti au printemps 334, il affronte les armées des satrapes sur les rives du Granique et remporte une victoire éclatante ; il longe ensuite les côtes de l'Asie Mineure en libérant les cités grecques au fur et à mesure de son avancée. En 333, il obtient une victoire importante contre l'armée du Grand Roi à Issos, en Cilicie. Au lieu de suivre Darius, il se dirige alors vers l'Égypte où il fonde notamment la ville d'Alexandrie et rend visite à l'oracle d'Ammon. En 331, les Perses sont définitivement vaincus à Gaugamèles, au nord de l'actuelle Irak. Le jeune roi voudrait ensuite poursuivre sa conquête de l'Orient jusqu'en Inde, mais les soldats, épuisés, l'obligent à faire demi-tour. De retour à Babylone, Alexandre meurt en 323.

Les entreprises d'Alexandre ont tout de suite un retentissement considérable. Plusieurs contemporains relatent son expédition dans leurs écrits, à la demande du roi, comme Callisthène, ou de leur propre chef, comme Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule, Charès de Mytilène, Marsyas de Pella ou encore, un peu plus tard, Clitarque d'Alexandrie²⁷⁰. Il ne nous reste malheureusement que des fragments de ces œuvres.

²⁷⁰Sur les historiens d'Alexandre, voir Pearson 1960 ; Pédech 1984 ; pour les textes, Auberger 2001.

L'Antiquité nous a aussi laissé des récits d'une certaine ampleur sur Alexandre. C'est le cas de celui de Diodore, qui, à l'époque d'Auguste, consacre le livre XVII de sa *Bibliothèque historique* au règne du Macédonien, mais aussi des livres XI et XII des *Histoires Philippiques* de Trogue-Pompée, rédigées à la même époque et que nous connaissons grâce à l'épitomé de Justin. Les *Histoires d'Alexandre* de Quinte-Curce sont le seul ouvrage latin entièrement consacré au Macédonien. La plupart des chercheurs situent désormais ce texte au I^{er} siècle de notre ère. Enfin, à l'époque de Plutarque, Alexandre est le protagoniste de plusieurs écrits : outre *La fortune ou la vertu d'Alexandre* et la *Vie d'Alexandre*, sur lesquels se portera notre analyse, on peut citer l'*Anabase d'Alexandre* d'Arrien de Nicodémie, alors que Dion de Pruse attribue une place importante au Macédonien dans ses discours *Sur la royauté*. Les sources littéraires témoignent ainsi de la fascination que suscitait à cette époque la figure d'Alexandre et doivent sans doute être mises en relation avec l'*imitatio Alexandri* entreprise par l'empereur lui-même et dont A. Kühnen relève d'autres indices qu'elle expose dans son essai de 2008, *Die Imitatio Alexandri in der römischen Politik*²⁷¹. Par ailleurs, dans un article de 2017, M. Monaco Caterine démontre que Plutarque participe lui aussi à ce débat actuel à travers les *Vies* de Pyrrhus et de Démétrios : l'historien y montre, en effet, à ses contemporains en quoi le Macédonien peut être pris pour modèle par un chef d'État et tente, par conséquent, d'influencer les choix politiques d'un souverain qui voudrait imiter Alexandre.

Comme nous l'avons déjà précisé, Plutarque consacre à l'histoire d'Alexandre et à sa conquête deux ouvrages, les discours sur *La fortune ou la vertu d'Alexandre* et la *Vie d'Alexandre*. Le premier texte est une œuvre de jeunesse²⁷² qui consiste en deux déclamations visant à démontrer qu'Alexandre était philosophe (premier discours) et

²⁷¹Kühnen 2008, p. 169. Sur l'*imitatio Alexandri* de Trajan, on peut aussi citer le passage de Dion Cassius-Xiphilin où l'empereur, après la prise de Ctésiphon, s'avance jusqu'à l'Océan et, voyant un bateau qui s'éloigne vers l'Inde, s'exclame : « C'est sûr que, si j'avais été encore jeune, je l'aurais traversé pour arriver jusqu'aux Indiens (πάντως ἄν καὶ ἐπὶ τοὺς Ἰνδοὺς, εἰ νέος ἔτι ἦν, ἐπεραιώθην) » (*Histoire romaine*, LXVIII, 29). Migliorati 2003, p. 61-66, estime que d'autres vices attribués dans l'*Histoire romaine* à l'*Optimus princeps* reprennent en fait des accusations portées contre le roi macédonien, par une sorte d'*imitatio Alexandri* au négatif.

²⁷²Hirzel 1895, p. 124 ss ; Krauss 1912, p. 29 ss ; Ziegler 1965, p. 107 ; Barrow 1967, p. 142 ; Jones 1971, p. 135.

vertueux (deuxième discours) et que, par conséquent, son succès était dû à sa vertu et non pas à la Fortune. Si d'après K. Ziegler le deuxième discours ne présente pas de structure rigoureuse²⁷³, M. R. Cammarota montre dans son commentaire que les deux écrits sont en fait cohérents²⁷⁴. L'œuvre, vraisemblablement incomplète²⁷⁵, s'inscrit dans le contexte de la littérature rhétorique et dans la tradition des réflexions sur la figure du Macédonien développées par les écoles philosophiques. En effet, Alexandre est souvent le protagoniste des exercices d'école, comme le montrent, par exemple, les *suasores* de Sénèque l'Ancien ou les *Déclamations mineures* du Pseudo-Quintilien²⁷⁶. Un célèbre passage de Tite-Live nous donne un aperçu de la diffusion du thème rhétorique choisi par Plutarque : au livre IX de son *Histoire romaine*, l'historien déprécie les entreprises du Macédonien en soulignant le rôle crucial qu'a eu la Fortune dans ses victoires²⁷⁷. Ce thème est également mis en avant par un autre auteur latin, Quinte-Curce, qui doit beaucoup à la rhétorique²⁷⁸. Selon M. R. Cammarota, plusieurs raisons auraient poussé Plutarque à revenir sur cette question rhétorique. D'une part, après Carrhes, en raison de l'émergence de la puissance parthe, l'histoire des guerres contre les Perses est à nouveau en vogue²⁷⁹ ; d'autre part, le règne des Flaviens, période où ont très vraisemblablement été composés les discours, est un âge d'or pour les études rhétoriques²⁸⁰.

Toutefois, Plutarque n'est pas seulement redevable à la tradition rhétorique. La figure d'Alexandre était, en effet, un objet de réflexion dans les écoles philosophiques. En particulier, le thème d'Alexandre philosophe, probablement abordé pour la première

²⁷³Ziegler 1965, p. 111.

²⁷⁴Cammarota 1998, p. 10-20.

²⁷⁵Frazier Froidefond 1990, p.14-15.

²⁷⁶Sénèque l'Ancien, *Suasoire 1, Deliberat Alexander an Oceanum naviget*, (Quintilien aussi mentionne un discours semblable dans *Institution oratoire*, III, 8, 16) ; *Suasoire 4, Deliberat Alexander Magnus an Babylona intret, cum denuntiatum esset illi responso auguris periculum*. Pseudo-Quintilien, *Petites déclamations* 323.

²⁷⁷Tite-Live, *Histoire romaine* IX, 17-19.

²⁷⁸Le mot *Fortuna* revient 129 fois dans son ouvrage ! Sur l'importance de la fortune chez Quinte-Curce, voir Therasse 1968. À propos de son utilisation de la rhétorique, Atkinson 1980, p. 67-73.

²⁷⁹Cammarota 1992, p. 108.

²⁸⁰Cammarota 1992, p. 106. Les Flaviens apprécient ces études : Vespasien accorde un salaire aux maîtres de rhétorique et la Seconde sophistique voit le jour pendant cette période.

fois par Onésicrite²⁸¹, est développé par les platoniciens²⁸² et parvient jusqu'à l'époque de Plutarque, qui n'est d'ailleurs pas le seul auteur à l'exploiter. Son contemporain Dion de Pruse brosse ainsi un portrait de prince philosophe dans le deuxième discours *Sur la royauté*, dialogue entre Alexandre et Philippe sur le thème du bon souverain.

Au vu de ces deux éléments, les chercheurs se sont demandé si, avec les discours sur *La fortune ou la vertu d'Alexandre*, Plutarque avait souhaité faire montre de ses capacités rhétoriques ou bien s'il avait voulu s'inscrire dans un débat philosophique pluriséculaire. Selon R. Hirzel²⁸³ et W. W. Tarn²⁸⁴, le portrait du *philosopher in action* développé dans la première déclamation entendrait réfuter les accusations formulées contre Alexandre par les écoles philosophiques. A. E. Wardman propose quant à lui une lecture plus nuancée. D'après le chercheur, les discours sont construits sur deux antithèses, *λόγος/ἔργον* et *τύχη/ἀρετή* : tandis que la première répond aux détracteurs d'Alexandre, la deuxième s'inscrit dans le cadre plus large d'une comparaison avec un autre traité de Plutarque, *La fortune des Romains*, et, plus généralement, dans les discussions autour d'un conflit hypothétique entre Rome et le Macédonien et d'un héritage reçu par les Romains qui accomplissent finalement la mission d'Alexandre²⁸⁵. Pour J. R. Hamilton c'est prendre trop au sérieux le jeune Plutarque. En effet, Alexandre est présenté comme un philosophe en armes uniquement dans le premier discours et il s'agit pour Plutarque d'un moyen d'illustrer ses vertus, et non de l'objectif du texte. De plus, à l'époque de l'auteur, les critiques contre Alexandre étaient devenues un lieu commun. Le spécialiste – tout comme W. Hoffmann²⁸⁶, E. Badian²⁸⁷, M. R. Cammarota²⁸⁸ et F. J. Gomes Espelosi²⁸⁹ – considère, en raison de la perfection

²⁸¹*FGrHist* 134 F 17. Sur l'utilisation d'Onésicrite comme source du discours, voir Pédech 1984, p. 91 et D'Angelo 1998, p. 29-34. Plutarque utilisa probablement Callisthène (ou plutôt, un portrait du Macédonien créé à partir des écrits de cet auteur), voir D'Angelo 1998, p. 34-41. Certaines informations proviennent d'Ératosthène, voir D'Angelo 1998, p. 41-46.

²⁸²Grilli 1984, p. 134-147.

²⁸³Hirzel 1985.

²⁸⁴Tarn 1939, p. 56.

²⁸⁵Wardman 1955, p. 99-100.

²⁸⁶Hoffmann 1907, p. 87-96.

²⁸⁷Badian 1958, p. 436.

²⁸⁸Cammarota 1992, p. 114-116.

²⁸⁹Gomes Espelosi 1994, p. 169.

d'Alexandre, qu'il s'agit d'un texte épideictique²⁹⁰. Dans son commentaire du premier discours, A. D'Angelo partage cette vision, tout en précisant qu'il existe également une polémique philosophique²⁹¹.

La *Vie d'Alexandre*, couplée avec la *Vie de César*, occuperait la 13^e ou la 14^e place dans la chronologie relative des *Vies parallèles* établie par C. P. Jones²⁹². La question des sources a été longuement débattue, en particulier pour ce qui est des relations entre la biographie de Plutarque et l'œuvre d'Arrien²⁹³. Selon S. Mazzarino, on distingue trois traditions de sources qui s'intéressent à Alexandre : celle de Diodore, Trogue-Justin et Quinte-Curce, issue de Clitarque ; la version plus réaliste proposée par Arrien ; enfin, la tradition de la *Vie d'Alexandre*²⁹⁴. D'après J. R. Hamilton, les sources principales de Plutarque seraient Callisthène, Aristobule, Charès, Onésicrite, Clitarque et les lettres d'Alexandre²⁹⁵. Ces dernières représenteraient, d'après L. Prandi, un élément véritablement novateur par rapport aux discours²⁹⁶.

Dans ce chapitre, nous nous proposons de voir comment Plutarque s'appuie sur deux thèmes récurrents, l'ambition et le panhellénisme – que nous avons déjà analysés dans les chapitres précédents –, pour construire son récit de l'expédition d'Alexandre.

Un projet ambitieux

²⁹⁰Hamilton 1969, p. XXX-XXXI.

²⁹¹D'Angelo 1998, p. 24-25 : « L'interpretazione del *De Alex. Fort.* come pura esercitazione scolastica, se da un lato è in linea di massima veritiera e tiene conto della componente retorica dell'opera, richiede, però, un'analisi dell'indubbia presenza di una componente di polemica filosofica ugualmente esistente in essa. » Babut 1969, p. 83-85, remarque que Plutarque exploite certains thèmes stoïciens à des fins rhétoriques. Voir aussi Frazier Froidefond 1990, p. 100 ss.

²⁹²Jones 1995, p. 111.

²⁹³Sur la théorie d'une source commune utilisée par Plutarque et par Arrien, voir Powell 1939 pour un avis favorable ; *contra* Rabe 1964.

²⁹⁴Mazzarino 1966, II, 1, p. 6-7.

²⁹⁵Hamilton 1969, p. LIII-LX.

²⁹⁶Prandi 2000, p. 384.

Le premier thème que nous souhaitons aborder dans ce chapitre est l'ambition, qui constitue un fil rouge entre les différentes narrations des expéditions en Orient. Ce trait de caractère typique du Macédonien, également évoqué dans les autres histoires d'Alexandre²⁹⁷, est le sujet du quatrième discours *Sur la Royauté*, écrit rhétorique de Dion de Pruse, un contemporain de Plutarque²⁹⁸, qui y imagine la rencontre entre Alexandre et le philosophe cynique Diogène. Ce dernier, lors de l'entrevue, aurait mis en garde le jeune prince contre trois « démons » : l'avidité, la luxure et, surtout, l'ambition. C'est sur le troisième point en particulier que porte le discours, d'une part parce que le philosophe reconnaît qu'il s'agit du démon le plus dangereux, de l'autre parce qu'Alexandre en est victime. Ainsi, tout au long du texte, Dion souligne l'ambition du Macédonien à travers l'emploi de termes appartenant au champ sémantique de l'ambition (Alexandre est « le plus ambitieux des hommes (ἀνθρώπων φιλοτιμότητος) et énormément désireux de gloire (μάλιστα δόξης ἐραστής) » ; il « s'enflammait par l'ambition (φλεγόμενον ὑπὸ τῆς φιλοτιμίας) » ; il est l'« esclave de l'ambition (δοῦλον ὄντα τῆς δόξης) »), mais aussi en accentuant la mutabilité du héros, caractéristique que Dion attribuait aux ambitieux dans ses discours *Περὶ Δόξης*²⁹⁹.

²⁹⁷ Voir par exemple Diodore, *Bibliothèque historique*, XVII, 42, 6 : Alexandre est « poussé par l'ambition (τῆ φιλοτιμία προαγόμενος) » ; XVII, 78, 3 : Alexandre est « désireux comme à l'ordinaire de se couvrir de gloire (τῆ συνήθει φιλοτιμία χρησάμενος) » ; XVII, 93, 4 : le texte évoque l'« amour de la gloire (φιλοτιμία) » d'Alexandre. Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* V, 4, 12 : « Alexandre en quête de la gloire et d'une renommée universelle (*Alexandrum pro gloria et perpetua laude*) » ; V, 13, 14 : « Le nom d'Alexandre et sa gloire (*nomen Alexandri et fama*) » terrorisent les ennemis ; VI, 1, 18 : Alexandre est jaloux de la victoire d'Antipater, « car il estimait que sa gloire était frustrée de tout ce qui venait d'autrui (*suae demptum gloriae extimans*) » ; VII, 8, 12-30 : les Scythes reprochent à Alexandre son ambition (not. 12-13 : « Si les dieux avaient voulu que ton physique fût à la taille de ta cupidité, le monde ne te suffirait pas : d'une main tu toucherais à l'Orient, de l'autre à l'Occident ; et, parvenu là, tu voudrais savoir où se cache l'éclat du dieu suprême. Tel quel, tu désires ce qui te dépasse. D'Europe tu gagnes l'Asie ; d'Asie, tu passes en Europe. Finalement, si tu domptes l'humanité entière, tu iras te battre contre les forêts, les neiges, les fleuves, les bêtes sauvages »). Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, XII, 7 : Alexandre est « saisi (...) du désir de surpasser les exploits d'Hercule (*captus itaque cupidine Herculis acta superare*) ».

²⁹⁸ Sur le rapport entre Plutarque et Dion de Pruse, voir Pernot 2007 et Desideri 2010.

²⁹⁹ À ce propos, voir Visonà 2016, not. p. 226-228.

Pour ce qui est des ouvrages de Plutarque consacrés à Alexandre, le thème de l'ambition est évoqué dans le traité *La fortune ou la vertu d'Alexandre*, où l'amour de la gloire (ἔρωτα δόξης³⁰⁰) est inséré dans le catalogue des caractéristiques positives du Macédonien, à savoir « sa piété envers les dieux, son dévouement aux amis, sa simplicité, sa modération, sa bienfaisance, son mépris de la mort, sa magnanimité, son humanité, son affabilité, sa droiture, sa fermeté dans la conception, sa rapidité dans l'exécution, (...) sa volonté de réaliser un noble idéal » (342f). Le portrait brossé dans cet ouvrage est certes idéalisé, mais il est intéressant de remarquer que l'ambition est citée comme un élément positif, alors que Dion de Pruse, comme on l'a vu, consacrait tout un discours à la critiquer.

Cette ambition positive est d'ailleurs renforcée par la négation d'une quelconque impulsivité d'Alexandre. Quand Plutarque décrit ses effectifs et les ressources dont il dispose pour son expédition, qui sont très modestes comparés aux forces perses, il précise en effet qu'Alexandre n'était pas « un étourdi, un impulsif (προπετής) pour partir avec de si faibles ressources à l'assaut d'une puissance si formidable » (327e).

La biographie partage-t-elle cette vision favorable de l'ambition ? La réponse n'est pas anodine. De manière générale, on remarque dans la *Vie d'Alexandre* une forte présence du lexique de l'ambition, ce qui laisse penser qu'il s'agit de l'un des thèmes principaux de la biographie³⁰¹. Alexandre lui-même lui attribue un rôle majeur, du moment que « sa gloire lui était plus chère que la vie et que la royauté » (*Alex.* 42, 4). Toutefois, malgré cette homogénéité lexicale, le jugement de Plutarque se transforme au fil des pages et, après avoir été présentée de manière positive, l'ambition devient une caractéristique de plus en plus négative.

La φιλοτιμία est d'abord décrite comme l'un des traits distinctifs du prince dès son plus jeune âge. Plutarque est probablement influencé par Onésicrite ou Marsyas de Pella, les seuls parmi les compagnons d'Alexandre à avoir décrit dans leurs ouvrages la jeunesse du roi³⁰². Le jugement qui émerge des premiers chapitres est clairement positif :

³⁰⁰Les manuscrits transmettent πρῶτα δόξας. La leçon est acceptée par Babbitt 1936 et Cammarota 1998, tandis que Nachstadt 1895 et Frazier Froidefond 1990 changent en ἔρωτα δόξης.

³⁰¹Φιλοτιμία (*Alex.* 4, 8 ; 5, 6 ; 7, 8) ; ἀγαπᾶω δόξαν (*Alex.* 4, 9) ; ζελώω δόξαν (*Alex.* 5, 5) ; δόξα (*Alex.* 13, 4 ; 42, 4) ; φιλότιμος (*Alex.* 16, 17) ; φιλονεικία (*Alex.* 26, 14) ; φιλοτιμούμενος (*Alex.* 34, 2),

³⁰²Marsyas *FGrHist* 135-136 T I ; Onésicrite *FGrHist* 134 T I. Voir Pédech 1984, p. 77-78, pour Onésicrite. Hammond 1993, p. 21, penche pour Marsyas.

Dès son enfance, sa tempérance se voyait déjà : alors qu'il était en général fougueux et emporté, les plaisirs physiques ne le troublaient guère et il ne s'y livrait qu'avec beaucoup de retenue ; l'amour de la gloire (φιλοτιμία) donnait à son esprit une gravité et une grandeur d'âme au-dessus de son âge³⁰³.

Le passage ne censure pas la fougue d'Alexandre (ράγδαϊον ὄντα καὶ φερόμενον σφοδρῶς), contrairement au discours, mais exalte sa maîtrise de soi (σωφροσύνη), caractéristique qui est ici étroitement liée à l'ambition. Alexandre se montre réticent aux plaisirs de la chair (ταῖς ἡδοναῖς ταῖς περὶ τὸ σῶμα), car ses pensées sont occupées par la φιλοτιμία. Le même concept est repris plus loin, où l'on peut lire qu'« il ne cherchait ni le plaisir ni la richesse (οὐ γὰρ ἡδονὴν ζηλῶν οὐδὲ πλοῦτον) mais la valeur et la gloire (ἀρετὴν καὶ δόξαν) » (*Alex.* 5, 5), puis qu'« il ne voulait pas hériter d'un pouvoir qui lui procurerait des richesses, du luxe et des plaisirs (μὴ χρήματα μηδὲ τρυφὰς καὶ ἀπολαύσεις), mais des combats, des guerres, et de l'honneur (ἀγῶνας καὶ πολέμους καὶ φιλοτιμίας) » (*Alex.* 5, 6).

Cette relation entre ambition et plaisir, la première excluant le deuxième, est un thème qui revient régulièrement dans l'œuvre de Plutarque, notamment dans les biographies de personnages en lien avec les expéditions en Orient. Ainsi, dans la *synkrisis* des *Vies* de Cimon et de Lucullus, l'auteur explique que « les succès des entreprises et des combats portent en eux d'autres plaisirs ; ils ne laissent pas de loisir pour des passions plus basses (τῶν χειρόνων ἐπιθυμιῶν) que les natures éprises de politique et d'ambition (φιλοτίμοις) finissent même par oublier » (*Luc. Syn.* 44 (1), 8). De même, le spartiate Lysandre est « indifférent à toute forme de plaisirs (πάσης ἡδονῆς), sauf à celui que procurent les beaux exploits et qui mène aux honneurs et au succès » (*Lys.* 2, 2).

L'ambition, selon Plutarque, peut donc permettre de freiner les passions les moins nobles : en occupant (et souvent, en obsédant) les hommes corps et âme, la quête de gloire les empêche de s'adonner aux plaisirs. Ce n'est évidemment pas qu'une question de temps. En effet, il serait réducteur de considérer que les héros, trop occupés à concevoir et à mettre en œuvre des projets ambitieux, n'avaient tout simplement pas l'occasion de

³⁰³*Alex.* 4, 8 : Ἔτι δ' ὄντος αὐτοῦ παιδὸς ἢ τε σωφροσύνη διεφαίνετο τῷ πρὸς τὰλλα ράγδαϊον ὄντα καὶ φερόμενον σφοδρῶς ἐν ταῖς ἡδοναῖς ταῖς περὶ τὸ σῶμα δυσκίνητον εἶναι καὶ μετὰ πολλῆς πράοτητος ἄπτεσθαι τῶν τοιούτων, ἢ τε φιλοτιμία παρ' ἡλικίαν ἐμβριθὲς εἶχε τὸ φρόνημα καὶ μεγαλόψυχον.

se consacrer aux vices. Plutarque explique clairement que le succès que goûtent les ambitieux à travers leurs exploits porte en lui un type de plaisir propre (*Lys.* 2, 2 et *Luc. Syn.* 44 (1), 8 : ἡδονῆ) ; ils n'ont donc pas besoin de se tourner vers des divertissements immoraux, car leurs désirs sont satisfaits par la φιλοτιμία.

Le rôle positif de l'ambition d'Alexandre est d'ailleurs précisé dans la description des rapports qu'il entretient avec son père :

Il [Alexandre] ne désirait pas la gloire à n'importe quel prix, ni n'importe quelle gloire, comme Philippe qui, tel un sophiste, se flattait de son habilité à parler et faisait graver sur ses monnaies les victoires de ses chars à Olympie³⁰⁴.

Alexandre est donc un anti-Philippe, sa conception de la gloire s'opposant à celle de son père. Cette dichotomie est certainement renforcée par le fait que Philippe est appelé ici « sophiste », alors qu'Alexandre est représenté comme un philosophe dans la biographie (*Alex.* 40, 2 : « Alexandre les réprimandait en douceur, comme un philosophe ») et dans le premier discours de *La fortune ou la vertu d'Alexandre*³⁰⁵. Cette supériorité morale du fils sur le père, contraire à la tradition philosophique³⁰⁶, serait

³⁰⁴*Alex.* 4, 9 : οὔτε γὰρ ἀπὸ παντὸς οὔτε πᾶσαν ἡγάπα δόξαν, ὡς Φίλιππος λόγου τε δεινότητι σοφιστικῶς καλλωπιζόμενος καὶ τὰς ἐν Ὀλυμπίᾳ, νίκας τῶν ἀρμάτων ἐγχαράττων τοῖς νομίμασιν.

³⁰⁵Ce thème viendrait également d'Onésicrite, qui présentait Alexandre comme un roi philosophe. Voir Pédech 1984, p. 70-157, not. 90-97.

³⁰⁶En général, le père du Macédonien est rarement présenté comme un *exemplum* par les sources et, lorsqu'il est cité, c'est le plus souvent par opposition au modèle négatif du fils. Cela est notamment illustré par un passage de Cicéron, *Les devoirs*, I, 26, qui dérive peut-être du philosophe Panétios : « Philippe, roi de Macédoine, fut certes dépassé par son fils en exploits et en gloire, mais je constate qu'il fut supérieur en affabilité et en bonté. Aussi le premier fut-il toujours grand, tandis que le second fut souvent très vil (*Philippum quidem Macedonum regem rebus gestis et gloria superatum a filio, facilitate et humanitate video superiorem fuisse. Itaque alter semper magnus, alter saepe turpissimus*). » On peut également évoquer le traité de Plutarque *Du contrôle de la colère* – qui serait également à mettre en relation avec le philosophe stoïcien. Dans cet ouvrage, la description de la bonté de Philippe, qui se montre généreux envers l'un de ses détracteurs, est suivie de l'évocation de la cruauté de son fils envers ses propres amis (457e-f ; 458b). Théophraste aussi semble attribuer à Philippe une certaine supériorité sur Alexandre ; c'est du moins ce qui transparaît d'un passage mutilé des *Apophtegmes de rois et de généraux* de Plutarque (177c : « De Philippe, le père d'Alexandre, Théophraste rapporte que non seulement ... des rois, mais encore qu'il fut, par sa fortune et son caractère, le plus grand et le plus sage (Φίλιππον τὸν Ἀλεξάνδρου πατέρα Θεόφραστος

d'ailleurs un élément typique de l'époque de Plutarque : dans le deuxième discours *Sur la royauté*, Dion de Pruse brosse en effet le portrait d'un Alexandre philosophe. Le Macédonien devient ainsi l'emblème du prince sage, prêt à remplir le rôle qui lui est destiné. Si Philippe n'est pas un personnage négatif, il est indéniable que son fils l'emporte sur lui en mérite³⁰⁷.

L'ambition d'Alexandre, tout comme Alexandre lui-même, est donc différente (voire meilleure) de celle de Philippe³⁰⁸. Le passage suivant explique plus en détail la place qu'occupe cette passion dans la relation familiale :

Du reste, chaque fois qu'on annonçait que Philippe avait pris une cité célèbre ou remporté une victoire éclatante, Alexandre, loin de rayonner de joie à cette nouvelle, disait aux amis de son âge : « Mes enfants, mon père s'emparera de tout avant moi, et il ne me laissera aucune grande action d'éclat à accomplir avant vous. » Comme il ne cherchait ni le plaisir ni la richesse mais la valeur et la gloire, il pensait que plus il recevrait de son père, moins il devrait sa réussite à ses propres mérites. Aussi, lorsque la puissance de Philippe augmenta, il se jugea frustré des exploits qu'il aurait pu accomplir : il ne voulait pas hériter d'un pouvoir qui lui procurerait des richesses, du luxe et des plaisirs, mais des combats, des guerres, et de l'honneur³⁰⁹.

ιστόρηκεν οὐ μόνον † μεταξὺ τῶν βασιλέων, ἀλλὰ καὶ τῆ τύχῃ καὶ τῷ τρόπῳ γενέσθαι καὶ μετριώτερον†) »). Cf. Grilli 1984. Mais dans l'historiographie aussi Philippe l'emporte sur son fils en tant que bon roi : voir Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée* IX, 8 et Diodore, *Bibliothèque historique* XVI, 95. On trouve une analyse des deux comparaisons dans Worthington 2010.

³⁰⁷Rappelons qu'Aristote avait eu un rôle prééminent dans la *paideia* d'Alexandre.

³⁰⁸Plus généralement, sur le rapport père-fils qui lie Alexandre et Philippe dans l'œuvre de Plutarque, voir Asirvatham 2010a, p. 200-202.

³⁰⁹*Alex.* 5, 4-6 : ὁσάκις γοῦν ἀπαγγελθεὶ Φίλιππος ἢ πόλιν ἔνδοξον ἤρηκώς ἢ μάχην τινὰ περιβόητον νενικηκώς, οὐ πάνυ φαιδρὸς ἦν ἀκούων, ἀλλὰ πρὸς τοὺς ἡλικιώτας ἔλεγεν· « ὦ παῖδες, πάντα προλήψεται ὁ πατήρ· ἐμοὶ δὲ οὐδὲν ἀπολείπει μεθ' ὑμῶν ἔργον ἀποδείξασθαι μέγα καὶ λαμπρόν. » οὐ γὰρ ἡδονὴν ζηλῶν οὐδὲ πλοῦτον, ἀλλ' ἀρετὴν καὶ δόξαν, ἐνόμιζεν, ὅσῳ πλείονα λήψεται παρὰ τοῦ πατρός, ἐλάττονα κατορθώσκειν δι' ἑαυτοῦ. διὸ τοῖς πράγμασιν αὐξομένοις καταναλίσκεσθαι τὰς πράξεις εἰς ἐκεῖνον ἡγούμενος, ἐβούλετο μὴ χρήματα μηδὲ τρυφὰς καὶ ἀπολαύσεις, ἀλλ' ἀγῶνας καὶ πολέμους καὶ φιλοτιμίας ἔχουσιν ἀρχὴν παραλαβεῖν.

Tel Thémistocle devant le trophée de Miltiade, Alexandre est dépité à l'annonce des exploits de son père. Au début de sa carrière, son ambition lui cause ainsi de l'angoisse, car il craint que Philippe ne le prive par ses succès de futures actions d'éclat³¹⁰.

Le passage explique en outre ce qu'est la gloire « conditionnelle » qu'Alexandre recherche, ni « à n'importe quel prix, ni n'importe quelle gloire ». Pour le Macédonien, la gloire ne peut être reçue en héritage mais elle doit être le fruit de « ses propres mérites » et elle est étroitement liée à la guerre, qui permet de la concrétiser.

La guerre en question est bien sûr la campagne orientale, à laquelle Alexandre semble réfléchir très tôt, comme en témoigne l'intérêt pour la question perse manifesté par le jeune prince lors d'une ambassade. L'épisode relaté dans la *Vie* semble être une synthèse du passage qu'on trouve dans le deuxième discours de *La fortune ou la vertu d'Alexandre*.

Un jour – écrit Plutarque dans le traité – des députés du roi de Perse vinrent à la cour de Philippe, mais celui-ci était en voyage et ce fut Alexandre qui les reçut : il le fit avec beaucoup d'amabilité, mais il ne leur posa aucune des questions que posent d'ordinaire les enfants sur la fameuse vigne aux grappes d'or, les jardins suspendus ou la parure du Grand Roi. Tout son intérêt allait aux éléments essentiels de la domination : quels étaient les effectifs de l'armée perse, quel poste de combat occupait le Grand Roi pendant les batailles (comme le fameux Ulysse, qui demandait : « Où sont ses armes ? Où paissent ses chevaux ? »).

Il voulut aussi savoir les itinéraires les plus courts qui conduisent vers l'intérieur de la Perse. Ses hôtes en furent stupéfiés³¹¹.

³¹⁰Ce rapport père-fils compliqué par la gloire est aussi évoqué par Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* VIII, 1, 23-25. Nous retrouverons cette frénésie causée par l'ambition à la fin de la *Vie d'Alexandre*.

³¹¹*De fort. Alex.* 342b-c : τοῦτον ἐκ παιδὸς ἔμφυτον ἔχων ἔρωτα συντρεφόμενον καὶ συναυξανόμενον, ὡς ἀφίκοντο πρέσβεις παρὰ τοῦ Περσῶν βασιλέως πρὸς Φίλιππον, ὁ δ' οὐκ ἔνδημος ἦν, φιλοφρονούμενος καὶ ξενίζων αὐτοὺς Ἀλέξανδρος οὐδὲν ἠρώτα παιδικόν, οἷον οἱ ἄλλοι, περὶ τῆς χρυσοῦς ἀναδενδράδος ἢ τῶν κρεμαστῶν κήπων ἢ πῶς ὁ βασιλεὺς κεκόσμηται, ἀλλ' ὅλος ἐν τοῖς κυριωτάτοις ἦν τῆς ἡγεμονίας, διαπυθνόμενος πόση δύναμις ἢ Περσῶν, ποῦ τεταγμένος βασιλεὺς ἐν ταῖς μάχαις διαγωνίζεται (καθάπερ Ὀδυσσεὺς ἐκεῖνος,

« ποῦ δέ οἱ ἔντεα κεῖται ἀρήια, ποῦ δέ οἱ ἵπποι ; »),

τίνες ὁδοὶ βραχύταται τοῖς ἄνω πορευομένοις ἀπὸ θαλάττης· ὥστε τοὺς ξένους ἐκπεπληχθαι

Dans la biographie, l'épisode est présenté de cette manière :

Des ambassadeurs envoyés par le roi des Perses arrivèrent en Macédoine alors que Philippe était au loin. Alexandre leur offrit l'hospitalité et, s'étant lié avec eux, il les conquit par son amabilité et par les questions qu'il leur posait, lesquelles n'avaient rien de puéril ni de superficiel : il les interrogeait sur la longueur des routes, sur les moyens qui permettaient de traverser le haut pays, sur la personne du roi et la manière dont il se comportait à la guerre, sur la vaillance et la puissance des Perses. Aussi étaient-ils dans l'admiration³¹².

Les détails des deux passages concordent : l'arrivée des ambassadeurs alors que Philippe est absent, les questions précises posées par Alexandre sur des éléments logistiques et militaires, et la stupeur des Perses qui clôt l'épisode. D'ailleurs, plusieurs termes se répètent : *De fort. Alex.* 342b : πρέσβεις παρὰ τοῦ Περσῶν βασιλέως / *Alex.* 5, 1 : τοὺς δὲ παρὰ τοῦ Περσῶν βασιλέως ; *De fort. Alex.* 342b : φιλοφρονούμενος καὶ ξενίζων / *Alex.* 5, 1 : ξενίζων καὶ γενόμενος συνήθης, οὕτως ἐχειρώσατο τῇ φιλοφροσύνῃ ; *De fort. Alex.* 342b : οὐδὲν ἡρώτα παιδικόν / *Alex.* 5, 1 : τῷ μηδὲν ἐρώτημα παιδικόν ἐρωτῆσαι ; *De fort. Alex.* 342b : δύναμις ἢ Περσῶν / *Alex.* 5, 1 : ἢ Περσῶν δύναμις.

L'ambassade, que A. Momigliano situait en 341³¹³ et F. R. Wüst en 340³¹⁴, pourrait en fait n'avoir jamais eu lieu (voir Treves 1936) et ne servir qu'à fournir un précédent au dessein d'Alexandre. Il est possible que Plutarque puise une fois encore à la tradition d'Onésicrite³¹⁵. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de souligner la vocation plutôt rhétorique qu'historique de l'épisode. En effet, si aucun des récits de l'expédition macédonienne qui nous sont parvenus n'y fait allusion, on peut néanmoins faire un

³¹²*Alex.* 5, 1-3 : τοὺς δὲ παρὰ τοῦ Περσῶν βασιλέως πρέσβεις ἤκοντας ἀποδημοῦντος Φιλίππου ξενίζων καὶ γενόμενος συνήθης, οὕτως ἐχειρώσατο τῇ φιλοφροσύνῃ καὶ τῷ μηδὲν ἐρώτημα παιδικόν ἐρωτῆσαι μηδὲ μικρόν, ἀλλ' ὁδῶν τε μήκη καὶ πορείας τῆς ἄνω τρόπον ἐκτυνθάνεσθαι, καὶ περὶ αὐτοῦ τοῦ βασιλέως, ὅποιος εἶη πρὸς τοὺς πολέμους, καὶ τίς ἢ Περσῶν ἀλκή καὶ δύναμις, ὥστε θαυμάζειν ἐκείνους καὶ τὴν λεγομένην Φιλίππου δεινότητα μηδὲν ἡγεῖσθαι πρὸς τὴν τοῦ παιδὸς ὀρμὴν καὶ μεγαλοπραγμοσύνην.

³¹³Momigliano 1939, p. 134, n. 1.

³¹⁴Wüst 1938, p. 89, n. 2.

³¹⁵Pédech 1984, p. 83-84.

parallèle avec le quatrième discours *Sur la royauté* de Dion de Pruse. Lorsque Diogène évoque les fêtes célébrées par les Perses, en soulignant qu'il s'agit du peuple contre lequel Alexandre prépare une campagne (4, 67 : ὄρμηκας στρατεύεσθαι), le jeune prince se montre très intéressé, car il désire tout savoir de ce qui touche à la Perse (4, 67 : ἐβούλετο γὰρ πάντα εἰδέναι τὰ τῶν Περσῶν πράγματα).

Chez Plutarque aussi, la curiosité d'Alexandre en présence des ambassadeurs perses est toujours liée à sa volonté de conquête. L'auteur rapproche en effet l'épisode, tel qu'il est rapporté dans le discours, des projets de soumission du genre humain que le Macédonien nourrit dès l'enfance. L'extrait que nous venons de citer vient en effet illustrer la phrase suivante : « Ce désir [de soumettre l'humanité à un seul maître] était inné en lui : enfant, il s'en passionnait déjà et ces idées grandirent et se développèrent avec lui » (*De fort. Alex.* 342b). De la même manière, dans la biographie, les Perses remarquent « les grandes aspirations » (*Alex.* 5, 5) d'Alexandre.

Bien que l'intérêt d'Alexandre porte sur la Perse, le projet évoqué dans les deux textes ne se limite pas à ce pays : en effet, pour Plutarque, le jeune prince envisage dès le début de conquérir le monde, car ce n'est qu'ainsi que son ambition hors du commun pourra se réaliser. Ce thème est déjà présent dans le traité, où il imprègne la jeunesse du Macédonien : « un jeune homme à peine sorti de l'enfance osa concevoir des espérances sur Babylone et Suse, et même songer à la domination du monde (τὴν πάντων ἀνθρώπων ἀρχὴν) » (*De fort. Alex.* 327d).

Dans la biographie, on trouve une première allusion au projet universel d'Alexandre dans l'épisode du nœud de Gordion. Le texte de Plutarque explique, en effet, que celui qui pourra le défaire deviendra « roi du monde habité (βασιλεῖ τῆς οἰκουμένης) » (*Alex.* 18, 2). Comme le fait remarquer J. R. Hamilton, les autres sources parlent en réalité d'un roi d'Asie³¹⁶. Le terme οἰκουμένη pourrait être un ajout de l'auteur de Chéronée, d'autant plus que nous ne savons pas très bien quel sens il avait à l'époque d'Alexandre³¹⁷. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer l'usage qu'en fait un auteur

³¹⁶Hamilton 1969, p. 46-47. Voir Arrien, *Anabase d'Alexandre II*, 3 ; Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre III*, 1, 14 ; Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée XI*, 7, 3. Sur le titre de « roi d'Asie », qui a peut-être été créé par Alexandre lui-même, voir Fredricksmeier 2000 et Muccioli 2004.

³¹⁷Selon Tarn 1948, 2, p. 79, n. 5, cela signifie « monde grec ». Mais selon Hammond 1993, p. 47, le terme avait déjà le sens de « monde habité » à l'époque d'Aristote.

contemporain de Plutarque qui s'est également intéressé à l'histoire du Macédonien. En effet, dans son *Anabase d'Alexandre* rédigée au II^e siècle et inspirée des récits de deux compagnons d'Alexandre, Ptolémée et Aristobule³¹⁸, Arrien n'emploie οἰκουμένη que trois fois pour indiquer tout simplement une région habitée, par opposition au désert³¹⁹. Nous verrons en outre dans le prochain chapitre qu'il s'agit d'un terme typique chez Plutarque servant à suggérer l'idée d'une conquête universelle : en effet, il sera également employé pour décrire l'ambition expansionniste des Romains.

Un autre oracle promet la domination universelle à Alexandre : l'oracle d'Ammon, auquel le Macédonien rend visite au terme d'un voyage difficile à travers le désert, suite à la conquête de l'Égypte et à la fondation d'Alexandrie. Le texte de Plutarque rappelle que lors de cette entrevue Alexandre demanda au dieu de lui accorder « de devenir maître de tous les hommes (πάντων ... ἀνθρώπων κυρίῳ) » (*Alex.* 27, 6). Cette fois-ci, le récit de Plutarque ne diffère pas de ceux des autres auteurs qui ont raconté l'expédition macédonienne. Pour Diodore, Alexandre demande au dieu l'empire de la terre entière (τὴν ἀπάσης τῆς γῆς ἀρχήν) (XVII, 51, 2, cf. XVII, 93, 4 : « Ammon lui avait accordé le pouvoir sur la terre entière (τὴν ἀπάσης τῆς γῆς) »). Quinte-Curce parle quant à lui d'« empire du monde entier (*totius orbis imperium*) » (IV, 7, 26), tandis que chez Justin l'oracle promet au roi qu'il sera « maître de l'univers (*possessionem terrarum*) » (XI, 11, 10).

M. Flower remarque que Plutarque rapporte aussi l'épisode de Cimon consultant l'oracle – Cimon dont l'expédition en Égypte a le même objectif que celle d'Alexandre³²⁰. J. H. Schreiner pense que la source pourrait être Callisthène, qui entendait ainsi créer un précédent à la visite d'Alexandre³²¹, mais, pour M. Flower, le Macédonien aurait pu lui-même s'inspirer d'un épisode réel pour mettre en avant son lien avec Athènes³²². Quelle que soit l'origine de la visite de Cimon, il est évident que Plutarque crée une connexion intertextuelle entre le stratège athénien et Alexandre. En effet, dans la *Vie de Cimon*, il nous raconte que ce dernier envoya au sanctuaire un groupe d'hommes « consulter le dieu

³¹⁸Sur le premier Pédech 1984, p. 215-329 ; sur le deuxième Pédech 1984, p. 331-405.

³¹⁹Arrien, *Anabase d'Alexandre* III, 16, 2 ; VI, 1, 3 ; VI, 21.

³²⁰Flower 2000b, p. 111.

³²¹Schreiner 1977, p. 21-29.

³²²Flower 2000b, p. 112.

sur une affaire secrète (ἀπόρρητόν τινα μαντείαν) » (*Cim.* 18, 7). Or, dans la *Vie d'Alexandre*, après avoir rapporté la même version que la plupart des auteurs (*Alex.* 27, 7 : οἱ πλεῖστοι), Plutarque précise : « Quant à Alexandre, dans une lettre à sa mère, il déclare avoir reçu des prophéties secrètes (τινάς μαντείας ἀπορρήτους) » (*Alex.* 27, 7).

Une autre allusion à la conquête du monde est attribuée à Alexandre lui-même. Après les expéditions en Scythie et en Hyrcanie, le roi macédonien a de plus en plus de mal à convaincre ses soldats de le suivre. Plutarque décrit ainsi la contrariété et le désarroi du roi face au départ des Macédoniens :

Cependant, il laissa partir ceux qui le désiraient, les prenant à témoin qu'au moment où il était en train de conquérir le monde (τὴν οἰκουμένην ... κτώμενος) pour les Macédoniens, il se trouvait abandonné, seul avec ses amis et ceux qui acceptaient de participer à son expédition³²³.

Nous retrouvons ici le terme οἰκουμένη pour désigner la conquête universelle. Tout comme dans l'épisode du nœud de Gordion, le choix de ce substantif pourrait indiquer une intervention de Plutarque visant à amplifier le thème de l'ambition universelle de son héros. D'autant plus que ces paroles d'Alexandre ne sont pas rapportées par les autres auteurs anciens qui relatent l'épisode (mais en le situant à une époque antérieure), en suivant probablement une source commune³²⁴.

Si, dans cet extrait, Alexandre parlait d'un projet de conquête universelle en faveur des Macédoniens, à la fin de la biographie et comme par un jeu de miroirs, ce sont les Macédoniens qui y font référence pour la dernière fois en le rattachant au seul Alexandre. Les soldats, las des longues années de guerre, adressent en effet des remontrances à leur souverain :

³²³*Alex.* 47, 2 : οὐ μὴν ἀλλ' ἀπιέναι γε τοὺς βουλομένους ἀφῆκε, μαρτυράμενος ὅτι τὴν οἰκουμένην τοῖς Μακεδόσι κτώμενος ἐγκαταλέλειπται μετὰ τῶν φίλων καὶ τῶν ἐθελόντων στρατεύειν.

³²⁴Cf. Diodore, *Bibliothèque historique* XVII, 74, 3 ; Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* VI, 2, 15-4, 1 et Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée* XII, 3, 2-4. Voir Hammond 1983, p. 58 et 134 ss. et Hammond 1993, p. 80 : d'après le chercheur, la source commune serait Diyllus.

Ils le prièrent donc de les congédier tous et de considérer comme inutiles tous les Macédoniens, maintenant qu'il disposait de ces jeunes danseurs de Pyrrhique, avec lesquels il irait conquérir le monde (κατακτήσεται τὴν οἰκουμένην)³²⁵.

Ces jeunes dont les Macédoniens parlent avec un mépris à peine dissimulé, ce sont les enfants perses initiés à la culture grecque et à l'art militaire macédonien sur ordre d'Alexandre (mais nous reviendrons sur ce projet). L'allusion des Macédoniens, comme le note J. R. Hamilton, n'apparaît pas chez les autres auteurs³²⁶. Il semblerait qu'elle soit une sorte de réponse ironique aux propos d'Alexandre : si le roi affirmait conquérir le monde pour ses compatriotes, ces derniers déclinent l'offre et lui suggèrent de se faire aider par un autre peuple.

Plus généralement, dans les autres textes qui nous sont parvenus, les allusions au projet de conquête universelle d'Alexandre ne sont pas nombreuses. Justin l'évoque seulement une autre fois, à la fin de son résumé des exploits du Macédonien (XII, 16, 9 : « Puis, ayant reçu le pouvoir, il voulut être appelé roi de la terre et de l'univers (*regem...terrarum omnium ac mundi*) »).

Quinte-Curce fait ainsi figure d'exception, car il évoque le thème à plusieurs reprises³²⁷. La première mention surtout est intéressante, car elle présente plusieurs points communs avec le passage de Plutarque :

Aux Macédoniens, victorieux dans tant de guerres en Europe, partis à la conquête de l'Asie et de l'Extrême-Orient moins sous son impulsion que sous la leur propre, il rappelait leur antique valeur : « c'étaient eux, les libérateurs du monde ; un jour, ils

³²⁵Alex. 71, 3 : πάντας οὖν ἐκέλευον ἀφιέναι καὶ πάντας ἀχρήστους νομίζειν Μακεδόνας, ἔχοντα τοὺς νέους τούτους πυρριχιστάς, σὺν οἷς ἐπιὼν κατακτήσεται τὴν οἰκουμένην.

³²⁶Hamilton 1969, p. 198.

³²⁷Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* III, 10, 4 ; IV, 1, 38 : « la guerre que se livraient les rois les plus puissants de l'Europe et de l'Asie avec l'espoir de s'emparer du monde entier (*in spem totius orbis occupandi*) » ; VII, 10 : les Sogdiens disent d'Alexandre qu'il est « victorieux de tous les peuples (*victore omnium gentium*) » ; IX, 2, 26 : « sauf obstacle dû à lâcheté, victorieux nous partirons après avoir dompté l'extrémité du monde (*perdomito fine terrarum*) » ; IX, 3, 8 : « Nous voici arrêtés presque à l'extrême bout du monde (*paene in ultimo mundi fine*). »

dépasseraient les bornes d'Hercule et de Liber le Vénérable ; alors, ils courberaient sous le joug non les Perses seuls, mais tous les peuples »³²⁸.

Là encore, c'est Alexandre en personne qui mentionne ce projet de conquête du monde entrepris par les Macédoniens en s'adressant à ses soldats, non pas pour les blâmer mais pour les encourager. L'insertion de ce thème dans un discours, chez Plutarque comme chez Quinte-Curce (VII, 10), peut amener à penser que, plus qu'un épisode historique, il s'agit d'un sujet de rhétorique. En effet, on en trouve trace dans ce qui reste de la suasoire I de Sénèque le Père, « Alexandre délibère s'il lancera ses navires sur l'Océan », où des rhéteurs s'exercent autour de l'idée d'une conquête sans bornes, témoignant ainsi de la diffusion de ce thème dans les écoles de rhétorique.

Chez Plutarque, quatre des cinq mentions explicites d'un projet de conquête universelle se trouvent dans des passages pouvant indiquer une intervention directe de l'auteur. Si cette intervention paraît évidente dans le traité, les occurrences dans les *Vies* encouragent à être prudent. Il n'est pourtant pas invraisemblable que Plutarque ait pu modifier la tradition de la légende du nœud de Gordion en substituant au « roi d'Asie » le « roi du monde habité », ou transformer le contenu de la remarque d'Alexandre et de celle des Macédoniens, pour créer une connexion intertextuelle.

Le projet de conquête universelle ressort aussi, de manière implicite, au moment de l'échec du Macédonien. En effet, « le désespoir et la douleur » (*Alex.* 62, 5) qui accablent Alexandre quand les Macédoniens l'obligent à faire demi-tour montrent que, pour lui, l'expédition aurait dû se poursuivre. Ce sentiment d'incomplétude³²⁹ est aussi rapporté en *Alex.* 13, 4, où Plutarque affirme que le retour d'Alexandre laissa « son expédition et sa gloire comme inachevées ».

Expédition et gloire sont, comme nous l'avons vu, étroitement liées, au point d'être presque synonymes aux yeux d'Alexandre : ainsi, la fin de l'une aura d'inévitables répercussions sur l'autre. L'ambition du Macédonien subit en effet un changement à la fin de la biographie, comme le montre l'épisode où sa flotte atteint l'océan.

³²⁸Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* III, 10, 4-5 : *Macedones, tot bellorum in Europa uictores, ad subigendam Asiam atque ultima Orientis non ipsius magis quam suo ductu profecti, inueteratae uirtutis admonebantur : illos terrarum orbis liberatores emensosque olim Herculis et Liberi patris terminos non Persis modo, sed etiam omnibus gentibus iuposituros iugum.*

³²⁹Sur Alexandre comme « figure de l'incomplétude », voir De Polignac 2000.

Lorsqu'il fut parvenu avec ses navires dans l'océan, Alexandre fit voile jusqu'à une île qu'il nomme lui-même Scilloutis, mais que d'autres appellent Psiltoucis. Là, après avoir débarqué, il offrit un sacrifice aux dieux puis observa la nature de la mer et du rivage, aussi loin qu'il put parvenir. Ensuite, ayant demandé aux dieux que jamais aucun homme après lui ne dépassât les bornes de son expédition, il revint sur ses pas³³⁰.

La crainte que quelqu'un puisse surpasser ses exploits représente, en effet, une évolution dans sa conception de l'ambition. On retrouve la frénésie qu'Alexandre éprouvait déjà au début de sa vie face aux exploits de Philippe. Mais les choses ont changé : le Macédonien ne redoute plus que quelqu'un puisse se lancer dans une grande conquête avant lui, il craint d'être un jour éclipsé ; il n'est plus en compétition avec ses prédécesseurs mais avec ses successeurs potentiels. Les conséquences de cette frénésie sont également différentes. Si, dans son antagonisme avec Philippe, Alexandre n'agit pas outre mesure, à la fin de l'expédition ses réactions sont excessives. On distingue deux phases. D'abord, il y a l'extrême douleur :

Dans un premier temps, Alexandre, accablé par le désespoir et la douleur, s'enferma sous sa tente où il resta couché, déclarant que, s'il ne traversait pas le Gange, il n'éprouvait aucune reconnaissance pour les exploits accomplis jusque-là et qu'il considérait ce recul comme un aveu de défaite³³¹.

Tandis qu'à l'annonce de la victoire éclatante de son père, Alexandre avait simplement manifesté son mécontentement (*Alex.* 5, 4 οὐ πάνυ φαίδος ἦν), à présent, il est en proie à la *δυσθυμία* et à l'*ὄργη*, des émotions violentes qui occupent une place

³³⁰*Alex.* 66, 1-2 : ἐμβαλὼν δὲ ταῖς ναυσὶν εἰς τὸν Ὠκεανὸν ἀνέπλευσε πρὸς νῆσον, ἣν Σκιλλοῦστιν αὐτὸς ὠνόμασεν, ἕτεροι δὲ Ψιλτοῦκιν. ἐνταῦθα δ' ἀποβάς ἔθνε τοῖς θεοῖς, καὶ τὴν φύσιν ἐπέιθε τοῦ πελάγους καὶ τῆς παραλίας ὅσον ἐφικτὸν ἦν. εἴτ' ἐπευξάμενος μηδένα μετ' αὐτὸν ἀνθρώπων ὑπερβῆναι τοὺς ὄρους τῆς στρατείας ἀνέστρεφε.

³³¹*Alex.* 62, 5 : τὸ μὲν οὖν πρῶτον ὑπὸ δυσθυμίας καὶ ὄργης αὐτὸν εἰς τὴν σκηνὴν καθείρξας ἔκειτο, χάριν οὐδεμίαν εἰδὼς τοῖς διαπεπραγμένοις, εἰ μὴ περάσειε τὸν Γάγγην, ἀλλ' ἐξομολόγησιν ἥττης τιθέμενος τὴν ἀναχώρησιν.

importante dans le lexique de la tragédie³³². Le second terme est d'ailleurs un autre mot-clé de l'histoire d'Alexandre. En suivant comment se transforme au fil des pages son rapport avec la rage, on observe une évolution analogue à celle de l'ambition, car, si au début de sa vie Alexandre arrivait à maîtriser ses émotions, celles-ci prennent le dessus lors de la campagne d'Orient³³³. Remarquons que cette exagération atteint ici son paroxysme : les victoires obtenues jusque-là par Alexandre (notamment la conquête de l'Empire perse !) ne comptent plus car le fait de rentrer est à ses yeux « un aveu de défaite (ἐξομολόγησιν ἥττης) ».

Puis, une fois la douleur apaisée grâce à l'intervention de ses amis (intervention nécessaire, car le Macédonien n'est plus capable de se maîtriser lui-même), Alexandre imagine une série de stratagèmes destinés à tromper et décourager ses adversaires.

[II] leva le camp, en inventant de nombreux faux-fuyants, dignes d'un sophiste, pour ménager sa réputation. Il fit notamment fabriquer des armes, des mangeoires à chevaux et des mors d'une taille et d'un poids exceptionnels, et il les laissa un peu partout derrière lui. Il éleva aussi en l'honneur des dieux des autels³³⁴.

L'épisode est relaté par d'autres sources et la référence aux autels en particulier a suscité l'intérêt des auteurs anciens³³⁵. Toutefois, seul Quinte-Curce fait directement le lien avec la douleur d'Alexandre³³⁶.

³³²Sur la *δυσθυμία*, voir, par exemple, Euripide, *Les suppliantes* 696 et *Médée* 691. Pour l'ὄργη, il suffit de songer à *Médée* où le terme revient pas moins de 11 fois.

³³³La mort de Cleitus représente un épisode emblématique (*Alex.* 50-51).

³³⁴*Alex.* 62, 6-8 : ταῖς θύραις ἰκέτευον, ἐπικλασθεῖς ἀνεζεύγνυε, πολλὰ πρὸς δόξαν ἀπατηλὰ καὶ σοφιστικὰ μηχανώμενος. καὶ γὰρ ὄπλα μείζονα καὶ φάτνας ἵππων καὶ χαλινούς βαρυτέρους κατασκευάσας ἀπέλιπέ τε καὶ διέρριπεν. ἰδρύσατο δὲ βωμοὺς θεῶν.

³³⁵Diodore, *Bibliothèque historique* XVII, 95, 1-2 ; Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* IX, 3, 19 ; Arrien, *Anabase d'Alexandre* V, 29, 1-2 ; Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée* XII, 8, 16 ; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* VI, 62 ; Strabon, *Géographie* III, 5, 7 ; Philostrate, *Vie d'Apollonios* 2, 42.

³³⁶D'autres sources soulignent en revanche la joie des soldats. Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée* XII, 8, 16-17 : « Il ordonne de construire un camp plus magnifique que d'habitude, comme pour signaler la limite de son avancée victorieuse, afin d'inspirer la terreur aux ennemis par la puissance de ses fortifications et susciter l'admiration de la postérité. Il n'est pas de travail que les soldats exécutèrent avec plus de joie. » Arrien, *Anabase d'Alexandre* V, 29, 1 : « Alors, ce furent des acclamations comme peut

Lui, il ne pouvait ni réprimander leur [des soldats voulant faire demi-tour] obstination ni adoucir sa colère. Ne sachant donc que décider, il sauta du haut du terre-plein, et donna ordre de fermer la tente royale, consignant sa porte à tout le monde, sauf à ses familiers. Il accorda deux jours à sa colère ; le troisième jour, il s'avança hors de sa tente et fit élever douze autels de pierre carrées, en souvenir de son expédition, agrandir aussi les défenses du camp, et laisser des couchettes trop vastes pour la taille humaine : il voulait que toutes choses parussent plus grandes, préparant ainsi à la postérité un émerveillement injustifié³³⁷.

Le récit de l'historien latin présente plusieurs points communs avec les deux extraits de la *Vie d'Alexandre* que nous venons de citer. La séquence narrative est la même : douleur d'Alexandre qui se renferme dans sa tente, suivie de la construction d'objets géants. La première réaction du Macédonien est décrite avec un même terme, *ira*, l'équivalent latin de la ὀργή grecque. En outre, dans la deuxième partie du passage, le *fallax miraculum* décrivant les stratagèmes d'Alexandre, pourrait faire écho au terme σοφιστικά.

Non seulement, comme nous l'avons vu, la frénésie que l'ambition provoque chez Alexandre s'amplifie au fil des ans, mais le passage témoigne aussi d'un changement, et même d'un véritable bouleversement chez le Macédonien. En qualifiant ses actions de σοφιστικά, Plutarque en fait un sophiste et lui refuse donc le statut de philosophe qu'il lui avait attribué dans le traité et qu'il lui conférerait également dans la biographie (*Alex.* 40, 2). Bien qu'il ait finalement réussi à surpasser son père sur le plan des conquêtes, Alexandre se retrouve à la fin de sa vie au même niveau que ce dernier, lui aussi qualifié de sophiste (*Alex.* 4, 9 : σοφιστικῶς), en raison de son ambition.

en pousser une multitude hétéroclite en liesse, et la plupart d'entre eux pleuraient ; d'autres, s'approchant de la tente royale, appelaient de nombreuses bénédictions sur Alexandre. »

³³⁷Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* IX, 3, 18-19 : *Ille nec castigare obstinatos nec mitigari poterat iratus. Itaque, inops consilii desiluit e tribunali, claudique regiam iussit, omnibus praeter adsuetos adire prohibitis. Biduum irae datum est ; tertio die processit e regia erigique duodecim aras ex quadrato saxo, monumentum expeditionis suae ; munimenta quoque castrorum iussit extendi cubiliaque amplioris formae quam pro corporum habitu relinqui, ut speciem omnium augetet, posteritati fallax miraculum praeprans.*

Le héros est donc repris, vers la fin de sa vie, par ce sentiment d'émulation angoissé qui le caractérisait au début de la biographie. Or, Alexandre se mesure aussi, au niveau intertextuel, avec les autres personnages qui ont conduit une expédition en Orient : Agésilas, comme nous l'avons vu³³⁸, mais aussi, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, les Romains.

Une victoire grecque

Un autre thème qui ressort du traité et de la biographie est celui du rapport entre l'expédition d'Alexandre et les Grecs. Ce thème, comme nous le verrons dans les pages suivantes, se décline de différentes manières, tout en restant constant dans les deux ouvrages³³⁹.

Le premier discours de *La fortune ou la vertu d'Alexandre* présente l'expédition comme un moyen de diffuser la culture grecque. Ce point a été mis en valeur par la critique³⁴⁰ et, comme le remarque L. Prandi, sa fonction n'est pas seulement rhétorique mais aussi historiographique, car il représente une « sintesi interessante, per quanto non esaustiva » de l'œuvre d'Alexandre³⁴¹. Les spécialistes ont souvent qualifié les efforts mis en place par Alexandre de « policy of fusion »³⁴². Toutefois, il nous semble que S. Humbert a raison quand elle observe que Plutarque « rêve moins d'une fusion des races que d'une extension de l'hellénisme à l'ensemble du monde connu »³⁴³.

Il est vrai que Plutarque répète à maintes reprises dans le traité que le projet d'Alexandre vise à unifier les institutions des Grecs et des barbares (remarquons le polyptote de l'adjectif numéraire « un » pour décrire cette union en *De fort. Alex.* 330d : « Il voulait soumettre la terre entière à une même loi de raison (ένὸς λόγου), à une forme

³³⁸Voir *supra*, p. 115-116.

³³⁹Humbert 1991, p. 170

³⁴⁰Frazier Froidefond 1990, p. 90 et 103-106 ; Prandi 2000, p. 376.

³⁴¹Prandi 2000, p. 377

³⁴²C'est ainsi que Hamilton 1969, p. XXXII n. 3 traduit le terme *Verschmelzungspolitik* utilisé par Berve 1938. Prandi 2000, p. 380, parle de « politica di fusione ».

³⁴³Humbert 1991, p. 180.

unique de gouvernement (μῖα πολιτεία), faire de l'humanité tout entière un peuple unique (ἓνα δῆμον) » et en *De fort. Alex.* 342a (disc. II) : « imposer un ordre commun (ἐνὶ κόσμῳ) à toute l'humanité, de la soumettre à une seule autorité (μῖα ἡγεμονία), de lui faire adopter un genre de vie uniforme (μῖα διαίτης) ». Toutefois, si l'on regarde le texte de plus près, on s'aperçoit qu'il entend en fait uniformiser le mode de vie et les traditions barbares sur le modèle de ceux des Grecs, ce qui nous permet de parler d'un projet d'« hellénisation ». Le but d'Alexandre serait, certes, de « fusionner (διευοῦμην) le monde barbare et le monde grec, parcourir tous les continents pour les civiliser (...) », mais en répandant « dans toutes les nations la justice et la paix grecques (τὴν Ἑλλάδος (...) εὐδικίαν καὶ εἰρήνην) » (332a).

Le premier discours présente une série de témoignages de cette exportation florissante de la culture grecque en les opposant aux exploits bien moins impressionnants des philosophes grecs. Ainsi, on peut lire que les disciples de Platon et de Socrate ont endoctriné des gens qui parlaient déjà grec (parfois sans les convaincre, d'ailleurs !), alors qu'Alexandre diffuse plusieurs éléments de la culture grecque chez les peuples barbares (le mariage, l'agriculture, le respect des parents, les cultes, cf. 328c). S'il a pu arriver à un philosophe grec d'« helléniser (ἐλληνίζειν) » quelques barbares, « quand Alexandre s'employa à civiliser l'Asie, on y lisait Homère, et les fils des Perses, des Susiens et des Gédrosiens déclamaient les tragédies d'Euripide et de Sophocle » (328d). Même les deux figures les plus éminentes de la philosophie grecque, Socrate et Platon, par rapport à Alexandre, auraient joué un rôle moindre, dans la diffusion de la culture grecque ; leur œuvre est même considérée comme un échec en ce sens. Socrate est en effet accusé d'avoir introduit à Athènes des dieux étrangers, tandis qu'Alexandre fait se « prosterner devant les dieux grecs la Bactriane et le Caucase (τοὺς Ἑλλήνων θεοὺς Βάκτρα καὶ Κάκασος προσεκύνησε) » (un *topos* que Plutarque avait déjà employé quelques lignes plus haut à propos des Indiens : Ἴνδοι θεοὺς Ἑλληνικοὺς προσκυνοῦσι). Quant à Platon, il aurait élaboré une constitution tellement rigoureuse que personne n'aurait voulu la mettre en place, alors qu'Alexandre fonde de nombreuses colonies « chez les barbares (πόλεις βαρβάροις ἔθνεσιν ἐγκτίσας) » et sème « par toute l'Asie des magistratures grecques (κατασπεύρας τὴν Ἀσίαν Ἑλληνικοῖς τέλεσι) »³⁴⁴.

³⁴⁴Selon certains, la conquête d'Alexandre décrite de cette manière serait une « préfiguration de l'Empire romain », voir Humbert 1991, p. 169 et 177.

Dans ce projet d'implantation de la culture grecque, dont la conquête est l'instrument concret, les fondations de cités grecques en territoire barbare jouent un rôle fondamental, comme Plutarque le souligne à plusieurs reprises. L'évocation des colonies s'accompagne souvent de la mention de l'état sauvage de ces terres avant l'arrivée du Macédonien³⁴⁵. Alexandre a donc réussi à « civiliser des rois barbares, fonder des cités grecques au milieu des peuples sauvages (πόλεις Ἑλληνίδας ἐγκτίζοντες ἀγρίοις), prêcher le droit et la paix parmi des peuplades sans foi ni loi (ἄθεσμα καὶ ἀνήκοα φῶλα) » (328b) ; il « fonda plus de soixante-dix colonies chez les peuples barbares, sema par toute l'Asie des magistratures grecques et vint à bout de la grossièreté et de la sauvagerie des mœurs (τῆς ἀνημέρου καὶ θηριώδους ... διαίτης) » (328e) ; en outre, les colonies qu'il a fondées sont « toutes des villes dont la fondation étouffa la barbarie (τὸ ἄγριον) et substitua progressivement dans les mœurs le bien au mal (τὸ χεῖρον) »³⁴⁶.

Cette volonté de diffuser la culture grecque chez les barbares, Plutarque l'attribue à Alexandre lui-même, qui déclare à la fin du premier discours vouloir, par ses victoires, « ramener dans l'Inde les chœurs grecs et faire revivre dans les tribus sauvages des montagnes transcaucasiennes le souvenir des fêtes bacchiques » (332b) et « sur les pièces fournies par les Barbares imprimer la marque de l'État grec » (332c).

L'aboutissement du projet semble changer le sens des termes « grec » et « barbare ». Si Alexandre a refusé de mettre en œuvre la politique que lui suggérait Aristote, à savoir « de traiter les Grecs en chef et les barbares en maître » – et donc de diviser le monde entre Grecs et barbares –, cette séparation se crée spontanément avec son projet d'hellénisation : « les Grecs et les Barbares ne devaient plus être distingués par la chlamyde, le bouclier, le cimenterre ou la candys : on reconnaît un Grec à la vertu et

³⁴⁵Humbert 1991, p. 177.

³⁴⁶Sur la fondation de villes par Alexandre dans la biographie, voir *Alex.* 9, 1 : « Lorsque Philippe partit en expédition contre Byzance, Alexandre, qui avait seize ans, fut laissé en Macédoine, avec l'autorité absolue sur les affaires et le sceau royal ; il soumit ceux des Maïdes qui avaient fait défection, s'empara de leur cité dont il chassa les Barbares et où il installa une population d'origine mêlée : il la nomma Alexandropolis » ; 26, 4 : « On dit en effet qu'après s'être emparé de l'Égypte, le roi voulut y fonder une cité grecque, grande et bien peuplée, et lui donner son nom. » Ensuite les devins lui assurent que « la cité qu'il fondait serait très riche et nourrirait des hommes de tous les pays » (26, 10) ; 61 : fondation de Bucéphalie en l'honneur de Bucéphale et d'une autre ville en mémoire de son chien Péritas.

un Barbare au vice » (329a). Comme nous l'avons vu en étudiant la *Vie d'Artaxerxès*, les termes « grec » et « barbare » deviennent des étiquettes morales.

La place consacrée au projet d'hellénisation est plus réduite dans la biographie, où il n'est mentionné que dans l'épisode des trente mille enfants perses auxquels Alexandre « fit enseigner les lettres grecques (γράμματά τε μαθάνειν Ἑλληνικὰ) et donner l'éducation militaire des Macédoniens (...) » (*Alex.* 47, 6-8). Cette formation sera une réussite, car « les trente mille enfants qu'Alexandre avait laissés derrière lui pour leur faire donner un entraînement militaire et une éducation étaient devenus des hommes au corps valeureux, d'une grande beauté ; de plus ils faisaient preuve, dans leurs exercices, d'une aisance et d'une souplesse remarquables » (*Alex.* 71, 1). Si les trente mille jeunes sont aussi mentionnés par Diodore, Arrien et Quinte-Curce³⁴⁷ et que tous les auteurs évoquent la présence de soldats perses entraînés selon les techniques militaires macédoniennes³⁴⁸, Plutarque est néanmoins le seul à faire allusion à une éducation grecque.

³⁴⁷Diodore, *Bibliothèque historique* XVII, 108, 1-3 : « Sur ces entrefaites arrivèrent à Suse trente mille Perses, très jeunes sans doute, mais la fine fleur tant par la prestance que par la force physique. On les avait recrutés en vertu d'un ordre royal et ils avaient disposé, pendant tout le temps nécessaire, d'un personnel d'encadrement et d'instructeurs militaires. Tous étaient richement équipés de pied en cap à la macédonienne. Ils établirent leur camp devant la ville et, quand ils eurent fait la démonstration, en présence du roi, de leur entraînement aux exercices militaires, ils reçurent une récompense exceptionnelle : comme les Macédoniens s'étaient prononcés contre le franchissement du Gange, et poussaient souvent des cris hostiles dans les assemblées, tournant en dérision sa conviction d'avoir Ammon pour père, Alexandre mit sur pied cette unité perse, constituée de façon homogène d'une seule classe d'âge et susceptible de servir de contrepoids à la phalange macédonienne. » Arrien, *Anabase d'Alexandre* VII, 6, 1 : « Vinrent également le rejoindre les gouverneurs des cités qu'il avait fondées et des autres territoires conquis à la lance ; ils avaient amené des jeunes gens, au nombre d'environ trente mille, tous du même âge, et qu'Alexandre appelait ses Épigones ; ils portaient l'armement macédonien et suivaient l'entraînement militaire en usage chez les Macédoniens. » Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* VIII, 5, 1 : « D'autre part, au moment d'atteindre l'Inde, puis l'Océan, pour éviter sur ses arrières tout soulèvement capable d'entraver ses projets Alexandre fit lever dans toutes les provinces trente mille jeunes gens, qui durent se présenter à lui en armes : ils lui serviraient à la fois d'otages et de soldats. »

³⁴⁸Diodore, *Bibliothèque historique* XVII, 108, 2. Quinte-Curce y fait référence dans un autre passage, où Alexandre, s'adressant aux soldats étrangers, s'exclame : « j'ai fait parmi vous une levée de jeunes hommes, et je vous ai incorporés parmi mes soldats. Vous avez la même tenue, les mêmes armes » (*Histoires d'Alexandre* X, 3, 10). Arrien, *Anabase d'Alexandre*, VII, 8, 2, parle lui aussi de barbares équipés

Cette différence de traitement entre la biographie et le traité s'explique d'abord par les « genres » respectifs des deux ouvrages. Pour L. Prandi, elle serait aussi due à un changement de sources³⁴⁹. Mais il est également possible qu'elle soit une conséquence de la vision des barbares qui ressort des *Vies parallèles*. L'idée qui émerge des *Vies*, comme nous l'avons déjà observé au cours du chapitre précédent et comme nous le verrons plus en détail dans les pages consacrées aux campagnes parthiques romaines, est en effet celle d'une inconciliabilité culturelle entre Grecs et barbares d'Orient. Selon Plutarque, ces derniers sont en fait incapables de s'appropriier pleinement la culture grecque, ce qui rend inutile tout projet d'hellénisation ; mieux vaut donc souligner la suprématie grecque à travers d'autres stratégies, notamment en misant sur les thèmes panhelléniques. Ces éléments étaient probablement très présents dans l'œuvre de Callisthène, qui avait accompagné Alexandre lors de son expédition avec la mission de rendre populaire en Grèce l'entreprise macédonienne. Ainsi, l'historien grec présentait le Macédonien comme le champion de la Grèce, le chef d'une mission panhellénique ayant pour objectif de se venger de l'ennemi perse³⁵⁰.

Tout d'abord, Plutarque prend soin d'associer les Grecs à la campagne d'Alexandre, en rappelant que « les Grecs, assemblés dans l'Isthme, décidèrent par un vote qu'ils participeraient avec Alexandre à une expédition contre les Perses et le proclamèrent général en chef » (*Alex.* 14, 1). Selon P. Pédech, le vote de la Ligue de Corinthe, qui attribua en 337 le commandement au jeune roi, est un épisode qui a certainement été relaté par Callisthène³⁵¹. Un détail peut toutefois poser problème : si les Grecs suivent une procédure régulière chez Plutarque, ce dernier se trompe en revanche dans la qualification de la fonction qu'Alexandre remplit (ce qui n'était certainement pas

à la macédonienne. Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée* XII, 12, 4, raconte que, craignant une sédition, Alexandre a choisi parmi les troupes auxiliaires perses « mille jeunes hommes pour lui servir de gardes du corps et qu'il incorpore à son armée une partie de ces contingents auxiliaires formés à la discipline macédonienne. »

³⁴⁹ Prandi 2000, p. 379-380. La spécialiste mentionne trois épisodes des *Vies* qui souligneraient ce changement (*Alex.* 47, 5-7 ; 70, 3 ; 71, 1), mais, comme nous l'avons évoqué, elle parle de fusion et non d'hellénisation.

³⁵⁰ Pearson 1960, p. 33-38 ; 48 ; Pédech 1984, p. 40-69 ; Prandi 1985, p. 24. Sur l'utilisation du panhellénisme par Alexandre, voir Faraguna 2003.

³⁵¹ Pédech 1984, p. 41.

le cas chez Callisthène). En effet, le mot ἡγεμών n'est pas un terme technique, le titre correct étant dans ce cas στρατηγός αὐτόκρατος³⁵². Il est intéressant de se pencher sur les autres sources, bien que cela ne nous permette pas de répondre à toutes nos questions. Justin évoque l'assemblée de Corinthe, mais il met en valeur le rôle décisionnel d'Alexandre qui semble influencer les Grecs (XII, 2, 5-6 : « Ragaillardi par ces mesures, il gagne précipitamment la Grèce, où, après avoir convoqué les cités à Corinthe, à l'instar de ce qu'avait fait son père, il se fait nommer général à sa place. Puis, il se lance dans la guerre contre les Perses commencée par son père »). En revanche, Diodore et Arrien n'évoquent pas la réunion de la Ligue, mais ils rappellent tous deux la décision officielle des Grecs : l'un en expliquant qu'Alexandre s'était qualifié d'« homme que les Grecs avaient chargé de conduire la guerre » (Diodore, *Bibliothèque historique* XVII, 16, 2, ἡγεμών comme chez Plutarque) ; l'autre en affirmant que les Grecs qui combattent contre les Macédoniens le font « au mépris des décisions prises par les Grecs d'un commun accord » (Arrien, *Anabase d'Alexandre* I, 16, 6) et « en violation des décrets des Grecs » (III, 23, 8). Plutarque pourrait donc avoir réuni deux traditions, mais, vu l'état des sources, il est difficile de trancher.

Ce scrutin est en quelque sorte ratifié par Alexandre lui-même qui, après la bataille du Granique, reconnaît publiquement la participation des Grecs et fait savoir que sa victoire est aussi la leur :

Il associa les Grecs à sa victoire : aux Athéniens, il envoya, à titre particulier, trois cents boucliers pris à l'ennemi et, sur l'ensemble du butin, il fit graver cette inscription orgueilleuse : « Alexandre fils de Philippe et tous les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens, ont conquis ce butin sur les Barbares qui habitent l'Asie »³⁵³.

³⁵²Hamilton 1969, p. 33.

³⁵³*Alex.* 16, 17-18 : κοινούμενος δὲ τὴν νίκην τοῖς Ἑλλησιν, ἰδίᾳ μὲν τοῖς Ἀθηναίοις ἔπεμψε τῶν αἰχμαλώτων τριακοσίας ἀσπίδας, κοινῇ δὲ τοῖς ἄλλοις λαφύροις ἐκέλευσεν ἐπιγράψαι φιλοτιμοτάτην ἐπιγραφήν· « Ἀλέξανδρος ὁ Φιλίππου καὶ οἱ Ἕλληνες πλὴν Λακεδαιμονίων ἀπὸ τῶν βαρβάρων τῶν τὴν Ἀσίαν κατοικούντων. » Comme le précise Hamilton 1969, p. 42, il s'agissait d'un acte purement diplomatique, car la cavalerie engagée dans cette bataille était essentiellement macédonienne.

Pour L. Prandi, ce passage entre en contradiction avec le projet géopolitique d'Alexandre décrit dans le discours³⁵⁴. Cette interprétation ne tient que si l'on considère le plan du Macédonien exposé dans *La fortune ou la vertu d'Alexandre* comme un projet de fusion. Or, nous avons montré que Plutarque pense plutôt à un processus d'hellénisation, ce qu'il avait sans doute en tête en rédigeant ce passage : la mention du don fait aux Athéniens, avec une inscription d'ailleurs identique à celle rapportée par Arrien³⁵⁵, est introduite par un verbe significatif, κοινέω.

Par ailleurs, l'exclusion des Lacédémoniens ne servirait pas seulement à rappeler leur refus de se joindre à la Ligue de Corinthe, mais permettrait aussi, d'après M. Flower, de remettre en mémoire les précédentes trahisons de Sparte au détriment des Grecs d'Asie³⁵⁶.

Un autre passage, qui cite cette fois Callisthène de manière explicite, souligne la relation privilégiée qui s'instaure entre Alexandre et les Grecs lors de l'expédition.

Ce jour-là, il harangua longuement les Thessaliens et les autres Grecs, qui l'encouragèrent en lui criant de les mener contre les Barbares. Alors, faisant passer son javelot dans sa main gauche, il leva la main droite pour invoquer les dieux et, selon Callisthène, il les pria, s'il était vraiment fils de Zeus, de défendre et de soutenir les Grecs³⁵⁷.

Cette association devient presque une identité, la victoire d'Alexandre devenant la victoire des Grecs, et vice versa. C'est pourquoi la tablette en bronze découverte en

³⁵⁴Prandi 2000, p. 380.

³⁵⁵ Arrien, *Anabase d'Alexandre* I, 16, 7 : « Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs moins les Lacédémoniens, sur les Barbares qui habitent l'Asie (Ἀλέξανδρος Φιλίππου καὶ οἱ Ἕλληνας πλὴν Λακεδαιμονίων ἀπὸ τῶν βαρβάρων τῶν τὴν Ἀσίαν κατοικούντων). »

³⁵⁶Flower 2000b, p. 110.

³⁵⁷*Alex.* 33, 1 = Callisthène *FGrHist* 124 F 36 : τότε δὲ τοῖς Θετταλοῖς πλεῖστα διαλεχθεὶς καὶ τοῖς ἄλλοις Ἕλλησιν, ὡς ἐπέρωσαν αὐτὸν βοῶντες ἄγειν ἐπὶ τοὺς βαρβάρους, τὸ ζυστὸν εἰς τὴν ἀριστερὰν μεταβαλὼν τῇ δεξιᾷ παρεκάλει τοὺς θεοὺς, ὡς Καλλισθένης φησὶν, ἐπευχόμενος, εἶπερ ὄντως Διόθεν ἐστὶ γεγωνός, ἀμῦναι καὶ συνεπιρρῶσαι τοὺς Ἕλληνας.

Lycie annonce « que l'empire perse allait finir et qu'il serait détruit par les Grecs » (*Alex.* 17, 4)³⁵⁸.

Alexandre peut prétendre à cette identité, car lui-même s'est fait le successeur des Grecs, ou, plus précisément, il est devenu leur bras vengeur. Ainsi, après la bataille de Gaugamèles, « désireux de susciter l'admiration des Grecs (φιλοτιμούμενος πρὸς τοὺς Ἑλληνας), il leur écrivit que toutes les tyrannies étaient abattues (τὰς τυραννίδας πάσας καταλυθῆναι) et qu'il leur donnait le droit de se gouverner par leurs propres lois (πολιτεύειν αὐτονόμους) » (*Alex.* 34, 2). On trouve une mention semblable chez Arrien, mais elle apparaît après la bataille du Granique et concerne les Grecs d'Asie : « Partout il donna l'ordre de mettre fin aux régimes oligarchiques et d'établir des démocraties, de rendre à chaque cité ses propres lois (τοὺς νόμους τοὺς σφῶν ἐκάστοις ἀποδοῦναι) et de lui faire remise des impôts qu'elle payait aux Barbares » (*Anabase d'Alexandre I*, 18, 2)³⁵⁹.

Le passage de Plutarque, tout en étant influencé par la propagande d'Alexandre, est fidèle au jugement que l'auteur porte sur les personnages philhellènes. Comme l'observe J. R. Hamilton, l'expression φιλοτιμούμενος πρὸς τοὺς Ἑλληνας est employée ailleurs dans les *Vies*, à propos d'un autre non-Grec s'étant distingué par ses bienfaits envers les Grecs : Flamininus (*Flam.* 9, 5 : « Mais Titus désirait vivement être honoré par les Grecs (φιλοτιμούμενον πρὸς τοὺς Ἑλληνας) »)³⁶⁰. Elle nous rappelle également Lucullus, dont l'ambition (φιλοτιμία) était « de montrer aux Grecs sa générosité » (*Luc.* 32, 5).

Le démantèlement des tyrannies s'inscrit dans le projet de libération des Grecs qui, comme nous l'avons vu, est surtout prôné par les rhéteurs athéniens après les guerres médiques. Le lien avec cet épisode historique est d'ailleurs plus clair encore dans les lignes suivantes :

³⁵⁸Selon Hammond 1993, p. 46-47, l'épisode (tout comme l'intégralité du passage situé entre *Alex.* 17, 4 et *Alex.* 18, 5) est sans doute inspiré de Clitarque.

³⁵⁹Voir aussi Arrien, *Anabase d'Alexandre I*, 17, 10 : « Alexandre arriva à Éphèse le quatrième jour ; il y réinstalla les bannis, qui avaient été chassés de la cité à cause de lui ; il mit fin au régime oligarchique et établit la démocratie. »

³⁶⁰Hamilton 1969, p. 91.

Les Platéens en particulier pouvaient rebâtir leur cité, puisque leurs ancêtres avaient offert leur territoire aux Grecs pour défendre la liberté (τὴν χώραν οἱ πατέρες αὐτῶν ἐναγωνίσασθαι τοῖς Ἑλλησιν ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας παρέσχον)³⁶¹.

Ainsi, la bataille de Gaugamèles devient l'équivalent de celle de Platée³⁶². La relation que ce combat décisif contre Darius instaure entre les entreprises d'Alexandre et le récit des guerres médiques est d'autant plus étroite que Plutarque mentionne aussi cet épisode dans la *Vie d'Aristide*.

Bien des années plus tard, Alexandre, qui régnait déjà sur l'Asie, dota Platées d'un rempart et déclara par proclamation aux concours Olympiques que c'était là une faveur que le roi accordait aux Platéens pour récompenser la vaillance et la grandeur d'âme dont ils avaient fait preuve lorsque, cédant leur terre aux Grecs pendant la guerre médique, ils s'étaient montrés les plus déterminés de tous (τὴν χώραν ἐπέδωκαν καὶ παρέσχον αὐτοὺς προθυμοτάτους)³⁶³.

Nous retrouvons dans les deux extraits la χώρα sacrifiée pour le salut de la Grèce par les Platéens, qui sont par ailleurs le sujet du même verbe, παρέχω.

Avec sa campagne, Alexandre s'inscrit dans la tradition des guerres médiques et devient par conséquent le libérateur des Grecs. Cela peut surprendre, étant donné que ces derniers luttaient auparavant pour se libérer des Macédoniens. Plutarque évoque cette entreprise de libération à deux reprises, d'abord en rappelant que les Thébains « appelaient par proclamation ceux qui voulaient libérer la Grèce avec eux » (*Alex.* 11, 8), ensuite lorsqu'il rapporte les paroles de Timocleia, une noble thébaine qui se présente comme « la sœur de Thégnès, qui a combattu contre Philippe pour défendre la liberté des Grecs » (*Alex.* 12, 5). Ce thème est particulièrement mis en avant par Diodore, mais

³⁶¹*Alex.* 34, 2 : ἰδίᾳ δὲ Πλαταιεῦσι τὴν πόλιν ἀνοικοδομεῖν, ὅτι τὴν χώραν οἱ πατέρες αὐτῶν ἐναγωνίσασθαι τοῖς Ἑλλησιν ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας παρέσχον.

³⁶²Ferreira Leão 2005, p. 30.

³⁶³*Arist.* 11, 9 : ὥστε καὶ Ἀλέξανδρον ἤδη βασιλεύοντα τῆς Ἀσίας ὕστερον πολλοῖς ἔτεσι τειχίζοντα τὰς Πλαταιὰς ἀνεῖπειν Ὀλυμπιάσιν ὑπὸ κήρυκος, ὅτι ταύτην ὁ βασιλεὺς ἀποδίδωσι Πλαταιεῦσι τῆς ἀνδραγαθίας καὶ τῆς μεγαλοψυχίας χάριν, ἐπειδὴ τοῖς Ἑλλησιν ἐν τῷ Μηδικῷ πολέμῳ τὴν χώραν ἐπέδωκαν καὶ παρέσχον αὐτοὺς προθυμοτάτους.

il est aussi évoqué par Arrien³⁶⁴. Alexandre a donc dû mener une véritable propagande pour effacer le souvenir de cette opposition ; il renverse ainsi la situation en se présentant comme le libérateur des Grecs. Il nous semble que Plutarque, plus que les autres auteurs, a voulu mettre en lumière cette opération idéologique. Dans la biographie, le Macédonien prend en effet soin de s'attaquer aux symboles des guerres médiques qu'il rencontre sur son chemin. Il est d'abord question de la statue de Xerxès :

Voyant une grande statue de Xerxès que la foule avait malencontreusement renversée en se pressant vers le palais, Alexandre s'arrêta et lui adressa la parole comme si elle était vivante : « Dois-je passer mon chemin, en te laissant par terre, pour te punir de ton expédition contre les Grecs, ou te relever par égard pour la grandeur d'âme et la valeur dont tu as fait preuve par ailleurs ? » Pour finir, après être resté longtemps perdu dans ses pensées et silencieux, il passa son chemin³⁶⁵.

Le passage montre bien le dilemme d'Alexandre, qui hésite entre la vengeance et le culte de la royauté, vers lequel il penchera à la fin de l'expédition³⁶⁶. Mais, pour l'instant, c'est encore la première option qui l'emporte.

Après la statue de Xerxès, c'est à sa demeure que le Macédonien s'en prend. La destruction du palais de Persépolis est un épisode récurrent dans les sources, où il est présenté de manière assez semblable. Cependant, la version de Plutarque se distingue

³⁶⁴Diodore, *Bibliothèque historique* XVII, 3, 2 : « ils [les Athéniens] excitaient de nombreuses cités grecques à revendiquer leur liberté (τῆς ἐλευθερίας ἀντέχεσθαι) » ; XVII, 9, 5 : « Quiconque voulait, avec les Thébains et le Grand Roi, libérer les Grecs et déposer le tyran de la Grèce (ἐλευθεροῦν τοὺς Ἑλληνας καὶ καταλύειν τὸν τῆς Ἑλλάδος τύραννον), n'avait qu'à venir à eux » ; XVII, 12, 1 : « avec quelle ardeur les Thébains se battaient pour leur liberté (ὕπερ τῆς ἐλευθερίας ἀγωνιζομένους) » ; XVII, 13, 2 : l'« âme éprise de liberté (φιλελευθέρον τῆς ψυχῆς) » des Thébains. Arrien, *Anabase d'Alexandre* I, 7, 2 : « Puis ils se présentèrent devant l'Assemblée du peuple et excitèrent les Thébains à se révolter contre Alexandre, en invoquant la liberté et l'autonomie, expressions antiques et glorieuses, et à se débarrasser sans plus tarder de l'opresseur macédonien. »

³⁶⁵*Alex.* 37, 5 : Ξέρξου δ' ἀνδριάντα μέγαν θεασάμενος ὑπὸ πλήθους τῶν ὠθομένων εἰς τὰ βασίλεια πλημμελῶς ἀνατετραμμένον ἐπέστη, καὶ καθάπερ ἔμψυχον προσαγορεύσας· « πότερόν σε » εἶπε « διὰ τὴν ἐπὶ τοὺς Ἑλληνας στρατείαν κείμενον παρέλθωμεν, ἢ διὰ τὴν ἄλλην μεγαλοφροσύνην καὶ ἀρετὴν ἐγείρωμεν ; » τέλος δὲ πολὺν χρόνον πρὸς ἑαυτῷ γενόμενος καὶ σιωπήσας παρήλθε.

³⁶⁶Voir le rapport avec Darius, not. *Alex.* 43, 5-7 sur les honneurs rendus au défunt Grand Roi.

pour plusieurs raisons. Pour mieux saisir cette singularité, il convient de la comparer aux récits d'Arrien, de Diodore et de Quinte-Curce.

Dans l'*Anabase d'Alexandre*, l'épisode est rapporté ainsi :

Il [Alexandre] mit le feu au palais royal perse, bien que Parménion lui eût conseillé de le conserver, en particulier parce qu'il n'était pas judicieux de détruire des biens qui désormais lui appartenaient, il ajoutait que ce n'était pas avec ces procédés qu'il attirerait à lui les populations d'Asie, qui se diraient que, même lui, n'avait pas décidé de garder l'empire de l'Asie, mais qu'il se contentait de la parcourir en y remportant des victoires. Alexandre lui déclara qu'il voulait tirer vengeance des Perses, pour avoir, au cours de leur invasion de la Grèce, détruit de fond en comble la ville d'Athènes et incendié les temples, et que tous les autres maux qu'ils avaient fait subir aux Grecs, lui, Alexandre, les en punirait. Moi, personnellement, je pense qu'il n'a pas fait preuve de bon sens en agissant ainsi, et qu'il n'était pas possible de tirer vengeance des Perses des temps anciens³⁶⁷.

Diodore décrit l'incendie ainsi :

Célébrant ses succès par des fêtes triomphales, Alexandre offrit aux dieux de somptueux sacrifices et à ses Amis de splendides festins. Or, un jour que ses compagnons festoyaient et que l'ivresse croissait à mesure que la beuverie avançait, un profond délire s'empara de ces hommes pris de boisson. Et l'une des femmes présentes – une Athénienne nommée Thaïs – déclara que le plus beau des hauts faits accomplis par Alexandre en Asie serait qu'il formât avec elles un cortège dionysiaque pour mettre le feu au palais et que des mains féminines anéantissent en un rien de temps ce qui faisait la gloire de la Perse. Comme ces paroles avaient été adressées à de jeunes hommes auxquels l'exaltation de l'ivresse avait ôté la raison,

³⁶⁷Arrien, *Anabase d'Alexandre* III, 18, 11-12 : τὰ βασιλεία δὲ τὰ Περσικὰ ἐνέπρησε, Παρμενίωνος σώζειν συμβουλευόντος, τὰ τε ἄλλα καὶ ὅτι οὐ καλὸν αὐτοῦ κτήματα ἤδη ἀπολλύναι καὶ ὅτι οὐχ ὡσαύτως προσέξουσιν αὐτῷ οἱ κατὰ τὴν Ἀσίαν ἄνθρωποι, ὡς οὐδὲ αὐτῷ ἐγνωκῶτι κατέχειν τῆς Ἀσίας τὴν ἀρχήν, ἀλλὰ ἐπελθεῖν μόνον νικῶντα. ὁ δὲ τιμωρήσασθαι ἐθέλειν Πέρσας ἔφρασκεν ἀνθ' ὧν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα ἐλάσαντες τὰς τε Ἀθήνας κατέσκαψαν καὶ τὰ ἱερὰ ἐνέπρησαν, καὶ ὅσα ἄλλα κακὰ τοὺς Ἕλληνας εἰργάσαντο, ὑπὲρ τούτων δίκας λαβεῖν. ἀλλ' οὐδ' ἐμοὶ δοκεῖ σὺν νῶν δρᾶσαι τοῦτο γε Ἀλέξανδρος οὐδὲ εἶναί τις αὕτη Περσῶν τῶν πάλαι τιμωρία.

quelqu'un, comme de juste, cria de former le cortège et d'allumer les torches, exhortant chacun à tirer vengeance des crimes dont les Perses s'étaient rendus coupables envers les sanctuaires grecs. D'autres manifestaient eux aussi leur approbation par des applaudissements, disant que cette action ne convenait qu'au seul Alexandre, et, comme ces propos avaient communiqué au roi l'exaltation générale, tous bondirent hors de la salle du banquet et s'exhortèrent à former en l'honneur de Dionysos un cortège triomphal.

On rassembla rapidement une grande quantité de torches. Comme des musiciennes avaient été invitées au banquet, c'est au milieu des chants, au son des flûtes et des pipeaux, que le roi s'avança pour former le cortège : la courtisane Thaïs menait l'affaire. Elle fut la première après le roi à jeter sa torche enflammée contre le palais. Les autres firent de même et, vu l'ampleur de l'incendie, tout le site occupé par le palais fut rapidement ravagé par les flammes. Et le plus étonnant, c'est que le sacrilège dont le roi perse Xerxès s'était rendu coupable à l'encontre de l'Acropole d'Athènes fut vengé par une simple femme, concitoyenne des victimes, qui, par jeu, bien des années plus tard, infligea aux Perses un traitement identique³⁶⁸ !

Voici la version de Quinte-Curce :

³⁶⁸Diodore, *Bibliothèque historique* XVII, 72 : ὁ δ' Ἀλέξανδρος ἐπινίκια τῶν κατορθωμάτων ἐπιτελῶν θυσίας τε μεγαλοπρεπεῖς τοῖς θεοῖς συνετέλεσεν καὶ τῶν φίλων λαμπρὰς ἐστιάσεις ἐποιήσατο. καὶ δὴ ποτε τῶν ἐταίρων εὐωχομένων καὶ τοῦ μὲν πότου προβαίνοντος, τῆς δὲ μέθης προϊούσης κατέσχε λύσσα ἐπὶ πολὺ τὰς ψυχὰς τῶν οἰνωμένων. ὅτε δὴ καὶ μία τῶν παρουσῶν γυναικῶν, ὄνομα μὲν Θαΐς, Ἀττικὴ δὲ τὸ γένος, εἶπεν κάλλιστον Ἀλεξάνδρῳ τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν πεπραγμένων ἔσεσθαι, εἰ κωμάσας μετ' αὐτῶν ἐμπρήσῃ τὰ βασιλεία καὶ τὰ Περσῶν περιβόητα γυναικῶν χεῖρες ἐν βραχεῖ καιρῷ ποιήσωσιν ἄφαντα. τούτων δὲ ῥηθέντων εἰς ἄνδρας νέους καὶ διὰ τὴν μέθην ἀλόγως μετεωριζομένους, ὡς εἰκός, ἄγειν τις ἀνεβόησε καὶ δᾶδας ἄπτειν καὶ τὴν εἰς τὰ τῶν Ἑλλήνων ἱερὰ παρανομίαν ἀμύνασθαι παρεκελεύετο. συνεπευφημοῦντων δὲ καὶ ἄλλων καὶ λεγόντων μόνῳ τὴν πρᾶξιν ταύτην προσήκειν Ἀλεξάνδρῳ καὶ τοῦ βασιλέως συνεξαρθέντος τοῖς λόγοις πάντες ἀνεπήδησαν ἐκ τοῦ πότου καὶ τὸν ἐπινίκιον κῶμον ἄγειν Διονύσῳ παρήγγειλαν. ταχὺ δὲ πλήθους λαμπάδων ἀθροισθέντος καὶ γυναικῶν μουσουργῶν εἰς τὸν πότον παρειλημμένων μετ' ᾠδῆς καὶ αὐλῶν καὶ συρίγγων προήγεν ὁ βασιλεὺς ἐπὶ τὸν κῶμον, καθηγουμένης τῆς πράξεως Θαΐδος τῆς ἐταίρας. αὕτη δὲ μετὰ τὸν βασιλέα πρώτη τὴν δᾶδα καιομένην ἠκόντισεν εἰς τὰ βασιλεία. καὶ τῶν ἄλλων ταῦτ' ἀπραξάντων ταχὺ πᾶς ὁ περὶ τὰ βασιλεία τόπος κατεφλέχθη διὰ τὸ μέγεθος τῆς φλογός καὶ τὸ πάντων παραδοξότατον, τὸ Ξέρξου τοῦ Περσῶν βασιλέως γενόμενον ἀσέβημα περὶ τὴν ἀκρόπολιν τῶν Ἀθηναίων μία γυνὴ πολίτις τῶν ἀδικηθέντων ἐν παιδιᾷ πολλοῖς ὕστερον ἔτεσι μετῆλθε τοῖς αὐτοῖς πάθεσιν.

Mais ces étonnantes qualités d'âme, ce caractère qui le mit au-dessus de tous les rois, cette constance en face du danger, cette rapidité dans l'entreprise et la réalisation, cette loyauté envers qui se soumettait, cette clémence envers les prisonniers, cette retenue jusque dans les plaisirs permis et courants, il souilla tout cela par un goût inexcusable pour le vin. Au moment même où son ennemi et rival se préparait à une nouvelle guerre, alors que la soumission des vaincus était récente et qu'ils méprisaient cette autorité nouvelle, de jour il commençait des banquets ; des femmes y assistaient, de celles à qui, à dire vrai, il n'était pas criminel de faire violence : c'étaient des courtisanes, habituées à vivre avec la troupe dans une liberté moins que décente. L'une d'elles, Thaïs, ivre aussi, affirme à Alexandre que tous les Grecs lui auraient une reconnaissance infinie, s'il faisait incendier la capitale de la Perse : geste qu'attendaient ceux dont les Barbares avaient détruit les villes. Tandis que la courtisane, en état d'ivresse, donne son avis sur ce grave sujet, un ou deux assistants, gorgés eux aussi de vin, l'approuvent. Le roi témoigna de plus de passion que de sang-froid : « Allons ! vengeons la Grèce, et jetons des torches dans la ville ! » Le vin les avait tous échauffés : ils se lèvent donc, et, dans leur ivresse, vont incendier une ville que, sous les armes, ils avaient épargnée. Le roi mit le premier le feu à ce palais de rois ; après lui, ce furent les convives, les subordonnés et les courtisanes. Dès que l'armée, qui campait à proximité de la ville, aperçut les flammes, elle crut à un accident et se précipita pour porter secours. À peine parvenus au vestibule du palais, ils voient le roi en personne amoncelant encore les torches. Laissant l'eau qu'ils avaient emportée, ils se mirent eux aussi à jeter dans le feu du bois sec. C'est ainsi que finit la capitale de tout l'Orient, à qui auparavant tant de nations demandaient des lois, patrie de tant de rois, jadis le seul effroi de la Grèce, capable alors d'équiper une flotte de mille navires et des armées qui submergèrent l'Europe, après qu'elle eut recouvert la mer d'un pont de bateaux et foré des montagnes dont les cavités durent accueillir le passage des flots. Et, au cours des longues années qui ont suivi sa ruine, elle ne s'est pas redressée. Les rois de Macédoine ont possédé d'autres villes, que possèdent maintenant les Parthes : d'elle, on ne trouverait aucune trace, sans l'Araxe qui indique son emplacement. Autrefois, il passait non loin de ses murs : les indigènes croient, plutôt qu'ils ne le savent, que la ville en était à vingt stades de distance. Les Macédoniens avaient honte qu'une ville si glorieuse eût été détruite par leur roi au cours d'une orgie. Aussi cherchèrent-ils pour le fait une interprétation sérieuse, et ils se forcèrent à croire que ce mode de destruction s'était imposé comme le meilleur. Quand, après la torpeur de l'ivresse, le repos eut rendu à

Alexandre sa raison, il est certain qu'il se repentit : il prétendit que les Perses auraient subi, de la part des Grecs, un plus rude châtement, s'ils avaient été obligés de le voir sur le trône et dans le palais de Xerxès³⁶⁹.

Voici, enfin, la version qu'en donne Plutarque :

Comme il s'apprêtait à marcher contre Darius, il participa un jour à une beuverie et à une fête avec ses Hétaïres ; des filles vinrent même boire avec la joyeuse troupe pour y rejoindre leurs amants. La plus fameuse d'entre elles était Thaïs, l'hétaïre de Ptolémée, qui allait par la suite devenir roi : elle était originaire de l'Attique et savait à la fois décerner à Alexandre des louanges de bon ton et badiner avec lui. Emportée par l'ivresse, elle en vint à tenir des propos bien dignes de sa patrie mais au-dessus

³⁶⁹Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* V, 7, 1-11 : *Ceterum ingentia animi bona, illam indolem, qua omnes reges antecessit, illam in subeundis periculis constantiam, in rebus moliendis efficiendisque uelocitatem, in deditos fidem, in captiuos clementiam, in uoluptatibus permissis quoque et usitatis temperantiam haud tolerabili uini cupiditate foedauit. Hoste et aemulo regni reparante cum maxime bellum, nuper subactis quos uicerat nouumque imperium aspernantibus de die inibat conuiuia, quibus feminae intererant, non quidem quas uiolari nefas esset, quippe pelices licentius, quam decebat, cum armato uiuere adsuetae. Ex his una, Thais, et ipsa temulenta, maximam apud omnes Graecos initurum gratiam adfirmat, si regiam Persarum iussisset incendi : expectare hoc eos, quorum urbes barbari delessent. Ebrio scorto de tanta re ferente sententiam, unus alter, et ipsi mero onerati, adsentiuntur. Rex quoque auidior uini quam patientior : « Quin igitur ulciscimur Graeciam, et urbi faces subdimus ? » Omnes incaluerant mero : itaque surgunt temulenti ad incendendam urbem, cui armati pepercerant. Primus rex ignem regiae iniecit, tum conuiuiae et ministri pelicesque. Multa cedro aedificata erat regia : quae celeriter igne concepto late fudit incendium. Quod ubi exercitus, qui haud procul urbe tendebat, conspexit, fortuitum ratus ad opem ferendam concurrat. Sed ut ad uestibulum regiae uentum est, uident regem ipsum adhuc aggerentem faces. Omissa igitur, quam portauerant, aqua, ipsi aridam materiem in incendium iacere coeperunt. Hunc exitum habuit regia totius Orientis, unde tot gentes antea iura petebant, patria tot regum, unicus quondam Graeciae terror, molita M nauium classem et exercitus, quibus Europa inundata est, contabulato mari molibus perfossisque montibus, in quorum specus fretum inmissum est. Ac ne tam longa quidem aetate, quae excidium eius secuta est, resurrexit. Alias urbes uastauere Macedonum reges, quas nunc habent Parthi : huius uestigium non inueniretur, nisi Araxes amnis ostenderet. Haud procul moenibus fluxerat : inde urbem fuisse XX stadiis distantem credunt magis quam sciunt accolae. Pudebat Macedones tam praeclaram urbem a commissabundo rege deletam esse. Itaque res in serium uersa est, et imperauerunt sibi ut crederent illo potissimum modo fuisse delendam. Ipsum, ut primum grauato ebrietate mentem quies reddidit, paenituisse constat et dixisse maiores poenas Graecis Persas daturus fuisse, si ipsum in solio regiaeque Xerxis conspiceret coacti essent.*

de sa condition : « Je suis récompensée des fatigues que j'ai endurées en errant à travers l'Asie, puisque aujourd'hui je me prélasser dans l'orgueilleux palais des Perses, mais il me serait encore plus agréable d'aller, en joyeux cortège, brûler la demeure de Xerxès qui a incendié Athènes, et d'y mettre moi-même le feu sous les yeux du roi, pour que l'on dise, parmi les hommes, que les filles de l'entourage d'Alexandre ont mieux vengé la Grèce des Perses que ne l'ont fait tous ces amiraux et ces généraux d'infanterie. » À ces mots, on applaudit, on poussa des cris d'approbation, et les Hétaires d'Alexandre se mirent à presser et à exhorter le roi. Celui-ci s'élança, brandissant une couronne et une torche, et prit la tête du cortège. Les autres les suivaient joyeusement, en criant, et ils entourèrent le palais royal. Tous les Macédoniens qui apprirent la nouvelle se rassemblèrent avec des torches. Ils étaient heureux, car ils espéraient que s'il incendiait et détruisait les palais, c'était parce qu'il désirait rentrer dans sa patrie et ne plus s'attarder dans ces terres barbares. Voilà comment les choses se passèrent, selon certains auteurs, mais d'autres affirment que l'incendie fut prémédité. Cependant tous sont d'accord pour dire qu'Alexandre s'en repentit vite et qu'il donna l'ordre d'éteindre les flammes³⁷⁰.

Tous les passages évoquent de manière explicite le lien avec les guerres médiques, que viendrait venger la destruction du palais de Persépolis³⁷¹. Si, pour Arrien, l'incendie

³⁷⁰*Alex.* 38 : ἐκ τούτου μέλλων ἐξελαύνειν ἐπὶ Δαρεῖον ἔτυχε μὲν εἰς μέθην τινὰ καὶ παιδιὰν τοῖς ἐταίροις ἑαυτὸν δεδωκώς, ὥστε καὶ γυναῖα συμπίνειν ἐπὶ κῶμον ἤκοντα πρὸς τοὺς ἐραστάς. ἐν δὲ τούτοις εὐδοκιμοῦσα μάλιστα Θαιῖς ἢ Πτολεμαίου τοῦ βασιλεύσαντος ὕστερον ἐταίρα, γένος Ἀττική, τὰ μὲν ἐμμελῶς ἐπαινοῦσα, τὰ δὲ παίζουσα πρὸς τὸν Ἀλέξανδρον, ἅμα τῇ μέθῃ λόγον εἰπεῖν προήχθη τῷ μὲν τῆς πατρίδος ἤθει πρέποντα, μείζονα δὲ ἢ κατ' αὐτήν. ἔφη γάρ ὄν πεπόνηκε πεπλανημένη τὴν Ἀσίαν ἀπολαμβάνειν χάριν ἐκείνης τῆς ἡμέρας ἐντροφῶσα τοῖς ὑπερηφάνοις Περσῶν βασιλείοις· ἔτι δ' ἂν ἦδιον ὑποπρῆσαι κωμάσασα τὸν Ξέρξου τοῦ κατακάσαντος τὰς Ἀθήνας οἶκον, αὐτὴ τὸ πῦρ ἄψασα τοῦ βασιλέως ὀρῶντος, ὡς ἂν λόγος ἔχη πρὸς ἀνθρώπους ὅτι τῶν ναυμάχων καὶ πεζομάχων ἐκείνων στρατηγῶν τὰ μετὰ Ἀλεξάνδρου γυναῖα μείζονα δίκην ἐπέθηκε Πέρσαις ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος. ἅμα δὲ τῷ λόγῳ τούτῳ κρότου καὶ θορύβου γενομένου καὶ παρακελεύσεως τῶν ἐταίρων καὶ φιλοτιμίας, ἐπισπασθεὶς ὁ βασιλεὺς καὶ ἀναπηδήσας ἔχων στέφανον καὶ λαμπάδα προῆγεν· οἱ δ' ἐπόμενοι κώμῳ καὶ βοῇ περιίσταντο τὰ βασιλεία, καὶ τῶν ἄλλων Μακεδόνων οἱ πυνθανόμενοι συνέτρεχον μετὰ λαμπάδων χαίροντες, ἥλιζον γὰρ ὅτι τοῖς οἴκοι προσέχοντός ἐστι τὸν νοῦν καὶ μὴ μέλλοντος ἐν βαρβάροις οἰκεῖν τὸ πιμπράναι τὰ βασιλεία καὶ διαφθεῖρειν. οἱ μὲν οὕτω ταῦτα γενέσθαι φασίν, οἱ δ' ἀπὸ γνώμης· ὅτι δ' οὖν μετενόησε ταχὺ καὶ κατασβέσαι προσέταξεν ὁμολογεῖται.

³⁷¹Voir aussi Strabon, *Géographie* XV, 3, 6 : « Alexandre incendia le palais de Persépolis, pour venger les Grecs de ce que les Perses avaient ravagé leurs temples et leurs cités par le feu et par le fer. » Pour un point

est déclenché par Alexandre lui-même et semble être un acte réfléchi (le Macédonien discute en effet de ses raisons avec Perdicas), les autres auteurs l'imputent plutôt à une courtisane grecque, Thaïs, qui devient l'un des protagonistes de l'épisode. Cela confirme ce que Plutarque nous dit à la fin de l'extrait, à savoir que plusieurs versions des événements circulaient, dans lesquelles l'incendie était plus ou moins prémédité (*Alex.* 38, 8 : « Voilà comment les choses se passèrent, selon certains auteurs (οἱ μὲν), mais d'autres (οἱ δ') affirment que l'incendie fut prémédité »). Néanmoins – toujours selon Plutarque – tous les récits faisaient part des regrets d'Alexandre. Or, le Macédonien n'est pas le seul à déplorer ce qui s'est passé. En effet, on trouve diverses condamnations des événements chez Arrien, Diodore et Quinte-Curce. Le premier auteur commence par rapporter les réserves de Parménion, avant de clore l'épisode sur ses propres critiques (« Moi, personnellement, je pense »), qui constituent d'ailleurs une négation du thème d'Alexandre vengeur des Athéniens et de sa tentative de s'inscrire dans le sillage des guerres médiques. La version de Diodore, plus neutre, semble toutefois attribuer une valeur négative à deux éléments : l'ivresse du groupe et le fait que Thaïs soit une femme. En effet, l'action aurait été menée par des hommes auxquels « l'exaltation de l'ivresse avait ôté la raison » et le fait que les Athéniens soient vengés par une simple femme est qualifié de τὸ πάντων παραδοξότατον, superlatif relatif de l'adjectif παραδόξος qui désigne ce qui est contraire à la norme. Quinte-Curce amplifie ces deux thèmes. Remarquons tout d'abord que l'épisode est mentionné pour exemplifier le vice le plus grave du Macédonien, à savoir son penchant pour la boisson qui « souilla » toutes ses qualités. Toute la scène regorge de termes soulignant l'ébriété des personnages : Thaïs est « ivre (*ipsa temulenta*) » ; « en état d'ivresse (*ebrio*) » ; d'autres participants du festin sont « gorgés eux aussi de vin (*ipsi mero onerati*) » ; « le vin les avait tous échauffés (*omnes incaluerant mero*) » ; tous se lèvent « dans leur ivresse (*tumulenti*) ». Par ailleurs, Thaïs, la courtisane, est durement critiquée : Quinte-Curce la présente comme l'une de ces femmes à qui il « n'était pas criminel de faire violence », « habituées à vivre avec la troupe dans une liberté moins que décente ». À la fin du récit, l'auteur souligne la honte que ressentent les Macédoniens (*pudebat Macedones*) face à la destruction d'une ville si glorieuse au cours d'une orgie.

sur la portée de l'événement et sur ce que pouvaient être les véritables raisons d'Alexandre, voir Sancisi-Weerdenburg 1993 qui analyse les rapports des fouilles.

Il est intéressant de voir que Plutarque, dans son récit, s'emploie au contraire à amoindrir et à justifier ces deux éléments potentiellement négatifs. Rappelons d'abord que sa narration s'inscrit dans la tradition suivie par Diodore – probablement issue de Clitarque³⁷² – dont il partage des éléments thématiques et lexicaux, bien que leurs jugements respectifs diffèrent. Plutarque et Diodore présentent la beuverie comme un κῶμος, terme qui indique les célébrations en l'honneur de Dionysos³⁷³. L'auteur de la *Bibliothèque historique* raconte que, sur invitation de la courtisane, les Macédoniens formèrent un cortège dionysiaque (XVII, 72, 2 : « le plus beau des hauts faits accomplis par Alexandre en Asie serait qu'il formât avec elles un cortège dionysiaque (κωμάσας) pour mettre le feu au palais » et XVII, 72, 4 : « tous bondirent hors de la salle du banquet et s'exhortèrent à former en l'honneur de Dionysos un cortège triomphal (τὸν ἐπινίκιον κῶμον) »), dont Alexandre prit la tête (XVII, 72, 5 : « C'est au milieu des chants, au son des flûtes et des pipeaux, que le roi s'avança pour former le cortège (τὸν κῶμον) »). Plutarque lui aussi emploie plusieurs fois ce terme : il qualifie de κῶμος la célébration à laquelle participent les courtisanes (*Alex.* 38, 2). Ensuite, il rappelle qu'après que Thaïs eut proposé d'incendier le palais en « joyeux cortège (κωμάσασα) » (*Alex.* 38, 4), Alexandre brandit une couronne et une torche, éléments typiques des cortèges dionysiaques, (*Alex.* 38, 5) et ses amis les suivirent en formant une procession (*Alex.* 38, 6 : κῶμῳ)³⁷⁴. Toutefois, tandis que Diodore, comme nous l'avons vu, a l'air de critiquer l'ivresse des participants, car elle les rend déraisonnables, Plutarque ne semble pas s'en inquiéter³⁷⁵. Il insiste plutôt sur l'aspect joyeux de l'événement, décrivant comment les Macédoniens accourent tout heureux (χαίροντες) ; il emploie ainsi le terme παιδιά (« jeu d'enfant, amusement ») pour qualifier la beuverie et souligner encore une fois son

³⁷²Hammond 1983, p. 57, 85, 93, 132 ; Hammond 1993, p. 73 ; Hamilton 1969, p. 99 ; Bosworth 1980, p. 331.

³⁷³Selon Fredricksmeyer 2000, p. 149-150, l'insistance sur ces termes et sur l'aspect « religieux » de la destruction, qui devient une sorte de cérémonie, s'explique par le fait que Persépolis était un important centre religieux perse.

³⁷⁴L'expédition aussi se conclut par un cortège bachique, voir *Alex.* 67, 1 : « Il donna donc du repos à son armée, puis il reprit sa marche, en un cortège bachique (κῶμῳ). »

³⁷⁵D'ailleurs, dans la *Vie*, Plutarque défend Alexandre contre les accusations qui lui étaient souvent adressées quant à son goût pour la boisson. Cf. *Alex.* 23, 1 : « Il était moins porté sur le vin qu'on ne l'a cru. »

caractère joyeux. Le même mot est utilisé par Diodore, mais il semble chargé d'une valeur assez négative, car il apparaît dans le passage où l'auteur porte son jugement sur l'épisode.

Un autre élément qui revient chez les deux auteurs est le lien entre Thaïs et Athènes (un lien qui est passé sous silence par Quinte-Curce, par exemple), qui rend d'une certaine manière légitime sa soif de vengeance. Mais si Diodore trouve son projet *παραδοξότατον*, Plutarque considère en revanche qu'elle fait honneur à ses origines : bien qu'il ne nie pas sa condition de femme courtisane, il admet qu'elle tient des propos « bien dignes de sa patrie » (*Alex.* 38, 2). Thaïs fait ainsi l'objet d'un portrait plutôt positif : Plutarque souligne son lien avec Ptolémée, précisant que ce dernier est destiné à être roi (*Alex.* 38, 2 : « Thaïs, l'hétaïre de Ptolémée, qui allait par la suite devenir roi »), et il la présente comme une femme brillante, à la conversation agréable (*Alex.* 38, 2 : « [elle] savait à la fois décerner à Alexandre des louanges de bon ton et badiner avec lui »).

Finalement, il nous semble que Plutarque est le seul auteur à présenter l'épisode sous un jour positif : l'incendie relève pour lui d'un acte de vengeance suite aux guerres médiques et, pour cette raison, il est tout à fait légitime.

Cette superposition entre les guerres médiques et la campagne d'Alexandre ne se termine pas avec la phase perse de l'expédition. Pendant la campagne contre Poros aussi, le Macédonien évoque la relation étroite qui le lie au passé grec, et notamment à Athènes. Alors qu'il risque sa vie pour traverser le fleuve Hydaspes et qu'une terrible tempête fait rage, il s'écrie : « Athéniens, pourriez-vous croire à quels périls je m'expose pour bénéficier chez vous d'une belle réputation ? » (*Alex.* 60, 6 – Onésicrite *FGrHist* 134 F 19). Cela montre que le thème panhellénique est encore d'actualité après la guerre contre les Perses – d'ailleurs, peut-être est-il sciemment utilisé par Alexandre pour justifier l'annexion de nouveaux territoires³⁷⁶.

Si les Grecs (notamment les Athéniens) inspirent le projet d'Alexandre et participent même à sa réalisation, comme le montre l'épisode de l'incendie du palais de Persépolis, l'attitude des Macédoniens vis-à-vis de l'expédition est bien différente.

En effet, les compatriotes d'Alexandre ne sont jamais associés à la victoire ; au contraire, le texte de Plutarque souligne leur peur et leur désir de rentrer chez eux, deux

³⁷⁶Flower 2000b, p. 118.

éléments qui reviennent dans les autres récits de la campagne d'Alexandre³⁷⁷, mais qui deviennent un véritable *leitmotiv* dans la biographie. Les Macédoniens sont souvent le sujet de verbes exprimant la crainte : au début du règne d'Alexandre, ils sont « inquiets (φοβουμένων) » (*Alex.* 11, 3) ; en voyant le fleuve Granique ils sont à nouveau « inquiets (δεδιότων) » (*Alex.* 16, 2) ; ailleurs, « un violent coup de tonnerre avait épouvanté tout le monde (πάντων ἐκπλαγέντων) » (*Alex.* 28, 4). Tout au long de la biographie, Plutarque souligne comment ils baissent les bras face à l'adversité. Lors de l'expédition contre les Arabes, l'auteur déclare qu'Alexandre était « habitué à remonter le moral (ἀεὶ παραμυθούμενος) des Macédoniens quand ils étaient dans l'embarras » (*Alex.* 24, 12), phrase qui suggère la facilité avec laquelle ils se découragent ; ce qui est attesté par d'autres passages. Ainsi, comme la poursuite de Darius se révélait longue et difficile, « la plupart des soldats se découragèrent (ἀπηγόρευσαν μὲν οἱ πλεῖστοι) » (*Alex.* 42, 6)³⁷⁸. Pendant le siège de Sisimithrès, on voit les soldats « se

³⁷⁷ Voir par exemple Diodore, *Bibliothèque historique* XVII, 58, 2 ; XVII, 88, 5 sur la peur des Macédoniens, qui se ressaisissent toutefois immédiatement ; ailleurs, il est question du courage des Macédoniens (XVII, 44, 1 ; XVII, 46, 1 ; XVII, 88, 2). Voir également Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* IV, 12, 14 ; IV, 13, 14 ; IV, 15, 5 mais en IV, 15, 14 les Macédoniens reprennent courage. Chez Arrien, *Anabase d'Alexandre* III, 14, 3, les Macédoniens sont terrorisés lors d'une bataille, mais ailleurs l'auteur exalte leur vaillance (I, 15, 3 ; I, 18, 8). Quant au désir de rentrer en Macédoine, voir Diodore, *Bibliothèque historique* XVII, 74 et 94, 5.

³⁷⁸ Dans la suite de l'épisode, Alexandre remonte une fois de plus le moral de ses troupes par sa conduite irréprochable. *Alex.* 42,7- 10 : « Il rencontra alors des Macédoniens qui transportaient à dos de mules des outres d'eau puisée au fleuve. En voyant Alexandre qui souffrait cruellement de la soif, car on était déjà en plein midi, ils s'empressèrent de remplir un casque et de le lui apporter. Il leur demanda à qui ils portaient cette eau. – À nos fils, répondirent-ils, mais si nous les perdons, nous en ferons d'autres, à condition que toi, tu restes en vie. – En entendant ces mots, Alexandre prit le casque dans ses mains, mais, regardant autour de lui, il vit tous les cavaliers qui l'entouraient tourner la tête et regarder la boisson ; alors il rendit le casque sans avoir bu et dit, en remerciant ces hommes : – Si je suis seul à boire ils perdront courage ! Les cavaliers, voyant sa maîtrise de lui et sa grandeur d'âme, lui crièrent de les faire avancer hardiment et fouettèrent leurs chevaux : – Nous ne sommes pas fatigués, dirent-ils, nous n'avons pas soif et, pour tout dire, nous n'avons plus l'impression d'être des mortels tant que nous avons un tel roi ! » Cf. Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* VII, 5,10-13 : « C'est alors qu'on rencontre deux des éclaireurs chargés de repérer un emplacement pour le camp ; ils portaient, dans des outres, de l'eau destinée à leurs fils qu'ils savaient dans la même colonne que le roi, et fort malades de la soif. Ils tombèrent par hasard sur le roi ; l'un des deux, ouvrant son outre, remplit le récipient qu'il portait en même temps, et le tend au roi. Il accepte ; lui

décourageant (ἀθυμούντων) » car la roche était très escarpée (*Alex.* 58, 3) et, plus tard, les mêmes « hésitaient (ὀκνούντων) » à marcher contre la ville de Nysa (*Alex.* 58, 6) à cause de la profondeur du fleuve qu'ils devraient traverser. Enfin, « la lutte contre Poros avait refroidi l'ardeur des Macédoniens (τοὺς μέντοι Μακεδόνας ... ἀμβλυτέρους ἐποίησε) et leur avait ôté tout désir de s'avancer davantage en Inde » (*Alex.* 62, 1) ; ils s'opposent ainsi à la traversée du Gange (*Alex.* 62, 2). La peur et le découragement des Macédoniens se traduisent par un refus de poursuivre l'expédition et par un désir pressant de rentrer chez eux, sentiment qu'ils expriment dès la prise de Persépolis. Lorsque le palais de Xerxès brûle, à la différence des Grecs et d'Alexandre qui, comme on l'a vu, considèrent que cet acte les venge de l'incendie de l'Acropole, les Macédoniens se réjouissent simplement parce qu'ils pensent que leur voyage touche à sa fin :

Tous les Macédoniens qui apprirent la nouvelle se rassemblèrent avec des torches. Ils étaient heureux, car ils espéraient que s'ils incendiaient et détruisaient les palais, c'était parce qu'il désirait rentrer dans sa patrie et ne plus s'attarder dans ces terres barbares³⁷⁹.

Plutarque est le seul à rapporter ce détail. Quinte-Curce, qui relate lui-aussi l'intervention de l'armée lors de l'incendie, donne en effet une version différente³⁸⁰.

demandant à qui il destine l'eau, il apprend qu'il la porte à leurs fils. Alors il remet la coupe aussi pleine qu'on la lui avait offerte : – Être seul à boire, dit-il, m'est intolérable ; diviser entre nous tous si peu d'eau est impossible. Allez, courez ! donnez à vos enfants ce que vous avez apporté à leur intention » ; et Arrien, *Anabase d'Alexandre* VI, 26, 2-3 : « Entre-temps, des soldats d'infanterie légère, qui avaient quitté la colonne de marche pour aller à la recherche d'un point d'eau, trouvèrent de l'eau qui s'était rassemblée dans un creux peu profond (...) ; ils la recueillirent non sans mal, et revinrent en toute hâte auprès d'Alexandre, comme s'ils lui apportaient un bien précieux ; dès qu'ils se furent rapprochés, ils versèrent l'eau dans un casque et l'offrirent au roi ; Alexandre la prit et remercia vivement ceux qui l'avaient apportée ; puis, à la vue de tous, il la répandit au sol ; ce geste redonna courage à l'armée, au point qu'on aurait pu croire que chaque soldat avait bu l'eau répandue par Alexandre. »

³⁷⁹*Alex.* 38, 6-7 : καὶ τῶν ἄλλων Μακεδόνων οἱ πυνθανόμενοι συνέτρεχον μετὰ λαμπάδων χαίροντες, ἤλπιζον γὰρ ὅτι τοῖς οἴκοι προσέχοντός ἐστι τὸν νοῦν καὶ μὴ μέλλοντος ἐν βαρβάροις οἰκεῖν τὸ πιμπράναι τὰ βασίλεια καὶ διαφθεῖρειν.

³⁸⁰Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* V, 7, 6-7 : « Dès que l'armée, qui campait à proximité de la ville, aperçut les flammes, elle crut à un accident et se précipita pour porter secours. À peine parvenus au vestibule

Ce décalage entre le désir de conquête d'Alexandre et le mal du pays des Macédoniens se manifeste surtout à la fin de l'expédition et il est source d'inquiétude pour le roi, qui essaie donc de ménager ses soldats.

Craignant de voir les Macédoniens renoncer à poursuivre l'expédition, il laissa sur place le gros de l'armée et, n'emmenant avec lui, en Hyrcanie, que ses troupes d'élite (c'est-à-dire vingt mille fantassins et trois mille cavaliers), il les prit à part et leur dit : « Maintenant, en vous voyant face à face, les Barbares tremblent mais, si nous partons après nous être contentés de jeter le trouble dans l'Asie, ils nous attaqueront aussitôt, comme si nous étions des femmes. » Cependant, il laissa partir ceux qui le désiraient, les prenant à témoin qu'au moment où il était en train de conquérir le monde pour les Macédoniens, il se trouvait abandonné, seul avec ses amis et ceux qui acceptaient de participer à l'expédition³⁸¹.

Là encore, Alexandre montre qu'il connaît l'état d'esprit de ses hommes et prévient ainsi leurs hésitations. Mais sa relation avec les soldats commence malgré tout à se détériorer et ses paroles ne suffisent pas à empêcher les départs.

Cette opposition à la conquête n'est pas seulement le fait des soldats macédoniens : les Hétaires sont également concernés. C'est le cas de Ménandros, nommé gouverneur d'un fort et qui ne veut pas y rester. Alexandre se montre beaucoup plus cruel envers lui, puisqu'il le fait exécuter (*Alex.* 57, 3).

Enfin, de retour à Suse, on retrouve les soldats « attristés et inquiets », car ils se sentent négligés par le roi, qui leur préfère les trente mille jeunes perses éduqués à la grecque. Ils expriment ainsi à nouveau leur désir de rentrer en Macédoine (*Alex.* 71, 3 : « Ils le prièrent donc de les congédier tous et de considérer comme inutiles tous les

du palais, ils voient le roi en personne amoncelant encore les torches. Laisant l'eau qu'ils avaient emportée, ils se mirent eux aussi à jeter dans le feu du bois sec. »

³⁸¹*Alex.* 47, 1-2 : φοβούμενος δὲ τοὺς Μακεδόνας, μὴ εἰς τὰ ὑπόλοιπα τῆς στρατείας ἀπαγορεύσωσι, τὸ μὲν ἄλλο πλῆθος εἶασε κατὰ χώραν, τοὺς δὲ ἀρίστους ἔχων ἐν Ὑρκανίᾳ μεθ' ἑαυτοῦ, δισμυρίους πεζοὺς καὶ τρισχιλίους ἵππεῖς, προσέβαλε λέγων ὡς νῦν μὲν αὐτοὺς ἐνώπιον τῶν βαρβάρων ὀρρωδοῦντων, ἂν δὲ μόνον ταράξαντες τὴν Ἀσίαν ἀπίωσιν, ἐπιθησομένων εὐθὺς ὥσπερ γυναιξίν. οὐ μὴν ἄλλ' ἀπιέναι γε τοὺς βουλομένους ἀφήκε, μαρτυράμενος ὅτι τὴν οἰκουμένην τοῖς Μακεδόσι κτόμενος ἐγκαταλέλειπται μετὰ τῶν φίλων καὶ τῶν ἐθελόντων στρατεύειν.

Macédoniens »)³⁸². Alexandre répond avec rage, car, au fil de la biographie, il est de moins en moins maître de ses émotions.

Le portrait que Plutarque brosse des Macédoniens est donc uniforme et plutôt négatif : les sujets d'Alexandre sont en proie au découragement et au mal du pays. À l'inverse, les Grecs choisissent de participer à la campagne et y jouent un rôle important. Leurs visions respectives de l'expédition sont également antithétiques : tandis que les Macédoniens sont des ingrats, car ils n'apprécient pas les efforts qu'Alexandre fait pour eux – il conquiert en effet le monde entier « pour les Macédoniens (τοῖς Μακεδόσι) » (*Alex.* 47, 2) –, les Grecs se montrent reconnaissants, comme en témoigne le passage de la *Vie* qui rapporte les paroles du vieux Démarate :

Lorsqu'il [Alexandre] s'assit pour la première fois sur le trône royal, sous le dais d'or, le Corinthien Démarate, qui lui était dévoué et qui était un ami de son père, versa, dit-on, des larmes comme le font les vieillards et déclara : « Ils ont été privés d'une grande joie, les Grecs qui sont morts avant d'avoir vu Alexandre assis sur le trône de Darius³⁸³ ! »

Aux yeux des Grecs, donc, Alexandre aurait pleinement accompli sa mission de vengeur des Grecs.

Il est intéressant de remarquer que cette anecdote est relatée plusieurs fois dans le corpus de Plutarque et qu'à chaque fois son interprétation change.

Dans le traité *La fortune ou la vertu d'Alexandre*, elle est présentée ainsi :

Quand Démarate de Corinthe, hôte et ami de Philippe, vit Alexandre à Suse, il s'écria, en pleurant de joie, que les Grecs morts avant ce jour avaient été privés d'une grande joie, puisqu'ils n'avaient pas vu Alexandre assis sur le trône de Darius. Eh

³⁸²La douleur des Macédoniens face à l'attitude d'Alexandre qui favorise les trente mille est également rappelée par Arrien, *Anabase d'Alexandre* VII, 6, 2 et VII, 8, 2.

³⁸³*Alex.* 37, 7 : λέγεται δὲ, καθίσαντος αὐτοῦ τὸ πρῶτον ὑπὸ τὸν χρυσοῦν οὐρανίσκον ἐν τῷ βασιλικῷ θρόνῳ, τὸν Κορίνθιον Δημάρατον, εὖνουν ὄντ' ἄνδρα καὶ πατρῶον φίλον Ἀλεξάνδρου, πρεσβυτικῶς ἐπιδακρῦσαι καὶ εἰπεῖν ὡς μεγάλης ἡδονῆς στεροῖντο τῶν Ἑλλήνων οἱ τεθνηκότες πρὶν ἰδεῖν Ἀλέξανδρον ἐν τῷ Δαρείου θρόνῳ καθήμενον.

bien moi, par Zeus, ce n'est pas ce spectacle que j'envie à ceux qui l'ont vu. C'était là l'œuvre de la Fortune et c'était arrivé à d'autres rois³⁸⁴.

Dans le traité, Plutarque se montre critique face aux victoires d'Alexandre. Ce jugement mitigé doit bien sûr être mis en relation avec le propos de l'œuvre, qui veut donner l'image d'un prince philosophe plutôt que celle d'un conquérant et met donc davantage l'accent sur les vertus d'Alexandre que sur ses exploits militaires. Toutefois, il nous semble significatif que Plutarque s'expose personnellement : il écrit en effet ἐγὼ et emploie un verbe indiquant la passion ζηλῶ.

Le passage qui se trouve dans la *Vie d'Agésilas* est également intéressant de ce point de vue :

Pour ma part, je ne partage pas l'avis du Corinthien Démarate, selon lequel les Grecs qui n'avaient pas vu Alexandre assis sur le trône de Darius avaient été privés d'une grande joie ; bien au contraire, je pense qu'ils auraient dû pleurer, à l'idée qu'ils avaient laissé cet honneur à Alexandre et aux Macédoniens, pour avoir sacrifié alors en pure perte les armées des Grecs à Leuctres, à Coronée, à Corinthe, en Arcadie³⁸⁵.

Plutarque fait à nouveau irruption dans son texte : il écrit ἔγωγε et emploie des verbes à la première personne indiquant l'action de penser, comme συμφέρομαι et οἶμαι. Par ailleurs, et ce n'est pas anodin, il dissocie les entreprises d'Alexandre de la tradition des expéditions grecques.

Il nous semble que se pose alors une question fondamentale : dans quelle mesure, pour Plutarque, Alexandre se place-t-il dans la lignée des stratèges grecs mobilisés contre l'Orient ?

³⁸⁴*De fort. Alex.* 329d : Δημάρατος μὲν οὖν ὁ Κορίνθιος εἷς ὧν τῶν Φιλίππου ξένων καὶ φίλων, ὅτ' Ἀλέξανδρον εἶδεν ἐν Σούσοις, περιχαρῆς γενόμενος καὶ δακρύσας μεγάλης ἔφη χαρᾶς ἔστερησθαι τοὺς ἔμπροσθεν τεθηκότας Ἕλληνας, ὅτι Ἀλέξανδρον οὐκ εἶδον ἐν τῷ Δαρείου θρόνῳ καθεζόμενον. ἐγὼ δ' οὐδὲ τούτου μὰ Δία τοῦ θεάματος ζηλῶ τοὺς ἰδόντας, ὃ καὶ Τύχης ἦν καὶ κοινὸν ἐτέρων βασιλέων.

³⁸⁵*Ages.* 15, 4 : οὐ γὰρ ἔγωγε συμφέρομαι τῷ Κορινθίῳ Δημαράτῳ μεγάλης ἡδονῆς ἀπολελεῖσθαι φήσαντι τοὺς μὴ θεασαμένους Ἕλληνας Ἀλέξανδρον ἐν τῷ Δαρείου θρόνῳ καθήμενον, ἀλλ' εἰκότως ἂν οἶμαι δακρῦσαι, συννοήσαντας ὅτι ταῦτ' Ἀλεξάνδρῳ καὶ Μακεδόσιν ἀπέλιπον οἱ τότε τοὺς τῶν Ἑλλήνων στρατηγοὺς περὶ Λεῦκτρα καὶ Κορώνειαν καὶ Κόρινθον καὶ Ἀρκαδίαν κατανήλωσαν.

Qu'Alexandre s'inscrive dans une succession de conquêtes, Plutarque semble déjà l'affirmer dans le passage consacré à Démarate que l'on trouve dans les *Œuvres morales*. Le succès du Macédonien y est décrit comme « l'œuvre de la Fortune » et l'auteur y précise que « c'était arrivé à d'autres rois (ὁ καὶ Τύχης ἦν καὶ κοινὸν ἐτέρων βασιλέων) ». Ces mots restent très généraux, aussi bien pour ce qui est de l'œuvre de la Fortune (qui peut faire référence aux succès d'Alexandre en général mais aussi à cette victoire en particulier) que pour le terme « rois », qui fait entrer en scène les souverains orientaux mais aussi, dans le cas de la conquête d'Orient, le roi de Sparte. On trouve une allusion plus spécifique aux tentatives grecques antérieures dans les propos de la courtisane Thaïs, qui évoque « tous ces amiraux et ces généraux d'infanterie (τῶν ναυμάχων καὶ πεζομάχων ἐκείνων στρατηγῶν) » qui, contrairement à Alexandre et à son entourage, n'ont pas réussi à venger la Grèce (*Alex.* 38, 4).

La relation que l'auteur instaure entre le Macédonien et Agésilas dans la *synkrisis*, à la fin de la *Vie de Pompée*, est plus explicite encore :

Je range aussi parmi les vertus politiques d'Agésilas la conduite inimitable qui fut la sienne lorsqu'il reçut la scytale et renonça à ses entreprises en Asie. À la différence de Pompée, qui ne servait l'intérêt public que lorsque cela pouvait contribuer à sa grandeur, il recherchait l'intérêt de la patrie, ce qui lui fit abandonner une puissance et une gloire telles que personne n'en eut jamais de semblables, ni avant ni après lui, à l'exception d'Alexandre³⁸⁶.

Comme l'observe G. W. M. Harrison, Alexandre représente un terme de comparaison explicite pour l'Agésilas de Plutarque³⁸⁷.

Le Macédonien est indéniablement lié à ses prédécesseurs grecs, tout en étant un peu écarté, comme on peut le voir dans la *Vie de Cimon*, où Plutarque déclare qu'après la mort de l'Athénien « aucun des stratèges grecs (οὐδενὸς ... στρατηγοῦ τῶν Ἑλλήνων)

³⁸⁶*Pomp. Syn.* 82 (2), 5-6 : τίθεμαι δὲ κάκεῖνο τὸ ἀμίμητον ἔργον εἰς πολιτικὴν ἀρετὴν τοῦ Ἀγησιλάου, τὸ δεξάμενον τὴν σκυτάλην ἀπολιπεῖν τὰς ἐν Ἀσίᾳ πράξεις. οὐ γάρ, ὡς Πομπήιος, ἀφ' ὧν ἑαυτὸν ἐποίει μέγαν ὠφέλει τὸ κοινόν, ἀλλὰ τὸ τῆς πατρίδος σκοπῶν τηλικαύτην ἀφήκε δύναμιν καὶ δόξαν ἡλικίην οὐδεὶς πρότερον οὐδ' ὕστερον πλὴν Ἀλέξανδρος ἔσχεν.

³⁸⁷Harrison 1995.

n'accomplit plus rien de brillant contre les Barbares » (*Cim.* 19, 3). Ce passage, que nous avons longuement commenté dans le deuxième chapitre, présente ensuite la campagne d'Agésilas, successeur de Cimon, moins glorieux que ce dernier. Or, aucune allusion n'est faite à Alexandre. Cette omission pourrait s'expliquer par l'emploi de l'adjectif « Grecs » qualifiant les stratèges : pour Plutarque, si l'expédition d'Alexandre s'inscrit dans la lignée des guerres contre les Orientaux et si le Macédonien remplit son rôle de vengeur des Athéniens, il n'en est pas grec pour autant³⁸⁸.

Il s'agit là d'un débat ancien, qui apparaît déjà chez Hérodote³⁸⁹. L'ambiguïté du statut des Macédoniens ressort des discours des orateurs athéniens lorsque ceux-ci discutent de l'opportunité d'une alliance avec les Macédoniens. Ainsi, Isocrate, pour qui Philippe doit être à la tête des Grecs dans la campagne contre les Perses, souligne les origines argiennes du roi (*Philippe* 32-34, 76-77), tandis que Démosthène déclare que « non seulement [Philippe] n'est pas un Grec et n'a rien de commun avec les Grecs, mais n'est pas même un barbare d'origine honorable » (*Troisième Philippique* 31). Les sources insistent tantôt sur la grécité, tantôt sur l'origine barbare des Macédoniens³⁹⁰. À ce propos, l'avis de Thucydide s'avère particulièrement intéressant, en tant qu'il semble accepter l'ascendance grecque des rois macédoniens, mais pas celle de leurs sujets (*La guerre du Péloponnèse* II, 99, 3 : « Quant à la Macédoine actuelle, située au bord de la mer, sa

³⁸⁸*Contra* Humbert 1991 (not. p. 173-174). Mais le fait qu'Alexandre soit considéré comme un successeur d'Héraclès, qu'il parle parfaitement grec et qu'on lui prête des caractéristiques grecques ne suffit pas, à notre avis, à en faire un véritable Grec. Nous préférons parler d'un champion légitime de l'hellénisme (ce que l'on peut aussi dire de Lucullus). Or dans ce débat, Aristote joue sans doute un rôle important : Alexandre étant le seul roi macédonien dont l'éducation ait été assurée par un philosophe grec, il pouvait prétendre, en quelque sorte, inscrire son action dans la lignée grecque.

³⁸⁹Hérodote, *Histoires* V, 22 : « Que les princes dont je viens de parler, descendants de Perdicas, sont de race grecque, comme ils l'affirment eux-mêmes, je suis personnellement en état de le savoir, et je le montrerai dans la suite de mon récit (VIII, 137 = histoire de Perdicas) que ce sont bien des Grecs ; d'ailleurs les Hellanodiques, qui gouvernent les jeux olympiques, ont décidé qu'il en était ainsi. Alexandre, en effet, avait résolu de prendre part à ces jeux et il était, dans cette intention, descendu à Olympie ; les Grecs qui devaient disputer le prix de la course voulaient l'écartier, alléguant que le concours n'était pas ouvert à des concurrents barbares, que c'était un concours entre Grecs. Mais, après qu'Alexandre eut démontré qu'il était Argien d'origine, il fut jugé être Grec et, dans la course du stade, il arriva de front avec le premier. » On trouve une analyse du passage dans Hall 2001, p. 168.

³⁹⁰Voir Hall 2001, p. 160-161 ; Engels 2010, p. 86-89 ; Hatzopoulos 2011a et 2011b.

conquête remonte à Alexandre, le père de Perdikkas, et à ses ancêtres, qui étaient originellement des Téménides venus d'Argos »). En effet, la royauté avait connu une intense hellénisation à partir du V^e siècle³⁹¹ et ce processus atteindra son apogée avec Philippe et Alexandre³⁹².

Plutarque s'inscrit donc dans ce débat et il semble soutenir la thèse d'une ascendance non grecque des Macédoniens. Deux autres passages de son corpus le montrent. Dans la *Vie d'Aratos*, il fait une remarque intéressante à propos de Cléomène :

Si Cléomène était – car il faut bien le dire – un homme tyrannique qui méprisait les lois, du moins descendait-il des Héraclides ; il avait pour patrie Sparte dont le citoyen le plus obscur méritait d'être choisi pour chef, de préférence au premier des Macédoniens, par ceux qui faisaient quelque cas de la noblesse grecque³⁹³.

Dans la *Vie de Flaminius*, biographie d'un Romain qui sut se faire apprécier des Grecs (et aussi de Plutarque), l'auteur explique à nouveau clairement que les Macédoniens ne sont pas des Grecs.

Comme Philippe semblait disposé à s'entendre avec lui, Titus le rencontra et lui proposa un traité de paix et d'amitié, à condition de laisser les Grecs autonomes et de retirer ses garnisons. Philippe refusa. Dès lors il fut clair pour tout le monde, même pour ceux qui soutenaient les intérêts de Philippe, que les Romains n'étaient pas venus faire la guerre aux Grecs mais aux Macédoniens, et ce, pour défendre les Grecs³⁹⁴.

³⁹¹Sur la constitution de cette tradition, voir Borza 1982.

³⁹²Engels 2010, p. 92.

³⁹³*Arat.* 38, 7 : εἰ δὲ Κλεομένης ἦν (λεγέσθω γὰρ οὕτως) παράνομος καὶ τυραννικός, ἀλλ' Ἡρακλεΐδαι πατέρες αὐτῶ καὶ Σπάρτη πατρίς, ἧς τὸν ἀφανέστατον ἄξιον ἀντὶ τοῦ πρώτου Μακεδόνων ἡγεμόνα ποιῆσθαι τοὺς ἔν τινι λόγῳ τὴν Ἑλληνικὴν τιθεμένους εὐγένειαν.

³⁹⁴*Flam.* 5, 8 : ἐπεὶ δὲ καὶ Φιλίππῳ δοκοῦντι συμβατικῶς ἔχειν εἰς ταῦτὸν ἐλθὼν προὔτεινεν εἰρήνην καὶ φιλίαν ἐπὶ τῷ τοῦ Ἑλλήνας αὐτονόμους ἔαν καὶ τὰς φρουρὰς ἀπαλλάττειν, ὁ δ' οὐκ ἐδέξατο, παντάπασιν ἤδη τότε καὶ τοῖς θεραπεύουσι τὰ τοῦ Φιλίππου παρέστη Ῥωμαίους πολεμήσοντας ἤκειν οὐχ Ἑλλήσιν, ἀλλ' ὑπὲρ Ἑλλήνων Μακεδόσι.

Nous remarquons dans ces passages que non seulement Plutarque nie la grécité des Macédoniens, mais qu'il attribue à cette qualification ethnique une valeur très négative. Le portrait particulièrement sombre d'un autre Macédonien, Démétrios Poliorcète, nous invite d'ailleurs à réfléchir sur le jugement que Plutarque pouvait porter sur ce peuple, jugement qui était de toute évidence peu favorable.

Conclusion

L'expérience d'Alexandre s'insère donc dans la trame des campagnes grecques menées contre les Perses. Les mêmes thématiques abordées dans les chapitres « grecs » émergent ainsi au fil des pages qui narrent son expédition. Plutarque s'appuie en cela sur une tradition littéraire qu'il amplifie pour l'adapter à son projet et aux enjeux des différents genres littéraires dans lesquels s'inscrivent ses ouvrages. Cependant, le Macédonien garde une place à part : s'il partage – et surpasse – l'ambition de ses prédécesseurs et s'il se présente comme le vengeur des Athéniens, il n'en reste pas moins un Macédonien, un non Grec. L'auteur intervient ainsi dans un débat très ancien sur les Macédoniens, tout en créant un modèle pour les Romains, en guerre contre les Parthes.

En effet, Alexandre deviendra par la suite une référence pour les Romains qui voudront entreprendre une campagne parthique ; une continuité sur laquelle Plutarque insiste particulièrement dans les *Vies* romaines, comme nous allons le voir.

Chapitre V

Les campagnes parthiques romaines

Nous terminons notre analyse par un chapitre choral sur les campagnes parthiques romaines. En effet, le changement d'ennemi – les Parthes ayant pris la place de la dynastie achéménide – ne modifie pas la vision que Plutarque porte sur ces guerres. Avec la médiation d'Alexandre, nous retrouvons les thématiques qui ressortaient déjà des chapitres « grecs ». Ainsi, l'ambition est aussi une caractéristique fondamentale des protagonistes de ces expéditions. Le philhellénisme des Romains, particulièrement mis en avant dans certaines biographies, sert en quelque sorte à légitimer ces entreprises. Mais c'est surtout la reprise grotesque d'éléments culturels typiquement grecs de la part des barbares qui permet de faire apparaître, comme à travers un film négatif, la notion d'identité grecque telle qu'envisagée par Plutarque et le rôle des Romains dans cette continuité culturelle.

Voyons d'abord qui sont ces Parthes, ennemis jurés de l'Empire romain, qui prennent la place des Perses aussi bien sur le plan géographique que dans les esprits. Vers le milieu du III^e siècle av. J.-C., à la suite d'une migration, le peuple scythe des Parnes³⁹⁵ s'installe en Parthyène, satrapie séleucide du nord-est de l'Iran, et prend alors le nom de Parthes. Au II^e siècle avant notre ère, le Royaume parthe connaît, sous l'impulsion des rois Mithridate I^{er} (171-138 av. J.-C.) et Mithridate II (123-88 av. J.-C.), une phase d'expansion qui le portera à annexer l'Iran et la Mésopotamie et à s'étendre jusqu'au nord de l'Inde³⁹⁶.

³⁹⁵Strabon, *Géographie* XI, 9, 3.

³⁹⁶Will 1967, II, p. 400-416.

Le premier contact avec les Romains date de 92 av. J.-C., année où Sylla rencontre Oroboze, l'ambassadeur du roi des Parthes, en Cappadoce. Quelques décennies plus tard survient la terrible défaite de Carrhes, à partir de laquelle les Parthes seront considérés comme les adversaires les plus redoutables de Rome³⁹⁷.

Dans son corpus, Plutarque évoque les projets de quatre Romains ayant entrepris ou projeté une campagne parthique. Il s'agit de Lucullus, Crassus, César et Antoine.

Le premier, au cours de son expédition en Arménie, aurait tenté de s'avancer jusqu'au royaume des Parthes, mais les soldats s'y seraient opposés et l'auraient empêché de poursuivre sa campagne. Plutarque est la seule source à mentionner cet épisode :

Sur ces entrefaites, il reçut également une ambassade du roi des Parthes qui sollicitait son amitié et son alliance. Lucullus en fut ravi et envoya à son tour des ambassadeurs au Parthe. Mais ceux-ci découvrirent que le roi hésitait entre les deux camps et réclamait en secret à Tigraane la Mésopotamie, pour prix de son alliance. À cette nouvelle, Lucullus décida d'abandonner Tigraane et Mithridate, comme des adversaires désormais hors de combat, pour affronter les forces des Parthes et faire campagne contre eux. Il jugeait qu'il serait beau, dans l'élan d'une même guerre, de faire mordre la poussière, tel un athlète, à trois rois tour à tour, et de traverser, invaincu et victorieux, les trois plus grands empires qui existaient sous le soleil. Il envoya donc dans le Pont, à Sornatius et à ses officiers, l'ordre de faire venir l'armée qui se trouvait là-bas, car il avait l'intention de partir de Gordyène. Mais ces officiers, qui avaient déjà trouvé leurs soldats indociles et rebelles, découvrirent alors l'étendue de leur indiscipline ; ils ne purent, par aucun moyen, les persuader ou les contraindre³⁹⁸.

³⁹⁷Sur les relations entre Rome et les Parthes, voir Dąbrowa 1983 ; Leroux 2007 ; Kryśkiewicz 2017.

³⁹⁸*Luc.* 30, 1-4 : ἐνταῦθα καὶ παρὰ τοῦ Πάρθων βασιλέως ἦκε πρεσβεία παρ' αὐτόν εἰς φιλίαν προκαλουμένου καὶ συμμαχίαν. ἦν δ' ἀσμένῳ ταῦτα τῷ Λουκούλλῳ· καὶ πάλιν ἀντέπεμψε παρ' ἑαυτοῦ πρεσβείαν πρὸς τὸν Πάρθον, οἱ κατεφόρασαν αὐτόν ἐπαμφοτερίζοντα τῇ γνώμῃ καὶ μισθὸν αἰτοῦντα κρύφα τοῦ συμμαχῆσαι τῷ Τιγράνῃ τὴν Μεσοποταμίαν. ὡς οὖν ταῦθ' ὁ Λεύκολλος ἤσθετο, Τιγράνῃ μὲν ἔγνω καὶ Μιθριδάτην παρελθεῖν ὥσπερ ἀνταγωνιστὰς ἀπειρηκότας, ἀποπειρᾶσθαι δὲ τῆς Πάρθων δυνάμεως καὶ στρατεύειν ἐπ' αὐτούς, καλὸν ἠγοούμενος μᾶ ῥύμη πολέμου τρεῖς ἐφεξῆς ὥσπερ ἀθλητῆς βασιλεῖς καταπαλαῖσαι καὶ διὰ τριῶν τῶν ὑπὸ τὸν ἥλιον μεγίστων ἡγεμονιῶν ἀήττητος καὶ νικῶν διεξελθεῖν. ἐπέμψεν οὖν εἰς Πόντον τοῖς περὶ Σωρνάτιον ἡγεμόσιν ἐπιστείλας ἄγειν τὴν ἐκεῖ στρατιάν πρὸς αὐτόν, ὡς ἐκ τῆς Γορδυνηῆς ἀναβησόμενος. οἱ δὲ καὶ πρότερον χαλεποῖς χρώμενοι καὶ δυσπειθέσι τοῖς στρατιώταις, τότε παντελῶς ἀπεκάλυψαν αὐτῶν τὴν ἀκολασίαν, οὐδενὶ τρόπῳ πειθοῦς οὐδ' ἀνάγκης

L'expérience de Lucullus en Orient occupe une place considérable dans la biographie. Une place physique, d'abord, car Plutarque consacre douze chapitres de cette *Vie* au récit de la campagne arménienne (*Luc.* 24-36). Et une place symbolique, puisque l'expédition de Lucullus est considérée comme le véritable point de départ des campagnes parthiques, comme l'explique Plutarque dans ce passage :

Lucullus avait été privé par la nature ou par la mauvaise fortune de la première et principale qualité d'un chef [la capacité de se faire obéir]. Si à tous ses autres talents, qui étaient si éminents et si nombreux – le courage, la vigilance, l'intelligence, la justice –, il avait joint cette qualité, l'Empire romain n'aurait pas été borné en Asie par l'Euphrate, mais aurait eu pour limites les extrémités des terres et la mer Hyrcanienne : Tigrane avait déjà soumis tous les autres peuples, et la puissance des Parthes n'était pas encore, au temps de Lucullus, aussi grande ni aussi unie qu'elle devait l'être à l'époque de Crassus ; épuisée par des querelles intestines et des guerres contre ses voisins, elle n'avait même pas la force de se défendre contre les violences des Arméniens. Dans ces conditions, il me semble que Lucullus a fait plus de mal à sa patrie, par l'intermédiaire d'autrui, que de bien par ses propres actes. En effet, les trophées qu'il dressa en Arménie, tout près des Parthes, la prise de Tigranocerte et de Nisibis, tous les trésors qu'il rapporta de ces deux cités à Rome et le diadème de Tigrane qui figura comme prise de guerre dans son cortège triomphal poussèrent Crassus à attaquer l'Asie, comme si les Barbares n'étaient que butin et dépouilles. Or bien vite, Crassus se heurta aux flèches des Parthes et fit bien voir que Lucullus avait dû ses victoires, non à la sottise et à la mollesse des ennemis, mais à sa propre audace et à son habilité³⁹⁹.

εύρόμενοι προσαγαγέσθαι μαρτυρομένους και βοῶντας ὡς οὐδ' αὐτόθι μενοῦσιν, ἀλλ' οἰχίσονται τὸν Πόντον ἔρημον ἀπολιπόντες. ταῦτα πρὸς Λεύκολλον ἀπαγγελθέντα και τοὺς ἐκεῖ προσδιέφθειρε στρατιώτας, ἤδη μὲν ὑπὸ πλοῦτου και τρυφῆς βαρεῖς γεγονότας πρὸς τὴν στρατείαν και σχολῆς δεομένους, ὡς δὲ τὴν ἐκείνων ἐπύθοντο παρρησίαν, ἄνδρας αὐτοὺς ἀπεκάλουν και μιμητέον αὐτοὺς ἔφασαν εἶναι· πολλὰ γὰρ αὐτοῖς ἄξια σωτηρίας και ἀναπαύσεως κατειργάσθαι.

³⁹⁹*Luc.* 36, 5-7 : οὕτω τις ἦν ἀφυῆς ἢ δυστυχῆς ὁ Λεύκολλος πρὸς τὸ πάντων ἐν ἡγεμονία πρῶτον και μέγιστον· ὡς, εἰ τοῦτο μετὰ τῶν ἄλλων ὑπῆρξεν αὐτῷ, τηλικούτων ὄντων και τοσοῦτων, μετ' ἀνδρείας, ἐπιμελείας, συνέσεως, δικαιοσύνης, οὐκ ἂν εἶχεν ἡ Ῥωμαίων ἡγεμονία τὸν Εὐφράτην τῆς Ἀσίας ὄρον, ἀλλὰ τὰ ἔσχατα και τὴν Ὑρκανίαν θάλατταν, τῶν μὲν ἄλλων ἐθνῶν Τιγράνη προηττημένων, τῆς δὲ Πάρθων

Dans la *Vie de Crassus*, Lucullus est à nouveau cité, avec Pompée, comme un modèle (à surpasser) pour le protagoniste de la biographie :

À ses yeux, ses succès ne devaient pas se borner à la Syrie ni aux Parthes ; il entendait montrer que les campagnes de Lucullus contre Tigrane et celle de Pompée contre Mithridate n'avaient été que des jeux d'enfants et il se laissait porter par ses espérances jusqu'à la Bactriane, l'Inde et la mer Extérieure⁴⁰⁰.

Dans la *synkrisis* de Nicias et Crassus, Plutarque compare encore une fois Lucullus et Pompée, ainsi que leurs expéditions orientales, à Crassus :

Mais du moins ses desseins étaient-ils grands. Au moment où César soumettait l'Occident – Celtes, Germains et Bretagne –, Crassus voulut, lui, marcher vers l'Orient et l'océan Indien et achever la conquête de l'Asie, à laquelle Pompée s'était appliqué et que Lucullus avait entreprise. Or Pompée et Lucullus étaient des personnages pleins de mesure et, aux yeux de tous, ils restèrent des hommes de bien, alors que pourtant, ils avaient poursuivi le même but que Crassus et disposaient des mêmes moyens⁴⁰¹.

Crassus lui-même évoque Lucullus dans les instants lugubres qui suivent la mort de son fils Publius (*Crass.* 26, 8 : « Lucullus n'a pas écrasé Tigrane, ni Scipion Antiochos sans répandre du sang »). Si l'on en croit ces extraits, c'est la campagne de Lucullus qui a incité Crassus à agir. En même temps, pour Plutarque, le projet de Crassus y trouve sa

δυνάμειος οὐχ ὅση κατὰ Κράσσον ἐξεφάνη τοσαύτης καὶ κατὰ Λεύκολλον οὔσης οὐδ' ὁμοίως συνεστῶσης, ἀλλ' ὑπ' ἐμφυλίων καὶ προσοίκων πολέμων οὐδ' Ἀρμενίου ὑβρίζοντας ἐρρωμένης ἀμύνεσθαι.

⁴⁰⁰*Crass.* 16, 2 : τότε δ' ἐπηρμένος κομιδῆ καὶ διεφθαρμένος οὐ Συρίαν οὐδὲ Πάρθους ὄρον ἐποιεῖτο τῆς εὐπραξίας, ἀλλ' ὡς παιδιὰν ἀποφανῶν τὰ Λευκόλλου πρὸς Τιγράνην καὶ Πομπηίου πρὸς Μιθριδάτην, ἄχρι Βακτρίων καὶ Ἰνδῶν καὶ τῆς ἔξω θαλάσσης ἀνήγεν ἑαυτὸν ταῖς ἐλπίσι.

⁴⁰¹*Crass. Syn.* 37 (4), 2 : ὠρέχθη δὲ μεγάλων, Καίσαρος τὰ ἐσπέρια καὶ Κελτοὺς καὶ Γερμανοὺς καταστροφόμενον καὶ Βρεττανίαν, αὐτὸς ἐπὶ τὴν ἔω καὶ τὴν Ἰνδικὴν ἐλάσαι θάλασσαν καὶ προσεργάσασθαι τὴν Ἀσίαν, οἷς Πομπήιος ἐπῆλθε καὶ Λεύκυλλος ἀντέσχευ, ἄνδρες ἐπιεικεῖς καὶ πρὸς πάντας ἀγαθοὶ διαμεινάντες, προελόμενοι δ' ὅμοια Κράσσῳ καὶ τὰς αὐτὰς ὑποθέσεις λαβόντες.

justification, puisqu'après tout il a conçu le même projet que ses illustres prédécesseurs – la seule différence étant la défaite désastreuse du triumvir.

Une autre campagne parthique qui ne verra pas le jour est celle de César. Dans sa biographie, couplée avec celle d'Alexandre le Grand⁴⁰², le projet d'une expédition contre les Parthes est présenté, comme nous le verrons, avec maints détails (*Caes.* 58, 6-7). Par ailleurs, on trouve également quelques allusions dans la *Vie de Brutus*, où Plutarque rappelle que, au moment du meurtre de César, Octavien se trouvait à Apollonie, en Illyrie, où « attendait son oncle qui avait décidé de se lancer aussitôt contre les Parthes (ἐπι Πάρθους ἐλαύνειν εὐθὺς ἐγνωκότα) » (*Brut.* 22, 2). Plus loin, il est à nouveau question de l'expédition contre les Parthes lorsque sont évoquées les armes et les troupes que César avait rassemblées en vue de sa campagne (*Brut.* 25, 2 : ἐπὶ τὸν Παρθικὸν ἐπούηθη πόλεμον). Enfin, on trouve une allusion au projet de César dans la *synkrisis* de Dion et Brutus, où il est écrit que la seule évocation du nom du Romain « empêchait de dormir les rois des Parthes et des Indiens » (*Brut. Syn.* 57 (4), 3).

Outre les expéditions restées à l'état de projet, Plutarque relate deux autres campagnes parthiques, celle de Crassus et celle d'Antoine. Crassus, premièrement, a marché contre les Parthes en 53 av. J.-C. Son aventure est tristement célèbre : l'expédition se conclut, en effet, de façon désastreuse par la bataille de Carrhes, au cours de laquelle il trouvera la mort. Plutarque consacre à ce récit une bonne partie de la biographie du triumvir (*Crass.* 16-33), couplée avec celle d'un autre grand vaincu, Nicias⁴⁰³. Son compte-rendu, le plus exhaustif qui nous soit resté, s'inspire sans doute d'une source contemporaine, mais, malgré les nombreuses tentatives pour l'identifier, les chercheurs n'ont à ce jour pas trouvé de réponse qui fasse l'unanimité⁴⁰⁴.

Antoine lui aussi a nourri le projet de défaire les Parthes, mais sa campagne n'a obtenu que des résultats modestes. En effet, si les premières opérations conduites par son lieutenant Ventidius sont un succès, à partir du moment où il prend lui-même les rênes, en 37 av. J.-C., l'expédition vire au désastre, notamment à cause du désengagement du

⁴⁰²Le treizième ou quatorzième couple d'après Jones 1995, p. 111.

⁴⁰³Parmi les dernières biographies (16^e-23^e) d'après Jones 1995, p. 111.

⁴⁰⁴Parmi les sources possibles, les spécialistes ont proposé Caius Cassius Longinus, Timagène, Nicolas de Damas, Asinius Pollion, Artavasdès d'Arménie, ou encore l'esclave affranchi de Publius Cassius, Apollonius. Sur cette question, voir Traina 2010a, p. 105-116.

roi d'Arménie, Artavasdès. La biographie d'Antoine, sans doute l'une des dernières que Plutarque rédige⁴⁰⁵, est mise en parallèle avec celle de Démétrios Poliorcète, fils d'Antigone le Borgne et protagoniste, avec son père, des guerres des Diadoques. Ce couple représente un paradigme négatif, comme l'explique l'auteur dès les premières lignes de la *Vie de Démétrios*⁴⁰⁶.

Cependant, l'expédition parthique d'Antoine est présentée comme un moment extrêmement positif dans la vie plutôt sombre du protagoniste⁴⁰⁷ ; elle est même citée, dans la comparaison finale, parmi les succès ayant permis au triumvir d'accéder à la gloire (*Ant. Syn.* 88 (1), 3)⁴⁰⁸. Le récit, qui occupe une partie non négligeable de la biographie (*Ant.* 34 rappelle les exploits de Ventidius, tandis qu'en 37-52 nous est contée l'expédition du triumvir), décrit en effet le triumvir comme un commandant exemplaire. Il diffère en cela de l'autre grand récit de cette campagne, celui de Dion Cassius⁴⁰⁹, qui brosse un portrait négatif d'Antoine. Cet écart de perception s'explique par le fait que les deux auteurs ont fait appel à deux sources différentes – Tite-Live pour Dion Cassius et Quintus

⁴⁰⁵Jones 1995, p. 111.

⁴⁰⁶*Demetr.* 1, 5-8 : « Je me dis qu'il n'est peut-être pas mauvais de présenter un ou deux couples de personnage qui se sont conduits de manière irréfléchié et se sont illustrés par leurs vices alors qu'ils exerçaient le pouvoir ou avaient de hautes responsabilités. Nous le ferons en vue de l'édification du lecteur, et non, par Zeus ! pour le charmer ou le distraire en introduisant de la variété dans notre récit. (...) Ce livre présentera donc la *Vie* de Démétrios Poliorcète et celle de l'*imperator* Antoine, des hommes qui ont confirmé au plus haut point l'opinion de Platon selon laquelle les grandes natures sont aussi capables de grands vices que de grandes vertus. Ils s'adonnèrent l'un et l'autre à l'amour, au vin, à la guerre, se montrèrent généreux, prodigues, insolents. Ces ressemblances s'accompagnèrent de nombreuses similitudes dans les événements que leur réserva la Fortune. Non seulement leurs vies furent marquées par de grands succès et de grands revers, par de très nombreuses conquêtes et de très nombreuses pertes, par des chutes inattendues et des remontées inespérées, mais de plus, lorsqu'ils succombèrent, l'un était prisonnier de ses ennemis et l'autre tout près de connaître le même sort. »

⁴⁰⁷Nous avons présenté une communication sur Antoine lors d'une table ronde doctorale qui s'est tenue à Gênes les 5 et 6 juin 2018 et qui fera l'objet d'une publication.

⁴⁰⁸*Ant. Syn.* 88 (1), 3 : « Par ses seuls moyens, il [Antoine] se rendit si puissant qu'il partagea l'univers en deux parties, dont il choisit et obtint la plus brillante ; sans être présent lui-même, il remporta, par l'intermédiaire de ses subordonnés et de ses officiers, plusieurs victoires sur les Parthes et repoussa les peuples barbares du Caucase jusqu'à la mer Caspienne. » Peu après, le roi des Parthes Arsace est présenté comme le plus puissant des rois de son temps (*Ant.* 88 (1), 5).

⁴⁰⁹Dion Cassius, *Histoire romaine* XLIX, 25-31.

Dellius pour Plutarque⁴¹⁰ –, qui ont malheureusement été perdues. En effet, le livre CXXX des *Histoires romaines* qui relatait certainement l'épisode a disparu et il ne reste plus que la periocha composée au III^e ou au IV^e siècle. D'autre part, nous possédons peu d'informations sur l'œuvre de Quintus Dellius, camarade d'Antoine, passé dans le camp d'Octavien avant Actium : ainsi, nous ne savons même pas s'il s'agissait d'une monographie sur la campagne parthique ou d'un récit plus général⁴¹¹. Les études plus récentes ont d'ailleurs tendance à s'opposer au principe d'une source unique pour la campagne parthique (mais pas seulement)⁴¹².

Tous ces personnages sont ainsi réunis par un même but qu'ils ne parviennent pas à atteindre. Plutarque crée un récit unitaire, où nous retrouvons certains des éléments que nous avons déjà mis en lumière dans les chapitres précédents : l'ambition et les relations avec les Grecs. D'ailleurs, selon C. B. R. Pelling, Plutarque aurait travaillé simultanément aux biographies de Crassus, César et Antoine⁴¹³.

L'ambition des Romains

Lucullus, Crassus, César et Antoine sont des ambitieux. Ainsi, la φιλοτιμία de Lucullus est évoquée à plusieurs reprises (*Luc.* 1, 6 ; 13, 4 ; 32, 6)⁴¹⁴. Il s'agit toutefois d'une caractéristique de sa jeunesse, époque où, tout comme Pompée, il brûlait de se

⁴¹⁰Bengtson 1974, p. 10-13 ; 1977, 185 ; Sherwin-White 1984, p. 309-310.

⁴¹¹Bürcklein 1879 pense que le récit de Dellius allait jusqu'à la bataille d'Actium. Selon Jacoby, *FGrHist* 197, l'œuvre se limitait à la campagne parthique. Pour Scuderi 1984, p. 80, elle s'interrompait avant Actium. Scardigli 1979, p. 147, n'exclut pas la possibilité que Dellius ait pu décrire cette bataille, tout comme Pelling 2002a, p. 15-16 et n. 101 et 1988a, p. 28 et p. 185. Nicolai 2001, p. 98-99, partage l'avis de ce dernier.

⁴¹²Pelling 1988a, p. 221 (en général, cf. Pelling 2002a, p. 30 n. 4 ; la note a été ajoutée à l'article original de 1979, également paru dans Scardigli B. (éd.), *Essays on Plutarch's Lives*, Oxford, 1995, p. 312-318).

⁴¹³Ainsi qu'à celles de Pompée, Caton le Jeune et Brutus (Pelling 1979, p. 74-80).

⁴¹⁴*Luc.* 1, 6 : « Sur ses vieux jours, il offrit à son esprit, au sortir de tant de combats, une sorte de détente et de délaissement dans la philosophie, (...) réprimant et contenant fort à propos son ambition (τὸ φιλότιμον), exaspérée par son différend avec Pompée » ; 13, 4 : « Lucullus ne fut pas châtié par la Némésis de son attitude présomptueuse (φιλοτιμία) à l'égard du Sénat » ; 32, 6 : « son ambition (φιλοτιμίαν) (...) était de montrer aux Grecs sa générosité »

couvrir de gloire (*Luc.* 4, 5 : διαπύροις πρὸς δόξαν). Plus tard, l'homme politique cherchera à inverser cette tendance, prenant conscience des dangers de l'ambition (*Luc.*, 42, 4 : « à son avis, l'ambition et les rivalités (φιλοτιμίαν καὶ ἄμιλλαν) pour être le plus grand et le plus puissant ne pouvaient qu'entraîner dangers et violences »). À la fin de sa vie, « rassasié de gloire (μεστὸς ὦν δόξης) » (*Luc.* 38, 2), « il offrit à son esprit, au sortir de tant de combats, une sorte de détente et de délassement dans la philosophie, éveillant ainsi son goût pour la contemplation et, du même coup, réprimant et contenant fort à propos son ambition (κολούσας τὸ φιλότιμον) » (*Luc.* 1, 6)⁴¹⁵.

Crassus aussi est un personnage ambitieux (*Crass.* 7, 5 : émulation et ambition de Crassus (ζήλος, φιλοτιμία) ; *Crass.* 36 (3), 8 : « soif de pouvoirs et d'honneurs (τῆς φιλαρχίας αὐτοῦ καὶ φιλοτιμίας) » de Crassus). Cette facette de son caractère est surtout liée à sa rivalité avec Pompée. En effet, les premiers exploits de ce dernier font naître en lui « l'ambition de rivaliser avec la gloire de Pompée (τὴν πρὸς Πομπήιον ὑπὲρ δόξης ἄμιλλαν καὶ φιλοτιμίαν) » (*Crass.* 6, 5), violent désir qui le pousse à se lancer dans la politique :

Crassus était contrarié par les succès de Pompée dans ses campagnes, par le triomphe qu'il avait obtenu avant même de faire partie du Sénat, et par le surnom de Magnus qu'il avait reçu de ses concitoyens (...). Désespérant de l'égaliser par ses exploits militaires, il se mêla de politique ; par ses bons offices, ses plaidoyers, ses prêts, l'assistance et le concours qu'il offrait à ceux qui sollicitaient le peuple, il acquit une influence et une réputation comparables à celles que Pompée devait à tant de grandes campagnes. On assista même au paradoxe suivant : absent, Pompée avait plus de renom et de puissance à Rome, à cause de ses campagnes ; mais présent il se retrouvait souvent inférieur à Crassus⁴¹⁶.

⁴¹⁵Il s'agit d'une réflexion que nous retrouvons ailleurs dans le corpus de Plutarque, voir *supra* p.107, n. 199.

⁴¹⁶*Crass.* 7, 1-3 : ἡνία δὲ Πομπήιος αὐτὸν εὐημερῶν ἐν ἡγεμονίαις καὶ πρὶν ἢ βουλῆς μεταλαβεῖν θριαμβεύων καὶ Μάγνος, ὅπερ ἐστὶ μέγας, ὑπὸ τῶν πολιτῶν ἀναγορευθεὶς (...). ἀπογνοὺς δὲ τοῖς πολεμικοῖς ἐξισώσασθαι πρὸς ἐκεῖνον, ὑπεδύετο τὴν πολιτείαν, σπουδαῖς καὶ συνηγορίαις καὶ δανεισμοῖς καὶ τῷ συμπαραγγέλλειν καὶ συνεξετάζεσθαι τοῖς δεομένοις τι τοῦ δήμου κτώμενος δύναμιν ἀντίπαλον καὶ δόξαν ἢ Πομπήιος εἶχεν ἀπὸ πολλῶν καὶ μεγάλων στρατειῶν. καὶ πρᾶγμα συνέβαινε αὐτοῖς ἴδιον. μεῖζον γὰρ ἦν ἀπόντος ὄνομα τοῦ Πομπηίου καὶ κράτος ἐν τῇ πόλει διὰ τὰς στρατείας· παρὼν δὲ πολλάκις ἡλαττοῦτο τοῦ Κράσσου.

La campagne parthique est une manière de rivaliser avec son puissant adversaire et avec un autre protagoniste de la vie politique romaine, César. En effet, l'image de Crassus voilé, se désespérant de la tournure que prend sa campagne, devient non seulement un exemple des caprices de la Fortune, mais aussi « des conséquences de l'irréflexion et de l'ambition (φιλοτιμίας) sous l'empire de laquelle, au lieu de se contenter d'être le premier et le plus grand (πρῶτος ὢν καὶ μέγιστος) de tant de milliers d'hommes, il s'était cru privé de tout, parce qu'on le jugeait inférieur à deux hommes seulement (δυσεῖν μόνον ἀνδρῶν ὕστερος ἐκρίνετο) » (*Crass.* 27, 6).

Le sentiment de rivalité que Pompée éveille chez Crassus a aussi une raison très concrète : le second craint en effet que le premier ne lui ravisse sa gloire (*Crass. Syn.* 36 (3), 2 : « Certes, je ne loue pas Crassus d'avoir, dans la guerre contre Spartacus, fait passer la rapidité avant la sécurité, mais c'était une noble ambition qui lui inspirait la crainte de voir Pompée venir lui enlever la victoire (καίτοι φιλοτιμίας ἦν τὸ δεῖσαι μὴ Πομπήιος ἐλθὼν ἀφέληται τὴν νίκην αὐτοῦ) »), ce qui se produira effectivement lors de la campagne contre Spartacus (*Crass.* 11, 10 : « Crassus avait su mettre à profit la Fortune, il avait parfaitement dirigé les opérations, il s'était exposé en personne, et pourtant ce succès alla grossir la gloire de Pompée (τὴν Πομπηίου δόξαν) »). D'ailleurs, Pompée volera aussi la vedette à Lucullus (*Luc.* 35, 9 : « Le Sénat et les meilleurs citoyens estimaient injuste le traitement fait à Lucullus : on ne lui donnait des successeurs non pour faire la guerre mais pour triompher, et on l'obligeait à abandonner et à céder à d'autres non le commandement mais les prix qu'il avait gagnés par ce commandement »). Le thème de la « gloire volée » semble en fait être un thème typique des biographies romaines⁴¹⁷.

⁴¹⁷Flaminius est obsédé par cette idée, cf. *Flam.* 7, 2 : « Il était extrêmement ambitieux et redoutait d'être dépouillé de sa gloire (τὴν δόξαν ἀφαιρεθῆναι) si un autre général était envoyé afin de poursuivre cette guerre » ; 13, 1-2 : « Titus entreprit alors la plus belle et la plus juste des guerres contre Nabis, le tyran le plus cruel et le plus scélérat des Lacédémoniens, mais à la fin il déçut les espoirs de la Grèce. Alors qu'il pouvait s'emparer de Nabis, il ne voulut pas et traita avec lui, abandonnant Sparte à une servitude indigne. Peut-être craignait-il, si la guerre traînait en longueur, de voir un autre général venir de Rome lui ravir sa gloire (ἀνέληται τὴν δόξαν). » Sur la φιλοτιμία de Flaminius, voir Nikolaidis 2012, p. 37-40. Ainsi, Sertorius, qui est pourtant un partisan de Marius, n'est pas ravi à l'idée que celui-ci se joigne à lui une fois rentré de Libye, car il craint qu'il ne s'adjuge toute la gloire (τὸ σύμπαν οἴσασθαι τῆς δόξης) et la puissance (*Sert.* 5, 1-2). Or, il arrive parfois que cette crainte se réalise, comme dans le cas de Marius, décrit par

César lui aussi prend part à la course pour obtenir la première place dans la politique romaine. On remarque ainsi, tout au long de sa biographie, son obsession pour les classements. Pendant les premières années de sa carrière politique, on apprend qu'il avait « les meilleures dispositions pour l'éloquence politique et il cultivait ce don naturel avec beaucoup d'ardeur (φιλοτιμότητα), si bien qu'il occupait, sans contredit, le second rang (τὰ δευτερεῖα) ; il avait renoncé à la première place (τὸ πρωτεῖον), qu'il essayait plutôt d'obtenir par la puissance et par les armes. Sa nature le prédisposait à l'art oratoire, mais il s'en laissa détourner par ses campagnes et par la politique, qui le portèrent au pouvoir suprême (τὴν ἡγεμονίαν) » (*Caes.* 3, 2-3).

L'anecdote du village barbare est également révélatrice : pendant la traversée des Alpes, César déclare en effet à ses amis préférer être le « premier personnage » (πρῶτος) d'une bourgade obscure que le second (δεύτερος) à Rome (*Caes.* 11, 3-6).

Ce serait, en outre, ce qui aurait motivé la construction de l'immense pont sur le Rhin : « il ambitionnait la gloire (δόξης ἐφιέμενος) d'être le premier (πρῶτος) à passer le Rhin avec une armée » (*Caes.* 22, 6). Ainsi, l'expédition en Bretagne lui donne l'occasion d'être « le premier (πρῶτος) à engager une flotte sur l'Océan occidental et à naviguer à travers l'Atlantique avec une armée pour faire la guerre » (*Caes.* 23, 2).

Or, pour se hisser au sommet, César s'en prend aux plus grands, à commencer par Sylla :

Plutarque comme un « homme ambitieux, incapable de partager la gloire (φιλότιμον ἄνδρα καὶ πρὸς κοινωνίαν δόξης ἀγνώμονα) » (*Mar.* 10, 9), auquel Sylla « vint [...] ravir la gloire de son succès (ἀφηρέτη ... τὴν τοῦ κατορθώματος δόξαν), exactement comme lui-même en avait dépouillé Métellus » (*Mar.* 10, 2). L'histoire romaine se présente donc comme une succession de « vols de gloire », et les généraux ont si bien conscience du caractère quasi-endémique de cette situation que leur peur est nourrie par le souvenir des vols précédents. C'est notamment le cas de Crassus, qui se méfie de Pompée parce qu'il songe à Mummius (*Crass. Syn.*, 36 (3), 2 : « c'était une noble ambition qui lui inspirait la crainte de voir Pompée venir lui enlever la victoire comme Mummius l'avait fait à Corinthe pour Métellus »). Sur le plan lexical, ce discours est caractérisé par l'emploi de verbes qui indiquent l'idée d'enlever quelque chose, tels que ἀναίρω, ἀφαιρέω ou φέρω.

Il y avait à Rome deux factions, celle de Sylla, qui était toute puissante, et celle de Marius, qui était alors humiliée, dispersée et se faisait toute petite. César voulut la relever et se l'attacher⁴¹⁸.

Vient ensuite le tour de Pompée :

César avait décidé depuis longtemps d'abattre Pompée et, de toute évidence, le réciproque était vrai. Crassus, le seul qui aurait pu, tel un athlète de réserve, relayer l'un des deux adversaires, était mort chez les Parthes : il ne restait donc plus à César, pour s'élever au premier rang (τοῦ γενέσται μεγίστω), qu'à abattre celui qui l'occupait, et à Pompée, pour éviter d'être abattu, qu'à prendre les devants et à se débarrasser de celui qu'il craignait. Pompée n'éprouvait cette crainte que depuis peu de temps : jusque-là, il méprisait César, jugeant qu'il ne lui serait pas difficile de rabaisser un homme qu'il avait lui-même élevé. César, au contraire, s'était, dès le début, donné pour objectif la ruine de Pompée : il s'était écarté de ses adversaires pour s'entraîner au loin, tel un athlète, par les guerres des Gaules où il avait pu exercer son armée et accroître sa gloire, en s'élevant par ses exploits aussi haut que le succès de Pompée⁴¹⁹.

⁴¹⁸*Caes.* 6, 1 : δυεῖν δὲ οὐσῶν ἐν τῇ πόλει στάσεων, τῆς μὲν ἀπὸ Σύλλα μέγα δυναμένης, τῆς δὲ Μαριανῆς, ἢ τότε κατεπτήχει καὶ διέσπαστο κομιδῆ ταπεινὰ πράττουσα, ταύτην ἀναρρῶσαι καὶ προσαγαγέσθαι βουλόμενος (...).

⁴¹⁹*Caes.* 28, 1-3 : Καίσαρι δὲ πάλαι μὲν ἐδέδοκτο καταλύειν Πομπήιον, ὥσπερ ἀμέλει κάκεινῳ τοῦτον· Κράσσου γὰρ ἐν Πάρθοις ἀπολωλότος, ὃς ἦν ἑφεδρος ἀμφοῖν, ἀπελείπετο τῷ μὲν ὑπὲρ τοῦ γενέσθαι μεγίστω τὸν ὄντα καταλύειν, τῷ δὲ, ἵνα μὴ πάθῃ τοῦτο, προαναιρεῖν ὃν ἐδεδοίκει. τοῦτο δὲ Πομπηίῳ μὲν ἐξ ὀλίγου φοβεῖσθαι παρέστη, τέως ὑπερορῶντι Καίσαρος, ὡς οὐ χαλεπὸν ἔργον < ὄν > ὄν αὐτὸς ἠΐξῃσε, καταλυθῆναι πάλιν ὑπ' αὐτοῦ, Καῖσαρ δ' ἀπ' ἀρχῆς ὑπόθεσιν ταύτην πεποιημένος, ἀπὸ τῶν ἀνταγωνιστῶν ὥσπερ ἀθλητῆς ἑαυτὸν ἀποστήσας μακρὰν καὶ τοῖς Κελτικοῖς ἐγγυμασάμενος πολέμοις, ἐπήσκησε μὲν τὴν δύναμιν, ἠΐξῃσε δὲ τὴν δόξαν, ἀπὸ τῶν ἔργων εἰς ἀντίπαλον ἀρθεῖς τοῖς Πομπηίου κατορθώμασι. La métaphore de l'athlète, en référence à Lucullus, se retrouve également en *Luc.* 30, 1. À propos de la compétition entre César et Pompée, voir aussi *Ant.* 6, 3 : « Ce qui le poussait à s'en prendre à tous les hommes, c'était le sentiment qui avait animé avant lui Alexandre et autrefois Cyrus : l'amour irrésistible du pouvoir et un désir insensé d'être le premier et le plus grand (περιμανῆς ἐπιθυμία τοῦ πρῶτον εἶναι καὶ μεγίστον), ce qu'il ne pouvait obtenir sans abattre Pompée »).

Pour César, l'ambition est une passion impossible à satisfaire et la recherche de gloire une quête sans fin. En effet, une fois parvenu au sommet, il ne se sent pas comblé et commence alors un nouveau combat, contre lui-même cette fois, par lequel il n'a de cesse de se surpasser :

César était naturellement fait pour les grandes entreprises et les réalisations ambitieuses. Ses nombreux succès, loin de l'inciter à jouir du fruit de ses travaux, ne faisaient que l'enflammer et l'enhardir, lui inspirant, pour l'avenir, les projets d'actions plus hautes et le désir passionné d'une gloire nouvelle ; on eût dit qu'il avait déjà épuisé celle qu'il possédait. Cette passion qui le tourmentait était une sorte d'émulation dirigée non contre un autre, mais contre lui-même, une rivalité entre ce qu'il avait fait et ce qu'il allait accomplir⁴²⁰.

Il est intéressant de remarquer le lien que Plutarque établit entre l'ambition de César et celle d'Alexandre, l'autre membre du couple biographique. Si, dans la *Vie d'Antoine*, l'auteur précise que les deux hommes sont mus par le même sentiment (*Ant.* 6, 3 : « Ce qui le poussait à s'en prendre à tous les hommes, c'était le sentiment qui avait animé avant lui Alexandre et autrefois Cyrus »), un épisode relaté dans la *Vie de César* et dans les *Apophtegmes de rois et de généraux* souligne la relation que l'ambition crée entre les deux généraux.

Dans le recueil de dictons, Plutarque présente brièvement l'anecdote :

Tandis qu'il lisait les exploits d'Alexandre, il se mit à pleurer et dit en s'adressant à ses amis : « Lui, à mon âge, vainquit Darius, alors que moi, je n'ai rien accompli jusqu'à présent »⁴²¹.

⁴²⁰*Caes.* 58, 4-5 : ἐπεὶ δὲ τὸ φύσει μεγαλοῦργόν αὐτοῦ καὶ φιλότιμον αἱ πολλαὶ κατορθώσεις οὐ πρὸς ἀπόλαυσιν ἔτρεπον τῶν πεπονημένων, ἀλλ' ὑπέκκαυμα καὶ θάρσος οὔσαι πρὸς τὰ μέλλοντα μειζόνων ἐνέτικτον ἐπινοίας πραγμάτων καὶ καινῆς ἔρωτα δόξης, ὡς ἀποκεχρημένῳ τῇ παρουσίᾳ, τὸ μὲν πάθος οὐδὲν ἦν ἕταρον ἢ ζῆλος αὐτοῦ καθάπερ ἄλλου καὶ φιλονεικία τις ὑπὲρ τῶν μελλόντων πρὸς τὰ πεπραγμένα. Le vocabulaire de l'ambition est souvent celui de la passion amoureuse, voir Pelling 2011, p. 434-435 : on parle en effet de πάθος (*Caes.* 58, 5), θύμος (*Caes.* 32, 8), ἐπιθυμία (*Ant.* 6, 3 ; *Pomp.* 53, 10) et même de ἔρωτος (*Caes.* 58, 4 ; *Ant.* 6, 3).

⁴²¹*Reg. et imp.* 206b : τὰς δ' Ἀλεξάνδρου πράξεις ἀναγινώσκων ἐδάκρυσε καὶ πρὸς τοὺς φίλους εἶπεν ὅτι « ταύτην τὴν ἡλικίαν ἔχων ἐνίκησε Δαρεῖον, ἐμοὶ δὲ μέχρι νῦν οὐδὲν πέπρακται ».

Il la développe plus longuement dans la biographie :

On raconte aussi qu'une autre fois, en Espagne, comme il était de loisir et lisait un ouvrage sur Alexandre, il s'absorba dans une méditation profonde et versa des larmes. Ses amis, surpris, lui en demandèrent la raison. « Ne pensez-vous pas que j'aie des raisons de pleurer ? À l'âge où Alexandre régnait sur tant de peuples, je n'ai encore accompli aucune action digne d'éclat »⁴²².

Deux autres sources rappellent le désarroi de César face aux exploits d'Alexandre : il s'agit de Suétone et de Dion Cassius⁴²³. Cependant, leurs récits présentent certaines différences avec celui de Plutarque : chez eux, l'action se situe pendant la questure du Romain (69-68 av. J.-C.), alors que César avait en effet l'âge d'Alexandre au moment de ses conquêtes, et dans un lieu fort évocateur, Gadès, où se trouvait un célèbre sanctuaire dédié à Héraclès et abritant une statue d'Alexandre⁴²⁴.

⁴²²*Caes.* 11, 5-6 : ὁμοίως δὲ πάλιν ἐν Ἰβηρία, σχολῆς οὔσης ἀναγινώσκοντά τι τῶν περὶ Ἀλεξάνδρου γεγραμμένων σφόδρα γενέσθαι πρὸς ἑαυτῷ πολὺν χρόνον, εἶτα καὶ δακρῦσαι · τῶν δὲ φίλων θαυμασάντων τὴν αἰτίαν εἰπεῖν · « οὐ δοκεῖ ὑμῖν ἄξιον εἶναι λύπης, εἰ τηλικούτος μὲν ὢν Ἀλέξανδρος ἤδη τοσοῦτων ἐβασίλευεν, ἐμοὶ δὲ λαμπρὸν οὐδὲν οὔπω πέπρακται ; »

⁴²³Suétone, *Vie de César* 7 : « Comme questeur, il lui échut l'Espagne ultérieure ; il parcourait les lieux d'assises de cette province pour rendre la justice par délégation du préteur, lorsque, étant venu à Gadès, il remarqua près du temple d'Hercule une statue d'Alexandre le Grand ; il se mit alors à gémir et, comme écœuré de son inaction, en pensant qu'il n'avait encore rien fait de mémorable à l'âge où Alexandre avait déjà soumis toute la terre, il demanda tout de suite un congé pour saisir le plus tôt possible, à Rome, les occasions de se signaler. » Dion Cassius, *Histoire romaine* XXXVII, 52, 2 : « Il espérait, en cas de succès, être immédiatement élu consul et accomplir des exploits extraordinaires, notamment parce qu'à Gadès, lors de sa questure, il avait rêvé qu'il avait des relations sexuelles avec sa mère et avait appris des devins qu'il deviendrait très puissant. C'est pourquoi, voyant dans le temple d'Hercule de cette même cité une statue d'Alexandre, il poussa un gémissement et se lamenta de n'avoir encore accompli aucun exploit. »

⁴²⁴D'après les sources, Gadès avait été fondée par des colons tyriens, à l'époque de la guerre de Troie (Pomponius Mela, *Chronographie* III, 46) ou quatre-vingt ans après celle-ci (Velleius Paterculus, *Histoire romaine* I, 2, 3), mais, du point de vue archéologique, il n'y a pas de traces d'une présence phénicienne antérieure au VIII^e siècle av. J.-C. Les informations sur la ville mentionnent toujours l'érection d'un temple consacré à Héraclès. Il s'agissait à l'origine de Melqart, dieu poliade de Tyr, qui, au moins à partir du V^e siècle av. J.-C., fut identifié à Héraclès (Hérodote, *Histoires* II, 44). Cette assimilation a été étudiée par

Plutarque parle quant à lui d'un ouvrage sur Alexandre qui fait naître en César une réflexion amère sur ses exploits. C. B. R. Pelling admet que la différence pourrait être due à l'emploi, dans la source, du terme γραφή, qui signifie à la fois « écriture » et « représentation », mais il n'exclut pas qu'il puisse aussi s'agir d'une allusion intertextuelle destinée aux lecteurs, qui viennent tout juste de terminer la *Vie d'Alexandre*⁴²⁵.

On peut également observer une variation entre la version de la *Vie* et celle des *Apophtegmes* : si dans le recueil l'accent est mis sur la volonté de vaincre Darius, dans la biographie le désir de conquête de César est attisé lorsque ce dernier réalise qu'Alexandre « règne sur tant de peuples (τοσοῦτων ἐβασίλευεν) ». Nous pouvons rapprocher cette formule des ambitions monarchiques de César, l'un des grands thèmes de cette biographie⁴²⁶, mais également y voir une allusion à la conquête du monde (sur laquelle nous reviendrons).

Plutarque souligne aussi la φιλοτιμία d'Antoine (le terme est employé en *Ant.* 2, 8 et *Ant.* 3, 8), ainsi que son « ferme espoir de devenir le premier personnage à Rome (πρῶτον) » (*Ant.* 14, 5). Dans la *synkrisis* entre le Romain et Démétrios, il admet d'ailleurs qu'Antoine parvient à arriver au sommet de la vie politique de son époque, et ce, malgré ses origines modestes :

Antoine au contraire avait un père par ailleurs charmant mais dépourvu de talent militaire, qui ne lui laissa aucun moyen de parvenir à la gloire. Il osa pourtant aspirer

Bonnet 1988, p. 399-409. La prédominance d'Héraclès sur Melqart s'établit grâce à Alexandre le Grand : après la prise de Tyr, le Macédonien célébra Héraclès par des rites grecs (Arrien, *Anabase d'Alexandre II*, 24, 5). Toutefois, la spécificité de l'Héraclès de Tyr était évidente, malgré son hellénisation. Les seules attestations de l'existence d'une statue d'Alexandre dans le temple d'Héraclès sont liées à la visite de César relatée par Suétone et Dion Cassius. Gagé 1940 exclut que la statue ait pu être érigée par les Gaditans ou les Puniqes, puisqu'à leurs yeux Alexandre était certainement considéré comme un ennemi en raison du siège de Tyr. Il émet ainsi l'hypothèse de possibles commanditaires romains : Scipion, qui était arrivé dans la péninsule ibérique vers 207 av. J.-C., F. Maximus Aemilius (le frère de l'Émilien), qui avait été gouverneur d'Espagne Ulérieure en 134 av. J.-C., ou encore Pompée, qui y passa probablement vers 72-71 av. J.-C. Le spécialiste penche pour les deux dernières hypothèses.

⁴²⁵Pelling 2011, p. 183.

⁴²⁶On trouve une analyse des aspirations tyranniques de César (ou plutôt des attentes de ses « amis ») dans Pelling 2002b.

à la puissance de César, à laquelle sa famille ne lui permettait nullement de prétendre, et se déclara lui-même héritier d'un pouvoir que César avait conquis par ses travaux. Par ses seuls moyens, il se rendit si puissant qu'il partagea l'univers en deux parties, dont il choisit et obtint la plus brillante ; sans être présent lui-même, il remporta, par l'intermédiaire de ses subordonnés et de ses officiers, plusieurs victoires sur les Parthes et repoussa les peuples barbares du Caucase jusqu'à la mer Caspienne. Même les actes qu'on lui reproche prouvent sa grandeur. (...) On jugea qu'Antoine s'était déshonoré en s'unissant avec Cléopâtre, une femme qui dépassait pourtant en puissance et en éclat tous les rois de son temps, sauf Arsace. C'est qu'Antoine s'était rendu si grand que les autres le jugeaient digne d'une situation encore plus haute que ce à quoi il aspirait⁴²⁷.

Tous ces personnages sont donc des ambitieux, et la campagne parthique représente certainement l'apogée de leur ambition. Ce n'est pas un hasard si Plutarque présente le projet de César en *Caes.* 58, 6-7, juste après le passage dans lequel il dépeint son ambition effrénée (*Caes.* 58, 4-5).

L'expédition contre les Parthes est explicitement liée à celle d'Alexandre dans la *synkrisis* entre Crassus et Nicias (*Crass. Syn.* 37 (4), 4 : « ceux qui font l'éloge de l'expédition d'Alexandre et blâment celle de Crassus, jugent, bien à tort, le début par la fin ») et, comme pour le Macédonien, elle n'est, selon Plutarque, que le prélude d'une conquête bien plus vaste. Cette idée se retrouve dans la *Vie de Lucullus*. En effet, désireux de porter la guerre jusqu'au royaume des Parthes, le général romain « jugeait qu'il serait beau, dans l'élan d'une même guerre, de faire mordre la poussière, tel un athlète, à trois rois tour à tour, et de traverser, vaincu et victorieux, les trois plus grands empires qui existaient sous le soleil » (*Luc.* 30, 2).

⁴²⁷*Ant. Syn.* 88 (1), 2-6 : Ἀντώνιος δὲ χαρίεντος μὲν ἄλλως, ἀπολέμου δὲ καὶ μέγα μηδὲν εἰς δόξαν αὐτῷ καταλιπόντος γενόμενος πατρὸς ἐπὶ τὴν Καίσαρος ἐτόλμησεν ἀρχὴν οὐδὲν αὐτῷ κατὰ γένος προσήκουσαν ἐλθεῖν, καὶ τοῖς ἐκεῖνῳ προπεπονημένοις αὐτὸς ἑαυτὸν εἰσεποίησε διάδοχον. καὶ τοσοῦτον ἴσχυσεν ἐκ μόνων τῶν περὶ αὐτὸν ὑπαρχόντων ὀρμώμενος ὥστε δύο μοίρας τὰ σύμπαντα ποιησάμενος, τὴν ἑτέραν ἐλέσθαι καὶ λαβεῖν τὴν ἐπιφανεστέραν, ἀπὸν δ' αὐτὸς ὑπηρέταις τε καὶ ὑποστρατήγοις Πάρθους τε νικῆσαι πολλάκις καὶ τὰ περὶ Καύκασον ἔθνη βάρβαρα μέχρι τῆς Κασπίας ὄσασθαι θαλάσσης. μαρτύρια δὲ τοῦ μεγέθους αὐτῷ καὶ δι' ἃ κακῶς ἀκούει. (...) Ἀντωνίῳ δὲ ὁ Κλεοπάτρας γάμος ὄνειδος ἦν, γυναικὸς ὑπερβαλομένης δυνάμει καὶ λαμπρότητι πάντας πλὴν Ἀρσάκου τοὺς καθ' αὐτὴν βασιλεῖς. ἀλλ' οὕτως ἐποίησε μέγαν ἑαυτὸν ὥστε τοῖς ἄλλοις μειζόνων ἢ ἐβούλετο δοκεῖν ἄξιος.

Crassus lui aussi nourrit un projet de conquête beaucoup plus ambitieux qu'une campagne parthique :

À ses yeux, ses succès ne devaient pas se borner à la Syrie ni aux Parthes ; il entendait montrer que les campagnes de Lucullus contre Tigrane et celle de Pompée contre Mithridate n'avaient été que des jeux d'enfants et il se laissait porter par ses espérances jusqu'à la Bactriane, l'Inde et la mer Extérieure⁴²⁸.

Ce dessein de Crassus est reproposé dans la *synkrisis*, où l'on apprend que le triumvir « voulut, lui, marcher vers l'Orient et l'océan Indien et achever la conquête de l'Asie » (*Crass. Syn.* 37 (4), 2). Plutarque y justifie en quelque sorte son ambition, car si le triumvir commet la faute de considérer la campagne parthique comme une mission facile, « du moins ses desseins étaient-ils grands (ὠρέχθη δὲ μεγάλων) » (*Crass.* 37 (4), 2). Cette entreprise de justification se poursuit dans le paragraphe suivant où Plutarque, imaginant les effets qu'aurait la nouvelle d'une victoire de Crassus, s'exclame :

Quels auraient donc été ses sentiments et combien de jours auraient duré les sacrifices, si Crassus avait écrit de Babylone qu'il était vainqueur et si ensuite, marchant sur la Médie, la Perse, l'Hyrcanie, Suse, et Bactres, il en avait fait des Provinces romaines⁴²⁹ ?

On retrouve cet itinéraire oriental dans l'extrait de la *Vie de César* présentant le projet de conquête du dictateur :

Il avait projeté et préparé une expédition contre les Parthes et il avait l'intention, après les avoir mis en déroute, de traverser l'Hyrcanie en longeant la mer Caspienne et le Caucase, puis de contourner le Pont pour envahir la Scythie ; ensuite, il attaquerait le pays voisin des Germains et la Germanie elle-même, avant de traverser

⁴²⁸*Crass.* 16, 2 : τότε δ' ἐπηρμένος κομιδῆ καὶ διεφθαρμένος, οὐ Συρίαν οὐδὲ Πάρθους ὄρον ἐποιεῖτο τῆς εὐπραξίας, ἀλλ' ὡς παιδιὰν ἀποφανῶν τὰ Λευκόλλου πρὸς Τιγράνην καὶ Πομπηίου πρὸς Μιθριδάτην, ἄχρι Βακτριῶν καὶ Ἰνδῶν καὶ τῆς ἔξω θαλάσσης ἀνήγεν ἑαυτὸν ταῖς ἐλπίσι.

⁴²⁹*Crass. Syn.* 37 (4), 3 : πῶς οὖν ἂν διετέθη καὶ πόσας ἔθυσεν ἡμέρας, εἰ Κράσσοις ἐκ Βαβυλῶνος ἔγραψε νικῶν, εἴτ' ἐπελθὼν Μηδίαν, Περσίδα, Ὑρκανούς, Σοῦσα, Βάκτρα, Ῥωμαίων ἐπαρχίας ἀπέδειξεν ;

la Gaule pour revenir en Italie. Il aurait ainsi bouclé le cercle de l'Empire en lui donnant de tous côtés l'Océan pour frontière⁴³⁰.

Le plan exposé par Plutarque est beaucoup plus détaillé que celui que l'on trouve dans les autres sources. Ces dernières évoquent en effet une campagne contre les Daces suivie d'une expédition contre les Parthes. Velleius Paterculus rappelle que César « se promettait de l'avoir ensuite [Octavien] comme compagnon d'armes dans sa guerre contre les Gètes, puis contre les Parthes » (*Histoire romaine* II, 59, 4). Dans les *Guerres civiles* (II, 110, 459), Appien nous apprend qu'« il projeta une grande campagne contre les Gètes et les Parthes, en prévoyant d'attaquer d'abord les Gètes, un peuple rude, belliqueux et proche, ensuite de châtier les Parthes pour avoir violé le traité avec Crassus ». Enfin, Suétone déclare que le dictateur se proposait « de contenir les Daces, qui s'étaient répandus dans la Thrace et dans le Pont ; de porter ensuite la guerre chez les Parthes en passant par l'Arménie Mineure et de ne leur livrer bataille qu'après avoir éprouvé leurs forces » (*Vie de César*, 44, 6).

Si nous analysons le passage de Plutarque, nous remarquons qu'il décrit l'itinéraire d'un voyage circulaire. Pour ce faire, Plutarque a inversé le sens de l'expédition qui, selon Velleius Paterculus, Suétone et Appien, aurait d'abord dû atteindre la Dacie, pour se diriger ensuite vers l'Empire parthe. L'objectif du périple est clair : « Il aurait ainsi bouclé le cercle de l'Empire en lui donnant de tous côtés l'Océan pour frontière. » Or, comme O. Weippert l'a remarqué, ce langage, ainsi que l'idée du cercle des conquêtes, rappelle inévitablement Alexandre⁴³¹, lequel se voit d'ailleurs attribuer un projet similaire par Quinte-Curce, du côté occidental :

Pour lui, dont les projets étaient sans limite, il avait décidé, après la soumission complète de tout le pays marin en direction de l'Orient, de passer de Syrie en Afrique, par haine contre Carthage, puis, après avoir sillonné les déserts de Numidie, de diriger sa course vers Gadès (c'est là qu'ordinairement on plaçait les colonnes

⁴³⁰*Caes.* 58, 6-7 : παρασκευὴ δὲ καὶ γνώμη στρατεύειν μὲν ἐπὶ Πάρθους, καταστραγαμένῳ δὲ τούτους, καὶ δι' Ὑρκανίας παρὰ τὴν Κασπίαν θάλασσαν καὶ τὸν Καύκασον ἐκπεριελθόντι τὸν Πόντον, εἰς τὴν Σκυθικὴν ἐμβαλεῖν, καὶ τὰ περὶ χωρὰ Γερμανοῖς καὶ Γερμανίαν αὐτὴν ἐπιδραμόντι διὰ Κελτῶν ἐπανελθεῖν εἰς Ἰταλίαν, καὶ συνάψαι τὸν κύκλον τοῦτον τῆς ἡγεμονίας τῷ πανταχόθεν Ὠκεανῷ περιορισθείσης.

⁴³¹Weippert 1972, p. 174-175.

d'Hercule), puis d'atteindre les Espagnes, dont le nom Hibernie, en grec, vient du fleuve de l'Èbre ; de longer les Alpes et la côte italienne, d'où l'on gagne rapidement l'Épire⁴³².

L'extrait de Plutarque établirait donc un lien entre le projet de conquête de César et celui de l'autre membre du couple biographique.

Ce projet d'un empire qui aurait pour seules frontières les océans a aussi été caressé par Pompée, un autre personnage très ambitieux et dont l'*imitatio Alexandri* est bien connue⁴³³. Plutarque relate les desseins qui occupent son esprit lors de la phase finale des guerres contre Mithridate :

Un désir passionné le tenait de reprendre la Syrie et de s'avancer à travers l'Arabie jusqu'à la mer Rouge, afin d'atteindre par ses victoires l'Océan qui entoure de tous côtés le monde habité⁴³⁴.

On peut reconnaître dans cette résolution, et notamment dans la formule ὡς τῷ περιόντι τὴν οἰκουμένην πανταχόθεν Ὠκεανῷ προσμίξειε νικῶν, la même ambition que celle de César : « il aurait ainsi bouclé le cercle de l'Empire en lui donnant de tous côtés l'Océan pour frontière (καὶ συνάψαι τὸν κύκλον τοῦτον τῆς ἡγεμονίας τῷ πανταχόθεν Ὠκεανῷ περιορισθείσης) » (*Caes.* 58, 7)⁴³⁵. Comme nous l'avons vu, le mot οἰκουμένη est un terme-clé du projet d'Alexandre chez Plutarque⁴³⁶. Nous le retrouvons ailleurs dans

⁴³²Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* X, 1, 17 : *Ipsè animo infinita complexus statuerat omni ad Orientem maritima regione perdomita ex Syria petere Africam, Carthagini infensus, inde Numidiae solitudinibus peragratis cursum Gadis dirigere, - ibi namque columnas Herculis esse fama uulgauerat, - Hispanias deinde, quas Hiberiam Graeci a fulmine Hiberno uocabant, adire et praeteruehi Alpes Italiaeque oram, unde in Epirum breuis cursus est.*

⁴³³Par exemple *Crass.* 7,1. Sur l'*imitatio Alexandri* de Pompée, voir not. Greenhalgh 1980 ; Martin 1998 ; Kühnen 2008 p. 86 ; Villani 2012. Plus généralement, sur Alexandre et les Romains, voir Sidari 1982 et Spencer 2002.

⁴³⁴*Pomp.* 38, 4 : αὐτὸν δὲ τις ἔρωσ καὶ ζῆλος εἶχε Συρίαν ἀναλαβεῖν καὶ διὰ τῆς Ἀραβίας ἐπὶ τὴν Ἐρυθρὰν ἐλάσαι θάλασσαν, ὡς τῷ περιόντι τὴν οἰκουμένην πανταχόθεν Ὠκεανῷ προσμίξειε νικῶν.

⁴³⁵Cf. aussi *Pomp.* 38, 6 : « Il partit donc ajouter la mer Rouge au cercle de ses expéditions militaires (τὴν περίοδον τῆς στρατείας). »

⁴³⁶Voir *supra*, p. 148-152.

la *Vie de Pompée*, où l'auteur déclare que ce dernier « semblait donc, en quelque sorte, avoir vaincu, par ces trois triomphes, l'ensemble du monde habité (τὴν οἰκουμένην) » (*Pomp.* 45, 7)⁴³⁷. Mais il est aussi employé dans la description des conquêtes de César :

Son expédition contre les Bretons est restée célèbre pour son audace. Il fut le premier à engager une flotte sur l'Océan occidental et à naviguer à travers l'Atlantique avec une armée pour faire la guerre. Ce pays, dont on ne croyait pas que c'était une île, en raison de son étendue, et qui était l'objet d'abondantes polémiques entre de nombreux écrivains (certains prétendaient que ce n'était qu'un nom, qu'une fiction, que la Bretagne n'existait pas et n'avait jamais existé), César entreprit de le conquérir, portant ainsi l'Empire romain au-delà du monde connu⁴³⁸.

César surpasse donc toutes les tentatives de conquête, car il ne se contente pas du monde connu mais pousse ses ambitions ἔξω τῆς οἰκουμένη, vers des pays dont l'existence n'est même pas avérée.

Les projets de Pompée n'ont pas l'ampleur de ceux de César, qui aurait voulu aller au-delà de l'οἰκουμένη ou s'avancer jusqu'à la Scythie et attaquer la Germanie. Bien que le premier n'ose concevoir de telles entreprises, Plutarque les cite néanmoins parmi les terrains de conquête hypothétiques où Pompée, tout comme César, aurait pu étancher sa soif de victoire, au lieu de causer une guerre civile :

Ils pouvaient également, s'ils désiraient satisfaire leur désir de trophées et de triomphes, étancher cette soif en faisant la guerre aux Parthes ou aux Germains. Il

⁴³⁷En effet, Pompée, plus que César, semble destiné à dominer le monde, car il donne pour limites à l'Empire romain deux mers et un océan. Voir aussi *Pomp.*, 38, 5 : « En effet il avait été le premier, en Afrique, à s'avancer jusqu'à la mer Extérieure ; de la même manière, en Espagne, il avait donné pour limite aux Romains l'océan Atlantique et en troisième lieu, récemment, lorsqu'il poursuivait les Albans, il avait failli parvenir à la mer Hyrcanienne. » Ce triple triomphe est aussi un projet de Lucullus, cf. *Luc.* 30, 2.

⁴³⁸*Caes.* 23, 2-3 : ἡ δὲ ἐπὶ τοὺς Βρεττανοὺς στρατεία τὴν μὲν τόλμαν εἶχεν ὀνομαστήν · πρῶτος γὰρ εἰς τὸν ἐσπέριον Ὠκεανὸν ἐπέβη στόλῳ, καὶ διὰ τῆς Ἀτλαντικῆς θαλάττης στρατὸν ἐπὶ πόλεμον κομίζων ἐπλευσε · καὶ νῆσον ἀπιστουμένην ὑπὸ μεγέθους καὶ πολλὴν ἔριν παμπόλλοις συγγραφεῦσι παρασχοῦσαν, ὡς ὄνομα καὶ λόγος οὐ γενομένης οὐδ' οὔσης πέπλασται, κατασχεῖν ἐπιθέμενος, προήγαγεν ἔξω τῆς οἰκουμένης τὴν Ῥωμαίων ἡγεμονίαν.

restait également beaucoup à faire en Scythie et en Inde ; leur ambition aurait eu le glorieux prétexte de civiliser ces régions barbares⁴³⁹.

S'il rêve, certes, de conquérir le monde et concrétise en partie ce projet, Pompée n'est associé à la Germanie et à la Scythie que dans les conjectures de Plutarque, tandis que ces destinations faisaient effectivement partie des derniers plans de son rival. L'idée qui se dégage de cet extrait est d'ailleurs la même que celle que nous avons relevée dans les *Vies* de Cimon et d'Agésilas. Les guerres extérieures (et notamment les campagnes contre les Perses et les Parthes) ne sont pas qu'une entreprise ambitieuse, elles ont aussi pour fonction de suspendre les conflits internes⁴⁴⁰.

Grecs, Romains et Parthes

Nous avons vu dans le deuxième chapitre que, tout au long du récit de l'expédition en Orient, Plutarque met en avant les relations étroites qui lient les Grecs et Lucullus. La bienveillance envers les Grecs est aussi un thème de la *Vie d'Antoine*, ou du moins d'une partie de la biographie. L'auteur précise en effet que, malgré ses nombreux défauts, le triumvir faisait preuve d'un véritable philhellénisme.

À l'égard des Grecs, il ne se montra ni insolent ni grossier, du moins au début ; au contraire, il prenait plaisir à écouter les savants, à assister aux concours et aux initiations. Quand il rendait la justice, il était modéré ; il aimait s'entendre appeler ami des Grecs (φιλέλλην) et, plus encore, être salué du titre d'ami des Athéniens (φιλαθήναιος) et fit à leur cité de nombreux présents⁴⁴¹.

⁴³⁹ *Pomp.* 70, 3-4 : ἦν δ' ἔτι τροπαίων καὶ θριάμβων ἔρωτι βουλομένους χαρίζεσθαι καὶ διψῶντας ἐμπίπλασθαι Παρθικῶν πολέμων ἢ Γερμανικῶν. πολὺ δὲ καὶ Σκυθία λειπόμενον ἔργον καὶ Ἰνδοί, καὶ πρόφασιν οὐκ ἄδοξος ἐπὶ ταῦτα τῆς πλεονεξίας ἡμερῶσαι τὰ βαρβαρικά.

⁴⁴⁰ Il s'agit, en effet, d'un thème central dans la réflexion de Plutarque sur les guerres en Orient. Voir *supra*, p. 73-74 et 114-117.

⁴⁴¹ *Ant.* 23, 2 : τοῖς μὲν οὖν Ἑλλησιν οὐκ ἄτοπος οὐδὲ φορτικὸς συνηέχθη τό γε πρῶτον, ἀλλὰ καὶ τὸ παιῶνον αὐτοῦ πρὸς ἀκροάσεις φιλολόγων καὶ θεάς ἀγῶνων καὶ μῆσεις ἔτρεπε, καὶ περὶ τὰς κρίσεις ἦν

Son philhellénisme est étroitement lié aux campagnes parthiques : en effet, comme pour Cimon, l'expédition en Orient lui donne l'occasion de témoigner sa bienveillance aux Grecs.

Il passa l'hiver à Athènes, où on lui annonça les premiers succès de Ventidius, qui avait vaincu les Parthes en bataille rangée et tué Labiénus et Pharanipatès, le meilleur des généraux du roi Orodès. En cet honneur, Antoine offrit des banquets aux Grecs et se chargea à Athènes de la fonction de gymnasiarque : laissant chez lui les insignes de son commandement, il sortait en manteau et en chaussures blanches, avec les baguettes de gymnasiarque, et il séparait les jeunes gens en les prenant par le cou⁴⁴².

Toutefois, dans le récit des campagnes contre les Parthes, Plutarque aborde aussi la question du philhellénisme sous un autre angle, en insistant sur les tentatives grotesques des Orientaux pour s'appropriier la culture grecque. On décèle dans la *Vie de Crassus* plusieurs témoignages de cette appropriation culturelle, qui a pour objet deux aspects caractéristiques de la culture grecque : la musique et le théâtre.

La musique, tout d'abord, joue évidemment un rôle prééminent dans le monde gréco-romain, et ce, à tous les niveaux, bien que nous nous intéresserons surtout ici à la place qu'elle tient dans la guerre.

Il convient de remarquer que les sources opposent souvent le contexte sonore gréco-romain, harmonieux et « réglementé », au bruit qui entoure les barbares à la guerre. En effet, si la musique accompagne les Grecs et les Romains lors des batailles⁴⁴³, les descriptions des armées barbares sont souvent caractérisées par des termes exprimant le

ἐπιεικής, καὶ φιλέλλην ἀκούων ἔχαιρεν, ἔτι δὲ μᾶλλον φιλαθήναιος προσαγορευόμενος, καὶ τῆ πόλει πλείστα δωρεὰς ἔδωκε.

⁴⁴²*Ant.* 33, 6-7 διαχειμιάζοντι δὲ αὐτῷ περὶ Ἀθήνας ἀπαγγέλλεται τὰ πρῶτα τῶν Οὐεντιδίου κατορθωμάτων, ὅτι μάχη τοὺς Πάρθους κρατήσας Λαβηνὸν ἀπεκτόνοι καὶ Φρανιπάτην ἡγεμονικώτατον τῶν Ὀρόδου βασιλέως στρατηγῶν. ἐπὶ τούτοις εἰστία τοὺς Ἑλληνας, ἐγυμνασιάρχῃ δ' Ἀθηναίῳ, καὶ τὰ τῆς ἡγεμονίας παράσημα καταλιπὼν οἴκοι, μετὰ τῶν γυμνασιαρχικῶν ῥάβδων ἐν ἱματίῳ καὶ φαικασίοις προῆει καὶ διαλαμβάνων τοὺς νεανίσκους ἐτραχήλιζεν.

⁴⁴³Cordano 2002, p. 163. Voir aussi Petretto 1995, Rocconi 2010a et 2010b et, pour les Romains, François 2015.

bruit et la confusion⁴⁴⁴. En général, Plutarque partage ce cadre interprétatif et, ailleurs dans les *Vies Parallèles*, le mot θόρυβος est souvent employé dans le contexte militaire en lien avec les armées étrangères⁴⁴⁵. Ainsi, le récit de la bataille de Carrhes dans la *Vie de Crassus* constitue une exception non négligeable, car l'auteur y décrit longuement l'étrange musique qu'offrent les Parthes lors de l'affrontement :

Quand les Romains furent proches et que le général eut élevé le signal du combat, aussitôt la plaine s'emplit de cris épouvantables et de grondements à faire frémir. Les Parthes ne s'excitent pas au combat avec des cornes ou des trompettes ; ils emploient des tambours creux et tendus de peaux sur lesquels ils frappent en même temps, de tous côtés, avec des marteaux de bronze, ce qui produit un son profond et terrible, qui tient du rugissement des bêtes sauvages et de la violence du tonnerre. Ils ont bien vu, semble-t-il, que de tous les sens, l'ouïe est celui qui trouble le plus l'âme, provoque en elle les impressions les plus rapides et, plus que tout, égare la raison⁴⁴⁶.

Les tambours des Parthes résonnent à nouveau plus loin dans le récit, après la mort de Publius, le fils de Crassus, qui a mené contre l'ennemi une offensive courageuse, mais qui lui sera fatale. Après avoir décrit ses derniers instants, Plutarque, par un procédé qui amplifie le pathétisme de la scène, présente la situation selon un autre point de vue, celui du père, qui, inquiet pour le sort de son fils et n'ayant pas encore appris sa mort, s'attend à le voir paraître d'un instant à l'autre. Informé par des messagers des difficultés que

⁴⁴⁴Gazzano 2018 analyse le stéréotype de la confusion (notamment au niveau phonique) qui s'attache à l'armée perse.

⁴⁴⁵Le θόρυβος des barbares, par opposition à l'ordre des Grecs et des Romains : *Artax.* 7, 4 (voir aussi *Artax.* 7, 5 où les Grecs, voyant l'armée d'Artaxerxès s'avancer en silence, sont « emplis d'admiration », car ils s'attendaient « à des cris désordonnés ») ; *Luc.* 27, 7 ; *Pyrrh.* 32, 4-5 ; *Sull.* 18, 1. Le θόρυβος en tant que moyen pour effrayer les ennemis : *Alex.* 31, 10 ; *Dion* 30, 6 ; *Mar.* 15, 7 ; 16, 3 ; 20, 2-3 ; *De Her. Malign.* 866e.

⁴⁴⁶*Crass.* 23, 8-9 : Ὡς δ' ἐγγύς ἐγένοντο καὶ σημεῖον ἦρθη παρὰ τοῦ στρατηγοῦ, πρῶτον μὲν ἐνεπίμπλατο φθογγῆς βαρείας καὶ βρόμου φρικώδους τὸ πεδίον. Πάρθοι γὰρ οὐ κέρασιν οὐδὲ σάλπιγξιν ἐποτρύνουσιν ἑαυτοὺς εἰς μάχην, ἀλλὰ ρόπτρα βυρσοπαγῆ καὶ κοῦλα περιτείναντες ἠχείοις χαλκοῖς ἅμα πολλαχόθεν ἐπιδοπούσι, τὰ δὲ φθέγγεται βύθιον τι καὶ δεινὸν ὠρυγῆ θηριώδει καὶ τραχύτητι βροντῆς μεμειγμένον, εὖ πως συνεωρακότες ὅτι τῶν αἰσθητηρίων ἡ ἀκοὴ ταρακτικώτατόν ἐστι τῆς ψυχῆς καὶ τὰ περὶ ταύτην πάθη τάχιστα κινεῖ καὶ μάλιστα πάντων ἐξίστησι τὴν διάνοιαν.

rencontre son fils, Crassus hésite et, quand il se décide enfin à envoyer des renforts, il voit les ennemis s'avancer au milieu de cris terrifiants et du son des tambours (cette fois-ci τύμπανα), en apportant la tête de Publius (*Crass.* 26, 2-4).

Le lexique employé pour décrire la musique des Parthes met l'accent sur la qualité des sons, qui sont lugubres, graves et puissants. Plutarque a également recours à des *technicisms*, comme l'adjectif βαρύς qui désigne un son « strong, deep, bass » (*LSJ*) et s'oppose à ὀξύς dans les traités de musique, ou encore le substantif τραχυτής, dérivé de l'adjectif τραχύς (« dit d'une voix rude ou qui se casse », *DELG*), qui exprime, chez Aristote, l'une des nuances de la voix⁴⁴⁷.

La phrase qui clôt la description du son des tambours en *Crass.* 23 est particulièrement intéressante : « Ils ont bien vu, semble-t-il, que de tous les sens, l'ouïe est celui qui trouble le plus l'âme, provoque en elle les impressions les plus rapides et, plus que tout, égare la raison (εὖ πως συνεωρακότες ὅτι τῶν αἰσθητηρίων ἡ ἀκοὴ παρακτικώτατόν ἐστι τῆς ψυχῆς καὶ τὰ περὶ ταύτην πάθη τάχιστα κινεῖ καὶ μάλιστα πάντων ἐξίστησι τὴν διάνοιαν). » Dans cet extrait, l'idée selon laquelle l'ouïe serait le sens qui touche le plus l'âme est attribuée, de manière significative, aux Parthes (συνεωρακότες) ; il semble d'ailleurs que ces derniers aient choisi l'instrument le mieux adapté, puisque, d'après les Anciens, le son du τύμπανον avait le pouvoir de troubler les esprits⁴⁴⁸.

On retrouve ce concept dans deux extraits des *Œuvres morales* qui présentent une forte homogénéité lexicale avec le passage de la biographie de Crassus. Dans les *Propos de table*, on peut lire : « En effet, si l'ouïe est sans conteste déjà le plus réceptif de nos sens, ce sont la frayeur et l'émoi causés par le bruit qui apportent le trouble le plus grand » (καὶ γὰρ ἄλλως τῶν αἰσθητηρίων ἡ ἀκοὴ παθητικώτατόν ἐστιν, καὶ μεγίστας οἱ διὰ ψόφου θόρυβοι καὶ φόβοι παραχὰς ἐπιφέρουσιν) (*Quaest. conv.* 666c). Alors que dans le traité *Comment écouter*, Plutarque annonce à Nicandre qu'il lui présentera « ces remarques sur la perception par l'ouïe (τῆς ἀκουστικῆς αἰσθήσεως) dont Théophraste déclare qu'elle est,

⁴⁴⁷Aristote, *De l'âme* 422b : « même dans le cas des autres sens, on trouve plusieurs couples de contraires. Pour la voix, par exemple, outre l'aigu et le grave, on trouve encore l'intensité, la faiblesse, la douceur et la rudesse (τραχύτης φωνῆς) et d'autres analogues. »

⁴⁴⁸Di Giglio 2009, p. 89-93. Élien raconte qu'on apprenait aux éléphants « à ne pas paniquer (μὴ ταραττεσθαι) au choc retentissant des tambours (τυμπάνων) » (*La personnalité des animaux* 2, 11). Voir aussi *Suda* v. σάλπιγξ Σ 68 Adler et v. τύμπανα T 1164 Adler.

de toutes, la plus liée aux passions (παθητικωτάτην), rien de ce qu'on peut voir, goûter ou toucher ne produisant des affolements, des troubles, des émois aussi grands que ceux qui s'emparent de l'âme quand certains bruits retentissants, fracas et cris la frappent par l'ouïe (ὁ οὔτε γὰρ ὄρατὸν οὐδὲν οὔτε γευστὸν οὔθ' ἄπτὸν ἐκστάσεις ἐπιφέρει καὶ ταραχὰς καὶ πτοίας τηλικαύτας ἢ λίκαι καταλαμβάνουσι τὴν ψυχὴν κτύπων τινῶν καὶ πατάγων καὶ ἤχων τῆ ἀκοῆ προσπεσόντων) » (*De aud.* 38a).

Dans les trois passages, l'ἀκοή (αἰσθητήρια) est présentée comme le sens capable de troubler l'âme et, pour exprimer ce concept, l'auteur emploie les mêmes termes : la ταραχή des *Œuvres morales* correspond au ταρακτικός de la *Vie*, la ψυχή est mentionnée dans la biographie ainsi que dans le traité *Comment écouter*, le superlatif παθητικώτατος des traités fait écho à πάθη dans la biographie et l'on trouve le verbe ἐπιφέρω dans les deux *Œuvres morales*.

Dans une récente contribution consacrée aux tambours des Parthes, G. Traina rapproche les formules utilisées en *Crass.* 23, 8-9, αἰσθητήρια, ἀκοή, ταρακτικώτατος, ψυχή, πάθη, κινέω, διάνοια, ainsi que l'expression εὖ πως συνεωρακότες, des théories musicales grecques⁴⁴⁹. Comme le prouvent les passages des *Œuvres morales* que l'on vient de citer, le concept que les Parthes s'approprient relève en effet de la pensée grecque ; d'ailleurs, dans le traité *Comment écouter*, Plutarque en précise la source : il s'agit de Théophraste, l'élève d'Aristote. Le volume Brill consacré à l'auteur d'Eresós range ce passage parmi les fragments d'ouvrages psychologiques, suggérant ainsi qu'il s'agirait davantage d'une théorie sur l'âme que sur la musique. En réalité, l'un n'empêche pas l'autre, car, depuis Pythagore, un lien très étroit a été établi entre la musique et l'âme⁴⁵⁰. Par ailleurs, l'influence de la musique sur la ψυχή était un sujet récurrent dans le milieu péripatéticien, notamment abordé dans l'œuvre de Théophraste⁴⁵¹. Ce dernier se serait en outre intéressé, d'après Diogène Laërce, aux théories musicales et aurait composé des *Questions d'harmonie*⁴⁵².

⁴⁴⁹Traina 2017, p. 96, n. 26.

⁴⁵⁰Voir, par exemple, la valeur « éthique » de la musique chez Platon (cf. *République* III- IV).

⁴⁵¹Cf. fr. 716 Fortenbaugh, qui semble appliquer à la musique le concept aristotélicien de catharsis.

⁴⁵²Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres* V, 46.

L'idée selon laquelle l'ouïe serait capable de produire de sensations très fortes chez l'homme est exposée dans les traités de musicologie. Elle est, par exemple, présentée dans le traité *De la musique* du Pseudo-Plutarque :

Quant aux sensations, enfin, que l'harmonie suscite dans le corps humain, celles d'entre elles qui sont célestes et divines parce qu'elles communiquent à l'homme la perception grâce à l'aide d'un dieu, à savoir la vue et l'ouïe, celles-là manifestent l'harmonie par le son et par la lumière ; mais les autres, qui les secondent, c'est aussi grâce à l'harmonie qu'elles sont des sensations car elles ne peuvent accomplir aucune de leurs fonctions sans l'harmonie et si elles ont moins d'importance que la vue et l'ouïe, elles ne sont pas pour autant d'une essence différente. Les premières en effet, puisqu'elles pénètrent les corps en leur imposant la présence d'un dieu, sont logiquement puissantes et belles⁴⁵³.

Dans cet ouvrage, attribué à tort à Plutarque et datant peut-être du II^e siècle ap. J.-C., l'auteur attribue un rôle prééminent au couple ouïe-vue ; association que l'on retrouve chez d'autres auteurs de traités musicaux, tels que Claude Ptolémée et Aristide Quintilien⁴⁵⁴. La supériorité de ces deux sens sur les autres est une notion philosophique qui remonte à Platon : dans le *Timée*, en effet, la vue et l'ouïe sont considérées comme les sens les plus importants, car elles permettent de percevoir l'harmonie de l'univers⁴⁵⁵.

⁴⁵³*De mus.* 1140a-b : Ἀλλὰ μὴν καὶ αἱ αἰσθήσεις αἱ τοῖς σώμασιν ἐγγιγνόμεναι διὰ τὴν ἄρμονίαν, αἱ μὲν οὐράναι <καὶ> θεῖαι οὖσαι, μετὰ θεοῦ τὴν αἴσθησιν παρεχόμεναι τοῖς ἀνθρώποις, ὄψις τε καὶ ἀκοή, μετὰ φωνῆς καὶ φωτὸς τὴν ἄρμονίαν ἐπιφαίνουσι· καὶ <αἱ> ἄλλαι δ' αὐταῖς ἀκόλουθοι, ἧ αἰσθήσεις, καθ' ἄρμονίαν σθνεστάσι· πάντα γὰρ καὶ αὐτὰ ἐπιτελοῦσιν οὐκ ἄνευ ἄρμονίας, ἐλάπτους μὲν ἐκείνων οὖσαι, οὐκ ἄπο δ' ἐκείνων· ἐκεῖναι γὰρ ἅμα θεοῦ παρουσίᾳ παραγιγνόμεναι τοῖς σώμασι κατὰ λογισμὸν ἰσχυράν τε καὶ καλὴν φύσιν ἔχουσι.

⁴⁵⁴Ptolémée, *Harmoniques* I, 1, 5 ; III, 3, 93-4 ; Aristide Quintilien, *La musique* III, 25. Cependant, dans les traités musicaux, l'ouïe est souvent considérée comme plus faible que la vue et, par conséquent, moins digne de confiance (voir par ex. Héraclide du Pont dans Porphyre, *Commentaire sur les Harmoniques de Ptolémée* I, 3, 31 ou Panétius le Jeune dans Porphyre, *Commentaire sur les Harmoniques de Ptolémée* I, 3, 66) ; ce concept a probablement été élaboré au sein de l'école platonicienne, puisque Héraclide le tirait de Xénocrate (fr. 87 Isnardi Parente : μᾶλλον ἐν ταραχῶ ἐστὶν ἡ ἀκοή ἢ ὄψις). Toutefois, Hérodote, en narrant l'histoire de Gygès et Candule, écrivait déjà que « les oreilles des hommes sont plus incrédules que leurs yeux » (*Histoires* I, 8, 10-11).

⁴⁵⁵Platon, *Timée* 47a-d, voir Pisani 1990, p. 414, n. 105.

L'idée selon laquelle la vue⁴⁵⁶, avec l'ouïe, peut exercer une influence considérable sur l'âme émerge également de la *Vie de Crassus*, où les Parthes semblent avoir connaissance de ce concept philosophique, car ils font en sorte de troubler les Romains par des artifices sonores et visuels. En effet, à première vue, les ennemis « ne parurent aux Romains, contrairement à ce qu'ils attendaient, ni nombreux ni imposants » (*Crass.* 23, 7), car Suréna, le commandant des Parthes, avait fait en sorte que ses forces semblent moins importantes (*Crass.* 23, 8 : « Suréna avait en effet dissimulé le gros de ses troupes derrière son avant-garde et cachait l'éclat des armes, qu'il avait fait recouvrir de tissus et de peaux »). Puis, au moment du combat, après avoir perturbé les Romains par des sons intenses et pénétrants, les Parthes achèvent de les déstabiliser avec un spectacle d'un puissant impact visuel :

Les Romains étaient frappés de terreur par ce fracas, quand soudain les Parthes, jetant ce qui recouvrait leurs armes, s'offrirent aux regards : ils brillaient comme le feu, avec leurs casques et leurs cuirasses dont le fer margian lançait des éclairs vifs et éblouissants, et leurs chevaux brillaient aussi, caparaçonnés de bronze et de fer. Le plus grand et le plus beau était Suréna, mais sa beauté féminine ne correspondait pas à sa réputation de mâle bravoure : sa tenue rappelait plutôt celle d'un Mède, avec son visage fardé et sa chevelure partagée par une raie, alors que les autres Parthes arboraient encore une coiffure semblable à celle des Scythes, avec une touffe de cheveux sur le devant de la tête, pour inspirer la terreur⁴⁵⁷.

Plus tard, dans une autre scène, la musique effrayante des tambours des Parthes est à nouveau suivie d'un spectacle troublant. Là encore, le moment qui précède est caractérisé par une (apparente) baisse de la tension militaire : « voyant d'autre part que

⁴⁵⁶L'importance de la vue dans le contexte militaire se trouve aussi chez un auteur contemporain de Plutarque, Tacite : cf. *Germanie* 43, 6. Voir Traina 2017, p. 97, n. 30, qui rappelle que « la déclaration de Tacite doit être analysée dans son contexte ».

⁴⁵⁷*Crass.* 24, 1 : ἐκπεπληγμένων δὲ τῶν Ῥωμαίων διὰ τὸν ἦχον, ἐξαίφνης τὰ προκαλύμματα τῶν ὅπλων καταβαλόντες ὤφθησαν αὐτοῖ τε φλογοειδεῖς κράνεσι καὶ θώραξι, τοῦ Μαργιανοῦ σιδήρου στίλβοντος ὄξυ καὶ περιλαμπές, οἳ θ' ἵπποι καταπεφραγμένοι χαλκοῖς καὶ σιδηροῖς σκεπάσμασιν, ὁ δὲ Σουρήνας μέγιστος καὶ κάλλιστος αὐτός, τῇ δὲ κατ' ἀνδρείαν δόξῃ τὴν θηλύτητα τοῦ κάλλους οὐκ εἰκόως, ἀλλὰ Μηδικώτερον ἐσκευασμένος ἐντρίμμασι προσώπου καὶ κόμης διακρίσει, τῶν ἄλλων Πάρθων ἔτι Σκυθικῶς ἐπὶ τὸ φοβερὸν τῷ ἀνασίλλῳ κομώντων.

ceux qu'il avait en face de lui ne le serraient plus avec la même force (...), il [Crassus] reprit un peu de courage s'attendant à voir, d'un instant à l'autre, son fils revenir de sa poursuite » (*Crass.* 26, 1). Mais le répit est de courte durée, car lorsque cessent de vibrer les sinistres tambours, et alors que Crassus pensait enfin revoir son fils, il aperçoit la tête décapitée de Publius que les Parthes brandissent (ἀναδείκνυμι). Ce spectacle anéantit définitivement les forces romaines, qui ne s'en remettent jamais.

Mais les Parthes de Plutarque ne se contentent pas de connaître et d'exploiter la fonction altérante que les sons et les images peuvent exercer sur l'âme, ils reproduisent aussi la musique des Grecs au combat. Chez ces derniers, la bataille était en effet caractérisée par trois formes sonores : le son de la trompette, le réan entonné par les soldats et le cri de guerre⁴⁵⁸. On retrouve ces trois éléments chez Eschyle⁴⁵⁹ et Xénophon⁴⁶⁰ notamment. C'est donc avec une certaine surprise que nous remarquons que, dans la *Vie de Crassus*, ces trois éléments musicaux sont associés aux Parthes :

Les ennemis s'avancèrent, poussant des cris et des réans qui les rendaient plus terrifiants encore (οἱ πολέμοι προσεφέροντο κλαγγῆ καὶ παιᾶνι φοβερότεροι), tandis que de nombreux tambours se remettaient à mugir (πολλὰ τῶν τυμπάνων αὐθις περιεμυκᾶτο) autour des Romains⁴⁶¹.

Si les tambours des Parthes ont remplacé la trompette gréco-romaine, le cri de guerre et le réan (κλαγγή et παιάν) correspondent au παιών et au κέλαδος d'Eschyle ainsi

⁴⁵⁸Petretto 1995, p. 49 ; Cordano 2002, p. 165-167.

⁴⁵⁹Eschyle, *Perses* 386-395 : « Mais quand le jour aux blancs coursiers épand sa clarté sur la terre, voici que, sonore, une clameur (κέλαδος) s'élève du côté des Grecs, modulée comme un hymne, cependant que l'écho des rochers de l'île en répète l'éclat. Et la terreur alors saisit tous les barbares, déçus dans leur attente ; car ce n'était pas pour fuir que les Grecs entonnaient ce réan solennel (παιᾶν'εφύμοθον σεμνόν), mais bien pour marcher au combat, pleins de valeureuse assurance ; et les appels de la trompette (σάλπιξ) embrasèrent toute leur ligne. »

⁴⁶⁰Xénophon, *Anabase* V, 2, 14 : « quand ils eurent chanté le réan (ἐπαιάνισαν) et que la trompette (ἡ σάλπιγξ) eut sonné, les hoplites poussèrent un cri (ἠλέλιξαν) en l'honneur d'Ényalios » ; VI, 5, 27 : « quand en toute hâte s'avança à la rescousse la phalange des hoplites, qu'en même temps sonna la trompette (ἡ σάλπιγξ), quand les Grecs entonnèrent le réan (ἐπαιάνιζον), puis poussèrent le cri de guerre (ἠγάλαζον). »

⁴⁶¹*Crass.* 26, 4 : ἐν τούτῳ δ'οἱ πολέμοι προσεφέροντο κλαγγῆ καὶ παιᾶνι φοβερότεροι, καὶ πολλὰ τῶν τυμπάνων αὐθις περιεμυκᾶτο τοὺς Ῥωμαίους

qu'aux verbes *παιανίζω* et *ἀλαλάζω* employés par Xénophon. Il nous semble particulièrement intéressant de souligner l'emploi du terme *παιάν*, désignant un hymne en l'honneur d'Apollon, pour indiquer un chant entonné par des barbares. Ainsi, non seulement Plutarque présente des Parthes qui connaissent et ont intériorisé les théories musicales grecques et les expressions sonores des Grecs au combat, mais, au moment de décrire leur chant de guerre, il choisit d'employer un terme étroitement lié à la culture religieuse du monde grec.

Ce qui se crée dans le récit de la bataille de Carrhes, c'est une sorte de « monde à l'envers » où les Parthes s'approprient les conceptions musicales grecques, alors que les Romains ne produisent que du silence ou du bruit⁴⁶². En effet, l'armée de Crassus oppose à la mélodie des Parthes des sons dissonants et disharmonieux : le cri de guerre des Romains est « une faible clameur, maigre et irrégulière (*ἀσθενῆ καὶ ὀλίγην καὶ ἀνώμαλον κραυγὴν*) » (*Crass.* 27, 1) ; la tentative de fuite après la débâcle est caractérisée par un silence désolé suivi de bruits confus (*Crass.* 27, 7 : « ils firent alors lever l'armée, sans trompette (*ἄνευ σάλπιγγος*), et d'abord en silence. Mais lorsque les invalides s'aperçurent qu'on les abandonnait, un désordre et une confusion terribles, accompagnés de gémissements et de cris, emplirent le camp (*ἀκοσμία δεινὴ καὶ σύγχυσις μετ'οἰμωγῆς καὶ βοῆς*) »).

Le conflit entre les Romains et les Parthes ne se joue donc pas seulement sur le champ de bataille, mais aussi au niveau phonique. Plutarque explicite cette opposition en rapprochant le son faible et discordant produit par les Romains des « cris éclatants et résolus (*λαμπρὰ καὶ θρασεῖα*) des Barbares » (*Crass.* 27, 1). En outre, ce cri chétif et irrégulier laisse place au silence et au bruit, qui tous deux s'opposent à la musique.

Le renversement n'est toutefois pas parfait. En effet, les Parthes conservent des différences substantielles par rapport à leurs ennemis, différences qui seront régulièrement soulignées par Plutarque au cours de son récit. Pour ce qui est de la musique, l'historien de Chéronée observe qu'ils utilisent des instruments différents de ceux de la tradition gréco-romaine :

⁴⁶²Traina 2017, p. 95-98.

Les Parthes ne s'excitent pas au combat avec des cornes ou des trompettes ; ils emploient des tambours creux et tendus de peaux sur lesquels ils frappent en même temps, de tous côtés, avec des marteaux de bronze⁴⁶³.

Chez Justin aussi on observe la même opposition entre instruments gréco-romains et instruments « barbares » lorsqu'il s'agit de décrire les usages militaires des Parthes : « le signal du combat ne leur est pas donné à la trompette, mais au tambour (*Signum his in proelio non tuba, sed tympano datur*) »⁴⁶⁴. Ainsi, la caractérisation de la musique des Parthes passe par la négation des instruments typiques utilisés dans le contexte militaire gréco-romain.

Les instruments des Parthes sont des instruments différents, et il se peut que la périphrase que Plutarque emploie pour les décrire (ρόπτρα βυρσοπαγή και κοῖλα περιτείναντες ἡχείοις χαλκοῖς) soit la preuve de la difficulté sémantique, voire culturelle, qu'un auteur grec peut avoir à qualifier des objets qui ne relèvent pas de sa propre tradition. Les percussions employées par les Parthes, le ρόπτρον et le τύμπανον, font en effet partie du patrimoine musical des peuples orientaux. Bien que les traces archéologiques de l'époque parthe soient à ce jour inexistantes, on peut supposer que les objets cités dans la *Vie de Crassus* sont les ancêtres des percussions médiévales qui étaient d'usage au Moyen-Orient et en Iran ; le terme ρόπτρον pourrait ainsi désigner les grands membranophones qui étaient transportés à dos de chameaux, alors que le terme τύμπανον pourrait faire référence aux tambours portatifs que faisaient résonner les troupes montées⁴⁶⁵. Outre leur usage militaire, ces instruments étaient profondément liés à la tradition chamanique des peuples orientaux, dont ils constituaient un trait culturel spécifique⁴⁶⁶ ; ce que ne devait pas ignorer un auteur sensible aux différentes traditions religieuses tel que Plutarque⁴⁶⁷.

⁴⁶³*Crass.* 23, 9 : Πάρθοι γὰρ οὐ κέρασιν οὐδὲ σάλπιγξιν ἐποτρύνουσιν ἑαυτοὺς εἰς μάχην, ἀλλὰ ρόπτρα βυρσοπαγή και κοῖλα περιτείναντες ἡχείοις χαλκοῖς ἅμα πολλαχόθεν ἐπιδουποῦσι, τὰ δὲ φθέγγεται βύθιόν τι και δεινόν, ὠρυγή θηριώδει και τραχύτητι βροντῆς μεμειγμένον.

⁴⁶⁴Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée* XLI, 2, 8. Le même procédé est utilisé dans *Suda* v. σάλπιγξ Σ 68 Adler et v. τύμπανα T 1164 Adler, les tambours étant attribués aux Indiens.

⁴⁶⁵Nikonorov 2000 ; Traina 2017, p. 94.

⁴⁶⁶Piras 2001, p.11.

⁴⁶⁷Traina 2017, p. 95.

Mais les instruments des Parthes n'appartiennent pas seulement à un monde culturel étranger, leurs sons aussi demeurent « anthropologiquement » différents. Plutarque les décrit par des termes renvoyant au monde animal, tels que ὠρυγή qui a la même racine que ὠρύομαι, « to howl, properly of wolves and dogs » (*LSJ*), ou l'adjectif θηριώδης, « féroce, brutal, bestial », d'après θήρ, « fauve sauvage », ou encore le verbe περιμυκάομαι, « mugir ». Ce choix n'est pas surprenant, au contraire, il s'inscrit parfaitement dans le *topos* de la bestialité, un lieu commun souvent utilisé pour caractériser les barbares⁴⁶⁸.

Pour décrire la musique des Parthes, Plutarque a donc recours à certains traits propres à la culture grecque, qu'il greffe sur un contexte culturel étranger, caractérisé par les clichés typiquement employés pour représenter les barbares. Cela donne lieu à une image fortement repoussante, où la coprésence de caractères orientaux et de caractères grecs produit un effet grotesque sur lequel l'auteur insiste à nouveau dans les dernières scènes de la *Vie de Crassus*.

En effet, dans la partie finale de la biographie, on remarque une utilisation semblable de l'élément théâtral, qui constitue une sorte de fil rouge dans la représentation des protagonistes des campagnes parthiques. Ainsi, tous les personnages sont marqués par cet élément, et ce, à plusieurs niveaux⁴⁶⁹. La théâtralité peut représenter premièrement un trait de caractère, comme chez Tigrane II ou Antoine, deux personnages τραγικός⁴⁷⁰. Ce terme a toujours un sens négatif aux yeux de Plutarque, qui l'emploie pour décrire, et stigmatiser, une manière arrogante et auto-glorificatrice d'exercer le pouvoir. Cette conception du pouvoir est étroitement liée à une autre manifestation de l'élément théâtral, à savoir la spectacularisation des actions politiques, que les personnages au caractère

⁴⁶⁸Schmidt 1999, p. 29-35.

⁴⁶⁹Nous avons analysé l'emploi de l'élément théâtral en relation avec les campagnes parthiques romaines dans Visonà 2019. Par ailleurs, le récit de la campagne perse d'Agésilas regorge également d'allusions au théâtre (*Lys.* 23, 6 : « Au théâtre, il arrive parfois que l'acteur qui tient le rôle de messager ou de serviteur dans une tragédie ait du succès et devienne le protagoniste, tandis que celui qui porte le diadème et le sceptre ne parvient même pas à se faire entendre » ; 25, 2 : « Il eut recours à une machine de théâtre, qu'il dressa, comme dans une tragédie, au-dessus de la tête de ses concitoyens » ; 26, 2 : « Tel fut le point de départ que choisit Lysandre pour machiner et tramer lui-même tout le reste, secondé par un grand nombre d'acteurs qui étaient loin d'être médiocres »).

⁴⁷⁰Sur Tigrane, voir *Luc.* 21, 3 ; 21, 5-6. Sur Antoine, *Ant.* 54, 5-9.

théâtral tendent à transformer en véritables spectacles. Les récits des campagnes orientales aussi subissent cette spectacularisation : par exemple, le déploiement des forces de Mithridate⁴⁷¹ est qualifié d'« appareil *théâtral* (τραγωδίας) et illusoire » (*Pomp.* 31, 10)⁴⁷². Enfin, le théâtre fait aussi partie de ces récits littéralement, sous forme de spectacles et d'acteurs⁴⁷³.

Pour ce qui est de la *Vie de Crassus*, on peut remarquer que l'élément théâtral est très présent dans la partie finale de la biographie, aussi bien dans un contexte comique que dans une scène tragique⁴⁷⁴.

Le premier cas que nous analyserons est celui du triomphe que Suréna organise après la bataille de Carrhes :

⁴⁷¹Pour une description des armées spectaculaires du roi du Pont, voir *Luc.* 7, 4-6.

⁴⁷²Plutarque souligne d'ailleurs que la manière de combattre des Romains n'a rien à voir avec cet appareil théâtral : « Lucullus en effet ne faisait pas la guerre de façon théâtrale et ostentatoire (μη θεατρικῶς μηδ' ἐπιδεικτικῶς Λευκόλλου πολεμοῦντος), mais il frappait, comme on dit, au ventre et prenait toutes dispositions utiles pour couper les vivres aux ennemis » (*Luc.* 11, 2).

⁴⁷³Voir *Luc.* 29, 4 : « Apprenant qu'on avait trouvé dans la cité un grand nombre d'artistes de Dionysos, que Tigrane avait fait venir de partout, pour l'inauguration du théâtre qu'il avait construit, il fit appel à eux pour les concours et les spectacles qu'il offrit en l'honneur de sa victoire. » *Ant.* 9, 5-7 : « Quant aux gens honnêtes et sensés, comme le dit Cicéron, loin d'apprécier le reste de sa conduite [d'Antoine], ils l'avaient en horreur ; ils étaient écœurés par ses beuveries intempestives, ses dépenses scandaleuses, ses coucheries avec des filles, ses journées qu'il passait à dormir, à se promener sans rien faire ou à s'enivrer, et ses nuits qu'il consacrait à courir les fêtes, les théâtres et les noces de mimes et de bouffons. Une fois, dit-on, invité au mariage du mime Hippias, il but pendant toute la nuit et le lendemain, quand le peuple l'appela au forum, il sorti si gorgé de nourriture qu'il vomit sur le manteau qu'un de ses amis lui avait tendu. Parmi ceux qui avaient le plus d'influence sur lui, il y avait notamment le mime Sergius et Cythéris, une fille de la même troupe dont il était amoureux. » *Ant.* 24, 2 : « Des joueurs de cithare comme Anaxénor, des aulètes de chœurs comme Xouthos, un danseur comme Métrodoros et une troupe d'artistes asiatiques de la même espèce, qui surpassaient en effronterie et en vulgarité les pestes qu'il [Antoine] avait amenées d'Italie, affluèrent à sa cour et la régentèrent. » *Ant.* 56, 7-8 : « Tous les artistes de Dionysos se virent, de leur côté, contraints de se rendre à Samos. Alors que, presque partout à la ronde, le monde habité poussait des lamentations et des sanglots, une seule île fit résonner, pendant bien des jours, l'aulos et la lyre : les théâtres étaient pleins et des chœurs se disputaient les prix. »

⁴⁷⁴Dans ces paragraphes, nous reprenons, en y apportant des modifications, l'analyse développée en Visonà 2019, p. 288-290.

Il [Suréna] organisa un cortège bouffon, qu'il appela, par dérision, un triomphe. Le prisonnier qui ressemblait le plus à Crassus, Caius Paccianus, vêtu d'un habit royal de femme et dressé à répondre aux noms de Crassus et d'*imperator*, était traîné à cheval. Devant lui, des trompettes et des licteurs s'avançaient sur des chameaux, à leurs faisceaux étaient attachées des bourses et à leurs haches des têtes de Romains fraîchement coupées. Suivaient des hétaires et des musiciennes de Séleucie qui lançaient, dans leurs chansons, force moqueries et railleries sur le caractère efféminé et la lâcheté de Crassus. Tout le monde assista à ce spectacle⁴⁷⁵.

Dans cet épisode, les Parthes s'approprient doublement la culture gréco-romaine. Tout d'abord, ils organisent un spectacle (θέα)⁴⁷⁶ typique du monde romain, le triomphe, « véritable mise en scène supposant une interprétation de la victoire »⁴⁷⁷. Ensuite, selon Plutarque, ils détournent cette célébration, en la transformant en comédie. L'auteur explicite ce procédé par le recours à un lexique comique : la procession est en effet qualifiée de γελοῖα, tout comme les chansons qui sont d'ailleurs aussi βωμολόχα, termes que l'on retrouve chez Aristophane⁴⁷⁸. En outre, des musiciennes et des courtisanes, personnages typiques de la comédie grecque, sont associées à ce spectacle.

Mais, là encore, la reprise d'un modèle provenant d'une autre culture ne se fait pas sans erreurs. En effet, le triomphe de Suréna apparaît pour le moins singulier, car les éléments caractérisant cette cérémonie ont été remplacés par des « figurants ». Ainsi, les organes génitaux et les têtes coupées prennent la place des armes prises aux ennemis, les licteurs sont assis sur des chameaux, et ce ne sont plus des soldats, mais des courtisanes et des musiciennes qui suivent la procession. Cette subversion des éléments typiques d'un

⁴⁷⁵Crass. 32, 1-3 : παρεσκευάζετο πομπήν τινα γελοία,ν ὕβρει προσαγορευῶν θρίαμβον. ὁ μὲν γὰρ ἐμπερέστατος Κράσσω τῶν αἰχμαλώτων Γάιος Πακκιανός, ἐσθῆτα βασιλικὴν γυναικὸς ἐνδύς καὶ διδαχθεὶς Κράσσος ὑπακούειν καὶ αὐτοκράτωρ τοῖς καλοῦσιν ἐφ' ἵππου καθήμενος ἤγετο · πρὸ αὐτοῦ δὲ σαλπικταὶ καὶ ῥαβδοῦχοί τινες ὀχούμενοι καμήλοις ἤλαννον · ἐξήρητο δὲ τῶν ῥάβδων βάλαντια καὶ παρὰ τοὺς πελέκεις πρόσφατοι κεφαλαὶ Ῥωμαίων ἀποτετημένα. κατόπιν δ' εἶποντο Σελευκίδες ἐταῖραι μουσουργοί, πολλὰ βωμολόχα καὶ γελοῖα δι' ἁσμάτων εἰς θηλότητα καὶ ἀνανδρίαν τοῦ Κράσσου λέγουσαι. ταῦτά μὲν οὖν πάντες ἐθεῶντο.

⁴⁷⁶Le même terme est utilisé pour décrire le triomphe de Lucullus en *Luc.* 37, 3 : « Le Cirque Flaminius fut orné d'une immense quantité d'armes ennemies, spectacle (θέα) qui, en soi, n'était pas à dédaigner. »

⁴⁷⁷Bastien 2007, p. 264.

⁴⁷⁸Aristophane, *Grenouilles* 358 : βωμολόχοις ; 1085 : βωμολόχων.

triomphe romain contribue à donner à la scène un caractère grotesque. Et au sommet de ce monde paradoxal se trouve le triomphateur, Crassus, dont le rôle est joué par un prisonnier (ce qui s'éloigne le plus de l'image de l'*imperator*, le général victorieux auquel le triomphe était destiné), qui plus est habillé en femme.

La scène tragique, en revanche, a lieu en présence de deux rois, Orodès, roi des Parthes, et Artavasdès, roi d'Arménie. Ces souverains nourrissent une véritable passion pour le théâtre et pour la culture grecque en général, comme l'écrit Plutarque :

Orodès n'ignorait ni la langue ni les lettres grecques ; quant à Artavasdès, il composait des tragédies, écrivait des discours et des histoires, dont certaines ont été conservées⁴⁷⁹.

Récemment réconciliés⁴⁸⁰, les rois célèbrent le mariage entre la sœur du roi d'Arménie et le fils du roi des Parthes. Étant donné leur amour commun pour la culture hellénique, ils font donner au cours de ces banquets « beaucoup de récitals importés de Grèce » (*Crass.* 33, 1), à l'image de la mise en scène des *Bacchantes* qui clôt la biographie⁴⁸¹.

Quand on apporta la tête de Crassus à la porte de la salle, les tables avaient été enlevées et un acteur de Tralles nommé Jason chantait le rôle d'Agavé dans les *Bacchantes* d'Euripide. Tandis qu'il remportait un grand succès⁴⁸², Silacès⁴⁸³ se présenta devant la salle et, après s'être prosterné, jeta au milieu de l'assemblée la

⁴⁷⁹*Crass.* 33, 2 : ἤν γὰρ οὔτε φωνῆς οὔτε γραμμάτων Ὀρώδης Ἑλληνικῶν ἀπειρος, ὁ δ' Ἀρταουάσδης καὶ τραγωδίας ἐποίει καὶ λόγους ἔγραφε καὶ ἱστορίας, ὧν ἔνια διασῶζονται.

⁴⁸⁰Artavasdès avait, dans un premier temps, proposé son aide à Crassus, mais ce dernier ne l'avait pas acceptée (*Crass.* 19, 1-3). Orodès avait ainsi mis l'Arménie à feu et à sang pour le punir de sa trahison (*Crass.* 21, 5).

⁴⁸¹À l'occasion de ces « dîners-spectacles », l'acteur tragique récitait probablement une sélection de passages plutôt que la tragédie entière, voir É. Chambry, R. Flacelière (éd.), *Vies. Tome VII : Cimon-Lucullus. Nicias-Crassus*, 1972, p. 253, n. 1.

⁴⁸²En *Crass.* 33, 3, Plutarque nous dit en effet que Jason était acclamé pour sa performance (εὐδοκιμοῦντος δ' αὐτοῦ), ce qui laisse supposer que la représentation était déjà terminée au moment où Silacès fit son entrée (voir Mossman 2014, p. 445).

⁴⁸³Le satrape de Mésopotamie.

tête de Crassus. Les Parthes se mirent à applaudir avec des cris et des transports de joie. Les serviteurs installèrent, sur l'ordre du roi, Silacès à l'un des lits de table et Jason, donnant à un des choristes le masque de Penthée, se saisit de la tête de Crassus et, pris de transports bachiques, il continua, emporté par l'enthousiasme, à chanter les vers suivants :

Venues de la montagne, nous portons au palais
Ce flexible rameau, très fraîchement tranché
Ô bienheureuse chasse !

Tous en furent charmés, mais au moment où l'acteur devait chanter, en alternance avec le chœur, ces répliques amébées :

- Et qui l'a fait périr ?
- Cet honneur me revient⁴⁸⁴ !

Exathrès, qui se trouvait assister au festin, bondit et saisit la tête à son tour, pour montrer que cette réplique le concernait, lui, plutôt que l'acteur. Enchanté, le roi lui remit la récompense traditionnelle et fit donner un talent à Jason⁴⁸⁵.

Le choix de la tragédie des *Bacchantes* est d'ailleurs éloquent. P. Braund remarque que l'épisode associant cette tragédie à la fin de Crassus ne se trouve dans aucune source

⁴⁸⁴Euripide, *Les Bacchantes* 1178-1179.

⁴⁸⁵*Crass.* 33, 3-7 : τῆς δὲ κεφαλῆς τοῦ Κράσσου κομισθείσης ἐπὶ θύρας, ἀπηρμέναι μὲν ἦσαν αἱ τράπεζαι, τραγωδιῶν δὲ ὑποκριτῆς Ἰάσων ὄνομα Τραλλιανὸς ἦδεν Εὐριπίδου Βακχῶν τὰ περὶ τὴν Ἀγαύην. εὐδοκιμοῦντος δ' αὐτοῦ, Σιλιάκης ἐπιστὰς τῶ ἀνδρῶνι καὶ προσκυνήσας προύβαλεν εἰς μέσον τοῦ Κράσσου τὴν κεφαλὴν. κρότον δὲ τῶν Πάρθων μετὰ κραυγῆς καὶ χαρᾶς ἀραμένων, τὸν μὲν Σιλιάκην κατέκλιναν οἱ ὑπῆρέται βασιλέως κελεύσαντος, ὁ δ' Ἰάσων τὰ μὲν τοῦ Πενθέως σκευοποιήματα παρέδωκέ τινα τῶν χορευτῶν, τῆς δὲ τοῦ Κράσσου κεφαλῆς λαβόμενος καὶ ἀναβακχεύσας ἐπέβαινε ἐκεῖνα τὰ μέλη μετ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ ᾠδῆς ·

φέρομεν ἐξ ὄρεος

ἔλικα νεότομον ἐπὶ μέλαθρα,

μακαρίαν θήραμα.

καὶ ταῦτα μὲν πάντας ἔτερπεν· ἀδομένων δὲ τῶν ἐφεξῆς ἀμοιβαίων πρὸς τὸν χορόν ·

τίς ἐφόνευσεν ;

ἐμὸν τὸ γέρας,

ἀναπηδήσας ὁ Ἐξάθρης (ἐτύγχανε γὰρ δειπνῶν) ἀντελαμβάνετο τῆς κεφαλῆς, ὡς ἑαυτῷ λέγειν ταῦτα μᾶλλον ἢ ἐκείνῳ προσῆκον. ἦσθεις δ' ὁ βασιλεὺς τὸν μὲν οἷς πάτριόν ἐστιν ἐδωρήσατο, τῷ δ' Ἰάσωνι τάλαντον ἔδωκεν.

et que, par ailleurs, personne n'aurait pu en avoir connaissance, la scène s'étant déroulée devant un cercle restreint d'étrangers⁴⁸⁶. Ainsi, si cette association entre Crassus et Penthée n'a pas été directement inventée par Plutarque, du moins l'auteur l'a-t-il choisie parmi les différentes versions qui circulaient sur la mort du triumvir⁴⁸⁷. Le spécialiste montre en outre que, tout au long de la deuxième partie de la biographie, on peut relever des ressemblances entre le personnage du texte d'Euripide et le général romain : Crassus serait donc, en quelque sorte, un Penthée romain⁴⁸⁸.

Dans cette scène, le recours au théâtre est littéral, car nous assistons à la représentation d'un texte d'Euripide joué par un artiste venu d'Asie Mineure. Toutefois, dans ce cas aussi, on peut relever des erreurs sur le plan de la « dramaturgie » et de la réception de la scène. Tout d'abord, la tragédie n'est pas jouée dans son ensemble, mais un seul acteur présente quelques scènes tirées d'un texte théâtral. Ensuite, certaines des actions décrites par Plutarque auraient certainement choqué un Grec. L'arrivée de Silacès, sa conduite (le fait de jeter sur scène la tête de Crassus) et l'intrusion d'Exathrès, qui répond à l'acteur, apparaissent inopportunes, car, dans la tradition grecque, le public n'a pas de rôle actif au théâtre. Aussi, l'introduction d'une vraie tête coupée et d'un véritable tueur, auquel les paroles d'Agave peuvent légitimement s'adresser, produit un basculement de l'imagé vers le littéral qui provoque une rupture de l'illusion scénique⁴⁸⁹. Ces événements, qui constituent autant de fautes dans la représentation des *Bacchantes*, loin d'être déplorés par les Parthes, sont accueillis par des applaudissements et des cris de joie (*Crass.* 33, 4 : κρότον δὲ τῶν Πάρθων μετὰ κραυγῆς καὶ χαρᾶς ἀραμένων). Même le roi est ravi (ἠσθεῖς), malgré sa prétendue connaissance de la culture grecque, et offre une récompense à Exathrès et à Jason (*Crass.* 33, 7), assimilant à nouveau le théâtre à la réalité. Ainsi, ni la tragédie ni la réalité (tragique) n'inspirent la pitié ou la crainte, sentiments nécessaires à la catharsis, mais produisent plutôt une appréciation sauvage⁴⁹⁰.

En réalité, plus qu'un hellénisme perversi, l'hellénisme des rois d'Orient était certainement un hellénisme réélabore sous des traits orientaux ; une *interpretatio*

⁴⁸⁶Braund 1993, p. 470-471.

⁴⁸⁷Dion Cassius rapporte, par exemple, qu'on versa de l'or dans la bouche de Crassus pour se moquer de son avidité. Cf. *Histoire romaine XL*, 27, 3.

⁴⁸⁸Braund 1993, p. 472-474.

⁴⁸⁹Mossman 2014, p. 446.

⁴⁹⁰Zadorojniy 1997, p. 182 ; Mossman 2014, p. 446-447.

Orientalis de l'hellénisme, pour reprendre les termes de G. Traina, qui a rapproché la scène finale de la *Vie de Crassus* des déclamations de textes sacrés et de compositions épiques qui étaient organisées dans les cours iraniennes⁴⁹¹.

Conclusion

Si, dans les campagnes d'Orient, les Romains se font les héritiers des Grecs et notamment d'Alexandre, réalisant en quelque sorte ce monde gréco-romain auquel Plutarque appartient, les Parthes, comme les Perses rencontrés lors de l'expédition d'Agésilas, restent toujours à l'écart de ce monde.

Dans la *Vie de Crassus*, Plutarque insiste sur le processus d'appropriation culturelle engagé par les Orientaux, tout en nous mettant face à l'impossibilité de cet échange. Ainsi, lorsque les Parthes essaient d'assimiler des éléments de la culture gréco-romaine, ils commettent inévitablement des erreurs qui trahissent leur caractère bestial et rude, autrement dit *barbare*. La proximité d'éléments grecs et d'éléments orientaux confère à ces épisodes un aspect hideux qui représente, en définitive, le jugement de Plutarque sur l'usage de la culture grecque par des peuples orientaux. Même lorsqu'ils utilisent des langues grecques, les Parthes restent des barbares, leur appropriation de la culture grecque étant toujours illégitime.

⁴⁹¹Traina 2010a, p. 89-90 ; Traina 2010b, p. 101-102.

Conclusion

Comme nous l'avons vu dans les différents chapitres qui composent cette thèse, la réflexion de Plutarque sur les guerres contre les Perses et les Parthes se construit autour de plusieurs thèmes récurrents, tels que l'ambition, les idéaux panhelléniques ou l'incompatibilité entre les barbares et la culture grecque. Elle témoigne en outre de la vitalité de ces thèmes dans le contexte intellectuel gréco-romain entre la fin du I^{er} et le début du II^e siècle de notre ère. L'ancrage de Plutarque dans le monde culturel de son époque, ses échanges intenses avec les élites grecques et romaines, et sa profonde connaissance de la tradition littéraire grecque mais aussi latine nous portent à considérer son corpus comme une sorte de *summa* de la pensée de son temps. L'ambition, comme nous l'avons vu, est un trait de caractère que l'auteur reconnaît chez une grande partie des protagonistes des luttes contre les Perses et les Parthes. Thémistocle, Agésilas et Lysandre, Alexandre, Crassus, César et Antoine partagent tous cette soif d'honneurs et de pouvoir qui devient l'un des mobiles de leurs entreprises. Si l'on trouve, pour la plupart d'entre eux, une trace de leur ambition dans les sources littéraires, nous nous sommes toutefois employés à démontrer que Plutarque s'approprie et amplifie cette tradition pour faire de ses personnages l'incarnation même de l'ambition, comme pour suggérer qu'il s'agit là d'un tropisme propre à ceux qui s'engagent contre les Orientaux. Le choix d'insister sur ce trait de caractère n'est pas anodin, car, comme nous l'avons vu, la φιλοτιμία est une notion pour le moins ambiguë. Toutefois, Plutarque l'inscrit dans une réflexion structurée et complexe qui ne passe, certes, pas sous silence les dangers de l'ambition, mais la présente en même temps comme une force dynamique au service d'une entreprise louable (à condition que ceux qui en usent aient l'âge approprié). L'ambition est donc en quelque sorte un outil toléré dans les mains de ceux qui combattent les Perses ou les Parthes. Ce qui rend leur action méritoire est justement son objectif, à savoir la défaite des barbares d'Orient. Pour l'expliquer, Plutarque « déterre » les thèmes

panhelléniques forgés par les orateurs attiques au IV^e siècle, et notamment celui de la libération des Grecs d'Asie. Si ces thématiques peuvent nous sembler anachroniques, on découvre en réalité, à travers les récits successifs des expéditions grecques et romaines, que les idéaux panhelléniques ont continué à imprégner les esprits grâce à leur capacité à se renouveler. Ainsi, la superposition entre Athéniens et Romains opérée par Lucullus et renforcée par Plutarque refait de la libération des Grecs d'Asie un sujet d'actualité. L'altérité culturelle des Parthes fait pendant à cette assimilation Grecs/Romains (une assimilation qui n'a rien de superficiel, puisque les Romains, pour prendre la place, ou mieux le relais, des Grecs, doivent passer par la *paideia* grecque, comme l'illustre l'histoire de Lucullus). En effet, les tentatives des Parthes pour imiter la culture grecque ne font qu'exacerber leur différence et soulignent leur incapacité à s'intégrer dans le monde grec. Toutefois, comme le faisait remarquer F. Hartog à propos des *Histoires* d'Hérodote, la représentation de l'autre est bien souvent un miroir ; dans le cas de Plutarque, un miroir tendu aux Grecs et aux Romains de son temps, montrant l'image de cet empire gréco-romain qui se trouve alors, pour un bref instant, à son apogée.

Le corpus de Plutarque cristallise donc une réflexion sur les guerres contre les Orientaux, et le moment choisi pour en parler n'est pas sans importance. En effet, la campagne parthique de Trajan, projet imposant nourri par un empereur ambitieux, devait être au cœur de toutes les conversations à l'époque et évoquait sans doute les précédentes tentatives de conquête de l'Empire parthe, mais aussi de l'Empire perse. L'œuvre de Plutarque laisse donc apparaître en filigrane un climat culturel, ce qui en fait une source précieuse pour ceux qui étudient l'époque de Trajan.

Mais qu'en est-il des liens entre les récits que nous venons d'analyser et la campagne parthique de Trajan ? Ce qui est sûr, c'est que l'auteur de Chéronée n'évoque jamais explicitement cet événement majeur de son temps ; au contraire, il semble éviter d'y faire la moindre allusion, même dans les œuvres où l'on s'y attendrait le plus. Ainsi, les liens entre l'*Optimus Princeps* et César sont bien connus⁴⁹², mais, dans la *Vie de César*, C. B. R. Pelling remarque que certains thèmes de l'idéologie de Trajan proches de la politique césarienne – et que l'on s'attendrait donc à voir traités dans la biographie du dictateur – sont minorés, voire absents⁴⁹³.

⁴⁹²Trajan fit frapper des monnaies avec son effigie, cf. *BMC Imp.* III² 141, n. 30-31, 142, n. 696-698.

⁴⁹³Pelling 2002b, p. 216-223 et 2011, p. 2-13.

L'itinéraire du dernier projet de conquête du dictateur représente un cas particulièrement intéressant⁴⁹⁴. Le passage où il en est question, que nous avons longuement commenté au chapitre précédent⁴⁹⁵, décrit en effet un voyage circulaire : César projetait de s'avancer jusqu'au royaume des Parthes, puis de traverser l'Hyrcanie en longeant la mer Caspienne et le mont Caucase ; après quoi, il aurait envahi la Scythie et soumis tous les pays voisins des Germains, ainsi que la Germanie elle-même ; enfin, il prévoyait de rentrer en Italie par la Gaule (*Caes.* 58, 6-7).

Contrairement aux autres sources littéraires⁴⁹⁶, Plutarque évite soigneusement de faire allusion à la campagne dacique. Selon C. B. R. Pelling cette réticence est liée à la volonté de l'auteur d'empêcher toute identification entre Trajan et César, afin de donner à son œuvre une dimension universelle⁴⁹⁷.

Toutefois, il existait un moyen bien plus simple de passer sous silence l'expédition en Dacie, auquel Plutarque a recours ailleurs, dans la *Vie de Brutus*. Dans cette biographie, qui repropose évidemment certains épisodes de la *Vie de César*, l'auteur fait plusieurs allusions à la campagne parthique, sans jamais mentionner la Dacie. Il rapporte, en effet, la décision de César de marcher contre les Parthes : « Au moment du meurtre de César, il [Octavien] séjournait à Apollonie où il étudiait et attendait son oncle qui avait décidé de se lancer aussitôt contre les Parthes (ἐπὶ Πάρθους ἐλαύνειν) » (*Brut.* 22, 2). Ensuite, il est à nouveau question de l'expédition contre les Parthes lorsque sont évoquées les armes et les troupes que César avait rassemblées en vue de sa campagne : « S'étant rendu par mer à Démétrias, d'où l'on expédiait à Antoine une grande quantité d'armes que le premier César avait fait faire pour la guerre contre les Parthes (ἐπὶ τὸν Παρθικὸν ἐποιήθη πόλεμον), il [Brutus] s'en empara » (*Brut.* 25, 2). Pour finir, dans la comparaison finale entre Dion et Brutus, on trouve une dernière allusion au projet de César, qui est décrit comme « un homme dont le seul nom empêchait de dormir les rois des Parthes et des Indiens » (*Brut. Syn.* 57 (4), 3).

⁴⁹⁴Nous reprenons ici partiellement Visonà 2019, p. 282-284.

⁴⁹⁵Voir *supra*, p. 198-201.

⁴⁹⁶Velleius Paterculus, *Histoire romaine* II, 59, 4 ; Appien, *Guerres civiles* II, 110, 459 ; Suétone, *Vie de César* 44, 6.

⁴⁹⁷Pelling 2011, p. 13.

La source de ces passages est certainement Nicolas de Damas, ce Νικόλαος ὁ φιλόσοφος que Plutarque cite ailleurs dans la biographie (*Brut.* 53, 5). Ce lettré, secrétaire d'Hérode et proche des cercles augustéens, avait rédigé entre autres une biographie d'Auguste. Un long fragment, conservé dans le manuscrit des *Excerpta de insidiis* et appartenant probablement à cette œuvre (ou aux *Histoires*), confirme en effet toutes les informations rapportées dans la *Vie de Brutus* : la présence d'Octave à Apollonie, où il apprend la nouvelle de la mort de César⁴⁹⁸, l'existence d'une armée prête à marcher contre les Parthes (ἐπὶ τὸν Παρθικὸν πόλεμον, exactement comme chez Plutarque)⁴⁹⁹ et l'association des Parthes aux Indiens. La vue du corps de César amène, en effet, Nicolas à une réflexion sur les projets de domination universelle du dictateur :

Le corps de César gisait encore là où il était tombé, ignominieusement couvert de sang. Pourtant, cet homme avait poussé la conquête en Occident jusqu'en Bretagne et jusqu'à l'Océan, et avait le projet de l'étendre en Orient jusqu'aux royaumes des Parthes et des Indiens, pour réunir en un seul empire, une fois ce peuple soumis, toutes les puissances de la terre et de la mer⁵⁰⁰.

Nicolas ne fait donc jamais mention du projet de César d'attaquer la Dacie, ce qui en fait une source idéale pour un auteur qui souhaite débarrasser les projets césariens de toute référence possible à la situation contemporaine. Pourtant, dans la *Vie de César*, Plutarque décide de ne pas en faire sa source. À vrai dire, il part bien de l'idée (présente chez Nicolas) selon laquelle César aurait nourri le dessein de créer un empire universel,

⁴⁹⁸Nicolas de Damas, *Vie d'Auguste*, fr. 130, 37-38 : « Octave séjournait là depuis trois mois, objet d'émulation pour les gens de son âge et pour ses amis, objet d'admiration pour toute la ville et sujet d'éloge pour ses maîtres. Le quatrième mois, un affranchi arriva chez lui, venant de sa patrie et envoyé par sa mère : plein de trouble et d'inquiétude, il apportait une lettre annonçant que César avait été tué dans le Sénat par Cassius, Brutus et leurs complices. »

⁴⁹⁹Nicolas de Damas, *Vie d'Auguste*, fr. 130, 41 : « parmi ses amis, certains lui conseillaient de rejoindre l'armée de Macédoine, qui avait été envoyée auparavant mener la guerre Parthique (ἐπὶ τὸν Παρθικὸν πόλεμον) sous le commandement de Marcus Acilius. »

⁵⁰⁰Nicolas de Damas, *Vie d'Auguste*, fr. 130, 95 : ὁ δὲ νεκρὸς ἔτι ἔκειτο ἔνθα ἔπεσεν ἀτίμως πεφυρμένος αἵματι ἀνδρὸς ἐλάσαντος μὲν πρὸς ἐσπέραν ἄχρι Βρεττανῶν τε καὶ Ὠκεανοῦ, διανοουμένου δ' ἐλαύνειν πρὸς ἔω ἐπὶ τὰ Πάρθων ἀρχεῖα καὶ Ἰνδῶν, ὡς ἄν, κάκεινων ὑπηκόων γενομένων, εἰς μίαν ἀρχὴν κεφαλαιωθείη γῆς πάσης καὶ θαλάττης τὰ κράτη.

mais il la développe afin de l'adapter à un contexte allusif qui lie le dictateur à Alexandre et aux hommes politiques de son temps, notamment à Pompée⁵⁰¹.

Ainsi, la prise de distance par rapport à Trajan n'est peut-être qu'un effet secondaire, car le passage trouve surtout sa raison d'être dans une stratégie intertextuelle. D'ailleurs, si Plutarque évite d'employer le nom des Gètes, il ne passe pas totalement sous silence les vues de César sur cette région, car les « pays voisins de la Germanie » incluent également la future Roumanie.

Si l'on ne trouve aucune évocation directe des projets de conquête de l'*Optimus Princeps*, d'autres thèmes généraux font probablement allusion aux discours idéologiques développés par le pouvoir impérial. Nous avons vu que les récits des campagnes en Orient insistent très souvent sur l'ambition. Cette caractéristique faisait l'objet d'un débat à l'époque de Trajan, débat que l'empereur aurait en partie inspiré⁵⁰². Ce dernier aurait en effet – d'après l'épitomé du livre LXVIII de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius rédigé par Xiphilin – entrepris son expédition contre les Parthes en prétextant qu'une irrégularité était survenue lors de l'avènement du nouveau roi d'Arménie, alors que ce qui le motivait vraiment c'était sa volonté d'assouvir son désir de gloire, sa δόξης ἐπιθυμία⁵⁰³.

Cette dernière expression mérite d'être analysée. Tout d'abord, elle nous met face au problème de sa paternité : s'agit-il d'une formule inventée par Xiphilin ou l'a-t-il trouvée chez Dion Cassius ? Lorsqu'il est possible de confronter le texte du moine byzantin avec celui de Dion Cassius, on s'aperçoit que l'épitomateur offre une version fidèle et parfois même littérale de l'œuvre qu'il résume ; mais cela ne nous apporte aucune certitude, car nous ne connaissons le LXVIII livre de l'*Histoire romaine* qu'à travers l'épitomé.

Essayons donc d'élargir notre enquête en prenant en compte les attestations de cette formule. L'expression δόξης ἐπιθυμία, et sa variante ἐπιθυμία δόξης, revient à 76 reprises dans la littérature grecque. Si elle apparaît pour la première fois chez Denys

⁵⁰¹Voir *supra*, p. 198-201.

⁵⁰²On peut notamment songer à Dion de Pruse, qui écrivit trois discours Περὶ δόξης (LXVI, LXVII et LXVIII), ainsi que le *Discours 4 Περὶ βασιλείας*, probablement dédié à Trajan (cf. *infra*, p. 224, n. 506).

⁵⁰³Dion Cassius, *Histoire romaine* LXVIII, 17, 1 : Μετὰ δὲ ταῦτα ἐστράτευσεν ἐπ' Ἀρμενίους καὶ Πάρθους, πρόφασιν μὲν ὅτι μὴ τὸ διάδημα ὑπ' αὐτοῦ εἰλήφει, ἀλλὰ παρὰ τοῦ Πάρθων βασιλέως, ὁ τῶν Ἀρμενίων βασιλεύς, τῆ δ' ἀληθείᾳ δόξης ἐπιθυμία.

d'Halicarnasse⁵⁰⁴, la majorité des attestations se trouvent dans des textes de l'Antiquité tardive, et notamment chez les pères de l'Église⁵⁰⁵, une littérature que Xiphilin devait certainement connaître. En outre, cette expression (attestée dans les deux variantes) ne se trouve chez Dion Cassius que dans les livres abrégés par ses soins (à savoir *Histoire romaine*, LXVIII, 17, 1 et LXXV, 1, 1).

Toutefois, deux auteurs de l'époque de Trajan l'ont employée : Dion de Pruse (*Discours* 4, 131 et 40, 19) et Plutarque (*Vie de Camille* 37, 3 et *Vie d'Agis* 2, 7). Chez le rhéteur, l'attestation de la formule dans le *Discours* IV est particulièrement intéressante : la locution est, en effet, insérée dans l'un des écrits consacrés au débat sur la royauté exploitant la figure d'Alexandre et que l'on fait, pour cette raison, généralement remonter au règne de Trajan⁵⁰⁶.

Cette occurrence montre donc que l'expression δόξης ἐπιθυμία était courante à l'époque de Trajan et qu'elle pourrait, à travers Alexandre, être mise en relation avec l'empereur. Si l'on suppose que l'insertion de ces termes dans le livre LXVIII a été le fait de Dion Cassius, son choix lexical pourrait donc avoir été influencé par une propagande culturelle contemporaine de Trajan, en partie acceptée par Dion de Pruse. D'ailleurs, on peut légitimement penser que Dion Cassius connaissait l'œuvre de ce dernier, puisqu'ils faisaient partie de la même famille⁵⁰⁷.

⁵⁰⁴ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* V, 29, 4.

⁵⁰⁵ Athanase d'Alexandrie, *Ouvrage destiné à un homme politique* 28, 1397 ; Basile de Césarée, *Contre Eunome* V, 29, 501 ; *Sur l'humilité* 31, 525 ; *Lettres* 242, 3, 14 et 238, 1, 5 ; Grégoire de Nazianze, *Contre Julien* 4, 35, 581 ; *Discours funèbres en l'honneur de son frère Césaire* 7, 9, 5 ; *In sanctum baptisma* 40, 36, 389 ; Grégoire de Nysse, *Sur la virginité* 4, 1, 16 et 4, 5, 11 ; *Sur son frère Basile* 11, 21 ; *Sur les enfants disparus prématurément* 71, 24 ; Jean Chrysostome, *Sur la pénitence* (hom. 1-9) 49, 302 ; *Sur l'épître aux Romains* (hom. 1-32) 60, 544 ; *Sur les épîtres aux Corinthiens* (hom. 1-44) 61, 303 ; *Sur l'épître à Tite* (hom. 1-6) 62, 684 ; Jean Damascène, *De virtutibus et vitiis* 95, 92.

⁵⁰⁶ Jones 1978, p. 115-123 ; Salmeri 1982, p. 115-121 ; Gangloff 2006, p. 255 et p. 264-273. D'un avis en partie différent, Desideri 1978, p. 288-290, pour qui le quatrième discours serait plus ancien : selon lui, le personnage d'Alexandre y est présenté d'une façon trop négative pour qu'il puisse cacher Trajan. Le spécialiste voit plutôt en filigrane la figure de Domitien. Le discours aurait donc été rédigé entre les *Diogéniques* et les autres discours *Sur la royauté* (Desideri 1979, p. 288), puis remanié à l'époque de Trajan (Desideri 2010, p. 24, n. 24).

⁵⁰⁷ Dion de Pruse aurait été l'arrière-grand-oncle de Dion Cassius du côté maternel. Voir Gowing 1990.

La formule δόξης ἐπιθυμία se trouve dans la deuxième partie du *Discours* 4. Après avoir comparé le démon de l'ambition au vol d'Icare, le rhéteur propose aussi l'image du mouvement d'Ixion, qui, attaché à une roue, est forcé de tourner perpétuellement : la roue devient alors un symbole de la renommée, puisqu'elle s'attache, par sa rotation, l'âme de l'ambitieux. Dion semble assez fier de cette comparaison, car il avoue que « il ne serait alors ni invraisemblable ni loin des images ingénieuses et élégantes de comparer la roue à la renommée » (4, 123).

Il précise ensuite :

Et à nouveau, pour la deuxième fois, je ne peux pas m'empêcher de tomber sur le mythe d'Ixion. On dit que celui-ci, en désirant d'heureuses noces avec Héra, s'unit à une nuée obscure et sombre et généra des enfants inutiles et monstrueux, la lignée hybride et horrible des Centaures. En bramant la renommée, il manqua son but et ensuite il s'étreignit au désir de gloire (δόξης ἐπιθυμία συνών), de sorte qu'il ne s'aperçut pas de s'être uni à une nuée au lieu qu'à Héra. Rien d'utile ni d'avantageux peut être produit par ces unions ou noces, mais seulement des créatures étranges et improbables, semblables aux Centaures, comme les mesures politiques de certains démagogues ou les écrits des sophistes⁵⁰⁸.

Or, si l'histoire d'Ixion est bien connue⁵⁰⁹, ce sont surtout d'autres aspects du mythe qui frappent les Anciens : le premier meurtre de l'humanité, le sacrilège, la punition divine... Cette association entre Ixion et l'ambition ne devait pas être très courante (d'autres images plus « ingénieuses et élégantes » devaient habituellement être choisies pour illustrer ce thème) et pourrait même avoir été inventée par Dion.

⁵⁰⁸Dion de Pruse, *Discours* 4, 130-131 : πάλιν οὖν ἐνθάδε κινδυνεύσω τὸ δεύτερον εἰς τὸν αὐτὸν πεσεῖν μῦθον τὸν Ἴξιονος. καὶ γὰρ ἐκεῖνόν φασιν ἐπιθυμήσαντα τῶν Ἥρας μακαρίων γάμων νεφέλη τινὶ συγγεγόμενον σκοτεινῇ καὶ ἀγλωῶδει ἄχρηστα καὶ ἀλλόκοτα γεννηῆσαι τέκνα, τὸ τῶν Κενταύρων γένος ποικίλον καὶ συμπεφορημένον. ὁ γὰρ εὐκλείας ἔρωτος διαμαρτῶν, ἔπειτα δόξης ἐπιθυμία συνών, τῷ ὄντι νεφέλη λέληθεν ἀντὶ τῆς θείας καὶ σεμνῆς ὁμιλίας συνών. ἐκ δὲ τῶν τοιούτων συνουσιῶν ἢ γάμων ὠφέλιμον μὲν ἢ χρήσιμον οὐδὲν ἂν γένοιτο, θαυμαστὰ δὲ καὶ ἄλογα, προσεικότα τοῖς Κενταύροις, δημαγωγῶν τινῶν πολιτεύματα καὶ ξυγγράμματα σοφιστῶν.

⁵⁰⁹Voir par exemple Pindare, *Pythiques* 2, 39 ; Sophocle, *Philoctète* 679 ss. ; Strabon, *Géographie* IX, 5, 19 ; Diodore, *Bibliothèque historique* IV, 69 ; Virgile, *Géorgiques* IV, 484.

Il est alors intéressant de remarquer que Plutarque fait lui aussi allusion à cette interprétation du mythe. Dans la préface à la *Vie d'Agis*, il commence en effet son excursus sur l'ambition par ces mots :

Il n'est ni absurde ni stupide de supposer, comme le font certains, que le mythe d'Ixion s'adresse aux hommes épris de gloire : au lieu d'Héra, Ixion ne saisit que la Nuée et de cette union naissent les Centaures. De même, les ambitieux, en étreignant la gloire (τῆ δόξει συνόντες), laquelle n'est qu'un fantôme de la vertu, produisent des actes qui n'ont rien de distinct ni de net, et comportent beaucoup de bâtardise et de mélange ; ils se laissent emporter en tous sens par des impulsions contraires, parce qu'ils suivent leurs désirs et leurs passions⁵¹⁰.

Les textes des deux auteurs développent exactement les mêmes idées. En effet, tous deux font du désir de gloire du personnage mythologique la cause de l'union d'Ixion avec le nuage et établissent un parallèle entre les Centaures et les actions vaines et illégitimes des ambitieux. On observe même une concordance lexicale entre les deux passages : les ambitieux qui τῆ δόξει συνόντες chez Plutarque, rappellent l'Ixion δόξης ἐπιθυμία συνών de Dion et, quelques pages plus loin, nous rencontrons dans la *Vie d'Agis* l'expression ἐπιθυμία δόξης (*Agis* 2, 7).

Ainsi, quand Plutarque parle des τινές qui considèrent le mythe d'Ixion comme une image de l'ambition, il est fort possible qu'il fasse allusion à Dion de Pruse. Il s'inscrit donc dans un débat très actuel, lié à la figure de Trajan, un débat qui traverse aussi ses récits des campagnes orientales, comme en témoigne la place qu'il y réserve à l'ambition.

Pour finir, Plutarque semble avoir une vision plutôt cohérente des campagnes contre les Perses et les Parthes. Cette cohérence est sûrement le fruit d'une intervention de l'auteur sur les sources, qui sont choisies, sélectionnées et modifiées afin de faire émerger certains thèmes-clés, probablement d'actualité à son époque. Mais il ne faut pas négliger l'apport de l'intertextualité qui, de manière consciente ou inconsciente, permet à l'auteur de construire une narration en quelque sorte uniforme.

⁵¹⁰*Agis* 1, 1-2 : οὐκ ἀτόπως τινὲς οὐδὲ φαύλως συγκεῖσθαι πρὸς τοὺς φιλοδόξους ὑπονοοῦσι τὸν ἐπὶ τῷ Ἴξιῳ μῦθον, ὡς δὴ λαβόντι τὴν Νεφέλην ἀντὶ τῆς Ἥρας, καὶ τῶν Κενταύρων οὕτως γενομένων. καὶ γὰρ οὗτοι τῆς ἀρετῆς ὥσπερ εἰδώλω τινὶ τῆ δόξει συνόντες, οὐδὲν εἰλικρινὲς οὐδ' ὁμολογημένον, ἀλλὰ νόθα καὶ μεικτὰ πολλὰ πράττουσιν, ἄλλοτ' ἄλλας φορὰς φερόμενοι, ζήλοισι καὶ πάθεσιν ἐπακολουθοῦντες.

Cette méthode d'analyse, qui commence à se frayer un chemin dans les travaux récents sur Plutarque, nous laisse également observer l'auteur au travail et percevoir ainsi les liens sous-jacents qui unissent les textes d'un corpus si vaste. Or, il nous semble que, comme c'est souvent le cas dans la recherche historique, le *comment* est tout aussi intéressant que le *pourquoi*.

Index des passages cités

- Aelius Aristide, *Panathénaïque*** 1, 217 : p. 37
- Appien, *La guerre de Mithridate*** 78, 347 : p. 84 ; 80, 356 : p. 84 ; 83, 370 : p. 84 ; 86, 389 : p. 84 ; *Guerres civiles* II, 67, 278 : p. 112 ; II, 110, 459 : p. 199, p. 221
- Aristide Quintilien, *La musique*** III, 25 : p. 207
- Aristophane, *Grenouilles*** 358 : p. 214 ; 1085 : p. 214
- Aristote, *Constitution d'Athènes*** 23, 2 : p. 40 ; 23, 3 : p. 39 ; 23, 4 : p. 39 ; 27, 3 : p. 72 ; *De l'âme* 422b : p. 205 ; *Rhétorique* 1387b : p. 105 ; 1388a : p. 105
- Arrien, *Anabase d'Alexandre*** I, 7, 2 : p. 165 ; I, 15, 3 : p. 174 ; I, 16, 6 : p. 161 ; I, 16, 7 : p. 162 ; I, 18, 2 : p. 163 ; I, 18, 8 : p. 174 ; II, 3 : p. 148 ; II, 24, 5 : p. 196 ; III, 14, 3 : p. 174 ; III, 16, 2 : p. 149 ; III, 18, 11-12 : p. 166 ; III, 23, 8 : p. 161 ; V, 29, 1 : p. 154 ; V, 29, 1-2 : p. 154 ; VI, 1, 3 : p. 149 ; VI, 21 : p. 149 ; VI, 26, 2-3 : p. 175 ; VII, 6, 1 : p. 159 ; VII, 6, 2 : p. 177 ; VII, 8, 2 : p. 159, p. 177
- Athanase d'Alexandrie, *Ouvrage destiné à un homme politique*** 28, 1397 : p. 224
- Athénée, *Les Deipnosophistes*** VIII, 350a : p. 77
- Basile de Césarée, *Contre Eunome*** V, 29, 501 : p. 224 ; *Sur l'humilité* 31, 525 : p. 224 ; *Lettres* 242, 3, 14 : p. 224 ; 238, 1, 5 : p. 22
- Cicéron, *Verrines*** IV, 10, 21 : p. 78 ; *De la vieillesse* 3, 8 : p. 45 ; *Les devoirs* I, 26 : p. 144 ; II, 64 : p. 72
- Cornélius Népos, *Agésilas*** 2, 5 : p. 121 ; 4, 1 : p. 114 ; *Aristide* 1, 1-2 : p. 39 ; *Cimon* 2, 1 : p. 9 ; 2, 5 : p. 72 ; 4 : p. 72 ; *Lysandre* 1, 3 : p. 103 ; *Miltiade* 3, 4 : p. 61
- Démosthène, *Troisième Philippique*** 31 : p. 180

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* V, 29, 4 : p. 224

Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* IV, 69 : p. 225 ; IX, fr. 4 : p. 86 ; XI, 4 : p. 61 ; XI, 42, 1-3 : p. 39 ; XI, 41, 2-3 : p. 38 ; XI, 60, 1-2 : p. 91 ; XI, 60, 4 : p. 76 ; XIV, 31, 2 : p. 89 ; XIV, 79, 1 : p. 110 ; XV, 19, 4 : p. 103 ; XVI, 95 : p. 145 ; XVII, 3, 2 : p. 165 ; XVII, 9, 5 : p. 165 ; XVII, 12, 1 : p. 165 ; XVII, 13, 2 : p. 165 ; XVII, 16, 2 : p. 161 ; XVII, 42, 6 : p. 141 ; XVII, 44, 1 : p. 174 ; XVII, 46, 1 : p. 174 ; XVII, 51, 2 : p. 149 ; XVII, 58, 2 : p. 174 ; XVII, 72 : p. 167 ; XVII, 72, 2 : p. 172 ; XVII, 72, 4 : p. 172 ; XVII, 72, 5 : p. 172 ; XVII, 74 : p. 174 ; XVII, 74, 3 : p. 150 ; XVII, 78, 3 : p. 141 ; XVII, 88, 2 : p. 174 ; XVII, 88, 5 : p. 174 ; XVII, 93, 4 : p. 141, p. 149 ; XVII, 94, 5 : p. 174 ; XVII, 95, 1-2 : p. 154 ; XVII, 108, 1-3 : p. 159 ; XVII, 108, 2 : p. 159

Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres* I, 50-51 : p. 86 ; V, 46 : p. 206

Dion Cassius, *Histoire romaine* XXXVI, 1b : p. 85 ; XXXVI, 2, 3 : p. 85 ; LXVIII, 17, 1 : p. 223, p. 224 ; LXVIII, 29 : p. 137 ; XLIX, 25-31 : p. 188 ; XL, 27, 3 : p. 217 ; LXXV, 1, 1 : p. 224

Dion de Pruse, *Discours* 4, 67 : p. 148 ; 4, 123 : p. 225 ; 4, 130-131 : p. 225 ; 4, 131 : p. 224 ; 40, 19 : p. 224

Élien, *Histoire variée* 8, 17 : p. 86 ; *La personnalité des animaux* 2, 11 : p. 205

Éphore *FGrHist* 70 F 191 : p. 91

Eschine, *Contre Ctésiphon* 181 : p. 43

Eschyle, *Perses* 50 : p. 94 ; 243 : p. 94 ; 386-395 : p. 209 ; 400-405 : p. 19 ; 590-594 : p. 94

Euripide, *Médée* 691 : p. 154 ; *Les Troyennes* 764 : p. 115 ; *Les suppliantes* 696 : p. 154 ; *Les Bacchantes* 1178-1179 : p. 216

Frontin, *Stratagèmes* III, 6 : p. 78 ; III, 13 : p. 78

Grégoire de Nazianze, *Contre Julien* 4, 35, 581 : p. 224 ; *Discours funèbres en l'honneur de son frère Césaire* 7, 9, 5 : p. 224 ; *In sanctum baptisma* 40, 36, 389 : p. 224

Grégoire de Nysse, *Sur la virginité* 4, 1, 16 : p. 224 ; 4, 5, 11 : p. 224 ; *Sur son frère Basile* 11, 21 : p. 224 ; *Sur les enfants disparus prématurément* 71, 24 : p. 224

Helléniques d'Oxyrhynque : XVII, 4 : p. 114

Hérodote, *Histoires* I, 8, 10-11 : p. 207 ; I, 27-29 : p. 86 ; I, 92, 1-2 : p. 60 ; I, 169, 8-9 :

p. 60 ; II, 44 : p. 195 ; II, 178, 2 : p. 78 ; III, 131-137 : p. 86 ; V, 22 : p. 180 ; V, 35 : p. 86 ; VI, 8, 15-16 : p. 78 ; VI, 23-24 : p. 86 ; VI, 31 : p. 78 ; VI, 32, 8-10 : p. 60 ; VI, 96 : p. 57 ; VI, 106-107 : p. 51 ; VI, 107 : p. 86 ; VI, 109-110 : p. 33 ; VI, 115, 4-5 : p. 55 ; VI, 121-124 : p. 55 ; VII, 107 : p. 92 ; VII, 139 : p. 58, p. 63 ; VII, 144 : p. 38 ; VII, 145, 3-7 : p. 35 ; VII, 150, 2 : p. 93 ; VII, 172-174 : p. 63 ; VII, 202-233 : p. 56 ; VIII, 2, 5-3, 13 : p. 36 ; VIII, 3, 10-13 : p. 35 ; VIII, 4-5 : p. 39 ; VIII, 22, 5-7 : p. 60 ; VIII, 22, 6 : p. 60 ; VIII, 22, 11-12 : p. 60 ; VIII, 30 : p. 20 ; VIII, 46, 9-15 : p. 57 ; VIII, 57-62 : p. 39 ; VIII, 79-81 : p. 49 ; VIII, 79, 5 : p. 39 ; VIII, 79, 6-7 : p. 39, p. 49 ; VIII, 79, 12 : p. 39 ; VIII, 85 : p. 39 ; VIII, 108-112 : p. 39 ; VIII, 124 : p. 44 ; VIII, 125 : p. 45 ; VIII, 136-140 : p. 57 ; VIII, 137 : p. 180 ; VIII, 141, 6 : p. 57 ; VIII, 143 : p. 57 ; IX, 6-10 : p. 51 ; IX, 26 ss : p. 22 ; IX, 26, 1 : p. 27 ; IX, 26, 1-28, 4 : p. 25 ; IX, 27 : p. 27 ; IX, 28, 1-2 : p. 28 ; IX, 28, 2-4 : p. 28 ; IX, 33-35 : p. 54 ; IX, 46 ss : p. 22 ; IX, 46-47 : p. 29 ; IX, 47, 1 : p. 32 ; IX, 59-61 : p. 53 ; IX, 61, 2-5 : p. 59 ; IX, 67 : p. 53 ; IX, 68, 5-8 : p. 57 ; IX, 70 : p. 58

Himérius, Discours 36, 18 : p. 45

Homère, Iliade IV, 175 : p. 113 ; XXIII, 296-298 : p. 112

Isocrate, Panégyrique 71-72 : p. 37 ; 158 : p. 31 ; 173 : p. 74 ; **Philippe** 32-34 : p. 180 ; 76-77 : p. 180 ; **Panathénaique** 163 : p. 31

Jean Chrysostome, Sur la pénitence (hom. 1-9) 49, 302 : p. 224 ; **Sur l'épître aux Romains** (hom. 1-32) 60, 544 : p. 224 ; **Sur les épîtres aux Corinthiens** (hom. 1-44) 61, 303 : p. 224 ; **Sur l'épître à Tite** (hom. 1-6) 62, 684 : p. 224

Jean Damascène, De virtutibus et vitiis 95, 92 : p. 224

Justin, Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée II, 12, 1-7 : p. 60 ; II, 12, 3 : p. 60 ; IX, 8 : p. 145 ; XI, 7, 3 : p. 148 ; XI, 11, 10 : p. 149 ; XII, 2, 5-6 : p. 161 ; XII, 3, 2-4 : p. 150 ; XII, 7 : p. 141 ; XII, 8, 16 : p. 154 ; XII, 8, 16-17 : p. 154 ; XII, 12, 4 : p. 160 ; XII, 16, 9 : p. 151

Lucain, La Pharsale VIII, 249, 54 : p. 77

Lucien, Charon 9-13 : p. 86

Lycurgue, Contre Léocrate 42 : p. 118 ; 70 : p. 37

Nicolas de Damas, Vie d'Auguste fr. 130, 37-38 : p. 222 ; fr. 130, 41 : p. 222 ; fr. 130, 95 : p. 222

Origène, Contre Celse I, 29 : p. 45

Orose, Histoire contre les païens II, 10, 1 : p. 60 ; II, 10, 2 : p. 60

Pausanias, *Description de la Grèce* III, 9, 3-4 : p. 110 ; III, 9, 4 : p. 111 ; VIII, 8, 9 : p. 91

Philostrate, *Vie d'Apollonios* 2, 42 : p. 154

Photius, *Bibliothèque* 176 : p. 78 ; 224 : p. 84, p. 91

Pindare, *Pythiques* 2, 39 : p. 225

Platon, *Timée* 47a-d : p. 207 ; ***Ménexène*** 245d : p. 31 ; ***République*** 329e-330a : p. 45 ; 470c : p. 31

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle* V, 26, 96 : p. 77 ; VI, 62 : p. 154

Plutarque, *Ages*. 2, 2 : p. 104 ; 2, 3 : p. 104 ; 5, 5-6 : p. 103 ; 5, 6 : p. 112 ; 5, 7 : p. 103 ; 6, 1 : p. 109 ; 6, 2 : p. 109, p. 113 ; 6, 4 : p. 111 ; 6, 5 : p. 106 ; 6, 7 : p. 109, p. 110, p. 111 ; 7-15 : p. 98 ; 7, 1-8, 4 : p. 105 ; 7, 3 : p. 104 ; 7, 4 : p. 105 ; 8, 5 : p. 105 ; 8, 6 : p. 105 ; 9, 1 : p. 118 ; 9, 2 : p. 133 ; 9, 3-10, 1 : p. 121 ; 9, 7 : p. 112 ; 10, 5 : p. 120 ; 10, 8 : p. 120, p. 121 ; 11, 2-5 : p. 129 ; 12 : p. 123 ; 12, 6 : p. 127 ; 12, 7 : p. 127 ; 12, 9 : p. 127 ; 14, 4 : p. 118 ; 15, 1-2 : p. 113 ; 15, 3 : p. 115, p. 134 ; 15, 3-4 : p. 120, p. 132 ; 15, 4 : p. 115, p. 178 ; 15, 5-6 : p. 114 ; 15, 7 : p. 106, p. 113 ; 16, 6 : p. 116 ; 18, 4 : p. 106 ; 19, 5-7 : p. 134 ; 19, 6 : p. 134 ; 23, 2 : p. 118 ; 23, 3 : p. 120 ; 23, 10 : p. 129 ; 33, 2 : p. 106 ; 36, 3 : p. 106 ; 36, 3-4 : p. 107 ; 40,

3 : p. 113 ; ***Agis*** 1, 1-2 : p. 226 ; 1, 1 -2, 10 : p. 107 ; 2, 1 : p. 107 ; 2, 7 : p. 224, p. 226 ; 7, 2 : p. 107 ; 7, 4 : p. 107 ; ***Alc.*** 24, 3 : p. 105 ; 24, 5 : p. 121 ; 24, 6 : p. 121 ; ***Alex.*** 4, 8 : p. 142 ; 4, 9 : p. 142, p. 155 ; 5, 1 : p. 147 ; 5, 1-3 : p. 147 ; 5, 4 : p. 153 ; 5, 4-6 : p. 145-146 ; 5, 5 : p. 142, p. 143, p. 148 ; 5, 6 : p. 142, p. 143 ; 7, 8 : p. 142 ; 9, 1 : p. 158 ; 11, 3 : p. 174 ; 11, 8 : p. 164 ; 12, 5 : p. 164 ; 13, 4 : p. 142, p. 152 ; 14, 1 : p. 160 ; 16, 2 : p. 174 ; 16, 17 : p. 142 ; 16, 17-18 : p. 161 ; 17, 3 : p. 113 ; 17, 4 : p. 163 ; 18, 2 : p. 148 ; 18, 5 : p. 163 ; 20, 4 : p. 114 ; 23, 1 : p. 172 ; 24, 12 : p. 174 ; 26, 4 : p. 158 ; 26, 10 : p. 158 ; 26, 14 : p. 142 ; 27, 6 : p. 149 ; 27, 7 : p. 150 ; 28, 4 : p. 174 ; 29, 7 : p. 128 ; 29, 9 : p. 114 ; 31, 10 : p. 204 ; 33, 1 : p. 162 ; 33, 4 : p. 114 ; 34, 2 : p. 142, p. 163, p. 164 ; 37, 5 : p. 165 ; 37, 7 : p. 177 ; 38 : p. 170 ; 38, 2 : p. 172, p. 173 ; 38, 4 : p. 172, p. 179 ; 38, 6 : p. 172 ; 38, 6-7 : p. 175 ; 38, 8 : p. 171 ; 40, 2 : p. 144, p. 155 ; 42, 4 : p. 142 ; 42, 5 : p. 114 ; 42, 6 : p. 174 ; 42, 7-10 : p. 174 ; 43, 5-7 : p. 165 ; 47, 1-2 : p. 176 ; 47, 2 : p. 150, p. 177 ; 47, 5-7 : p. 160 ; 47, 6-8 : p. 159 ; 50-51 : p. 154 ; 57, 3 : p. 176 ; 58, 3 : p. 175 ; 58, 6 : p. 175 ; 60, 6 : p. 173 ; 61 : p. 158 ; 62, 1 : p. 175 ; 62, 2 : p. 175 ; 62, 5 : p. 152, p. 153 ; 62, 6-8 : p. 156 ; 66, 1-2 : p. 153 ; 67, 1 : p. 172 ; 70, 3 : p. 160 ; 71, 1 : p. 149, p. 160 ; 71, 3 : p. 151, p. 176 ; ***Ant.*** 2, 8 : p. 196 ; 3, 8 : p. 196 ; 6, 3 : p. 193, p. 194 ; 9, 5-7 : p. 213 ; 14, 5 : p. 196 ; 23, 2 : p. 202 ; 24, 2 : p. 213 ; 33, 6-7 : p. 203 ; 34 : p. 188 ; 37-52 : p. 188 ; 54, 5-9 : p. 212 ; 56, 7-8 : p. 213 ; ***Ant. Syn.*** 88 (1), 2-6 : p. 197 ; 88 (1),

3 : p. 188 ; 88 (1), 5 : p. 188 ; **Arat.** 38, 7 : p. 181 ; **Arist.** 1, 2 : p.43 ; 1, 4 : p. 43 ; 1, 8 : p. 52 ; 1, 9 : p. 43 ; 2, 1 : p. 40 ; 2, 2 : p. 41, p. 42 ; 2, 3-4 : p. 41 ; 2, 5-6 : p. 44 ; 2, 6 : p. 43 ; 3, 1 : p. 50 ; 3, 4 : p. 42, p. 45 ; 3, 5 : p. 43 ; 4, 3-8 : p. 44 ; 4, 4 : p. 44, p. 52 ; 4, 7 : p. 46 ; 5, 3 : p. 33 ; 5, 4 : p. 16 ; 5, 5 : p. 56 ; 5, 6 : p. 44 ; 6, 1 : p. 43 ; 6, 2 : p. 43 ; 7, 1-2 : p. 46 ; 7, 7 : p. 43 ; 8-21 : p. 17 ; 8, 1 : p. 47 ; 8, 1-10, 1 : p. 17 ; 8, 3-5 : p. 49 ; 8, 3 : p. 50 ; 8, 5 : p. 49 ; 10, 5 : p. 58 ; 10, 7-9 : p. 52, p. 60 ; 11-21 : p. 17 ; 11, 2 : p. 54 ; 11, 3 : p. 54 ; 11, 9 : p. 164 ; 12, 1 : p. 27 ; 12, 1-4 : p. 26, p. 32 ; 12, 2 : p. 27 ; 12, 3 : p. 27 ; 13 : p. 33 ; 13, 2 : p. 50 ; 14, 4 : p. 118 ; 16, 1-4 : p. 30, p. 36, p. 59 ; 16, 2 : p. 32 ; 16, 4 : p. 59, p. 72 ; 16, 4-5 : p. 31 ; 18, 6 : p. 59 ; 18, 6-7 : p. 63 ; 18, 7 : p. 64 ; 19, 4 : p. 58 ; 19, 7 : p. 55 ; 20, 1 : p. 34 ; 20, 1-3 : p. 34 ; 23, 1 : p. 71 ; 23, 2 : p. 43 ; 24 : p. 44 ; 24, 6 : p. 44 ; 25, 1 : p. 51 ; 25, 2 : p. 43 ; 26, 3-27, 5 : p. 43 ; **Artax.** 1, 1 : p. 131 ; 2, 1 : p. 131 ; 4, 4 : p. 131 ; 7, 4 : p. 204 ; 7, 5 : p. 204 ; 9, 1 : p. 132 ; 20, 2 : p. 111, p. 118 ; 20, 2-3 : p. 98, p. 117 ; 20, 3-21, 6 : p. 98 ; 20, 4 : p. 116, p. 133 ; 21, 6 : p. 118 ; 23, 1 : p. 121 ; 23, 5 : p. 132 ; 30, 2 : p. 131 ; 30, 9 : p. 131, p. 132 ; **Brut.** 22, 2 : p. 187, p. 221 ; 25, 2 : p. 187, p. 221 ; 53, 5 : p. 222 ; **Brut. Syn.** 57 (4), 3 : p. 187, p. 221 ; **Cam.** 19 : p. 21 ; 37, 3 : p. 224 ; **Cat. Mai.** 24, 11 : p. 105 ; **Cat. Mai. Syn.** 30 (3) : p. 43 ; 30 (3), 2 : p. 43 ; 30 (3), 4 : p. 31 ; 31 (4) : p. 43 ; 31 (4), 1 : p. 43 ; 32 (5), 4 : p. 46 ; **Caes.** 3, 2-3 : p. 192 ; 6, 1 : p. 193 ; 11, 3-6 : p. 192 ; 11, 5-6 : p. 195 ; 22, 6 : p. 192 ; 23, 2 : p. 192 ; 23, 2-3 : p. 201 ; 28, 1-3 : p.

193 ; 32, 8 : p. 194 ; 41, 2 : p. 112 ; 44, 6 : p. 199 ; 58, 4 : p. 194 ; 58, 4-5 : p. 194, p. 197 ; 58, 5 : p. 194 ; 58, 6-7 : p. 187, p. 197, p. 199, p. 221 ; 58, 7 : p. 200 ; 69, 1 : p. 105 ; **Cic. Syn.** 51 (2), 2 : p. 108 ; **Cim.** 1, 1-2 : p. 68 ; 1, 6 : p. 68 ; 2, 2 : p. 68, p. 90 ; 2, 3 : p. 90 ; 3 : p. 67 ; 3, 1 : p. 73, p. 74, p. 90, p. 114 ; 3, 2 : p. 94 ; 5, 2-3 : p. 69, p. 72 ; 5, 2-4 : p. 66 ; 5, 3 : p. 69 ; 5, 4 : p. 70 ; 5, 5 : p. 70, p. 90 ; 6-9 : p. 67 ; 6, 2 : p. 90 ; 7, 1 : p. 75, p. 90 ; 7, 2 : p. 90 ; 7, 3 : p. 70, p. 90 ; 7, 4 -8, 1 : p. 70 ; 8, 2 : p. 70 ; 8, 3 : p. 70 ; 8, 7 : p. 70 ; 9, 6 : p. 72 ; 10 : p. 69 ; 10, 1 : p. 72 ; 10, 1-2 : p. 69 ; 10, 2 : p. 70 ; 10, 2-3 : p. 69 ; 10, 3-5 : p. 71 ; 10, 6 : p. 90 ; 10, 7 : p. 69, p. 90 ; 11, 1-2 : p. 71 ; 11, 2-3 : p. 72 ; 12, 1 : p. 70, p. 75 ; 12, 1-14, 2 : p. 67 ; 12, 3 : p. 76 ; 12, 3-5 : p. 75 ; 12, 5 : p. 77 ; 13, 5 : p. 72 ; 13, 6-7 : p. 70 ; 14, 1 : p. 70 ; 14, 2 : p. 70 ; 16, 3 : p. 71, p. 90 ; 16, 8-10 : p. 71 ; 16, 9 : p. 71 ; 18, 1 : p. 71, p. 72, p. 74 ; 18, 1-19, 2 : p. 67 ; 18, 7 : p. 150 ; 19, 3 : p. 71, p. 73, p. 74, p. 95, p. 114, p. 180 ; 19, 3-4 : p. 96, p. 120 ; 19, 4 : p. 95, p. 106, p. 115 ; **Cleom.** 22, 4 : p. 107 ; 23, 2-6 : p. 106 ; 45, 6 : p. 106 ; **Crass.** 6, 5 : p. 190 ; 7, 1 : p. 200 ; 7, 1-3 : p. 190 ; 7, 5 : p. 190 ; 11, 10 : p. 191 ; 16-33 : p. 187 ; 16, 2 : p. 186, p. 198 ; 19, 1-3 : p. 215 ; 21-22 : p. 82 ; 21, 5 : p. 215 ; 23 : p. 205 ; 23, 7 : p. 207 ; 23, 8 : p. 207 ; 23, 8-9 : p. 204, p. 206 ; 23, 9 : p. 211 ; 24, 1 : p. 208 ; 26, 1 : p. 208 ; 26, 2-4 : p. 205 ; 26, 4 : p. 209 ; 26, 8 : p. 186 ; 27, 1 : p. 210 ; 27, 6 : p. 191 ; 27, 7 : p. 210 ; 28, 3 : p. 82 ; 32, 1-3 : p. 214 ; 33, 1 : p. 215 ; 33, 2 : p. 215 ; 33, 3 : p. 215 ; 33, 3-7 : p. 216 ; 33, 4 : p. 217 ; 33,

7 : p. 217 ; 38 : p. 105 ; **Crass. Syn.** 35 (2), 5 : p. 105 ; 36 (3), 2 : p. 191, p. 192 ; 36 (3), 8 : p. 190 ; 37 (4), 2 : p. 186, p. 198 ; 37 (4), 3 : p. 198 ; 37 (4), 4 : p. 197 ; **Demetr.** 1, 5-8 : p. 188 ; **Dion** 30, 6 : p. 204 ; **Eum.** 8, 1 : p. 105 ; **Flam.** 5, 8 : p. 181 ; 7, 2 : p. 191 ; 9, 5 : p. 163 ; 13, 1-2 : p. 191 ; 20, 1-2 : p. 108 ; **Luc.** 1, 4-7 : p. 79 ; 1, 6 : p. 79, p. 189, p. 190 ; 2, 1 : p. 90 ; 4, 1 : p. 90 ; 4, 5 : p. 190 ; 7, 4-6 : p. 213 ; 11, 2 : p. 213 ; 13, 4 : p. 189 ; 14, 6 : p. 93 ; 15, 1 : p. 83 ; 15, 3 : p. 82, p. 83 ; 15, 4 : p. 82 ; 18, 1 : p. 82 ; 18, 3-6 : p. 85 ; 18, 4 : p. 86 ; 18, 9 : p. 90 ; 19, 2 : p. 80, p. 83, p. 93 ; 19, 3 : p. 90 ; 19, 5 : p. 83, p. 91 ; 19, 5-8 : p. 81 ; 19, 6 : p. 84, p. 90 ; 19, 7 : p. 89 ; 19, 8 : p. 84, p. 86 ; 21, 1 : p. 82 ; 21, 2 : p. 82, p. 93 ; 21, 3 : p. 86, p. 93, p. 212 ; 21, 4 : p. 86 ; 21, 5-6 : p. 212 ; 22, 2-5 : p. 85 ; 22, 6-7 : p. 85 ; 22, 7 : p. 86 ; 23, 3 : p. 81 ; 23, 5 : p. 81 ; 24-36 : p. 185 ; 26, 1 : p. 82, p. 87 ; 27, 7 : p. 204 ; 29, 3 : p. 82 ; 29, 4 : p. 86, p. 213 ; 29, 5 : p. 82, p. 83 ; 30, 1 : p. 193 ; 30, 1-4 : p. 184 ; 30, 2 : p. 197, p. 201 ; 32, 5 : p. 82, p. 163 ; 32, 6 : p. 93, p. 189 ; 33, 3 : p. 91 ; 33, 4 : p. 82 ; 35, 9 : p. 191 ; 36, 5-7 : p. 185 ; 37, 3 : p. 214 ; 38, 2 : p. 190 ; 42, 1 : p. 80 ; 42, 1-4 : p. 79 ; 42, 2 : p. 80, p. 90 ; 42, 3 : p. 80 ; 42, 4 : p. 190 ; **Luc. Syn.** 44 (1), 8 : p. 143, p. 144 ; **Lyc.** 14, 5 : p. 101 ; 16, 9 : p. 101 ; 18, 4 : p. 102 ; 25, 5 : p. 102 ; 30, 5 : p. 118 ; **Lys.** 2, 2 : p. 143, p. 144 ; 2, 2-4 : p. 103 ; 2, 3 : p. 102 ; 2, 6 : p. 133 ; 3, 3-4 : p. 134 ; 4, 2 : p. 121 ; 6, 8 : p. 116 ; 19, 1-2 : p. 104 ; 19, 2 : p. 104 ; 20, 1-3 : p. 122 ; 23-24 : p. 98 ; 23, 1 : p. 100 ; 23, 3 : p. 105 ; 23, 3-24, 2 : p. 105 ; 23, 4 : p. 111 ; 23, 6 :

p. 212 ; 23, 7 : p. 105 ; 25, 2 : p. 212 ; 26, 2 : p. 212 ; 27, 7 : p. 134 ; **Mar.** 10, 2 : p. 192 ; 10, 9 : p. 192 ; 15, 7 : p. 204 ; 16, 3 : p. 204 ; 20, 2-3 : p. 204 ; 34, 5 : p. 108 ; **Marc.** 22, 9-10 : p. 121 ; 28, 6 : p. 107 ; **Nic.** 6, 2 : p. 105 ; 11, 1 p. 105 ; **Pel.** 4, 3-4 : p. 105 ; 21, 4 : p. 109 ; **Per.** 9, 2 : p. 69 ; 10, 7 : p. 105 ; 17, 1 : p. 118 ; 20 : p. 88 ; 20, 1-2 : p. 89 ; **Pomp.** 28, 6 : p. 89 ; 29, 5 : p. 108 ; 31, 10 : p. 213 ; 38, 4 : p. 200 ; 38, 5 : p. 201 ; 38, 6 : p. 200 ; 45, 7 : p. 201 ; 53, 10 : p. 194 ; 67, 5 : p. 112 ; 70, 3-4 : p. 202 ; **Pomp. Syn.** 81 (1), 4 : p. 111 ; 81 (1), 7 : p. 106 ; 82 (2), 5-6 : p. 106, p. 179 ; 82 (2), 6 : p. 106, p. 120 ; 84 (4), 4 : p. 112 ; **Pyrrh.** 32, 4-5 : p. 204 ; **Sert.** 5, 1-2 : p. 191 ; **Sol.** 27-28 p. 86 ; **Sull.** 14, 5 : p. 28 ; 14, 6 : p. 28 ; 18, 1 : p. 204 ; **Sull. Syn.** 42 (4), 3 : p. 106 ; 42 (4), 5 : p. 112 ; **Thes.** 6, 9 : p. 45 ; **Them.** 3, 1 : p. 44 ; 3, 2 : p. 41 ; 3, 3 : p. 43, p. 44, p. 46 ; 3, 4 : p. 16, p. 18, p. 44, p. 45 ; 4, 4 : p. 38 ; 5, 1 : p. 44 ; 5, 2 : p. 43 ; 5, 3 : p. 44 ; 5, 4 : p. 69, p. 70 ; 5, 6 : p. 44 ; 5, 7 : p. 46 ; 6 : p. 21 ; 6-17 : p. 16 ; 6, 5 : p. 21, p. 35, p. 37 ; 7, 2-9, 1 : p. 17 ; 7, 3 : p. 35, p. 37, p. 72 ; 7, 4 : p. 37, p. 45 ; 9, 1 : p. 16 ; 9, 2 : p. 59, p. 61 ; 11, 1 : p. 47 ; 11, 1-17, 3 : p. 17 ; 11, 4 : p. 50 ; 12, 6 : p. 46, p. 49 ; 12, 6-8 : p. 48 ; 12, 8 : p. 50 ; 14, 3 : p. 43 ; 16, 5 : p. 17 ; 18, 1 : p. 44 ; 18, 2 : p. 44 ; 18, 5 : p. 45 ; 18, 8 : p. 44 ; 20, 2 : p. 43 ; 21, 1 : p. 44 ; 21, 3 : p. 43 ; 21, 4 : p. 39, p. 43 ; 21, 7 : p. 62 ; 22, 1 : p. 62 ; 25, 3 : p. 44 ; **De aud. poet.** 32e-f : p. 112 ; **De aud.** 38a : p. 206 ; **De prof. in virt.** 84b-c : p. 45 ; **De cap. ex inim. util.** 92e : p. 45 ; **De tu. san. praec.** 134d : p. 88 ; **Reg. et imp.** 177c

: p. 144 ; 184f-185a : p. 45 ; 185c : p. 45 ;
 186b : p. 50 ; 191a-b : p. 116 ; 206b : p. 194
Ap. lac. 208f : p. 118 ; 209b : p. 113 ; 211e-
 f ; 213b : p. 118 ; 213d : p. 130 ; *De fort.*
Alex. 327d : p. 148 ; 327e : p. 142 ; 328b : p.
 158 ; 328c : p. 157 ; 328d : p. 157 ; 328e : p.
 158 ; 329a : p. 159 ; 329d : p. 179 ; 330d : p.
 156 ; 332a : p. 157 ; 332b p. 158 ; 332c : p.
 158 ; 342a : p. 157 ; 342b : p. 147, p. 148 ;
 342b-c : p. 146 ; 342f : p. 142 ; *De cohib. ira*
 457e-f : p. 144 ; 458b : p. 144 ; *Quaest.*
conv. 612 d-e : p. 14 ; 649d : p. 88 ; 666c :
 p. 205 ; *Praec. ger. rep.* 800b : p. 45 ; 809b
 : p. 50 ; 814b-c : p. 28 ; *De Her. malign.*
 854e-856d : p. 18 ; 856d-860c : p. 18 ; 860c-
 874c : p. 18 ; 861a-861d : p. 18 ; 861b : p. 61
 ; 861b-c : p. 61, p. 94 ; 861d-863b : p. 18 ;
 861e-862a : p. 51 ; 862c-863b : p. 55 ; 862e
 : p. 56 ; 862f-863a : p. 55 ; 863b-873e : p. 18
 ; 864a-b : p. 58, p. 62-63 ; 864b : p. 58 ; 864d
 : p. 63 ; 864e : p. 63 ; 864e-867b : p. 18, p.
 56 ; 865c : p. 62 ; 866b : p. 18 ; 866e : p.
 204 ; 866f : p. 21 ; 867b-868a : p. 18 ; 867c
 : p. 62 ; 868a-f : p. 20 ; 868e : p. 62 ; 868f :
 p. 21, p. 56, p. 62 ; 868f-869c : p. 57 ; 869c-
 871d : p. 18 ; 871d-873d : p. 53 ; 871d-874c
 : p. 18 ; 871e : p. 57 ; 871e-872a : p. 51 ; 871f
 : p. 57 ; 872a-b : p. 22, p. 27, p. 31 ; 872b :
 p. 28, p. 31 ; 872c : p. 55 ; 872d : p. 57 ;
 872d-873d : p. 53 ; 873e-874c : p. 18 ; *Brut.*
anim. 988a : p. 112 ; *Adv. Colot.* 1126d : p.
 118

Polyen, *Stratagèmes* I, 30, 7 : p. 60 ; VII, 24
 : p. 92 ; VII, 33 : p. 78 ; VIII, 6 : p. 78

Pomponius Mela, *Chorographie* I, 14, 79 :
 p. 77 ; III, 46 : p. 195

Porphyre, *Commentaire sur les*
Harmoniques de Ptolémée I, 3, 31 : p. 207 ;
 I, 3, 66 : p. 207

Pseudo-Plutarque, *De mus.* 1140a-b : p.
 207

Pseudo-Quintilien, *Petites déclamations*
 323 : p. 138

Pseudo-Scylax, *Périple* XIV 4, 5 : p. 87

Ptolémée, *Harmoniques* I, 1, 5 : p. 207 ; III,
 3, 93-4 : p. 207

Quinte-Curce, *Histoires d'Alexandre* III,
 1, 14 : p. 148 ; III, 7, 2 : p. 87 ; III, 10, 4 : p.
 151 ; III, 10, 4-5 : p. 152 ; IV, 1, 38 : p. 151
 ; IV, 7, 26 : p. 149 ; IV, 12, 14 : p. 174 ; IV,
 13, 14 : p. 174 ; IV, 15, 5 : p. 174 ; IV, 15,
 14 : p. 174 ; V, 4, 12 : p. 141 ; V, 7, 1-11 : p.
 169 ; V, 7, 6-7 : p. 175 ; V, 13, 14 : p. 141 ;
 VI, 1, 18 : p. 141 ; VI, 2, 15-4, 1 : p. 150 ;
 VII, 5, 10-13 : p. 174 ; VII, 8, 12-13 : p. 141
 ; VII, 8, 12-30 : p. 141 ; VII, 10 : p. 151 ;
 VIII, 1, 23-25 : p. 146 ; VIII, 5, 1 : p. 159 ;
 IX, 2, 26 : p. 151 ; IX, 3, 8 : p. 151 ; IX, 3,
 18-19 : p. 155 ; IX, 3, 19 : p. 154 ; X, 1, 17 :
 p. 200 ; X, 3, 10 : p. 159

Quintilien, *Institution oratoire* III, 8, 16 : p.
 138

Sophocle, *Philoctète* 679 ss. : p. 225

Strabon, *Géographie* III, 5, 7 : p. 154 ; IX, 5, 19 : p. 225 ; XI, 9, 3 : p. 183 ; XII, 2, 9 : p. 87 ; XII, 3, 11 : p. 88, p. 89 ; XIV, 3, 9 : p. 77 ; XV, 3, 6 : p. 170

Suétone, *Vie de César* 7 : p. 195 ; 44, 6 : p. 196, p. 221

Tacite, *Germanie* 43, 6 : p. 208

Théopompe, *FGrHist* 115 F 89 : p. 72

Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* I, 14, 3 : p. 38 ; I, 93, 7 : p. 38 ; I, 98, 1-2 : p. 91 ; I, 112, 2 : p. 74 ; II, 99, 3 : p. 180 ; III, 53, 1-69, 4 : p. 64 ; III, 62, 3-4 : p. 64

Tite-Live, *Histoire romaine* IX, 17 -19 : p. 138

Velleius Paterculus, *Histoire romaine* I, 2, 3 : p. 195 ; II, 59, 4 : p. 221, p. 216

Virgile, *Géorgiques* IV, 484 : p. 225

Xénophon, *Agésilas* 1, 6-2, 31 : p. 99 ; 1, 7 : p. 111 ; 1, 8 : p. 109 ; 3 : p. 123 ; 3, 1-9, 7 : p. 99 ; 4, 1 : p. 114 ; 7, 4 : p. 69 ; 7, 4-5 : p. 116 ; 8, 3 : p. 103, p. 130 ; ***Helléniques*** I, 6, 7 : p. 116 ; III, 1, 3 : p. 117 ; III, 2, 12 : p. 119 ; III, 4 : p. 99 ; III, 4, 2 : p. 109, p. 111 ; III, 4, 3 : p. 110 ; III, 4, 5 : p. 119 ; IV, 1 : p. 99 ; IV, 1, 29-38 : p. 125 ; IV, 1, 32 : p. 128 ; IV, 1, 34 : p. 127, p. 128 ; IV, 1, 37 : p. 128 ; IV, 1, 40 : p. 128 ; IV, 1, 41 : p. 114 ; V, 1, 36 : p. 119 ; VII, 1, 34 : p. 110 ; ***Anabase*** V, 2, 14 : p. 209 ; VI, 5, 27 : p. 209

Bibliographie

- Aalders 1961 Aalders G. J. D., « Germanicus und Alexander der Grosse », *Historia*, 10, 1961, p. 382-384
- Accame 1951 Accame S., *Ricerche intorno alla guerra corinzia*, Naples, 1951
- Ailloud 1931 Ailloud H. (éd.), *Vies des douze Césars*, Tomes I-III, Paris, 1931
- Alidoust 2020 Alidoust F., *Natio molestissima. Römerzeitliche Perserbilder von Cicero bis Ammianus Marcellinus*, Gutenberg, 2020
- Alma 1897 Alma L., *Studia in Plutarchi Vitas Galbae et Othonis*, Sneek, 1897
- Almagor 2011 Almagor E., « Plutarch on the End of the Persian Empire », *Graeco-Latina Brunensia*, 16, 2011, p. 3-16
- Almagor 2017 Almagor E., « Plutarch and the Persians », *Electrum*, 24, 2017, p. 123-170
- Almagor 2018 Almagor E., *Plutarch and the Persica*, Edinburgh, 2018
- Altheim 1980 Altheim F., *Weltgeschichte Asiens im griechischen Zeitalter I*, Halle, 1947

- Lives and Afterlives*, Oxford, 2010, p. 193-204, p. 294-299
- Asirvatham 2010b Asirvatham S. R., « Perspectives on the Macedonians from Greece, Rome, and Beyond », dans J. Roisman et I. Worthington (éd.), *A Companion to Ancient Macedonia*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2010, p. 99-124
- Asirvatham 2017 Asirvatham S. R., « Flattery, history, and the Πειπαιδευμένος », dans T. Howe, S. Müller et R. Stoneman (éd.), *Ancient Historiography on War and Empire*, Oxford, p. 262-274
- Atkinson 1980 Atkinson J., *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni, books 3 and 4*, Amsterdam, 1980
- Atkinson 2000 Atkinson J., « Originality and its Limits in the Alexander Sources of the Early Empire », dans A. B. Bosworth et E. J. Baynham, *Alexander the Great in Fact and Fiction*, Oxford, 2000, p. 307-325
- Auberger 2001 Auberger J., *Historiens d'Alexandre*, Paris, 2001
- Babbitt 1936 Babbitt F. C., *Plutarch's Moralia*, IV, Cambridge (Mass.) – Londres, 1936
- Babut 1969 Babut D., *Plutarque et le stoïcisme*, Paris, 1969
- Badi' 1991 Badi' A. M., *D'Alexandre à Mithridate*, V, Ascona, 1991
- Badian 1958 Badian E., « Alexander the Great and the Unity of Mankind », *Historia*, 7, 1958, p. 425-444
- Badian 1966 Badian E., « Alexander the Great and the Greeks of Asia », dans E. Badian (éd.), *Ancient Society and*

- Institution, Studies presented to Victor Ehrenberg on his 75th birthday*, Oxford, 1966, p. 37-69
- Balard 1986 Balard M. (éd.), *Fortunes de Jacques Amyot. Actes du colloque international (Melun, 18–20 avril 1985)*, Paris, 1986
- Bardon 1948-1961 Bardon H. (éd.), *Quinte-Curce, Histoires*. Tomes I-II, Paris, 1948-1961
- Barigazzi 1994 Barigazzi A. (éd.), *Studi su Plutarco*, Florence, 1994
- Barone Parmentier 2011 Barone F. P., Parmentier E. (éd. et trad.), *Nicolas de Damas, Histoires, Recueil de coutumes, Vie d'Auguste, Autobiographie*, Paris, 2011
- Barrow 1967 Barrow R. H., *Plutarch and his times*, Londres, 1967
- Barzanò 1984 Barzanò A., « Curzio Rufo, storico di Alessandro, e i Flavi », dans M. Sordi (éd.), *Alessandro Magno tra storia e mito*, Milan, 1984, p. 169–178
- Bastien 2007 Bastien J.-L., *Le triomphe romain et son utilisation politique à Rome aux trois derniers siècles de la République*, Rome, 2007
- Bayet 1926 Bayet J., *Les origines de l'Hercule romain*, Paris, 1926
- Beard 2007 Beard M., *The Roman Triumph*, Cambridge (Mass.) – Londres, 2007
- Bearzot 2005 Bearzot C., « Philotimia, tradizione e innovazione. Lisandro e Agesilao a confronto in Plutarco », dans A. Pérez Jiménez et F. Titchener (éd.), *Historical and Biographical Values of Plutarch's Works. Studies Devoted to Professor Philip A. Stadter by the*

- Internation Plutarch Society*, Malaga – Logan, 2005, p. 31-50
- Bearzot 2019 Bearzot C., « La continuazione della guerra contro la Persia dopo il 478 nella tradizione plutarchea », *Revue internationale d'Histoire Militaire Ancienne*, 8, 2019, p. 209-221
- Beaujeu 1955 Beaujeu J., *La religion romaine à l'apogée de l'Empire*, Paris, 1955
- Becchi 1999 Becchi F., « Plutarco tra platonismo e aristotelismo : la filosofia come παιδεία dell'anima », dans A. Pérez Jiménez et J. García López (éd.), *Plutarco, Platón y Aristóteles. Actas del V Congreso internacional de la I.P.S. (Madrid – Cuenca, 4-7 de mayo de 1999)*, Madrid, 1999, p. 25-44
- Becchi 2014 Becchi F., « Plutarch, Aristotle, and the Peripatetics », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p.73-87
- Beck 2002 Beck M., « Plutarch to Trajan : the Dedicatory Letter and the Apophthegmata Collection », dans P. A. Stadter et L. Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor. Plutarch, Greek Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan*, Louvain, 2002, p. 163-173
- Beneker 2012 Beneker J., *The Passionate Statesman. Eros and Politics in Plutarch's Lives*, Oxford, 2012
- Bengtson 1974 Bengtson H., « Zum Partherfeldzug des Antonius », *Bayerische Akademie der Wissenschaften*, 40, 1974, p. 1-48
- Bengtson 1977 Bengtson H., *Marcus Antonius. Triumvir und Herrscher des Orient*, Munich, 1977

- Bonnet 1988 Bonnet C., *Melqart. Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée*, Louvain, 1988
- Borza 1982 Borza E. N., « Macedonians, and the Origins of the Macedonian Royal House », *Hesperia Supplements*, 19, 1982, p. 7-13
- Bosworth 1976 Bosworth A. B., « Arrian and the Alexander Vulgate », dans E. Badian (éd.), *Alexandre le Grand. Image et réalité*, Vendœuvres-Genève, 1976, p. 1-33
- Bosworth 1980 Bosworth A. B., *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander*, Oxford, 1980
- Bosworth 1988 Bosworth A. B., *From Arrian to Alexander*, Oxford, 1988
- Botha 1980 Botha L. A., *The Hellenica Oxyrhynchia and the Asiatic Campaign of Agesilaus*, thèse, 1980
- Botha 1988 Botha L. A., « The Asiatic Campaign of Agesilaus : the Topography of the Route from Ephesus to Sardis », *Acta Classica*, 31, 1988, p. 71-80
- Boulet 2014 Boulet B., « The Philosopher King », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 449-462
- Boulogne 1994 Boulogne J., *Un aristocrate grec sous l'occupation romaine*, Lille, 1994
- Bourriot 1995 Bourriot F., *Kalos Kagathos - Kalokagathia. D'un terme de propagande de sophistes à une notion sociale et philosophique*, Hildesheim – Zurich – New York, 1995

- Bouteau 2019 Bouteau M., « Plutarque et l'Arménie. Une barbarité exacerbée », *Revue internationale d'Histoire Militaire Ancienne*, 8, 2019, p. 295-308
- Bowen 1992 Bowen A. J., *Plutarch, The Malice of Herodotus*, Warminster, 1992
- Braccesi 1986 Braccesi L., *L'ultimo Alessandro (dagli antichi ai moderni)*, Padoue, 1986
- Braccesi 1987 Braccesi L. « Germanico e l'*imitatio Alexandri* in Occidente », dans G. Bonamente et M. P. Segoloni (éd.), *Germanico la persona, la personalità, il personaggio. Atti del convegno di Macerata – Perugia 1986*, Rome, 1987, p. 53-65
- Braund 1993 Braund D., « Dionysiac Tragedy in Plutarch, Crassus », *The Classical Quarterly*, 43, 2, 1993, p. 468-474
- Braund 2005 Braund D., « Pericles, Cleon and the Pontus : the Black Sea in Athens c. 440-421 », dans D. Braund (éd.), *Scythians and Greeks. Cultural Interactions in Scythia, Athens and the Early Roman Empire*, Exeter, 2005, p. 80-99
- Breglia Pulci Doria 1973-1974 Breglia Pulci Doria L., « Plutarco e Tigrane II ΠΙΛΑΕΛΛΗΝ », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli*, 16, 1973-1974, p. 37-67
- Bremer 2005 Bremer J. M., « Plutarch and the 'Liberation of Greece' », dans L. de Blois, J. Bons et T. Kessel (éd.), *The Statesman in Plutarch's Works. Proceedings of the Sixth International Conference of the International Plutarch Society (Nijmegen – Castle*

- Hernen, May 1-5, 2002*), Leiden – Boston, 2004, p. 257-268
- Brenk 1977 Brenk F. E., « The Dreams of Plutarch's *Lives* », *Latomus*, 34, 1977, p. 336-349
- Brenk 1992 Brenk F. E., « Plutarch's Life 'Markos Antonios' : A Literary and Cultural Study », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 33, 6, 1992, p. 4347-4469
- Brenk 2007 Brenk F. E., « 'Parlando senza profumi raggiunse con la voce mille anni', Plutarco e la sua età », dans P. Cacciatore et F. Ferrari (éd.), *Plutarco e la cultura della sua età. Atti del X Convegno plutarco (Fisciano-Paestum, 27-29 ottobre 2005)*, Naples, 2007, p. 13-38
- Briant 1998 Briant P., « Colonizzazione ellenistica e popolazioni del Vicino Oriente : dinamiche sociali e politiche di acculturazione », dans S. Settis (éd.), *I Greci*, II. *Una storia greca*, 3. *Trasformazioni*, Turin, 1998, p. 309-333
- Briant 2003 Briant P., *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris, 2003
- Brodersen 1989 Brodersen K., *Appians Abriss der Seleukidengeschichte (Συριακή 45, 232-70, 369). Text und Kommentar*, Munich, 1989
- Bruce 1967 Bruce I. A. F., *An Historical Commentary on the Hellenica Oxyrhynchia*, Cambridge, 1967
- Bruhl 1930 Bruhl A., « Le souvenir d'Alexandre le Grand et les Romains », *Mélange d'archéologie et d'histoire*, 47, 1930, p. 202-221

- Bryce 1986 Bryce T. R., *The Lycians. A Study of Lycian History and Civilisation to the Conquest of Alexander the Great*, Copenhagen, 1986
- Buckler 1977 Buckler J., « Plutarch and the Fate of Antalkidas », *Greek, Roman, and Byzantine Studies*, 18, 1977, p. 139-145
- Bultrighini 2015 Bultrighini U., « Cimone, sua sorella », dans U. Bultrighini et E. Di Mauro, *Donne che contano nella storia greca*, Lanciano, 2015, p. 441-528
- Bürcklein 1879 Bürcklein A., *Quellen und Chronologie der römisch-parthischen Feldzüge in den Jahren 713-718 d. St.*, Leipzig, 1879
- Calabi Limentani 1960 Calabi Limentani I., « Aristide il Giusto. Fortuna di un nome », *Rendiconti dell'Istituto Lombardo*, 94, 1960, p. 43-67
- Calabi Limentani 1974 Calabi Limentani I., *Plutarchi, Vita Aristidis*, Florence, 1974
- Cameron 2004 Cameron A., *Greek Mythography in the Roman World*, Oxford, 2004
- Cammarota 1992 Cammarota M. R., « Il *De Alexandri Magni fortuna aut virtute* come espressione retorica : il panegirico », dans I. Gallo (éd.), *Ricerche plutarchee*, Naples, 1992, p. 105-124
- Cammarota 1998 Cammarota M. R., *Plutarco, La fortuna o la virtù di Alessandro Magno, Seconda Orazione*, Naples, 1998
- Cammarota 2000 Cammarota M. R., « La tradizione retorica in tre declamazioni di Plutarco : *De Alexandri Magni fortuna aut virtute*, *De fortuna Romanorum*, *De gloria Atheniensium* », dans L. Van der Stockt,

- Rhetorical Theory and Praxis in Plutarch*, Louvain – Namur, 2000, p. 69-86
- Canfora 1999 Canfora L., *Giulio Cesare. Il dittatore democratico*, Rome, 1999
- Canfora 2015 Canfora L., *Augusto figlio di Dio*, Bari – Rome, 2015
- Capecchi 1991 Capecchi G., « Grecità linguistica e grecità figurativa nella più antica monetazione di Cilicia », *Quaderni storici*, 26, 1, 1991, p. 67-103
- Carena Manfredini Piccirilli 1983 Carena C., Manfredini M., Piccirilli L. (éd.), *Plutarco, Le Vite di Temistocle e di Camillo*, Milan, 1983
- Carena Manfredini Piccirilli 1986 Carena C., Manfredini M., Piccirilli L. (éd.), *Plutarco, Le Vite di Cimone e di Lucullo*, Milan, 1986
- Carrière Cuvigny 1984 Carrière J.-C., Cuvigny M. (éd.), *Plutarque, Œuvres morales. Tome XI, 2^e partie : Traités 52 et 53*, Paris, 1984
- Cartledge 1987 Cartledge P. A., *Agelilaos and the Crisis of Sparta*, Londres, 1987
- Casamento van Mal-Meder Pasetti 2016 Casamento A., van Mal-Meder D., Pasetti L. (éd.), *Le Declamazioni minori dello Pseudo-Quintiliano. Discorsi immaginari tra letteratura e diritto*, Berlin – Boston, 2016
- Cassio 1998 Cassio A. C., « La lingua greca come lingua universale », dans S. Settis (éd.), *I Greci. II. Una storia greca, 3. Trasformazioni*, Turin, 1998, p. 991-1013
- Cawkwell 1976 Cawkwell G. L., « Agelilaos and Sparte », *Classical Quarterly*, 26, 1976, p. 62-84

- Cawkwell 1979 Cawkwell G. L., *Xenophon*, Londres, 1979
- Cawkwell 1981 Cawkwell G. L., « The King's Peace », *Classical Quarterly*, 31, 1981, p. 69-83
- Cawkwell 1983 Cawkwell G. L., « The Decline of Sparta », *Classical Quarterly*, 33, 1983, p. 385-400
- Cawkwell 2005 Cawkwell G. L., *The Greek Wars : The Failure of Persia*, Oxford – New York, 2005
- Chambry Flacelière 1958-1979 Chambry É., Flacelière R. (éd.), *Plutarque, Vies*. Tomes I-XV, Paris, 1958-1979
- Chambry 1967 Chambry P. (éd.), *Xénophon, Œuvres complètes*, I-II, Paris, 1967
- Chamoux 1986 Chamoux F., *Marc Antoine dernier prince de l'Orient grec*, Paris, 1986
- Chamoux Goukowsky 1976 Chamoux F., Goukowsky P. (éd.), *Diodore de Sicile, Bibliothèque historique*. Tome XII : Livre XVII, Paris, 1976
- Chanotis 1997 Chanotis A., « Theatricality Beyond the Theater. Staging Public Life in Hellenistic World », dans B. Le Guen (éd.), *De la scène aux gradins. Théâtre et représentations dramatiques après Alexandre le Grand*, Toulouse, 1997, p. 219-249
- Chaumont 1986 Chaumont M.-L., « Appianus », *Encyclopaedia Iranica* II, 2, 1986, p. 162-163
- Citti 2007 Citti F., « La declamazione greca in Seneca il Vecchio », dans L. Calboli Montefusco (éd.), *Papers on Rethoric VIII*, 8, 2007, p. 57-102
- Cizek 1983 Cizek E., *L'époque de Trajan*, Bucarest – Paris, 1983

- Cohen 1978 Cohen G. M., *The Seleucid Colonies : Studies in Founding, Administration and Organisation*, Wiesbaden, 1978
- Cohen 1995 Cohen G. M., *The Hellenistic Settlements in Europe, the Islands and Asia Minor*, Berkley, 1995
- Cohen 2013 Cohen G. M., *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, Berkley – Los Angeles – Londres, 2013
- Combès 1966 Combès R., *Imperator : recherches sur l'emploi et la signification du titre d'imperator dans la Rome républicaine*, Paris, 1966
- Cook 1962 Cook J. M., *The Greeks in Ionia and the East*, Londres, 1962
- Cordano 2002 Cordano F., « La guerra e la musica nell'antica Grecia », dans M. Sordi (éd.), *Guerra e diritto nel mondo greco e romano*, Milan, 2002, p. 163-172
- Corsaro 1998 Corsaro M., « I Greci d'Asia », dans S. Settis (éd.), *I Greci, II. Una storia greca, 2. Definizione*, Turin, 1998, p. 27-59
- Corvisier 2013 Corvisier J.-N., « Les causes de l'échec chez Plutarque », dans G. Saupin et É. Schnakenbourg (éd.), *Expériences de la guerre et pratique de la paix de l'Antiquité au XX^e siècle*, Rennes, 2013, p. 39-54
- Counillon 1998 Counillon P., « Les Grecs du Pont dans le royaume de Mithridate », dans M. Bruneau (éd.), *Les Grecs pontiques. Diaspora, identité, territoires*, Paris, 1998
- Coventry 1989 Coventry L., « Philosophy and Rhetoric in the Menexenus », *Journal of Hellenic Studies*, 109, 1989, p. 1-15

- Cresci Marrone 1987 Cresci Marrone G., « Germanico e l'imitatio Alexandri in Oriente », dans G. Bonamente et M. P. Segoloni (éd.), *Germanico la persona, la personalità, il personaggio. Atti del convegno di Macerata – Perugia 1986*, Rome, 1987, p. 67-77
- Croisille 1990 Croisille J.-M. (éd.), *Alejandro Magno, modelo de los emperadores romanos, Actes du IV^e Colloque international de la SIEN*, Bruxelles, 1990
- Cumont 1940 Cumont F., « Trajan 'kosmokrator' ? », *Revue des Études Anciennes*, 42, 1940, p. 408-411
- Cuvigny Lachenaud 1981 Cuvigny M., Lachenaud G. (éd.), *Plutarque, Œuvres morales*. Tome XII, 1^{ère} partie : Traités 54-57, Paris, 1981
- D'Angelo 1998 D'Angelo A., *Plutarco, La fortuna o la virtù di Alessandro Magno, Prima Orazione*, Naples, 1998
- Dąbrowa 1983 Dąbrowa E., *La politique de l'Etat parthe à l'égard de Rome d'Artaban II à Vologèse I, ca 11-ca 79 de n.e., et les facteurs qui la conditionnaient*, Cracovie, 1983
- Dąbrowa 1998 Dąbrowa E., « Philhellên. Mithridate Ier et les Grecs », *Electrum*, 2, 1998, p. 35-44
- Dąbrowa 2016 Dąbrowa E., « Marc Antoine, les Parthes et l'Arménie », dans G. Traina (éd.), *Studi sull'età di Marco Antonio*, Galatina, 2016, p. 343-352
- Dana 2012 Dana M., « Mobilité et destins croisés : les réseaux culturels des cités du Pont-Euxin », dans L. Capderey et J. Zurbach (éd.), *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque*

archaïque à l'époque hellénistique, Paris – Bordeaux, 2012, p. 199-217

De Blois 2004

De Blois L., « Classical and Contemporary Statesmen in Plutarch's *Praecepta* », dans L. De Blois, J. Bons et T. Kessel (éd.), *The Statesman in Plutarch's Works. Proceedings of the Sixth International Conference of the International Plutarch Society (Nijmegen – Castle Hernen, May 1-5, 2002)*, Leiden – Boston, 2004, p. 57-63

De la Berge 1877

De la Berge C., *Essai sur le règne de Trajan*, Paris, 1877

De Lacy 1952

De Lacy Ph., « Biography and Tragedy in Plutarch », *American Journal of Philology*, 73, 1952, p. 159-172

De Lamberterie 1999

De Lamberterie C., « Un poète hellénistique en Arménie », dans A. Blanc et A. Christol (éd.), *Langues en contact dans l'Antiquité*, Paris, 1999, p. 151-167

De Polignac 2000

De Polignac (éd.), *Alexandre le Grand, figure de l'incomplétude*, Rome, 2000

De Romilly 1953

De Romilly (éd.), *Thucydide, La Guerre du Péloponnèse. Tome I : Introduction - Livre I*, Paris, 1953

De Romilly 1979

De Romilly J., *La douceur dans la pensée grecque*, Paris, 1979

De Wet 1990

De Wet B. X., « Contemporary Sources in Plutarch's *Life of Antony* », *Hermes*, 118, 1990, p. 80-90

Dédéyan 2007

Dédéyan G., *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, 2007

- Delebecque 1957 Delebecque E., *Essai sur la Vie de Xénophon*, Paris, 1957
- Deratani 1929 Deratani N., « Le réalisme dans les déclamations », *Revue de Philologie*, 55, 1929, p. 184–189
- Derouaux 1942 Derouaux W., « L'ordre de marche de Crassus le jour de la bataille de Carrhes », *Les Études Classiques*, 11, 1942, p. 157-164
- Desideri 1978 Desideri P., *Dione di Prusa. Un intellettuale greco nel mondo romano*, Florence – Messine, 1978
- Desideri 1990 Desideri P., Jasink A. M., *Cilicia. Dall'età di Kizzuwatns alla conquista macedone*, Turin, 1990
- Desideri 1991 Desideri P., « Cilicia ellenistica », *Quaderni storici*, 26, 1, 1991, p. 141-165
- Desideri 1995 Desideri P., « Plutarco e Machiavelli », *Teoria e prassi politica nelle opere di Plutarco. Atti del V Convegno plutarco (Certosa di Pontignano, 7-9 giugno 1993)*, Naples, 1995, p. 107-122
- Desideri 1998 Desideri P., « L'impero bilingue e il parallellismo Greci/Romani », dans S. Settis (éd.), *I Greci. II. Una storia greca, 3. Trasformazioni*, Turin, 1998, p. 909-939
- Desideri 2002 Desideri P., « Lycurgus : the Spartan Ideal in the Age of Trajan », dans P. A. Stadter et L. Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor. Plutarch, Greek Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan*, Louvain, 2002, p. 315-327
- Desideri 2010 Desideri P., « Il mito di Alessandro in Plutarco e Dione », dans S. Bussi et D. Foraboschi (éd.), *Roma e l'eredità ellenistica. Atti del Convegno*

- Internazionale (Milano, Università Statale, 14-16 gennaio 2009),* Pise – Rome, 2010, p. 19-31
- Desideri 2011 Desideri P., « Greek Poleis and the Roman Empire : Nature and Features of Political Virtues in an Autocratic System », dans G. Roskam et L. Van der Stockt (éd.), *Virtues for the People. Aspects of Plutarchan Ethics*, Louvain, 2011, p. 83-98
- Devoto 1986 Devoto, J. G., « Agesilaos, Antalcidas and the Failed Peace of 392/391 bc », *Classical Philology*, 81, 1986, p. 191-202
- Di Giglio 2009 Di Giglio A., *Gli strumenti a percussione nella Grecia antica*, Florence, 2009
- Di Gregorio 1976 Di Gregorio L., « Plutarco e la tragedia greca », *Prometheus*, 2, 1976, p. 151-174
- Dillon 2002 Dillon J., « The Social Role of the Philosopher in the Second Century c.e. : Some Remarks », dans P. A. Stadter, et L. Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor. Plutarch, Greek Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan*, Louvain, 2002, p. 29-40
- Dillon 2014 Dillon J. « Plutarch and Platonism », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 61-72
- Dinter Guérin Martinho 2016 Dinter M. T., Guérin C., Martinho M. (éd.), *Reading Roman Declamation. The Declamations Ascribed to Quintilian*, Berlin – Boston, 2016
- D'Ippolito 1985 D'Ippolito G., *L'approccio intertestuale alla poesia. Sondaggi da Vergilio a dalla poesia cristiana greca di Gregorio e di Sinesio*, Palerme, 1985

- Dognini 2007 Dognini C., « Il *De Herodoti malignitate* e la fortuna di Erodoto », dans Y. Perrin (éd.), *Neronia VII. Rome, l'Italie et la Grèce. Hellénisme et philhellénisme au premier siècle après J.-C.*, (Actes du VII^e Colloque international de la SIEN, Athènes, 21-23 octobre 2004), Bruxelles, 2007, p. 481-502
- Domínguez 1999 Domínguez A. J., « Ephesos and Greek Colonization », dans H. Friesinger et F. Krinzing (éd.), *100 Jahre Östeneichische Forschungen in Ephesos*, Vienne, 1999, p. 75-99
- Donini 1986 Donini P. L., « Plutarco, Ammonio e l'Accademia », dans F. E. Brenk et I. Gallo (éd.), *Miscellanea plutarchea. Atti del I convegno di studi su Plutarco (Roma, 23 novembre 1985)*, Ferrare, 1986, p. 97-110
- Due 1993 Due B., « Alexander's Inspiration and Ideas », dans J. Carlsen, O. S. Due, B. Poulsen et B. Due (éd.), *Alexander the Great, Reality and Myth*, Rome, 1993, p. 53-60
- Duff 1997 Duff T., « Moral Ambiguity in Plutarch's Lysander-Sulla », dans J. Mossman (éd.), *Plutarch and his Intellectual World*, Londres, 1997, p. 169-183
- Duff 1999a Duff T., *Plutarch's Lives : Exploring Virtue and Vice*, Oxford, 1999
- Duff 1999b Duff T., « Plutarch, Plato and 'Great Natures' », dans A. Pérez Jiménez et J. García López (éd.), *Plutarco, Platón y Aristóteles. Actas del V Congreso internacional de la I.P.S. (Madrid – Cuenca, 4-7 de mayo de 1999)*, Madrid, 1999, p. 313-332

- Dugas 1910 Dugas C., « La campagne d'Agésilas en Asie mineure (395) : Xénophon et l'Anonyme d'Oxyrhynchos », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 34, 1910, p. 58-95
- Durry 1948 Durry M. (éd.), *Pline le Jeune, Lettres*. Tome IV : Livre X. *Panegyrique de Trajan*, Paris, 1948
- Eco 1979 Eco U., *Lector in Fabula. La cooperazione interpretativa nei testi narrativi*, Milan, 1979
- Engels 2010 Engels F., « Macedonians and Greeks », dans J. Roisman et I. Worthington (éd.), *A Companion to Ancient Macedonia*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2010, p. 81-98
- Er 1991 Er Y., « Diversità e interazione culturale in Cilicia Tracheia. I monumenti funerari », *Quaderni storici*, 26, 1, 1991, p. 105-140
- Faraguna 2003 Faraguna M., « Alexander and the Greeks », dans J. Roisman (éd.), *Brill's Companion to Alexander the Great*, Leiden – Boston, 2003, p. 99-130
- Fell 1992 Fell M., *Optimus princeps ? Anspruch und Wirklichkeit der imperialen Programmatik Kaiser Traians*, Munich, 1992
- Ferrante 1975 Ferrante D., *Dione Crisostomo. ΠΙΕΠΙ ΒΑΣΙΛΕΙΑΣ (or. IV). Introduzione, testo, traduzione e commento*, Naples, 1975
- Ferrario 2011 Ferrario M., « Parola e musica in 'Plutarco' (ΠΙΕΠΙ ΜΟΥΣΙΚΗΣ) e in Filodemo », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, n. s., 99, 2011, p. 73-81
- Ferrary 1988 Ferrary J.-L., *Philhellénisme et Impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde*

hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate, Rome, 1988

Ferreira 2015

Ferreira A., « The Power of Nature and Its Influence on Statesmen in the Work of Plutarch », dans M. Meeusen et L. Van der Stockt (ed.), *Aspects of Plutarch's Philosophy of Nature*, Louvain, 2015, p. 155-165

Ferreira Leão 2005

Ferreira Leão D., « Alexandre Magno : da estratégia pan-hélenica ao cosmopolitismo », dans A. Casanova (éd.), *Plutarco e l'età ellenistica*, Florence, 2005, p. 23-38

Ferrucci 2013

Ferrucci S., « L'ambigua virtù. Φιλοτιμία nell'Atene degli oratori », dans M. Mari et J. Thornton (ed.), *Parole in movimento. Linguaggio politico e lessico storiografico nel mondo ellenistico. Atti del convegno internazionale (Roma, 21-23 febbraio 2011)*, Pise – Rome, 2013, p. 123-135

Flower 2000a

Flower M., « From Simonides to Isocrates: the Fifth-Century Origins of Panhellenism », *Classical Antiquity*, 19, 2000, p. 65–101

Flower 2000b

Flower M., « Alexander the Great and Panhellenism », dans A. B. Bosworth et E. J. Baynham (éd.), *Alexander the Great in Fact and Fiction*, Oxford, 2000, p. 97-135

Focke 1923

Focke F., « Synkrisis », *Hermes*, 58, 1923, p. 327–368

Fortenbaugh 1993

Fortenbaugh W. W. (éd.), *Theophrastus of Eresus, Sources for his Life, Writings, Thought and Influence*, Leiden – New York – Cologne, 1993

- François 1921 François L., *Essai sur Dion Chrysostome, philosophe et moraliste cynique et stoïcien*, Paris, 1921
- François 2015 François P., « *Clamore sublato* : le bruit de la guerre », *Pallas*, 2015, p. 89-112
- Frazier 1988 Frazier F., « À propos de la philotimia dans les *Vies* : quelques jalons dans l'histoire d'une notion », *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire Anciennes*, 62, 1988, p. 109-127
- Frazier 1996 Frazier F., *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris, 1996
- Frazier 2014 Frazier F., « The Perils of Ambition », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 488-502
- Frazier 2015 Frazier F., *Plutarque. Vie d'Antoine*, Paris, 2015
- Frazier Froidefond 1990 Frazier F., Froidefond C. (éd.), *Plutarque, Œuvres morales*. Tome V, 1^{ère} partie : Traités 20-22, Paris, 1990
- Fredricksmeier 2000 Fredricksmeier E., « Alexander the Great and the Kingdom of Asia », dans A. B. Bosworth et E. J. Baynham (éd.), *Alexander the Great in Fact and Fiction*, Oxford – New York, 2000, p. 136-166
- Friend 1999 Friend F., « Pirates, Seducers, Wronged Heirs, Poison Cups, Cruel Husbands, and Other Calamities : The Roman School Declamations and Critical Pedagogy », *Rhetoric Review*, 17, 2, 1999, p. 300-320
- Frost 1980 Frost F. J., *Plutarch's Themistocles. A Historical Commentary*, Princeton, 1980

- Fuhrmann 1964 Fuhrmann F., *Les images de Plutarque*, Wetteren, 1964
- Fuhrmann 1988 Fuhrmann F. (éd.), *Plutarque, Œuvres morales*. Tome III : Traités 15 et 16, Paris, 1988
- Funari 1996 Funari R., *Sallusti Crispi, Historiarum Fragmenta*, Amsterdam, 1996
- Gagé 1940 Gagé J., « Hercule-Melqart, Alexandre et les Romains à Gadès », *Revue des Études Anciennes*, 42, 1940, p. 425-438
- Galinier 1998 Galinier M., « L'image publique de Trajan », dans F. Dupont et C. Auray-Assayas (éd.), *Images Romaines*, Paris, 1998, p. 115-141
- Gallo 1998 Gallo I. (éd.), *L'eredità culturale di Plutarco dall'Antichità al Rinascimento*, Naples, 1998
- Gamberini 1979 Gamberini L., *Plutarco, "Della musica"*, Florence, 1979
- Gangloff 2006 Gangloff A., *Dion Chrysostome et les mythes. Hellénisme, communication et philosophie politique*, Grenoble, 2006
- Gangloff 2019 Gangloff A., *Pouvoir impérial et vertus philosophiques : l'évolution de la figure du bon prince sous le Haut-Empire*, Leiden – Boston, 2019
- García Sánchez 2013 García Sánchez M., « El discurso sobre el bárbaro : Aqueménidas, Arsácidas y Sasánidas en las fuentes grecorromanas », dans C. Fornis (éd.), *Los discursos del poder/el poder y discurso en la Antigüedad clásica*, Saragosse, 2013, p. 73-110

- Garzetti 1944 Garzetti A., « M. Licinio Crasso, l'uomo e il politico », *Athenaeum*, 22, 1944, p. 1-61
- Gazzano 2002 Gazzano F., « La diplomazia nelle *Storie* di Erodoto. Figure, temi, problemi », dans L. R. Cresci, F. Gazzano et D. P. Orsi (éd.), *La retorica della diplomazia nella Grecia antica e a Bisanzio*, Rome, 2002, p. 7-67
- Gazzano 2013 Gazzano F., « L'immagine di Creso nella tradizione post-classica. In margine al 'silenzio' di Xanto », dans V. Costa (éd.), *Tradizione e trasmissione degli storici greci frammentari. Atti del terzo workshop internazionale (Roma, 24-26 febbraio 2011)*, Tivoli, 2013, p. 73-105
- Gazzano 2018 Gazzano F. « *Discors exercitus*. Uno stereotipo dell'armata persiana nella tradizione classica », *Historika*, VIII, 2018, p. 91-128
- Gazzano 2020 Gazzano F., « Adulazione e guerra nelle *Vite* di Plutarco », *Maia*, 72, 3 2020, p. 571-592
- Gazzano Traina 2014 Gazzano F., Traina G., « Plutarque, historien militaire ? », *Ktèma*, 39, 2014, p. 347-370
- Gazzano Traina Couvenhes 2019 Gazzano F., Traina G., Couvenhes J.-C. (éd.), *Plutarque et la guerre / Plutarco e la guerra*, *Revue internationale d'Histoire Militaire Ancienne*, 8, 2019
- Geiger 1975 Geiger J., « Zum Bild Julius Caesars in der römischen Kaiserzeit », *Historia*, 24, 3, 1975, p. 444-453
- Geiger 2002 Geiger J., « *Felicitas Temporum* and Plutarch's Choice of Heroes », dans P. A. Stadter et L. Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor. Plutarch, Greek*

- Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan*,
Louvain, 2002, p. 93-102
- Geiger 2014 Geiger J., « The Project of the Plutarch's *Lives* », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 292-302
- Genette 1982 Genette G., *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, 1982
- Georges 2017 Georges T., *Ephesos*, Tübingen, 2017
- Georgiadou 1988 Georgiadou A., « The *Lives of the Caesars* and Plutarch's other *Lives* », *Illinois Classical Studies*, 13, 2, 1988, p. 349-356
- Georgiadou 2014 Georgiadou A., « The *Lives of the Caesars* », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 251-266
- Giangiulio 1992 Giangiulio M., « La φλότης tra Sibariti e Serdaioi (Meiggs–Lewis, 10) », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 93, 1992, p. 31-44
- Gianotti 1997 Gianotti G. F., « Plutarco e il declino di Sparta », dans M. Guglielmo et G. F. Gianotti (éd.), *Filosofia, storia, immaginario mitologico*, Alessandria, 1997, p. 167-173
- Gibson 2018 Gibson R., « Pliny and Plutarch's Practical Ethics : A Newly Rediscovered Dialogue », dans A. König et C. Whitton (éd.), *Roman Literature under Nerva, Trajan and Hadrian : Literary Interactions, AD 96–138*, Cambridge, 2018, p. 402-421
- Gignoux 2006 Gignoux A.-C., « De l'intertextualité à la réécriture », *Cahiers de Narratologie*, 13, 2006, en ligne :

<https://journals.openedition.org/narratologie/329>

(consulté le 8/05/2020)

- Gill 2003 Gill C., « Is rivalry a virtue or a vice ? », dans D. Konstan (éd.), *Envy, Spite and Jealousy. The Rivalrous Emotions in Ancient Greece*, Édimbourg, 2003, p. 29-51
- Giusti 2019 Giusti E., « Bunte Barbaren Setting up the stage : Re-inventing the Barbarian on the Georgics' theatre-temple », dans B. Xinyue et N. Freer (éd.), *Virgil's Georgics : Reflections and New Perspectives*, Londres, 2019, p. 105-114
- Goldhill 2003 Goldhill S., « Tragic Emotions : the Pettiness of Envy and the Politics of Pitilessness », dans D. Konstan (éd.), *Envy, Spite and Jealousy. The Rivalrous Emotions in Ancient Greece*, Édimbourg, 2003, p. 165-180
- Goldmann 1988 Goldmann B., *Einheitlichkeit und Eigenständigkeit der Historia Romana des Appian*, Hildesheim, 1988
- Gomes Espelosin 1994 Gomes Espelosin F. J., « Los elementos religiosos de la *Vita Alexandri* », dans M. Garcia Valdés (éd.), *Estudios sobre Plutarco: ideas religiosas. Actas del III simposio español sobre Plutarco*, Madrid, 1994, p. 169-178
- Gomme 1945 Gomme A. W., *A Historical Commentary on Thucydides*, I, Oxford, 1945
- Goukowsky 1981 Goukowsky P., *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre*, Nancy, 1981
- Goukowsky 2001 Goukowsky P. (éd.), *Appien, Histoire romaine*. Tome VII, Livre XII : *La Guerre de Mithridate*, Paris, 2001

- Gowing 1990 Gowing A., « Dio's Name », *Classical Philology*, 85, 1, 1990, p. 49-54
- Greaves 2002 Greaves A. M., *Miletos, A History*, Londres – New York, 2002
- Green 1978 Green P., « Caesar and Alexander : *aemulatio, imitatio, comparatio* », *American Journal of Ancient History*, 3, 1978, p. 1-26
- Green 1996 Green P., « The Metamorphosis of the Barbarian : Athenian Panhellenism in a Changing World », dans R. W. Wallace et E. M. Erris (éd.), *Transitions to Empire. Essays in Greco-Roman History 360-146 B.C. in Honor of E. Badian*, Oklahoma, 1996, p. 5-36
- Greenhalgh 1980 Greenhalgh P., *Pompey, The Roman Alexander*, Londres, 1980
- Grilli 1984 Grilli A., « Alessandro e Filippo nella filosofia ellenistica e nell'ideologia politica romana », dans M. Sordi (éd.), *Alessandro Magno tra storia e mito*, Milan, 1984, p. 123-153
- Grimal 1951 Grimal P., *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, Paris, 1951
- Grossato 2008 Grossato A., « Alessandro Magno e l'India », *Quaderni di Studi Indo-Mediterranei*, 1, 2008, p. 275-312
- Grousset 1984 Grousset R., *Histoire de l'Arménie*, Paris, 1984
- Guerrier 2012 Guerrier O. (éd.), *Plutarque de l'Âge classique au XIX^e siècle. Présences, interférences et dynamique (Actes du Colloque international de Toulouse, 13–15 mai 2009)*, Grenoble, 2012

- Guey 1937 Guey J., *Essai sur la guerre parthique de Trajan*, Paris, 1937
- Guillemin 1923 Guillemin A.-M. (éd.), *Cornélius Népos, Œuvres*, Paris, 1923
- Gurval 1995 Gurval R. A., *Actium and Augustus : The Politics and Emotions of Civil War*, Ann Arbor, 1995
- Hall 1989 Hall E., *Inventing the Barbarian : Greek Self-Definition through Tragedy*, Oxford, 1989.
- Hall 2001 Hall J. M., « Contested Ethnicities : Perceptions of Macedonia within Evolving Definitions of Greek Identity », dans I. Malkin (éd.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge (Mass.) – Londres, 2001, p. 159-186
- Haillet 2001 Haillet J. (éd.), *Diodore de Sicile, Bibliothèque historique. Tome VI : Livre XI*, Paris, 2001
- Hamilton 1979 Hamilton C. D., *Sparta's Bitter Victories*, Ithaca (New York) – Londres, 1979
- Hamilton 1969 Hamilton J. R., *Plutarch, Alexander*, Oxford, 1969
- Hammond 1983 Hammond N. G. L., *Three historians of Alexander the Great : the so-called Vulgate authors, Diodorus, Justin, and Curtius*, Cambridge – New York, 1983
- Hammond 1993 Hammond N. G. L., *Sources for Alexander the Great : an analysis of Plutarch's Life of Alexander and of Arrian's Anabasis*, Cambridge, 1993
- Hammond 1996 Hammond N. G. L., « Alexander and Armenia », *Phoenix*, 50, 2, 1996, p. 130-137
- Hannestad 1993 Hannestad N., « *Imitatio Alexandri* in Roman Art », dans J. Carlsen, O. S. Due, B. Poulsen et B. Due (éd.),

- Alexander the Great, Reality and Myth*, Rome, 1993, p. 61-69
- Harrison 1995 Harrison G. W. M., « The Semiotics of Plutarch's Συγκρίσεις : The Hellenistic *Lives* of Demetrius-Antony and Agesilaus-Pompey », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 73, 1995, p. 91-104
- Harrison Frangoulidis Papanghelis 2018 Harrison S., Frangoulidis S., Papanghelis T. D. (éd.), *Intratextuality and Latin literature*, Berlin, 2018
- Harrison 2000 Harrison T., *The Emptiness of Asia*, Londres, 2000
- Harrison 2003 Harrison T., « The Cause of Things : Envy and the Emotions in Herodotus' *Histories* », dans D. Konstan (éd.), *Envy, Spite and Jealousy. The Rivalrous Emotions in Ancient Greece*, Édimbourg, 2003, p. 143-163
- Hartmann 2008 Hartmann U., « Das Bild der Parther bei Plutarch », *Historia*, 57, 2008, p. 426-452
- Hartog 1980 Hartog F., *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, 1980
- Hartog 2001 Hartog F. (éd.), *Plutarque, Vies parallèles*, Paris, 2001
- Hatzfeld 1936-1939 Hatzfeld J. (éd.), *Xénophon, Hélieniques*. Tomes I-II, Paris, 1936-1939
- Hatzfeld 1946 Hatzfeld J., « Agésilas et Artaxerxès II », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 70, 1946, p. 238-246
- Hatzopoulos 2011a Hatzopoulos M. B., « Macedonia and Macedonians », dans R. J. Lane Fox (éd.), *Brill's Companion to Ancient Macedon*, Leiden – Boston, 2011, p. 43-49

- Hatzopoulos 2011b Hatzopoulos M. B., « Macedonia and Other Greeks », dans R. J. Lane Fox. (éd.), *Brill's Companion to Ancient Macedon*, Leiden – Boston 2011, p. 51-78
- Haussoullier Mathieu 1922 Haussoullier B., Mathieu G. (éd.), *Aristote, Constitution d'Athènes*, Paris, 1922
- Hauvette 1894 Hauvette A., *Hérodote historien des guerres médiques*, Paris, 1894
- Havener 2014 Havener W., « A Ritual Against the Rule ? The Representation of Civil War Victory in the Late Republican Triumph », dans C. H. Lange et F. J. Vervaeke (éd.), *The Roman Republican Triumph Beyond the Spectacle*, Rome, 2014, p. 175-169
- Head 1911 Head H., *Historia Nummorum Veterum*, Oxford, 1911
- Heen Hansen 2004 Heen A. G., Hansen M. H., « Lykia », dans M. H. Hansen et T. H. Nielsen (éd.), *An inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford, 2004, p. 1138-1143
- Heeren 1820 Heeren A. H. L., *De fontibus et auctoritate Vitarum parallelarum Plutarchi*, Göttingen, 1820
- Hellegouarc'h 1999 Hellegouarc'h J. (éd.), *Eutrope, Abrégé d'histoire romaine*, Paris, 1999
- Helmbold O'Neil 1959 Helmbold W. C., O'Neil E. N., *Plutarch's Quotations*, Baltimore, 1959
- Henderson 1975 Henderson M. M., « Plato's *Menexenus* and the Distortion of History », *Acta Classica*, 18, 1975, p. 25-46
- Henry 1959-1977 Henri R. (éd.), *Photius, Bibliothèque*. Tomes I-VIII, Paris, 1959-1977

- Herman 1980-1981 Herman G., « The 'Friend' of the Early Hellenistic Rulers : Servants or Officials », *Talanta*, 12/13, 1980-1981, p. 103-149
- Herman 1987 Herman G., *Ritualised friendship and the Greek city*, Cambridge, 1987
- Hillman 1994 Hillman T. P., « Authorial Statements, Narrative, and Character in Plutarch's *Agamemnon-Pompeius* », *Greek, Roman, and Byzantine Studies*, 35, 1994, p. 255-280
- Hillyard 1981 Hillyard B. P., *Plutarch, De audiendo. A text and commentary*, New York, 1981
- Hind 1998 Hind S., *Allusion and Intertext : Dynamics of Appropriation in Roman Poetry*, New York, 1998
- Hirsch 1985 Hirsch S. W., *The Friendship of the Barbarians : Xenophon and the Persian Empire*, Hanover – Londres, 1985
- Hirzel 1895 Hirzel R., *Der Dialog*, Leipzig, 1895
- Hoffman 1907 Hoffman W., *Das literarische Porträt Alexanders*, Diss., Leipzig, 1907
- Holzappel 1884 Holzappel L., « Ueber die echtheit der plutarchischen schrift *de Herodoti malignitate* », *Philologus*, 42, 1884, p. 23-53
- Homo 1947 Homo L., *Le siècle d'or de l'Empire romain*, Paris, 1947
- Hutchinson 2013 Hutchinson G. O., *Greek to Latin : Frameworks and Contexts for Intertextuality*, Oxford, 2013
- Humbert 1991 Humbert S., « Plutarque, Alexandre et l'Hellénisme », dans S. Saïd (éd.), *Hellenismos :*

quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque. (Actes du colloque de Strasbourg, 25-27 octobre 1989), Paris, 1991, p. 169-182

Humble 2007

Humble N., « Xenophon, Aristotle and Plutarch on Sparta », dans N. Birgalis, K. Buraselis et P. Cartledge (éd.), *The Contribution of Ancient Sparta to Political Thought and Practice*, Athènes, 2007, p. 291-300

Inglese 2003

Inglese L., « Aspetti della fortuna di Erodoto in Plutarco », *Rivista di cultura classica e medioevale*, 45, 2, 2003, p. 221-244

Isager 1993

Isager J., « Alexander the Great in Roman Literature from Pompey to Vespasian », dans J. Carlsen, O. S. Due, B. Poulsen et B. Due (éd.), *Alexander the Great. Reality and Myth*, Rome, 1993, p. 75-84

Jones 1971

Jones C. P., *Plutarch and Rome*, Oxford 1971

Jones 1978

Jones C. P., *The Roman World of Dio Chrysostom*, Cambridge, 1978

Jones 1982

Jones C. P., « Plutarch, *Lucullus* 42, 3-4 », *Hermes*, 110, 1982, p. 254-56

Jones 1995

Jones C. P., « Towards a Chronology of Plutarch's Works », dans B. Scardigli (éd.), *Essays on Plutarch's Lives*, Oxford, 1995, p. 95-123 = *Journal of Roman Studies*, 56, 1966, p. 61-74

Jones 2004

Jones C. P., « Multiple Identities in the Age of the Second Sophistic », dans B. E. Borg (éd.), *Paideia : The World of the Second Sophistic*, Berlin, 2004, p. 13-21

- Kechagia-Ovseiko 2014 Kechagia-Ovseiko E., « Plutarch and Epicureanism », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 104-120
- Keen 1996 Keen A. G., « Lies about Lysander », dans F. Cairns et M. Heath (éd.), *Papers of the Leeds International Latin Seminar*, 9, 1996, p. 285-296
- Kelly 1978 Kelly « Agesilaus' Strategy in Asia Minor », *Liverpool Classical Monthly*, 3, 1978, p. 97-98
- Kienast 1969 Kienast D., « Augustus und Alexander », *Gymnasium*, 76, 1969, p. 430-456
- Koester 1995 Koester H. (éd.), *Hephesos. Metropolis of Asia*, Valley Forge, 1995
- Kohl 1915 Kohl R., *De scholasticarum declamationum argumentis ex historia petitis*, Paderborn, 1915
- Konstan 1997 Konstan D., *Friendship in the Classical World*, Cambridge, 1997
- Konstan 2001 Konstan D., « *To Hellēnikon ethnos* : Ethnicity and the Construction of Ancient Greek Identity », dans I. Malkin (éd.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge (Mass.) – Londres, 2001, p. 29-50
- Krauss 1912 Krauss F., *Die rhetorischen Schriften Plutarchs und ihre Stellung im Plutarchischen Schriftenkorpus*, Diss., Munich, 1912
- Kristeva 1969 Kristeva J., *Sèméiotikè*, Paris, 1969
- Kryśkiewicz 2017 Kryśkiewicz H., « The Parthians – a Worthy Enemy of Roma ? Remarks on Roman-Parthian Political Conflict in the Ist cent. B.C., and its Influence on

- Roman Imperial Ideology », *Shìdnij svìt*, 3, 2017, p. 60-72
- Kühnen 2008 Kühnen A., *Die Imitatio Alexandri in der römischen politik*, Münster, 2008
- Lange 2016 Lange C. H., *Triumphs in the Age of Civil War : The Late Republic and the Adaptability of Triumphal Tradition*, Londres – New York, 2016
- Lassère 1954 Lassère F., *Plutarque : De la musique*, Olten – Lausanne, 1954
- Lavoine 1986 Lavoine S., « L'influence du Plutarque d'Amyot sur la tragédie française du XVI^e siècle », dans M. Balard (éd.), *Fortunes de Jacques Amyot. (Actes du colloque international, Melun, 18-20 avril 1985)*, Paris, 1986, p. 273-283
- Le Bonniec Wuilleumier 1987 Le Bonniec H., Wuilleumier P. (éd.), *Tacite, Histoires. Tome I : Livre I*, Paris, 1987
- Legrand 1930-1973 Legrand P.-E. (éd.), *Hérodote, Histoires. Livres I-IX*, Paris, 1930-1973
- Legrand 1932 Legrand P.-E. (éd.), *Hérodote, Histoires. Tome I : Livre I*, Paris, 1932
- Lehmann 1971 Lehmann G. A., « Tacitus un die *imitatio Alexandri* des Germanicus Caesar », dans G. Radke (éd.), *Politik und literarische Kunst im Werk des Tacitus*, Stuttgart, 1971
- Lenfant 2011 Lenfant D. (éd.), *Les Perses vus par les Grecs*, Paris, 2011

- Luppino Manes 1991 Luppino Manes E., *L'Agésilas di Senofonte : tra commiato e encomio*, Milan, 1991
- Mallan 2017 Mallan C., « The *Parthica* of Pseudo-Appian », *Historia*, 66, 2017, p. 362-381
- Manandian 1963 Manandian H., *Tigrane II et Rome*, Lisbonne, 1963
- Manfredini Orsi 1987 Manfredini M., Orsi D. P. (éd.), *Plutarco, Le Vite di Arato et di Artaserse*, Milan, 1987
- Marasco 1987 Marasco G., *Aspetti della politica di Marco Antonio*, Florence, 1987
- Mari 2008 Mari M., « L'ascesa della Macedonia e Filippo II », dans M. Giangiulio (éd.), *Storia d'Europa e del Mediterraneo*, IV, Rome, 2008, p. 433-461
- Marincola 1994 Marincola J., « Plutarch's Refutation of Herodotus », *The Ancient World*, 25, 1994, p. 191-203
- Marincola 2007 Marincola J., « The Persian Wars in the Fourth-Century Oratory and Historiography », dans E. Bridges, E. Hall et P. J. Rhodes (éd.), *Cultural Responses to the Persian Wars*, Oxford, 2007, p. 105-126
- Marr 1998 Marr J. L., *Plutarch, Life of Themistocles*, Warminster, 1998
- Martin 1998 Martin D., « Did Pompey engage in *imitatio Alexandri* ? », dans C. Deroux (éd.), *Studies in Latin Literature and Roman History IX*, Collection Latomus, 244, Bruxelles, 1998, p. 23-51
- Martin 1960 Martin H., « The Concept of *Prāotēs* in Plutarch's *Lives* », *Greek, Roman, and Byzantine Studies*, 3, 1960, p. 65-73

- Moles 1990 Moles J., « The Kingship Orations of Dio Chrysostom », dans F. Cairns et M. Heat (éd.), *Papers of the Leeds International Seminar*, 6, 1990, p. 297–375
- Moles 1994 Moles J., « Xenophon and Callicratidas », *Journal of Hellenic Studies*, 114, 1994, p. 70-84
- Momigliano 1934 Momigliano A., *Filippo il Macedone*, Florence, 1934
- Momigliano 1958 Momigliano A., « The Place of Herodotus in the History of Historiography », *History*, 43, 1958, p. 1-13
- Momigliano 1971 Momigliano A., *The Development of Greek Biography*, Cambridge (Mass.), 1971
- Momigliano 1969 Momigliano A., « Dio Chrysostomus (Unpublished lecture 1950) », dans A. Momigliano (éd.), *Quarto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Rome, 1969, p. 256-269
- Momigliano 1979 Momigliano A., « Persian Empire and Greek Freedom », dans A. Ryan (éd.), *The Idea of Freedom. Essays in Honour of Isaiah Berlin*, Oxford, 1979, p. 139-151
- Monaco Caterine 2013 Monaco Caterine M., « Alexander-Imitators in the Age of Trajan : Plutarch's Demetrius and Pyrrhus », *The Classical Journal*, 112, 4, p. 406-430
- Montgomery 1993 Montgomery H., « The Greek Historians of Alexander », dans J. Carlsen, O. S. Due, B. Poulsen et B. Due (éd.), *Alexander the Great, Reality and Myth*, Rome, 1993, p. 93-99
- Mooney 1930 Mooney G.W., *C. Suetoni Tranquilli, De Vita Caesarum*, Londres – New York, 1930

- Mossé 2007 Mossé C., « L'image de Sparte dans les *Vies parallèles* de Plutarque », dans N. Birgalis, K. Buraselis et P. Cartledge (éd.), *The Contribution of Ancient Sparta to Political Thought and Practice*, Athènes, 2007, p. 303-313
- Mossman 1988 Mossman J., « Tragedy and Epic in Plutarch's *Alexander* », *Journal of Hellenic Studies*, 108, 1988, p. 83-93
- Mossman 1992 Mossman J., « Plutarch, Pyrrhus, and Alexander », dans P. A. Stadter (éd.), *Plutarch and the Historical Tradition*, Londres – New York, 1992, p. 90-108
- Mossman 2014 Mossman J., « Tragedy and the Hero », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 437-448
- Muccioli 2004 Muccioli F. M., « 'Il Re dell'Asia' : ideologia e propaganda da Alessandro Magno a Mitridate VI », dans L. Criscuolo, G. Geraci et C. Salvaterra, *Simblos. Scritti di storia antica*, 4, Bologne, 2004, p. 105-158
- Muccioli 2007a Muccioli F. M., « Le radici di un'ostilità : l'amore di Temistocle e di Aristide per Stesileo di Ceo (Plut., *Them.* 3.2 ; *Arist.* 2.3-4) », dans J. M. Nieto Ibáñez et R. López López (éd.), *El amor en Plutarco*, León, 2007, p. 309-318
- Muccioli 2007b Muccioli F. M., « La rappresentazione dei Parti nelle fonti tra II e I secolo a. C. e la polemica di Livio contro i *levissimi ex Graecis* », dans T. Gnoli et F. M. Muccioli (éd.), *Incontri tra culture nell'Oriente ellenistico e romano, (Ravenna 11-12 marzo 2005)*, Milan, 2007

- Muccioli 2012 Muccioli F. M., *La storia attraverso gli esempi*, Milan – Udine, 2012
- Murison 1999 Murison C. L., *Rebellion and Reconstruction : Galba to Domitian. An Historical Commentary on Cassius Dio's Roman History*, 9, Atlanta, 1999
- Mustakallio Krötzl 2010 Mustakallio K., Krötzl C. (éd.), *De Amicitia. Friendship and Social Networks in Antiquity and the Middle Ages*, Rome, 2010
- Nachstadt 1895 Nachstadt W., *De Plutarchi declamatione quae est « de Alexandri fortuna »*, Diss., Berlin, 1895
- Nenci 1992 Nenci G., « L'imitatio Alexandri », *Polis*, 4, 1992, p. 173-186
- Nevin 2014 Nevin S. « Negative Comparison : Agamemnon and Alexander in Plutarch's Agesilaus-Pompey », *Greek, Roman, and Byzantine Studies*, 54, 2014, p. 45-68
- Nicolai 2001 Nicolai R., « Strabone e la campagna partica di Antonio. Critica delle fonti e critica del testo », dans G. Traina (éd.), *Studi sull'XI libro dei Geographika di Strabone*, Lecce, 2001, p. 95-126
- Nikolaidis 1986 Nikolaidis A. G., « Ἑλληνικός – βαρβαρικός : Plutarch on Greek and Barbarian Characteristics », *Wiener Studien*, 119, 1986, p. 229-244
- Nikolaidis 1997 Nikolaidis A. G., « Plutarch's Criteria for Judging his Historical Sources », dans C. Schrader, V. Ramón et J. Vela (éd.), *Plutarco y la Historia. Actas del V Simposio Español sobre Plutarco (Zaragoza, 20-22 de junio de 1996)*, Saragosse, 1997, p. 329-341
- Nikolaidis 2012 Nikolaidis A.G., « Aspects of Plutarch's Notion of Philotimia », dans Roskam G., de Pourcq M., Van der

- Stockt L. (éd.), *The Lash of Ambition*, Louvain – Namur – Paris – Walpole (Mass.), p. 31-53
- Nikonorov 2000 Nikonorov V. P., « Use of Musical Percussion Instruments in Ancient Eastern Warfare : the Parthian and Middle Asian Evidence », dans E. Hickmann, I. Laufs et R. Eichmann (éd.), *Studien zur Musikarchäologie*, II, Rahden, 2000, p. 71-81
- Nissen 1871 Nissen H., « Die Historien des Plinius », *Rheinisches Museum für Philologie*, 26, 1871, p. 497-548
- Occhipinti 2016 Occhipinti E., *The Hellenica Oxyrhynchia and Historiography : New Research Perspectives*, Leiden – Boston 2016
- Opsomer 2011 Opsomer J., « Virtue, Fortune, and Happiness in Theory and Practice », dans G. Roskam et L. Van der Stockt (éd.), *Virtues for the People. Aspects of Plutarchan Ethics*, Louvain, 2011, p. 151-173
- Opsomer 2014 Opsomer J., « Plutarch and the Stoics », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 88-103
- Östenberg 2009a Östenberg I., *Staging the World*, Oxford, 2009
- Östenberg 2009b Östenberg I., « *Titulis oppida capta leget*. The role of the written placards in the Roman triumphal procession », *Mélanges de l'École française de Rome*, 121/2, p. 463-472
- Packer 1997 Packer J., *The forum of Trajan in Rome : a study of the monuments*, Berkeley – Los Angeles – Oxford, 1997
- Pade 2007 Pade M., *The Reception of Plutarch's Lives in Fifteenth-century Italy*, Copenhagen, I-II, 2007

- Pade 2014 Pade M. « The Reception of Plutarch from Antiquity to the Italian Renaissance », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 531-544
- Paladini 1984 Paladini M. L., « A proposito del parallelo Alessandro Magno-Germanico Cesare in Tacito », dans M. Sordi (éd.), *Alessandro Magno tra storia e mito*, Milan, 1984, p. 179-183
- Panessa 1990 Panessa G., « La 'philia' nelle relazioni interstatali del mondo greco », dans G. Nenci et G. Thür (éd.), *Symposion 1988. Vorträge zur griechischen und hellenistischen Rechtsgeschichte Siena – Pisa, 6-8 Juni 1988*, Cologne – Vienne, 1990, p. 261-266
- Panessa 1999 Panessa G., *Philiai. L'amicizia nelle relazioni interstatali dei Greci. I. Dalle origini alla fine della guerra del Peloponneso*, Pise, 1999
- Paribeni 1926-1927 Paribeni R., *Optimus Princeps*, Messine, 1926-1927
- Parmeggiani 2011 Parmeggiani G., *Eforo di Cuma : studi di storiografia greca*, Bologne, 2011
- Pasquali 1942 Pasquali G., « Arte allusiva », *L'Italia che scrive*, 25, 1942, p. 185-187
- Payen 1997 Payen P., *Les îles nomades. Conquérir et résister dans l'Enquête d'Hérodote*, Paris, 1997
- Payen 1998 Payen P., « Rhétorique et Géographie dans les *Questions romaines* et *Questions grecques* de Plutarque », dans P. Payen (éd.), *Plutarque : Grecs et Romains en question, Entretiens d'archéologie et d'histoire*, Saint-Bertrand-de-Comminges, 1998, p. 39-73

- Payen 2001 Payen P. (dir.), « Dictionnaire Plutarque », dans F. Hartog (éd.), *Plutarque, Vies Parallèles*, Paris, 2001, p. 1941-2117
- Pearson 1960 Pearson L., *The Lost Histories of Alexander the Great*, New York, 1960
- Pédech 1984 Pédech P., *Compagnons d'Alexandre*, Paris, 1984
- Pelegrín Campo 1997 Pelegrín Campo J., « La noción de barbarie en las *Vidas Paralelas* de Plutarco de Queronea », dans C. Schrader, V. Ramón et J. Vela (éd.), *Plutarco y la historia. Actas del V simposio español sobre Plutarco (Zaragoza, 20-22 de junio de 1996)*, Saragosse, 1997, p. 367-378
- Pelling 1986 Pelling C. B. R., « Plutarch and Roman Politics », dans I. S. Moxon, J. D. Smart et A. J. Woodman (éd.), *Past Perspectives : Studies in Greek and Roman Historical Writing*, Cambridge, 1986, p. 159-187
- Pelling 1988a Pelling C. B. R., *Plutarch. Life of Antony*, Cambridge, 1988
- Pelling 1988b Pelling C. B. R., « Aspects of Plutarch Characterisation », *Illinois Classical Studies*, 13, 2, 1988, p. 257-274
- Pelling 1995 Pelling C. B. R., « Il moralismo delle *Vite* di Plutarco », dans I. Gallo et B. Scardigli (éd.), *Teoria e prassi politica nelle opere di Plutarco. Atti del V Convegno plutarco (Certosa di Pontignano, 7-9 giugno 1993)*, Naples, 1995, p. 343-361
- Pelling 1997a Pelling C. B. R., « Aeschylus' *Persae* and history », dans C. B. R. Pelling (éd.), *Greek tragedy and the historian*, New York – Oxford, 1997, p. 1-15

- Pelling 1997b Pelling C. B. R., « Plutarch on Caesar's Fall », dans J. Mossman (éd.), *Plutarch and his Intellectual World*, Londres, 1997, p. 215-232
- Pelling 2002a Pelling C. B. R., « Plutarch's method of work in the Roman Lives », dans C. B. R. Pelling (éd.), *Plutarch and History*, Londres 2002, p. 1-44 = *Journal of Hellenic Studies*, 99, 1979, p. 74-96
- Pelling 2002b Pelling C. B. R., « Plutarch's Caesar : a Caesar for the Caesars? », dans P. A. Stadter et L. Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor. Plutarch, Greek Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan*, Louvain, 2002, p. 213-226
- Pelling 2007 Pelling C. B. R., « *De Malignitate Plutarchi*. Plutarch, Herodotus and the Persian Wars », dans E. Bridges, E. Hall et P. J. Rhodes (éd.), *Cultural Responses to the Persian Wars*, Oxford, 2007, p. 145-164
- Pelling 2011 Pelling C. B. R., *Plutarch. Caesar*, Oxford, 2011
- Pelling 2014 Pelling C. B. R., « Political Philosophy », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 149-162
- Pérez Jiménez 2002 Pérez Jiménez A., « Exemplum : the paradigmatic education of the ruler in the *Lives* of Plutarch », dans P. A. Stadter et L. Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor. Plutarch, Greek Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan*, Louvain, 2002, p. 105-114
- Pérez Jiménez 2004 Pérez Jiménez A., « Los heroes de Plutarco y su elección entre la justicia y la utilidad », dans L. de

- Blois, J. Bons et T. Kessel (éd.), *The Statesman in Plutarch's Works. Proceedings of the Sixth International Conference of the International Plutarch Society (Nijmegen – Castle Hernen, May 1-5, 2002)*, Leiden – Boston, 2004, p. 127-136
- Pérez Jiménez 2008
 Pérez Jiménez A., « El trofeo de Maratón: Adaptación y desarrollo de un tópico ético en Plutarco », dans A. G. Nikolaidis (éd.), *The Unity on Plutarch's Work*, Berlin – New York, 2008, p. 591-600
- Pernot 1993
 Pernot L., *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, 1993
- Pernot 2007
 Pernot L., « Plutarco e Dione di Prusa », dans P. Cacciatore et F. Ferrari (éd.), *Plutarco e la cultura della sua età. Atti del X Convegno plutarco (Fisciano-Paestum, 27-29 ottobre 2005)*, Naples, 2007, p. 103-121
- Pernot 2013
 Pernot L., *Alexandre le Grand : les risques du pouvoir. Textes philosophiques et rhétoriques*, Paris, 2013
- Peter 1865
 Peter H., *Die Quellen Plutarchs in den Biographieen der Römer*, Halle, 1865
- Peter 1906
 Peter H., *Historicorum Romanorum Reliquiae*, II, Leipzig, 1906
- Petretto 1995
 Petretto A., « Musica e guerra: note sulla salpinx », *Sandalion* 18, 1995, p. 35-53
- Piccirilli 1987
 Piccirilli L., *Temistocle, Aristide, Cimone, Tucidide di Miliesia*, Gênes, 1987

- Pimouguet-Pedarros 2013 Pimouguet-Pedarros I., « La guerre dans le monde grec antique : spécificité et continuités historiques », dans G. Saupin et E. Schnakenbourg (éd.), *Expériences de la guerre et pratique de la paix de l'Antiquité au XX^e siècle*, Rennes, 2013, p. 311-324
- Piras 2001 Piras A., « Tratti sciamanici nello zoroastrismo », dans G. Acerbi, F. Chavez Hualpa et E. Comba (éd.), *Il tamburo e l'estasi. Sciamanesimo d'oriente e d'occidente*, Rimini, 2001, p. 7-22
- Pisani 1990 Pisani G. (éd.), *Plutarco, Moralia II. L'educazione dei ragazzi*, Pordenone, 1990
- Pisaniello 2013 Pisaniello C., *Aristide di Lisimaco, il "più desiderabile" degli Ateniesi. La problematica costruzione di un ethos*, thèse, Università degli Studi di Napoli Federico II, 2013
- Plácido 1995 Plácido D., « L'image d'Alexandre dans la conception plutarquée de l'empire romain », *Dialogues d'Histoire Ancienne*, 21, 1995, p. 131-138
- Podestà à paraître Podestà S., *Lykiaka. Frammenti*, Besançon, à paraître
- Pöhlmann 2011 Pöhlmann E., « Ps. Plutarch, *De Musica*. A History of Oral Tradition of Ancient Greek Music », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, n. s. 99, 2011, p. 11-30
- Poignault Schneider 2016 Poignault R., Schneider C. (éd.), *Fabrique de la déclamation antique (controverses et suasoires)*, Lyon, 2016
- Pontier 2008 Pontier P., « Xénophon et le récit onirique », *Cahiers des études anciennes*, 45, 2008, p. 129-149

- Pontier 2011 Pontier P., « Amis et ennemis dans l'Agésilas de Xénophon », dans J. Peigney (éd.), *Amis et ennemis en Grèce ancienne*, Bordeaux, 2011
- Powell 1939 Powell J. E., « The Sources of Plutarch's Alexander », *Journal of Hellenic Studies*, 59, 1939, p. 229-240
- Prandi 1985 Prandi L., *Callistene. Uno storico tra Aristotele e i re macedoni*, Milan, 1985
- Prandi 2000 Prandi L., « L'Alessandro di Plutarco (Riflessioni su *De Al. Magn. fort.* e su *Alex.*) », dans L. Van der Stockt (éd.), *Rhetorical Theory and Praxis in Plutarch*, Louvain – Namur, 2000, p. 375-386
- Prentice 1934 Prentice W. K., « The Character of Lysander », *American Journal of Archaeology*, 38, 1934, p. 37-42
- Pucci 1981 Pucci M., *La rivolta ebraica al tempo di Traiano*, Pise, 1981
- Puech 1992 Puech B., « Prosopographie des amis de Plutarque », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 2, 33, 6, 1992, p. 4857-4858
- Pyrau 1971 Pyrau S., « Eirenika : Considérations sur l'échec de quelques tentatives panhelléniques au IV^e siècle avant J.-C. », *Revue des Études Anciennes*, 73, 1971, p. 24-79
- Questa 1957 Questa C., « Il viaggio di Germanico in Oriente e Tacito », *Maia*, 9, 1957, p. 318-348
- Queyrel 2010 Queyrel A., *Prodosia. La notion et l'acte de trahison dans l'Athènes du V^e siècle*, Paris, 2010

- Musikarchäologie*, 7, *Orient Archäologie*, 25, 2010, p. 119-127
- Rosenstock 1994 Rosenstock B., « Socrates as Revenant : A Reading of the *Menexenus* », *Phoenix*, 48, 1994, p. 331-347
- Roskam 2002 Roskam G., « A Παιδεία for the Ruler. Plutarch's Dream of Collaboration between Philosopher and Ruler », dans P. A. Stadter et L. Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor. Plutarch, Greek Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan*, Louvain, 2002, p. 175-189
- Russel 2004 Russel J. R., « The Lost Epic of Tigran », dans J. R. Russel (éd.), *Armenian and Iranian Studies*, Cambridge (Mass.), 2004, p. 1031-1050
- Ruzé 1997 Ruzé F., *Délibération et pouvoir dans la cité grecque de Nestor à Socrate*, Paris, 1997
- Saïd 2001 Saïd S., « The Discourse of Identity in Greek Rhetoric from Isocrates to Aristides », dans I. Malkin (éd.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge (Mass.) – Londres, 2001, p. 275-299
- Saïd 2003 Saïd S., « Envy and Emulation in Isocrates », dans D. Konstan (éd.), *Envy, Spite and Jealousy. The Rivalrous Emotions in Ancient Greece*, Édimbourg, 2003, p. 217-234
- Sakellariou 1980 Sakellariou M. B., « Panhellenism : From Concept to Policy », dans M. Hatzopoulos et L. Loukopoulos (éd.), *Philip of Macedonia*, Athènes, 1980, p. 128-145
- Salmeri 1982 Salmeri G., *La politica e il potere. Saggio su Dione di Prusa*, Catane, 1982

- Sancisi-Weerdenburg 1993 Sancisi-Weerdenburg H., « Alexander and Persepolis », dans J. Carlsen, O. S. Due, B. Poulsen et B. Due (éd.), *Alexander the Great, Reality and Myth*, Rome, 1993, p. 177-188
- Santi Amantini 2013 Santi Amantini L., « La tragedia di Demetrio Poliorcete, re senza regno, e la terminologia teatrale nelle biografie di Plutarco », dans F. Gazzano et L. Santi Amantini (éd.), *Le maschere del potere. Leadership e culto della personalità nelle relazioni fra gli Stati dall'antichità al mondo contemporaneo*, Rome, 2013, p. 57-74
- Santi Amantini Carena Manfredini
1995 Santi Amantini L., Carena C., Manfredini M. (éd.), *Le Vite di Demetrio e di Antonio*, Milan, 1995
- Sartre 2003 Sartre M., *L'Anatolie hellénistique*, Paris, 2003
- Savalli-Lestrade 1998 Savalli-Lestrade I., *Les 'philoï' royaux dans l'Asie hellénistique*, Genève, 1998
- Saviniei 1984 Saviniei P. (éd.), *Arrien, Histoire d'Alexandre : L'anabase d'Alexandre le Grand et L'Inde*, Paris, 1984
- Sayar 2007 Sayar M. H., « Historical Development of Urbanization in Cilicia in Hellenistic and Roman Period », dans G. Urso (éd.), *Tra Oriente e Occidente, Atti del convegno internazionale (Cividale del Friuli, 28-30 settembre 2006)*, Pise, 2007, p. 247-257
- Scardigli 1974 Scardigli B., « Da Traianus Optimus Princeps a Traianus Optimus Augustus », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 18, 1974, p. 57-103
- Scardigli 1979 Scardigli B., *Die Römerbiographien Plutarchs*, Munich, 1979

- Schäfer 1981 Schäfer J., *Phaselis: Beiträge zur Topographie und Geschichte der Stadt und ihrer Hafen*, Tübingen, 1981
- Schepens 2005 Schepens G., « À la recherche d'Agésilas : le roi de Sparte dans le jugement des historiens du IV^e siècle av. J.-C. », *Revue des Études Grecques*, 118, 1, 2005, p. 31-78
- Schettino 1998 Schettino M. T., *Introduzione a Polieno*, Pise, 1998
- Schettino 2002 Schettino M. T., « Trajan's Rescript De Bonis Relegatorum and Plutarch's Ideal Ruler », dans P. A. Stadter et L. Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor. Plutarch, Greek Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan*, Louvain, 2002, p. 201-212
- Schmidt 1999 Schmidt T. S., *Plutarque et les barbares. La rhétorique d'une image*, Louvain, 1999
- Schmidt 2002 Schmidt T. S., « Plutarch's Timeless Barbarians and the Age of Trajan », dans P. A. Stadter et L. Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor. Plutarch, Greek Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan*, Louvain, 2002, p. 57-71
- Schmidt 2004 Schmidt T. S., « Barbarian in Plutarch's Political Thought », dans L. de Blois, J. Bons et T. Kessel (éd.), *The Statesman in Plutarch's Works. Proceedings of the Sixth International Conference of the International Plutarch Society (Nijmegen – Castle Hernen, May 1-5, 2002)*, Leiden – Boston, 2004, p. 227-235

- Schmidt 2009 Schmidt T. S., « Plutarque, les *Préceptes politiques* et le récit des Guerres médiques », *Cahiers des études anciennes*, 46, 2009, p. 101-128
- Schmitz 2014 Schmitz T. A., « Plutarch and the Second Sophistic », dans M. Beck (éd.), *A Companion to Plutarch*, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 32-42
- Schreiner 1977 Schreiner J. H., « More anti-Thukydean Studies in the Pentekontaetia », *Symbolae Osloenses*, 52, 1977, p. 19-38
- Scuderi 1978 Scuderi R., « Marco Antonio nell'opinione pubblica dei militari », dans M. Sordi (éd.), *Aspetti dell'opinione pubblica nel mondo antico*, Milan, 1978, p. 117-137
- Scuderi 1984 Scuderi R., *Commento a Plutarco, 'Vita di Antonio'*, Florence, 1984
- Scuderi 2014 Scuderi R., « La coppia plutarchea Demetrio-Antonio : un antimodello », dans A. Gonzales et M. T. Schettino (éd.), *L'idéalisation de l'autre. Faire un modèle d'un anti-modèle. Actes du 2^e colloque SoPHiA (Besançon 26-28 novembre 2012)*, Besançon 2014, p. 285-310
- Scuderi 2016 Scuderi R., « Antonio nella biografia plutarchea : per un'interpretazione psicologica », dans G. Traina (éd.), *Studi sull'età di Marco Antonio*, Galatina 2016, p. 129-153
- Seager 1977 Seager R. J., « Agesilaus in Asia : Propaganda and Objective », *Liverpool Classical Monthly*, 2, p. 183-184

- Seager Tuplin 1980 Seager R. J. et Tuplin C. J., « The Freedom of the Greeks of Asia : on the Origins of a Concept and the Creation of a Slogan », *Journal of Hellenic Studies*, 100, 1980, p. 141-154
- Seyrig 1955 Seyrig H., « Trésor monétaire de Nisibis », *Revue Numismatique*, 17, 1955, p. 85-128
- Shackford 1929 Shackford M. H., *Plutarch in Renaissance England, with Special Reference to Shakespeare*, 1929
- Shackleton Bailey 1989 Shackleton Bailey D. R., *M. Fabii Quintiliani Declamationes minores*, Stuttgart, 1989
- Shackleton Bailey 2006 Shackleton Bailey D. R., [*Quintilian*]. *The Lesser Declamations. Edited and translated by D. R. S. B.*, Cambridge (Mass.), 2006
- Sharrock Morales Sharrock A., Morales H. (éd.), *Intratextuality : Greek and Roman Textual Relations*, Oxford, 2000
- Sherwin-White 1984 Sherwin-White A. N., *Roman Foreign Policy in the East, 168 B.C. to A.D. 1*, Londres, 1984
- Shipleby 1997 Shipley D. R., *Plutarch's Life of Agesilas*, Oxford, 1997
- Sidari 1982 Sidari D., *Problema partico ed imitatio Alexandri nella dinastia Giulio-Claudia*, Venise, 1982
- Siewert 1995 Siewert P., « Le deportazioni di Tigrane e Pompeo in Cilicia », dans M. Sordi (éd.), *Coercizione e mobilità umana nel mondo antico*, Milan, 1995, p. 225-233
- Sircana 1997 Sircana F., *Plutarco, Non è possibile vivere felici seguendo Epicuro*, Côme – Pavie, 1997
- Sirinelli 2000 Sirinelli J., *Plutarque de Chéronée. Un philosophe dans le siècle*, Paris, 2000

- Smith 1954 Smith R. E., « The Opposition to Agesilaus' Foreign Policy 394-371 B.C. », *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, 2, 3, 1954, p. 274-288
- Solomon 1999 Solomon J. (éd.), *Ptolemy, 'Harmonics'*, Leiden – Boston – Cologne, 1999
- Sommer 2010 Sommer M., « Le ragioni della guerra : Roma, i Parti e l'ultimo imperativo di Cesare », dans G. Urso (éd.), *Cesare : precursore o visionario ? Atti del convegno internazionale (Cividale del Friuli, 17-19 settembre 2009)*, Pise, 2010, p. 123-140
- Soria Molina 2016 Soria Molina D., *Bellum Dacicum, Geopolítica, estrategia y conflicto en el Danubio bajo Domiciano y Trajano (85-106 d. C.)*, Madrid – Salamanca, 2016
- Spawforth 2006 Spawforth T., « 'Macedonian times' : Hellenistic memories in the provinces of the Roman Near East », dans D. Konstan et S. Saïd (éd.), *Greeks on Greekness*, Oxford, 2006, p. 1-26
- Spencer 2002 Spencer D., *The Roman Alexander : Reading a Cultural Myth*, Exeter, 2002
- Spencer 1964 Spencer J. B., *Shakespeare's Plutarch*, Harmondsworth, 1964
- Stadter 1965 Stadter P. A., *Plutarch's Historical Methods*, Cambridge, 1965
- Stadter 1980 Stadter P. A., *Arrian of Nicomedia*, Chapel Hill, 1980
- Stadter 1992 Stadter P. A., « Paradoxical Paradigms. Lysander and Sulla », dans P. A. Stadter (éd.), *Plutarch and the Historical Tradition*, Londres – New York, 1992, p. 41-55

- Stadter 2002 Stadter P. A., « Plutarch and Trajanic Ideology », dans P. A. Stadter et L. Van der Stockt (éd.), *Sage and Emperor. Plutarch, Greek Intellectuals and Roman Power in the Time of Trajan*, Louvain, 2002, p. 227-241
- Stadter 2011 Stadter P. A., « Competition and its Costs : φιλονικία in Plutarch's Society and Heroes », dans G. Roskam et L. Van der Stockt (éd.), *Virtues for the People. Aspects of Plutarchan Ethics*, Louvain, 2011, p. 237-255
- Stadter 2015 Stadter P. A., *Plutarch and His Roman Readers*, Oxford, 2015
- Stefan 2005 Stefan A. S., *Les guerres daciennes de Domitien et de Trajan. Architecture militaire, topographie, images et histoire*, Rome, 2005
- Stoneman 2015 Stoneman R., *Xerxes*, New Haven – Londres, 2015
- Strack 1931-1937 Strack P. L., *Untersuchungen zur römischen Reichsprägung des zweiten Jahrhunderts*, Stuttgart, 1931-1937
- Stramaglia 2006 Stramaglia A., « Le *Declamationes maiores* pseudo-quintilianee : genesi di una raccolta declamatoria e fisionomia della sua trasmissione testuale », dans E. Amato (éd.), *Approches de la Troisième Sophistique. Hommages à Jacques Schamps*, Bruxelles, 2006, p. 555-584
- Stramaglia 2010 Stramaglia A., « Come si insegnava a declamare? Riflessioni sulle 'routine' scolastiche nell'insegnamento retorico antico », dans L. Del Corso et O. Pecere (éd.), *Libri di scuola e pratiche*

- didattiche. Dall'Antichità al Rinascimento*, I, Cassino, 2010, p. 111-151
- Swain 1992 Swain S. C. R., « Plutarch's Characterization of Lucullus », *Rheinisches Museum für Philologie*, 135, 1992, p. 307-316
- Syme 1956 Syme R., « The Senator as Historian », dans K. Latte, J. de Romilly et K. von Fritz, *Histoire et historiens dans l'Antiquité : sept exposés et discussions (Vandoeuvres-Genève, 2-8 août 1956)*, Genève, 1956, p. 187-201
- Syme 1958a Syme R., *Tacitus*, Oxford, 1958
- Syme 1958b Syme R., « Emperor Caesar : A Study in Nomenclature », *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, 7, 2, 1958, p. 172-188
- Syme 1982 Syme R., « The Career of Arrian », *Harvard Studies in Classical Philology*, 86, 1982, p. 181-211
- Tagliacchi 1960 Tagliacchi A. M., « Plutarco e la tragedia greca », *Dioniso*, 34, 1960, p. 124-142
- Tamiolaki 2010 Tamiolaki M., *Liberté et esclavage chez les historiens grecs classiques*, Paris, 2010
- Tarn 1938 Tarn W. W., *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1938
- Tarn 1939 Tarn W. W., « Alexander, Cynics and Stoics », *American Journal of Philology*, 60, 1939, p. 41-70
- Tarn 1948 Tarn W. W., *Alexander the Great*, Cambridge, 1948
- Tatum 1995 Tatum J., « The Image of the King in Plutarch's *Lives* », dans I. Gallo et B. Scardigli (éd.) *Teoria e prassi politica nelle opere di Plutarco. Atti del V Convegno*

- plutarcheo (Certosa di Pontignano, 7-9 giugno 1993)*, Naples, 1995, p. 423-431
- Therasse 1968 Therasse J., « Le moralisme de Justin (Trogue-Pompée) contre Alexandre le Grand : son influence sur l'œuvre de Quinte-Curce », *L'Antiquité Classique*, 37, 2, 1968, p. 551-588
- Thomson 1921 Thomson J. A. K., *Greeks and Barbarians*, Londres – New York, 1921
- Tirelli 1995 Tirelli A., « L'intellettuale e il potere : pedagogia e politica in Plutarco », dans I. Gallo et B. Scardigli (éd.), *Teoria e prassi politica nelle opere di Plutarco. Atti del V Convegno plutarcheo (Certosa di Pontignano, 7-9 giugno 1993)*, Naples, 1995, p. 439-455
- Tonnet 1988 Tonnet H., *Recherches sur Arrien*, Amsterdam, 1988
- Townend 1964 Townend G. B. « Some Rhetorical Battle-Pictures in Dio », *Hermes*, 92, 1964, p. 467-481
- Traina 1995 Traina G., « Materiali per un commento a Movsēs Xorenac'i, Patmut'iwn Hayoc' : I », *Le Muséon*, 108, 1995, p. 279-333
- Traina 1998 Traina G., « Materiali per un commento a Movsēs Xorenac'i, Patmut'iwn Hayoc' : II », *Le Muséon*, 111, 1998, p. 95-138
- Traina 2001 Traina G., « Strabone e le città dell'Armenia », dans G. Traina (éd.), *Studi sull'XI libro dei Geographika di Strabone*, Galatina, p. 141-154, 2001
- Traina 2003 Traina G., *Marco Antonio*, Rome – Bari, 2003

- Traina 2006 Traina G., « Moïse de Khorène et l'Empire sassanide », dans R. Gyselen (éd.), *Des Indo-Grecs aux Sassanides : données pour l'histoire et la géographie historique* [Res Orientales XVII], Bures-sur-Yvette, 2006 [2007], p. 158- 179
- Traina 2010a Traina G., *La resa di Roma. 9 giugno 53 a. C., battaglia di Carre*, Rome – Bari, 2010
- Traina 2010b Traina G., « Teatro greco nell'Armenia antica », dans E. Migliario, L. Troiani et G. Zecchini (éd.), *Società indigene e cultura greco-romana. Atti del Convegno Internazionale (Trento, 7-8 giugno 2007)*, Rome, 2010, p. 95-103
- Traina 2016 Traina G., « Traditions on Armenia in Submerged Greek Literature : Preliminary Considerations », dans G. Colesanti et L. Lulli (éd.), *Submerged Literature in Ancient Greek Culture*, II, Berlin – New York 2016, p. 111-123
- Traina 2017 Traina G., « Harmonie barbare ? Plutarque et les tambours des Parthes dans la bataille de Carrhes », dans A. Gonzales et M. T. Schettino (éd.), *Les sons du pouvoir des autres, Actes du troisième colloque SoPHIA (27-28 mars 2014, Strasbourg)*, Besançon, 2017, p. 91-102
- Traina 2017/2018 Traina G., « Trajan and the Earthquake of Antioch (115 AD) », dans E. Amato, P. De Cicco et T. Moreau (éd.), *Canistrum ficis plenum. Hommages à Bertrand Lançon, Revue des études tardo-antiques*, Suppl. 5, 2017/2018, p. 417-428
- Trapp 2014 Trapp M., « The Role of Philosophy and Philosophers in the Imperial Period », dans M. Beck (éd.), A

Companion to Plutarch, Malden (Mass.) – Oxford – Chichester, 2014, p. 43-57

- Trego 2014 Trego K. M., « Agesilaus the Puppet ? The Effects of Thematic Development on Plutarch's Story of the Accession », *Illinois Classical Studies*, 39, 2014, p. 39-62
- Treister 1999 Treister M. Y., « Ephesos and the Northern Pontic Area in the Archaic and Classical Period », dans H. Friesinger et F. Krinzinger (éd.), *100 Jahre Östereichische Forschungen in Ephesos*, Vienne, 1999, p. 81-86
- Treves 1936 Treves P., « Apocriphi demostenici », *Athenaeum*, 14, 1936, p. 153-174
- Treves 1953 Treves P., *Il mito di Alessandro e la Roma di Augusto*, Milan – Naples, 1953
- Tröster 2008 Tröster M., *Themes, Character, and Politics in Plutarch's 'Life of Lucullus'*, Stuttgart, 2008
- Tsetskhladze 1997 Tsetskhladze G. R., « Plutarch, Pericles and Pontus : Some Thoughts », dans C. Schrader, V. Ramón et J. Vela (éd.), *Plutarco y la historia. Actas del V simposio español sobre Plutarco (Zaragoza, 20-22 de junio de 1996)*, Saragosse, 1997, p. 461-466
- Tsetskhladze 1998 Tsetskhladze G. R., « Greek Colonisation of the Black Sea Area : Stages, Models and Native Population », dans G. R. Tsetskhladze (éd.), *The Greek Colonisation of the Black Sea Area*, Stuttgart, 1998, p. 9-68
- Tsetskhladze 2004 Tsetskhladze G. R., « On the Earliest Greek Colonial Architecture in the Pontus », dans C. J. Tuplin (éd.),

- Pontus and the Outside World. Studies in Black Sea History, Historiography and Archeology*, Leiden – Boston, 2004, p. 225-272
- Tüner Önen 2012
Tüner Önen N., « Ideas Concerning the Historical Identity and the Connections of the City of Phaselis an Eastern Mediterranean Port », *Mediterranean Journal of Humanities*, 2, 1, 2012, p. 205-212
- Tuplin 1993
Tuplin C. J., *The Failings of Empire. A Reading of Xenophon's Hellenica 2.3.11–7.5.27*, Stuttgart, 1993
- Vagnone 2012
Vagnone G., *Dione di Prusa. Orazioni I-II-III-IV (« Sulla regalità »), Orazione LXII (« Sulla regalità e sulla tirannide »)*, Rome, 2012
- Van Berchem 1967
Van Berchem D., « Sanctuaires d'Hercule-Melqart : III. Rome », *Syria*, 44, 1967, p. 307-338
- Van der Poel 2009
Van der Poel M., « The Use of exempla in Roman Declamation », *Rhetorica : A Journal of the History of Rhetoric*, 27, 3, 2009, p. 332-353
- Vattuone 2014
Vattuone R., « Eforo in Diodoro XI », dans P. de Fidio et C. Talamo (éd.), *Eforo di Cuma nella storia della storiografia greca*, II, Naples, 2014, p. 509-525
- Villani 2012
Villani D., « Entre *imitatio Alexandri* et *imitatio Herculis* : Pompée et l'universalisme romain », *Pallas*, 90, 2012, p. 335-350
- Visonà 2016
Visonà L., « La poursuite de la δόξα selon Dion de Pruse », dans E. Amato, C. Bost-Pouderon, Th. Grandjean, L. Thévenet et G. Ventrella (éd.), *Dion de Pruse : l'homme, son œuvre et sa postérité. Actes du Colloque international (Nantes, 21–23 mai 2015)*, Hildesheim – Zurich – New York, 2016, p. 218-229

- Visonà 2017 Visonà L., « Πόρρω τῆς Ἑλλάδος, les Grecs en Orient dans la *Vie de Lucullus* de Plutarque », *Seminari Romani di Cultura Greca*, 6, 2017, p. 223-239
- Visonà 2019 Visonà L., « Les campagnes parthiques romaines dans les *Vies parallèles* », *Revue internationale d'Histoire militaire ancienne*, 8, 2019, p. 279-293
- Volkman 1969 Volkman H., « Mithradates », *Der Kleine Pauly Lexikon der Antike Auf der Grundlage von Pauly's Realencyclopädie Der Classischen Altertumswissenschaft*, 3, 1969, coll. 1355-1358
- Von Arnim 1898 Von Arnim H., *Leben und Werke des Dio von Prusa*, Berlin, 1898
- Von Gutschmid 1888 Von Gutschmid A., *Geschichte Irans und seiner Nachbarländer von Alexander dem Grossen bis zum Untergang der Arsaciden*, Tübingen, 1888
- Walcot 1978 Walcot P., *Envy and the Greeks*, Warminster, 1978
- Wardman 1955 Wardman A., « Plutarch and Alexander », *The Classical Quarterly*, n. s. 5, 1955, p. 96-107
- Wardman 1974 Wardman A., *Plutarch's Lives*, Londres, 1974
- Waters 1969 Waters K. H. « Traianus Domitiani continuator », *American Journal of Philology*, 90, 1969, p. 385-405
- Weil 1969 Weil R., *Thucydide, La Guerre du Péloponnèse. Tome II, 2^e partie : Livre III*, Paris, 1969
- Weinstock 1957 Weinstock S., « Victor and Invictus », *Harvard Theological Review*, 50, 1957, p. 211-247
- Weippert 1972 Weippert O., *Alexander-Imitatio und römische Politik in republikanischer Zeit*, Darmstadt, Bläschke und Ducke, 1972

- Westlake 1981 Westlake H. D., « Decline and Fall of Tissaphernes », *Historia*, 30, 1981, p. 257-279
- Westlake 1986 Westlake H. D., « Spartan Intervention in Asia, 400-397 », *Historia*, 35, 1986, p. 404-426
- Wheeler 1978 Wheeler E. L., « The Occasion of Arrian's *Tactica* », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 19, 4, 1978, p. 351-65
- Whitmarsh 2002 Whitmarsh T. J. G., « Alexander's Hellenism and Plutarch's Textualism », *The Classical Quarterly*, n. s. 52, 2002, p. 174-192
- Wiesehöfer 1996 Wiesehöfer J., « 'King of Kings' and 'Philhellên' : Kingship in Arsacid Iran », dans P. Bilde, T. Engberg-Pedersen et L. Hannesad (éd.), *Aspects of Hellenistic Kingship*, Oxford, 1996, p. 55-66
- Will 1967 Will E., *Histoire politique du monde hellénistique*, Nancy, 1967
- Winterbottom 1984 Winterbottom M., *The Minor Declamations Ascribed to Quintilian*, Berlin – New York, 1984
- Wirth 1976 Wirth G., « Alexander Und Rom », dans E. Badian (éd.), *Alexandre le Grand. Image et réalité*, Vendœuvres – Genève, 1976, p. 181-210
- Woodman 1979 Woodman T., « Self-imitation and the Substance of History : Tacitus, *Annals* 1.61-5 and *Histories* 2.70, 5.14-15 », dans D. West et T. Woodman (éd.), *Creative imitation and Latin literature*, Londres – New York – Melbourne, 1979, p. 143-156
- Worthington 2010 Worthington I., « 'Worldwide Empire' versus 'Glorious Enterprise'. Diodorus and Justin on Philip II and Alexander the Great », dans E. Carney et D.

- Ogden (éd.), *Philip II and Alexander the Great. Father and Son, Lives and Afterlives*, Oxford, 2010, p. 165-174, 289-291
- Wuilleumier 1923 Wuilleumier P. (éd.), *Tacite, Annales*. Tome I : Livres I-III, Paris, 1923
- Wüst 1938 Wüst F. R., *Philipp II von Makedonien und Griechenland in den Jahren von 346 bis 338*, Munich, 1938
- Zaccarini 2011 Zaccarini M., « The case of Cimon : the evolution of the meaning of philolaconism in Athens », *ῥμος - Ricerche di Storia Antica*, 3, 2011, p. 287-304
- Zaccarini 2017 Zaccarini M., *The Lame Hegemony. Cimon of Athens and the Failure of Panhellenism, ca. 478-450 bc.*, Bologne, 2017
- Zadorojniy 1997 Zadorojniy A. V., « Tragedy and Epic in Plutarch's Crassus », *Hermes*, 125, 1997, p. 169-182
- Zadorojniy 2006 Zadorojniy A. V., « Plutarch's Themistocles and the Poets », *The American Journal of Philology*, 127, 2, 2006, p. 261-292
- Zerbini 2015 Zerbini L., *Le guerre daciche*, Bologne, 2015
- Ziegler 1965 Ziegler K., *Plutarco*, Brescia, 1965 = *Plutarchos von Chaironeia*, Stuttgart, 1949

La guerre contre l'Autre. Idéologie et représentation des Perses et des Parthes dans l'œuvre de Plutarque

Résumé

Cette thèse s'intéresse au récit des guerres contre les Perses et les Parthes dans l'œuvre de Plutarque. Cet auteur grec, qui a vécu entre le I^{er} et le II^e siècles de notre ère, développe dans son corpus une réflexion plurielle mais cohérente sur les relations entre les Grecs et les Romains, d'une part, et les barbares orientaux, de l'autre. L'époque à laquelle il écrit n'est pas anodine, puisque l'empereur Trajan, qui se trouvait à la tête de l'Empire, préparait alors une ambitieuse campagne contre les Parthes. Le premier chapitre montre que les guerres médiques représentent pour Plutarque un moment privilégié de l'union des cités grecques. Le deuxième chapitre analyse les campagnes du couple biographique Cimon et Lucullus, qui mettent en avant le philhellénisme des deux protagonistes. Le troisième chapitre porte sur l'expédition d'Agésilas. Les thèmes-clés de la narration sont l'ambition, l'union des Grecs et la libération des Grecs d'Asie, mais le récit de Plutarque nourrit aussi un intérêt particulier aux personnages perses. Le quatrième chapitre se concentre sur l'expédition d'Alexandre et montre que l'œuvre de Plutarque met en lumière l'ambition du Macédonien, ainsi que sa relation avec les Grecs, deux thèmes hérités de débats anciens. Enfin, le cinquième chapitre s'intéresse aux expéditions des Romains contre les Parthes : à travers la figure d'Alexandre et l'*imitatio Alexandri*, les campagnes parthiques romaines s'inscrivent dans la tradition des guerres contre les Perses et soulignent une fois de plus l'incompatibilité entre la culture grecque et les barbares orientaux.

Mots-clés : Plutarque ; guerre ; Perses ; Parthes ; ambition ; panhellénisme ; incompatibilité culturelle

The War against the "Other". Ideology and Representation of the Persians and Parthians in Plutarch's Work

Summary

This thesis examines the account of the wars against the Persians and the Parthians in the work of Plutarch. The Greek author, who lived between the 1st and the 2nd centuries, develops in his corpus a plural but coherent reflection on the relations between the Greeks and the Romans on the one hand and the Eastern barbarians on the other. The period in which he writes is not insignificant since the Emperor Trajan, who was at the head of the Empire at the time, was preparing an ambitious campaign against the Parthians. The first chapter shows that the Greco-Persian wars represent for Plutarch an important moment in the union of the Greek cities. The second chapter analyzes the campaigns of the biographical couple Cimon and Lucullus where the philhellenism of the two protagonists is put in the spotlight. The third chapter deals with the expedition of Agesilaus where the key themes of the narrative are ambition, the union of the Greeks and the liberation of the Greeks in Asia. Plutarch also shows in his accounts a particular interest in Persian characters. The fourth chapter focuses on Alexander's expedition and shows that Plutarch's work highlights the Macedonian's ambition and his relationship with the Greeks, two themes inherited from ancient debates. Lastly, the fifth chapter deals with the expeditions of the Romans against the Parthians: through the figure of Alexander and the *imitatio Alexandri*, the Roman Parthian campaigns fall under the tradition of the wars against the Persians and underline once again the incompatibility between the Greek culture and the Eastern barbarians.

Keywords: Plutarch; war; Persians; Parthians; ambition; panhellenism; cultural incompatibility

SORBONNE UNIVERSITÉ

ÉCOLE DOCTORALE :

ED 022 – Mondes anciens et médiévaux

Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE

DISCIPLINE : Histoire et civilisations de l'Antiquité